LA
RÉVOLTE DES CIPAYES
D'APRÈS
LES RELATIONS ANGLAISES

II.

LES MASSACRES DU PENDJAB ET LA PRISE DE DELHI. [1]

I. Harriet Martineau's *English Rule in India*. — II. Bourchier's *Eight Months campaign against the Bengal Sepoy Army*. — III. Rotton's *Narrative of the Siege of Delhi*. — IV. Raikes's *Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India*. — V. Cooper's *Crisis in the Punjaub*. — VI. *Lettres de Victor Jacquemont*, etc.

I.

Le Pendjab ou Punjaub, — le pays des *cinq eaux* ou *rivières* (2), — la *Pentapotamide*, comme écrivait en se jouant Jacquemont, — était, quand il le visita, sous la domination de ce Runjet-Singh qu'il appelait « le descendant de Porus, » mais qu'il faut regarder tout simplement comme un bandit parvenu, sans aïeux, sans droits de race, une manière de Méhémet-Ali, moins civilisé cependant, moins organisateur, moins apte à faire œuvre durable et souche dynastique. A cette époque (1831, de mars à octobre), le maharajah du Pendjab et du Cachemyr était, comme on dit, en délicatesse

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, 1er juillet et 1er décembre 1858.

(2) On compte effectivement, sur ce territoire privilégié, cinq grands cours d'eau: ils coulent du nord-est au sud-ouest, et, en les énumérant de l'ouest à l'est, ce sont le Scind ou *Indus*, le Jhelum ou *Hydaspes*, le Chenaub ou *Acesines*, le Toulamba-Ravie ou *Hydrastes*, et le Gharra ou *Hyphasis*.

avec les Anglais, bien que leur traité d'alliance, datant de 1809, n'eût jamais été violé. Il ne les voyait pas sans un secret déplaisir s'installer commercialement dans le Bas-Indus, et, poussant peu à peu en avant leurs stations militaires, préparer à tout événement une base d'opérations défensives plus solide que celle qu'ils avaient déjà sur le Sutledje. Vainement protestaient-ils, et de bonne foi, qu'ils entendaient par là se prémunir contre les menaçantes éventualités d'une invasion russe : soupçonneux comme il avait bien le droit de l'être, Runjet-Singh les accusait intérieurement de mensonge, et s'inquiétait de les voir tourner sa frontière méridionale de manière à l'investir ainsi peu à peu. Il se rappelait sans doute un ancien proverbe oriental dont la teneur est « qu'on n'est pas roi de l'Hindostan si d'abord on n'est maître du Caboul. » Or le Pendjab et le Cachemyr sont justement entre l'empire anglo-indien et ce pays, ainsi réputé la clé de l'Inde parce qu'il a été traversé depuis Alexandre par tous les conquérans qui s'y sont succédé.

L'ascendant toujours croissant de la Russie sur la Perse s'était traduit, en 1835, par une invasion de cette dernière puissance qui la rapprochait singulièrement du Pendjab, puisqu'en allant assiéger Hérat, le shah se proposait de réclamer de prétendus droits sur Candahar et Ghuznie. En outre les chefs afghans, effrayés du voisinage de Runjet-Singh, sollicitaient le patronage du tsar et offraient de le payer en aidant les Persans à marcher ainsi vers l'Indus. On pouvait, on devait se méfier de Dost-Mohammed, le souverain du Caboul, qui, dans sa crainte des Sikhs, demandait appui tantôt au gouverneur-général de l'Inde, tantôt au tsar et au shah. De cette situation assez compliquée, dont l'Angleterre s'exagérait peut-être les difficultés et les dangers, sortit la guerre des Afghans, qui avait pour but de détrôner à Caboul et à Candahar les souverains suspects, et de les remplacer par des créatures du pouvoir anglo-indien. Entreprise en vue de périls simplement possibles, et qu'il eût mieux valu attendre de pied ferme, sans se précipiter ainsi au-devant des aventures, elle entraîna les plus graves conséquences. Dost-Mohammed vaincu sortit de Candahar et chercha refuge à Bockhara, laissant son fils prisonnier aux mains des Anglais et sa capitale au pouvoir du rival qu'ils lui avaient suscité. En revanche, les Afghans irrités en appelèrent plus haut que jamais à la protection de la Russie, et le tsar, loin de rejeter cet appel, fit marcher des troupes du côté de Khiva. Sa petite armée, il est vrai, se perdit dans les neiges désertes, et quelques soldats à peine survécurent pour raconter ce désastre; mais ce n'en était pas moins là un premier pas vers l'Inde fait par une puissance persévérante et qui ne recule guère. Puis, en novembre 1841 et dans les premiers jours

de l'année suivante, il y eut ce grand désastre qui suivit l'insurrection du Caboul, cette retraite sanglante où toute une armée anglaise (4,500 hommes) disparut homme après homme : son général, le vieil Elphinstone, mourant prisonnier de l'ennemi; les résidens anglais, Burnes et M'Naghten, traîtreusement égorgés; Shah-Soudja, le prince restauré, partageant leur destinée; l'Angleterre enfin réduite à évacuer l'Afghanistan après l'avoir réoccupé militairement, et laissant le pays à ce même Dost-Mohammed qu'elle en avait chassé naguère.

La conquête du Scinde et du Pendjab fut, pour nous servir d'une expression pittoresque de sir Charles Napier, « la queue de la guerre des Afghans. » Avant cette guerre, la compagnie n'avait que des alliés au-delà du Sutledje. Entre ses états et les sauvages montagnards campés au-delà de l'Indus, trois royaumes, simplement protégés par elle, lui formaient comme un rempart que les talens de Runjet-Singh avaient en partie consolidé : d'abord le Cachemyr et le Pendjab, gouvernés par cet homme remarquable; puis le Scinde, où régnait une sorte de confédération féodale dont les chefs ou émirs subissaient sans trop d'amertume, depuis 1832, la suzeraineté de leur puissante voisine. La politique anti-russe de lord Auckland et le parti pris de marcher sur Caboul ne permettaient pas de laisser ces états limitrophes à leur indépendance naturelle. De là violation forcée des traités, établissement d'une force subsidiaire anglaise chez les émirs et à leurs frais, cession des points militaires dont l'occupation permanente devenait une nécessité, contributions pécuniaires et contingent de soldats exigés pour les besoins de la campagne qui allait s'ouvrir, humiliation de ces souverains et ressentimens implacables qui, sans parler des vices de leur atroce domination, rendaient impossible aux Anglais, une fois maîtres du Scinde, d'y renoncer bénévolement au risque de laisser derrière eux des ennemis qu'il faudrait ultérieurement soumettre encore. Ainsi eut lieu en 1842 l'annexion de ce malheureux pays, qu'on vit renaître aussitôt, comme par enchantement, sous l'administration éclairée, rigide, impartiale de sir Charles Napier, après qu'il eut bien définitivement écrasé les émirs à Meanie d'abord (17 février 1843), puis à Hyderabad cinq semaines plus tard. Deux ans après, il devint indispensable de protéger les districts frontières, du côté du Pendjab, contre les continuelles razzias que se permettaient les Sikhs, chez lesquels régnait, depuis la mort de Runjet-Singh, l'anarchie militaire qui accompagne nécessairement une guerre de succession. Ce mouvement, qui leur parut agressif, détermina les Sikhs à se jeter eux-mêmes au-devant de l'ennemi qui semblait les menacer. Rassemblés d'abord autour du tombeau de Runjet-Singh, les soldats disciplinés par les généraux Allard et Ventura traversèrent le Sutledje

(décembre 1845) et vinrent prendre position près de Ferozepore. La bataille de Modkee (18 décembre) leur fut livrée, et là, pour la première fois, en rase campagne, l'armée anglaise faillit succomber. Elle vainquit cependant, mais à grand'peine, et la victoire n'avait rien de décisif. Il fallut encore les deux sanglantes journées de Ferozeshur (21 et 22 décembre) pour forcer les Sikhs à repasser le Sutledje, ce qu'ils firent sans être poursuivis ou inquiétés le moins du monde, car l'armée anglaise ne put se remettre en campagne de tout un mois. Son prestige, déjà ébranlé par la désastreuse retraite du Caboul, le fut peut-être encore davantage par ces combats où des forces régulières indiennes lui disputaient si vivement le terrain. Et l'on peut dire que si la conquête forcée du Pendjab fut une « queue » de la guerre afghane, la révolte de 1857 a été une « queue » de la première campagne contre les Sikhs. Les cipayes qui les combattaient se promirent peut-être dès lors d'imiter leurs exploits et de lutter, eux aussi, contre l'ascendant jusque-là irrésistible de la discipline européenne.

Les batailles d'Aliwal et de Sobraon achevèrent, le 28 janvier et le 10 février 1846, la destruction de l'armée des Sikhs. Le maharajah se soumit, et la route de Lahore fut ouverte. Libre de faire ses conditions, le gouverneur-général (lord Hardinge) s'était flatté d'organiser dans le Pendjab un protectorat qui rendrait inutile l'annexion de cette nouvelle conquête. Il en détacha le Cachemyr et quelques autres territoires, qu'il donna comme royaume à ce même Gholab-Singh dont parle aussi Jacquemont, et dont le nom a retenti fréquemment dans le tumulte de la dernière lutte; mais il avait compté sans les désordres inséparables d'une minorité dans un pays aussi anarchique. N'entrons pas dans le détail d'événemens trop récens pour être encore oubliés, ne racontons ni le meurtre d'Agnews et d'Anderson, ni le siége de Moultan : rappelons seulement que les difficultés du Pendjab devinrent telles qu'il fallut avoir recours aux mains les plus énergiques, à l'expérience la mieux éprouvée, pour sortir de ces nouveaux embarras. Charles Napier fut encore envoyé dans l'Inde, et comme il hésitait à partir, lord Wellington le décida par cette parole souvent citée : « Vous ou moi, il faut que nous allions là-bas! » Quand l'ex-proconsul du Scinde arriva dans le Pendjab (1849), l'annexion de ce pays était devenue la conséquence définitive et d'une rébellion traîtreusement préparée en 1848, et de la campagne victorieuse qui à Goujarat avait, en fin de compte, anéanti cette insurrection (1).

(1) La proclamation qui déclare le Pendjab compris dans le domaine de la compagnie est en date du 29 mars 1849. Elle est signée de lord Dalhousie, qui, dès 1847, avait succédé à lord Hardinge. C'est encore lord Dalhousie qui, avant son départ de l'Inde en 1855, consomma l'annexion de l'Oude

Un aperçu aussi rapide ne peut servir qu'à faire comprendre comment le Pendjab, au lieu d'être gouverné de la même manière que les pays annexés dès longtemps à l'empire anglo-indien, se trouvait encore en 1857 sous un régime spécial, établi d'après les erremens qu'avait rendus populaires l'heureuse administration de sir Charles Napier dans le Scinde. C'est le système gouvernemental qui, dans la langue usuelle de la bureaucratie britannique, a reçu le nom de *non-regulation*, assez expressif dans sa naïveté concise. Quelques écrivains spéciaux, M. Raikes, par exemple, un des principaux magistrats de l'Inde (1), l'appellent aussi « le système du Pendjab. »

Il serait certainement très intéressant d'exposer ici, tout au moins dans leurs généralités, ces deux modes d'administration, et de rechercher lequel des deux s'applique le mieux au pays qu'il s'agit de faire prospérer tout en le maintenant sous le joug britannique. Les matériaux ne manqueraient pas pour ce travail, s'il rentrait dans notre plan; mais nous devons nous borner à une rapide appréciation, simplement destinée à jeter quelque jour sur les récits qui vont suivre. Dans les pays que nous appellerons *réguliers* (*regulation system provinces*), dans les provinces du nord-ouest par exemple, on applique rigoureusement les principes inaugurés au Bengale lors de la rédaction du code de 1793. Ces principes placent le magistrat civil et le collecteur du revenu, l'administration proprement dite, sous le contrôle du pouvoir judiciaire, qui n'exerce aucune influence politique en dehors de ce contrôle. De cette division des fonctions et de cette anomalie qui subordonne le plus réellement puissant des deux agens du pouvoir à l'autorité accidentelle, exceptionnelle, d'un supérieur réellement investi d'une influence et d'une puissance moindres, dérivent, à ce qu'il paraît, de graves inconvéniens. Les rivalités, les froissemens se multiplient, fomentés avec soin par les fonctionnaires indigènes, que réjouit singulièrement tout conflit survenu entre ces maîtres impérieux que lui expédie la métropole. Le *magistrate collector*, souverain du district, se montre facilement insubordonné envers un juge qui sur son siége seulement, et dans certains cas, peut annuler ses décisions. Le juge de son côté, par cela même qu'il se sent, à un jour donné, supérieur au chef politique et à l'agent du fisc, revendique parfois indûment une extension d'influence et d'autorité qui lui est naturellement contestée avec ardeur. Ces luttes surprennent, ébahissent les contribuables de l'un, qui sont aussi les justiciables de l'autre.

(1) M. Raikes est l'auteur de deux ouvrages très distincts. L'un a pour titre *Notes on the North-Western Provinces of India* (Chapman and Hall 1852); l'autre, publié en 1858 chez Longman and C°, est intitulé *Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India*, by Charles Raikes, judge of the Sudder Court at Agra, late civil commissioner with sir Colin Campbell.

La dualité des pouvoirs n'entre pas dans ces esprits habitués à la facile compréhension du despotisme pur et simple. C'est une énigme pour eux de voir en certains cas un simple *moonsiff* (1) réviser et déclarer nulle une sentence du terrible et omnipotent collecteur. « Songez donc, un misérable *moonsiff*, à 100 roupies par mois, et le *magistrate*, qui en touche 2,000!... » S'ils se bornaient à s'étonner d'une si monstrueuse inconséquence, on pourrait encore passer là-dessus; mais l'esprit d'intrigue s'éveillant en face de ces petites luttes quotidiennes dont ils sont témoins, et dont ils se rendent compte si malaisément, ils essaient d'en tirer parti, soit pour quelque profit, quelque vengeance particulière, soit même par simple malice, pour augmenter le frottement de ces rouages compliqués et dans l'espoir de les voir s'y user ou s'y rompre.

M. Raikes, qui a pratiqué successivement et alternativement les deux systèmes, déclare que, selon lui, l'application des principes européens sur la division, la balance et l'équilibre des pouvoirs, obtenue par un antagonisme bien combiné, n'est pas à la portée des Hindous, et que des siècles s'écouleront avant de leur faire trouver, dans ces bienfaisantes inventions d'une civilisation dont ils sont encore incapables, les conditions efficaces du bien-être et du progrès.

Au contraire, si l'on substitue à ce système artificiel de pouvoirs rivaux, appelés à se neutraliser mutuellement dans ce qu'ils auraient d'excessif, le système *irrégulier* du Pendjab, la loi s'applique sans difficulté, l'ordre naît, le progrès s'accélère. Là le chef de district (*deputy commissioner*) résume tous les pouvoirs. En abuse-t-il, on en appelle à son supérieur hiérarchique, le *commissioner*. Leur intérêt est le même dans l'œuvre commune. Le subordonné n'a aucun moyen d'échapper à l'autorité directe de son chef. Ils agissent presque toujours d'accord, et comme *un seul homme*, — nous citons l'expression même de M. Raikes. Cette unité de vues, de desseins, de volonté, rend l'exercice du pouvoir et très simple pour eux et très compréhensible pour leurs administrés. Nulle résistance à contre-temps, nulle force administrative détournée de son emploi, nul retard dans les mesures à prendre, nulle tentation de résistance chez ceux qu'on appelle à y concourir (2).

Par ce que nous venons de dire, — et c'est tout ce que nous at-

(1) Le *moonsiff* est un juge subalterne non assermenté (*uncovenanted*). Il y a, pour les six provinces du nord-ouest par exemple, outre vingt juges européens (*covenanted*) payés ensemble 594,000 roupies (1,485,000 fr.), vingt-quatre *moonsiffs* qui se partagent un salaire de 43,200 roupies (108,000 fr.)

(2) Dans la lettre de M. Raikes (*Notes on the Revolt*, appendix B), nous aurions encore bien des passages significatifs à relever, et notamment celui-ci :

« Ma conviction est qu'on se trompe, et d'une manière périlleuse, quand on confie à des natifs telles fonctions où ils ont à contrôler des agens européens.

« Faut-il plus de courage moral, demanderai-je, plus de confiance en soi-même, plus

tendions de ces détails presque techniques, — on se fait déjà une idée juste de ce qu'est un commissaire anglais dans les pays où s'applique le *non-regulation system*, établi, selon M. Raikes, par le marquis de Dalhousie.

Telle était la loi. Voyons par qui elle était appliquée.

Pendant la courte période où le Pendjab vaincu, mais non encore annexé, demeura sous le protectorat anglais, sir Henry Lawrence y régna sous le nom du jeune maharajah Duleep-Singh et de son beau-père le sirdar Chuttur-Singh, qui avait le titre de gouverneur. De glorieux et heureux souvenirs se rattachent à cette ère, bénie, dit-on, par les Sikhs et leurs voisins. La main énergique et paternelle de sir Henry les ramenait plus promptement qu'on ne l'avait espéré dans la voie de l'ordre, du travail régulier; des familles que les troubles intérieurs du pays en avaient exilées depuis dix et même vingt années y venaient reprendre possession de l'héritage qu'elles avaient abandonné; l'agriculture, l'industrie renaissaient. Le brigandage militaire s'éteignait peu à peu. Les merveilleux résultats obtenus dans le Scinde par sir Charles Napier allaient se reproduire, grâce à des hommes formés à son école ou du moins imbus de ses maximes : avec Henry, c'était George Lawrence, son frère aîné, qui, au milieu d'une nombreuse garnison sikhe, longtemps isolée de la révolte générale, avait gouverné Peshawur dans les années tumultueuses de 1848 et 1849; c'était Abbott, patriarche à barbe blanche, espèce de juge à la façon de saint Louis, rendant au pied des arbres ses arrêts familiers, accessible à toute heure, idole des enfans indigènes, qui, lorsqu'il traversait les villages montagnards du Huzara, couraient à l'envi après « l'oncle Abbott...; » c'était son successeur Becher, autre magistrat patriarche, « dont la maison avait douze portes toujours ouvertes; » c'était le major Lumsden, le créateur, l'organisateur du corps des guides; Édouard Lake, célèbre par ses exploits militaires devant Moultan, par ses services administratifs dans le Doab; Reynell Taylor, balafré à Modkee, et le gouverneur du Bunnoo pendant les deux années qui suivirent l'annexion, tous vieux serviteurs de la compagnie, éprouvés au conseil comme au combat.

Dans ce groupe remarquable se dessinent en relief deux autres physionomies plus sévères, celles de John Lawrence et de John Nicholson. Les autres sont des pacificateurs; ceux-ci sont des gouvernans. Ils personnifient l'autorité ferme, austère, hautaine. Quand

de loyauté, plus de lucidité dans l'intelligence pour remplir les fonctions de juge principal ou pour être général de division?

« Le jour où vous trouverez les indigènes bons pour commander vos armées, vos brigades ou même vos régimens, alors il sera temps de les faire asseoir sur le *bench* des hautes cours de justice... »

la conquête est assurée, les cœurs à peu près gagnés ou du moins les rancunes assoupies, quand il faut en venir à organiser, et pour organiser l'avenir faire table rase du passé, quand il y a de grandes existences à briser, des abus à faire cesser qui entraînent certaines ruines, Henry Lawrence cesse d'être l'homme de la circonstance. Avide de sympathie et de popularité, il fait trop de concessions, il recule trop devant de pénibles nécessités. Il quitte alors le Pendjab, et son frère John l'y remplace. Celui-ci, rien ne le trouble ni ne l'émeut : au bien public, à sa mission, tout se subordonne. Le but, toujours le but, rien que le but, voilà sa règle, et il va au but sans broncher. Nicholson est du même métal : c'est un des héros de Chilianvallah et de Goujarat. C'est à lui que, dans une de ses proclamations, lord Dalhousie reconnaît la « force d'une tour. » Les Hindous retrouvent en lui cette inflexibilité superbe devant laquelle ils se prosternent. Sur les champs de bataille où il a combattu, ils vous conduisent à l'endroit même où se tenait *Nikkul-Seyn*. Bien mieux, un ordre de fakirs tout entier, dans le Huzara, renonçant à ses idoles, l'a même pris pour divinité. Quand un de ces moines fanatiques le rencontre, il se jette à ses pieds, il le proclame son *gourou* (1). Nicholson l'envoie en prison, parfois même le fait flageller, pour le récompenser de cet hommage importun. Les *Nikkul-Seynites* n'en sont que plus édifiés, plus soumis et plus dévots. « Nicholson, un beau jour, nous dit le colonel Edwardes, après en avoir fait mettre quelques-uns au cachot, les fit relâcher à la condition que désormais ils adoreraient, au lieu de lui, le commissaire qu'il venait d'imposer à leur district; mais rentrés dans leur monastère, ils reprirent sans hésiter, comme en vertu d'une révélation d'en haut, le culte de l'inflexible Nikkul-Seyn (2). » A côté de ces deux hommes, proconsuls de naissance pour ainsi dire, était aussi le *judicial commissioner* Montgomery, que ses talens, mis en relief pendant la crise alors près de sévir, ont fait envoyer dans l'Oude reconquis, celui-là même dont le nom a souvent retenti dans les débats parlementaires relatifs à la fameuse proclamation de lord Canning.

Henry Lawrence, John Lawrence, Robert Montgomery, tous trois membres du bureau d'administration, avaient fondé la puissance anglaise dans le Pendjab. Deux d'entre eux allaient avoir à s'y maintenir, et s'ils n'y parvenaient point, si la révolte gagnait ces districts guerriers, qui pourrait prévoir le sort de l'empire indien? Heureusement ces trois hommes, compatriotes et condisciples, se

(1) *Gourou*, guide religieux ou spirituel.

(2) Le colonel Edwardes est, nous le croyons, l'auteur des *Personal Adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futtehghur and Oude*, London 1858; mais ce n'est pas de ce livre que sont extraits les détails que nous donnons, d'après lui, sur le colonel Nicholson. On les trouve dans l'ouvrage de M. Raikes (*Notes on the Revolt*), p. 34.

connaissaient de longue date. Partis tous trois du même point, un pauvre collége d'Irlande où, trente-cinq ans auparavant, ils achevaient ensemble leur éducation, ils savaient que nul d'entre eux ne manquerait jamais aux deux autres, et que nul d'entre eux ne se manquerait à lui-même : confiance inébranlable et légitime, dont aucun n'a démérité.

II.

Lahore, la capitale du Pendjab, offrait, le 11 mai 1857, l'aspect le plus animé. Un bal splendide se préparait pour le lendemain même, et devait réunir autour des principales autorités l'élite de la société européenne. Nul pressentiment sinistre ne paralysait les préparatifs de la fête. On allait *danser sur le volcan*, pour nous servir d'une expression bien connue. Depuis la veille au soir cependant, les cipayes de Meerut étaient en insurrection; mais le télégraphe électrique n'avait pas encore parlé. Il apporta dans la journée du 12 la terrible nouvelle, et dans la matinée du 13 le récit, plus effrayant encore, de la chute de Delhi. Or à ce moment le commissaire en chef, sir John Lawrence, était dans le nord du pays, à Rawul-Pindee. Le *judicial commissioner*, Robert Montgomery, demeurait chargé de l'*intérim*. Il eut le double mérite d'apprécier à l'instant même la situation et de ne se pas tromper sur les mesures à prendre sans retard. Les principaux officiers de la station furent convoqués en conseil, et on délibéra sur les dangers que pouvait faire courir à Lahore le voisinage de Mean-Meer (1). Il y avait là, c'est-à-dire à deux lieues de la capitale du Pendjab, trois régimens d'infanterie indigène (le 16e grenadiers, le 26e léger et le 49e), plus un régiment de cavalerie légère (le 8e), tous plus ou moins suspects malgré leurs nombreux services et les noms de victoires et les symboles d'honneur étalés sur leurs drapeaux (2). Pour tenir en échec ces nombreuses troupes, on ne pouvait compter que sur le 81e d'infanterie anglaise, fort de 850 hommes, et sur deux compagnies d'artillerie européenne au service de la compagnie.

Le désarmement complet des troupes indigènes, proposé par M. Montgomery, fut décidé à l'heure même et sans désemparer. Au sortir de la séance, le *judicial commissioner* partait pour Mean-Meer, portant lui-même ses ordres au brigadier Stuart Corbett, sous le commandement duquel étaient les cantonnemens, et qui, sur la nouvelle du désastre de Delhi, ne fit aucune difficulté de se rendre aux

(1) Mean-Meer est un vaste cantonnement militaire à cinq ou six milles de Lahore.

(2) Le 49e notamment avait sur ses étendards une étoile brodée, en souvenir de ses exploits devant Seringapatam, et, pour ses services du Myzore, un tigre royal accroupi sous un banian.

désirs du commissaire en chef par intérim. Si, confiant, comme tant d'autres officiers anglais, dans la solidité, la fidélité de ses soldats hindous, le brigadier eût seulement ajourné l'accomplissement des mesures qui lui étaient prescrites, le Pendjab était perdu sans retour.

Le bal, qui n'avait pas été contremandé, eut lieu le 12 au soir; on y vit quelques visages assombris, il y circula plus d'une rumeur étrange : rien néanmoins ne transpira des résolutions adoptées, et les danses venaient à peine de finir, que trois compagnies du 81ᵉ, sous les ordres du colonel Smith, s'acheminaient silencieusement vers la citadelle de Lahore. Dix hommes par compagnie avaient de plus reçu ordre de coucher tout habillés. Enfin, à quatre heures du matin, le régiment entier, mis sous les armes, reçut avis d'apprêter ses munitions. La curiosité des soldats était naturellement excitée au plus haut point par ces préparatifs inusités : ils se questionnaient du regard, et quelquefois même à voix basse; mais pas un homme ne se doutait de ce qui allait suivre. Laissant les casernes sous double garde, les six compagnies ainsi réunies se portèrent sur le champ de parade, où on les forma en colonnes contiguës à l'extrême droite du terrain. Derrière ces colonnes, l'artillerie vint se placer. Arrivaient au même moment, sur le même point, les masses armées des cipayes qu'on plaçait dans le même ordre, c'est-à-dire en colonnes et côte à côte du régiment anglais; la cavalerie était à l'extrême gauche du terrain. Du haut des terrasses de l'Anar-Kullee, palais occupé par M. Montgomery, les principaux fonctionnaires, formés en un petit groupe, contemplaient avec anxiété cette scène dont peut-être ils n'avaient pas tous les secrets. Une seule pensée, nous dit l'un d'eux, absorbait tous les esprits : « les cipayes ont-ils déjà chargé leurs armes? »

Cependant, à la tête de chaque régiment, on lisait, par ordre du brigadier, le décret du gouverneur-général, qui, comme nous l'avons raconté, avait quelques semaines auparavant licencié le 34ᵉ à Barrackpore. La lecture terminée, le brigadier Corbett, s'avançant tour à tour vers les différens corps indigènes, à commencer par le plus ancien, leur adressa une allocution sommaire où il enveloppait d'éloges flatteurs quelques allusions encore assez vagues aux mesures qu'il regrettait d'avoir à prendre; puis, sans donner de loisir à la moindre réflexion, le commandement partit de la bouche des officiers, prompt comme l'éclair. Les troupes obéirent machinalement, et, par un mouvement de conversion, l'ordre de bataille se trouva brusquement modifié. Les cipayes étaient à présent refoulés, toujours dans leur ordre primitif, sur le terrain quitté par les six compagnies européennes; celles-ci leur faisaient front derrière les canons braqués sur les colonnes profondes qu'il s'agissait de réduire

à l'obéissance. L'ordre de déposer les armes, donné à l'instant même, n'admettait pas d'hésitation. Les artilleurs avaient, tout en manœuvrant et sans donner l'éveil aux cipayes, chargé leurs canons à mitraille. Les soldats du 81ᵉ avaient également chargé leurs fusils, et leur attitude était devenue menaçante. Il fallait donc ou obéir ou se voir écraser à bout portant (auquel cas, par parenthèse, les officiers européens des trois régimens cipayes étaient nécessairement sacrifiés). Quelques témoins oculaires de cette scène si dramatique assurent qu'il y eut néanmoins un instant de doute, et que les grenadiers du 16ᵉ, lorsqu'ils comprirent toute la portée des manœuvres qui les plaçaient ainsi à la bouche de douze canons, étreignirent leurs armes par un mouvement d'irrésistible colère; mais ils virent sans doute la partie perdue d'avance. Les armes furent livrées, et tandis que les cipayes se retiraient, honteusement dépouillés, mais leurs drapeaux au vent et au bruit de leurs musiques militaires, une compagnie du 81ᵉ, rompant les rangs, venait tranquillement ramasser les fusils et les carabines dont le terrain était jonché. — Les revoilà *nègres* comme devant, n'est-ce pas, monsieur? disait à son capitaine un des soldats attelés à ce travail.

Tout ce que nous venons de raconter n'avait pas duré une demi-heure, et, pour un spectateur non averti, pouvait ne paraître qu'une simple évolution, un exercice comme on en voit tant. Cependant le sort du Pendjab et par conséquent l'issue du siége de Delhi dépendaient de cette demi-heure et de cette manœuvre exécutée à petit bruit, sans la moindre résistance, sur le champ de parade de Mean-Meer. On apprit effectivement, par des renseignemens ultérieurs, que le 13 au matin les cipayes envoyés pour relever la garde de la citadelle, agissant de concert avec ceux qui déjà formaient cette garde, devaient essayer d'enlever ce point important. Ils auraient eu l'avantage de la surprise et d'une écrasante supériorité de nombre. Un arsenal complet, des magasins considérables, un riche trésor, eussent ainsi été, avant coup férir, acquis à la révolte, et le massacre des Européens eût ensuite commencé tant à Mean-Meer qu'à la résidence officielle d'Anar-Kullee.

On a tout lieu de penser que des intelligences séditieuses existaient entre les cipayes de Mean-Meer et ceux de Ferozepore, autre établissement militaire des plus considérables (1). Du moins est-il certain que le 45ᵉ indigène, établi dans les cantonnemens de cette dernière ville, n'hésita pas à se révolter aux premiers symptômes de méfiance qu'on lui témoigna. Il eût fallu, comme à Mean-Meer, débuter par le désarmement. Cependant, maître de tous les postes

(1) Ferozepore est au midi du Sutledje, et en-deçà par conséquent de l'ancienne frontière anglo-indienne.

retranchés, d'où il avait éloigné les cipayes, et qu'il avait garnis d'artillerie européenne, le major Redmond put sauver l'arsenal confié à sa garde. C'est de cet arsenal que les assiégeans de Delhi tirèrent, dès le début, toutes leurs ressources. Repoussés et poursuivis, les cipayes du 45[e] s'éloignèrent. Ceux du 57[e] posèrent les armes, non sans se plaindre (1). Le 10[e] de cavalerie manifesta simplement, par sa molle attitude et son indécision, qu'on l'aurait facilement entraîné dans une rébellion dont les commencemens eussent été plus heureux.

Une troisième opération du même genre déjoua dix jours plus tard à Peshawur, c'est-à-dire à l'extrémité nord-ouest du Pendjab, une nouvelle tentative d'insurrection. M. Montgomery, assumant tous les pouvoirs, ne reculait devant aucune mesure de salut public. En vertu de l'axiome *ne quid detrimenti capiat*, il jetait des troupes, en dehors du cercle de sa juridiction, dans les districts révoltés de Sirsa, Hansi et Hissar, et ces bandes d'irréguliers, sans un seul corps européen, mais commandées par un homme aussi habile qu'énergique, y étouffèrent l'insurrection. De Lahore cependant partaient continuellement des ordres aussitôt obéis. Dans toutes les stations, on retenait les correspondances suspectes; dans toutes, la tête des cipayes rebelles était ouvertement mise à prix, et les récompenses promises à qui les livrerait morts ou vifs tentaient la cupidité des villageois sikhs. Les grandes forteresses de Lahore et de Govindghur (2) étaient largement approvisionnées et mises en état de soutenir le plus long siége. Les émissaires dépêchés de tous côtés pour ébranler la fidélité des régimens sikhs étaient poursuivis à outrance; découverts, ou même simplement soupçonnés, on les jetait en prison. Les prisons elles-mêmes étaient surveillées comme autant de centres où l'insurrection pouvait venir se recruter. Loin de solliciter l'aide des grands propriétaires indigènes, on se bornait, quand ils venaient l'offrir, à les remercier assez froidement, pour les convaincre qu'on n'avait nul besoin d'eux. Nulle précipitation, nul dérangement inutile. Les tribunaux fonctionnaient comme par le passé; on ne changeait rien à la routine administrative; seulement on écartait peu à peu de toute mission active les employés indigènes. Enfin l'espionnage était organisé sur la plus vaste échelle.

« La trahison, la sédition, nous dit l'écrivain à qui nous empruntons ces détails, et qui comptait lui-même dans la haute administration du pays (3),

(1) Le 57[e] était aussi désigné, selon l'usage, par le nom d'un de ses plus illustres chefs; il s'appelait le *Lord-Moira-ke-pultun*. Le 45[e], du nom d'une de ses victoires, avait gardé la désignation de *Murreeroo-ke-pultun*.

(2) C'est à Govindghur que le fameux diamant *Koh-i-Noor* a été longtemps gardé.

(3) M. Frederick Cooper, *deputy commissioner* à Umritsur, dans son livre intitulé *The Crisis in the Punjaub from the 10th of May until the fall of Delhi;* London, Smith Elder and C[o], 1858.

étaient poursuivies jusque dans les plus secrètes profondeurs du harem et jusque dans les sanctuaires réputés inviolables des mosquées et des temples. De savans *moulvies* (docteurs de la loi) étaient arrêtés au milieu d'une foule d'adorateurs fanatiques. Des hommes de rang et d'influence étaient *mandés* à l'heure des ténèbres. La police du district, animée par la certitude du gain, se jetait comme une meute sur la piste révélée à son flair, et ne la quittait plus qu'après être allée chercher au fond des terriers où il se dissimulait l'artisan de coupables machinations. Comme au plus beau temps de Vidocq, il y avait des espions sur le marché, des espions aux fêtes, des espions dans les chapelles, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les bazars militaires, dans les groupes d'oisifs bavardant au coin d'un pont, parmi les baigneurs des étangs, parmi les villageois assis en cercle autour de leur puits, sous le grand arbre qui l'ombrage, parmi les curieux qui flânent alentour des tribunaux, parmi les casseurs de pierre sur la grande route, aux *seraïs* parmi les voyageurs poudreux. La langue d'un homme ne lui appartenait plus et faisait partie du domaine public. L'esprit de chicane asiatique était tenu en échec par la volonté puissante de l'Anglo-Saxon tout à coup réveillé. »

Naturellement toute correspondance était interceptée, et le secret des lettres violé sans le moindre scrupule :

« Dès qu'on en fut venu là, dit M. Cooper, on vit bientôt l'étendue et la complication de la trame ourdie pour envelopper et paralyser le gouvernement. Afin d'ébranler la loyauté sikhe, un *bunniah* (petit marchand) écrivait de Jugadaree que les blés étaient à fort bas prix et tout le monde fort satisfait, quand on avait tout à coup découvert que l'autorité *mêlait à la farine des ossemens pulvérisés* (1). Un cipaye sikh, confiant à un ami ses idées sur la politique du jour, se déclarait, quant à lui, tout à fait indifférent; « mais, ajoutait-il, le tumulte est grand : les *Feringhis,* je le crains, ne dureront pas longtemps. On les bat chaque jour devant Delhi. Je ne sais, par exemple, quelle monarchie les remplacera. » Une autre lettre, ouverte à Jhelum par le commissaire délégué, développait un plan régulier qui devait aboutir à la destruction totale d'une famille anglaise établie à Jullundur... A Peshawur, un *naïk* (caporal) du 64e fut pendu pour avoir reçu, en réponse à des questions posées par lui sur le sort destiné aux Européens, une lettre renfermant ces mots : *Il faut les tuer tous, sans égard à l'âge, au sexe, à la personne.* En revanche, un vieux *soubadar* (capitaine) du 21e, — le seul régiment de ligne qui soit resté au complet sous les armes, — répondant également à des questions qui lui avaient été adressées, engageait fort les cipayes « à ne pas trahir leur sel. » Il ajoutait que les insurgés pourraient bien avoir trois mois de bon temps, mais qu'à la longue l'ascendant anglais reprendrait ses droits. »

Les désignations symboliques abondaient naturellement dans ces correspondances sur des sujets aussi délicats. Quand on y lisait par

(1) C'est un des mille modes que les Indiens supposent qu'on peut employer pour en venir à *kharab kur,* à « détruire la foi » des populations. On y travaille aussi en jetant des cadavres de vaches ou de porcs dans les fontaines publiques.

exemple : « Les *perles* baissent sur le marché, le *maïs rouge* est en hausse, » il fallait comprendre : « Les *blancs*, les Européens, sont battus, les cipayes l'emportent. » On y trouvait des nouvelles d'une absurdité flagrante, mais dont se repaissait aveuglément l'ignorance populaire. Un jour, Dost-Mohammed, le maharajah du Caboul, était arrivé chez le commissaire en chef du Pendjab pour annoncer à sir John Lawrence que l'empereur de Russie et le shah de Hérat marchaient ensemble sur l'Inde à la tête de leurs armées combinées. « L'armée de l'empereur est très nombreuse, ajoutait le correspondant, bien qu'on n'en connaisse pas le chiffre exact; mais si quelqu'un, ayant vu une montagne à fourmis (1), en pouvait compter les soldats, quel nombre plus élevé imaginerait-on? » « Les *gobe-mouches* ne manquaient pas dans notre armée, » ajoute M. Cooper en soulignant le mot français. La crédulité de ces *gobe-mouches* n'était pas toujours au profit de l'insurrection. Ainsi, par exemple, dans la bonne volonté si surprenante avec laquelle les troupes sikhes marchèrent contre Delhi, une part doit être faite à l'existence d'une prophétie admise depuis longtemps parmi ces soldats, à savoir qu'un jour viendrait où les Sikhs et les *porte-chapeaux* (*topie-wallahs*, les Anglais), arrivés par mer, reconquerraient Delhi, et placeraient la tête du fils du roi justement au même endroit où, cent quatre-vingts ans auparavant, par ordre d'Aurang-Zeb, avait été exposée la tête du *gourou* Teg-Bahadour. On verra plus tard cette prophétie s'accomplir presque littéralement.

Faut-il attribuer à ces idées de rétribution vengeresse, ou tout simplement à l'abondance extraordinaire qu'une excellente moisson faisait régner dans tout le pays, la tranquillité qui se maintenait malgré toutes les excitations du dehors? Question difficile à résoudre. En somme, Umritsur, la ville sainte des Sikhs, — comme Delhi est la ville sainte des musulmans, Bénarès celle des Hindous, — Umritsur, dont la population grossissait à mesure que les voies de communication se fermaient du côté de Delhi, et qui comptait près de cent cinquante mille habitans, Umritsur ne bougeait pas. Une fausse alerte, dès le 14 mai, avait fait éclater les dispositions des habitans. On crut un moment que les régimens désarmés à Mean-Meer allaient se porter sur Ferozepore, puis on les signala comme marchant sur la forteresse de Govindghur, alors assez mal protégée, puisque la majorité de la garnison se composait de soldats indigènes. Aussitôt un rude accueil fut préparé à ces déserteurs suspects, et il se trouva parmi les agens de l'autorité un Anglais assez hardi pour aller dans la campagne soulever contre eux les paysans, toujours animés d'une certaine hostilité contre leurs

(1) *Ant-hill*, fourmilière conique des pays chauds.

anciens ennemis les Hindous. Cet audacieux appel fut parfaitement écouté : les villageois accoururent sur les points menacés, et couvrirent les chemins de barricades épaisses, formées de pesantes charrettes. L'un d'eux donna même l'idée d'y laisser les attelages, le contact des bœufs faisant autant de peur que celui des sabres aux superstitieux brahmanes. Dans Umritsur même, on n'eut que de misérables tentatives à réprimer. La plus significative fut celle d'un gardien de ville (musulman) qui tua une vache, pour mettre ensuite au compte des chrétiens cette souillure infligée à la population hindoue; mais, découvert à temps, il fut fouetté jusqu'au sang, puis condamné à un an de fers. L'épreuve ne fut plus renouvelée.

Les petits souverains féodaux que l'annexion avait laissé subsister se montrèrent généralement plus attachés qu'on ne pouvait l'espérer. Presque tous avaient eu des griefs à faire valoir, ou des compensations à réclamer. Ils mirent un certain orgueil à ne pas choisir l'heure du péril pour faire reconnaître les uns et liquider les secondes. Les rajahs de Patiala, de Bikaneer, de Kuppoorthulla, se distinguèrent par le zèle qu'ils déployèrent en faveur de la race conquérante, et le *vakil* du premier de ces princes, pour exprimer la sollicitude de son maître, disait « qu'il dormait un œil toujours ouvert sur les intérêts de l'armée anglaise. » Le fait est qu'à un moment donné, c'est-à-dire pendant que le malheureux général Anson, attendant son artillerie de siége à Umballa, se trouvait à la merci de ses troupes, mécontentes et fort ébranlées dans leur fidélité au drapeau, le rajah de Patiala maintint seul avec sa petite armée les communications avec Kurnaul. Il recueillait d'ailleurs, il protégeait et entretenait avec une libéralité princière les fugitifs qui lui arrivaient de toutes les stations insurgées dans le Hansi et le Hissar.

La mort du général Anson, dont l'impopularité paralysait l'action, et qui paraît avoir manqué de l'énergique décision réclamée par des circonstances aussi critiques, donna lieu à la formation d'un conseil de guerre rassemblé à Peshawur. Nous y voyons figurer le colonel Nicholson, qui allait bientôt se signaler dans l'exécution des plans mûris d'un commun accord avec ses collègues (1). Il était temps d'adopter des mesures décisives, car la situation, malgré tout, s'aggravait. Le brigandage, à peine détruit depuis peu d'années, reparaissait de tous côtés; les mouvemens insurrectionnels, plus ou moins caractérisés, qui avaient éclaté à Thanesur, à Ferozepore, et même à Umballa, sous les yeux du général en chef, donnaient à craindre que la fidélité des Sikhs ne fût bientôt ébranlée. Le district de Simlah, cette terre de prédilection où se jettent,

(1) Le grand conseil de guerre établi à Peshawur se composait, avec lui, des généraux Reed, Cotton, Neville Chamberlain, et du colonel Edwardes.

l'été venu, tous les riches oisifs de l'Inde, était sous le coup d'une vraie panique, et Loudhiana, plus au nord encore, n'était maintenue que par l'extrême sévérité du gouverneur anglais donné à cette cité turbulente. Le nom seul de ce terrible fonctionnaire, M. Ricketts, était un préservatif contre l'esprit de révolte, et l'on a su depuis que, tremblans sous le sceptre de fer dont il les frappait sans hésiter, les Hindous placés sous son autorité demandaient naïvement au roi de Delhi de les en débarrasser d'abord. « Ensuite, ajoutaient les pétitionnaires, le soulèvement ira tout seul. » Cependant John Lawrence et Montgomery, redoublant d'efforts, non-seulement maintenaient la paix autour d'eux, mais encore suppléaient à l'inertie forcée du commandant militaire supérieur. Ils dégarnissaient sans hésiter des districts entiers pour envoyer à Umballa tout ce qu'ils avaient de meilleur et de plus sûr en fait de troupes sikhes. Le fameux corps des guides était déjà parti pour Delhi, où il arriva dès les premiers jours du siége, après une marche, inouie sous le ciel de l'Inde, de trente milles par jour en moyenne. D'autres bataillons prenaient la même direction. Une colonne mobile s'organisait à Jhelum. La forteresse de Kangra, située dans les montagnes, était enlevée sans coup férir par un officier intelligent aux cipayes qui la gardaient. On isolait, on envoyait au loin, dans des pays déserts, les régimens les plus suspects. Tout se faisait à la fois, rapidement, sans confusion, avec une impassibilité sereine et gaie, qui se traduisait au besoin par des jeux de mots lancés dans les circonstances les plus critiques (1).

La situation était déjà quelque peu améliorée, quand le commissaire en chef, le 1er juin, prend la parole et s'adresse aux cipayes par une proclamation formelle. Son langage est bref, clair, catégorique. On peut le résumer ainsi : « Cipayes! quelques-uns des vôtres se sont révoltés! ils sont déjà punis. Soyez « fidèles à votre sel, » à ce gouvernement que vos ancêtres et vous servez depuis cent ans, et qui vous traite mieux qu'aucune armée n'est traitée en aucun pays. On récompensera les soldats fidèles, on chassera les suspects, on punira les mutins. Ne vous croyez pas indispensables; dans le seul Pendjab, le gouvernement anglais trouverait demain cinquante mille soldats pour remplacer les *pourbiahs* éloignés du drapeau. Il n'est que temps de songer à ceci. Demain, l'occasion perdue ne se retrouverait plus. Déjà, de tous côtés, l'Angleterre verse à flots ses

(1) Comme dans cette réponse télégraphique de sir John Lawrence au général Anson, qui, voulant se fortifier dans son camp d'Umballa, lui demandait conseil : « Dans le doute, lui répond le commissaire en chef du Pendjab, lequel était justement assis à une table de whist, dans le doute, faites *la levée*. Ce sont les *bâtons* (*clubs*, les trèfles) et non pas les *bêches* (*spades*, piques) qui sont les atouts. » En d'autres termes : « Levez le camp! Ce sont des batailles qu'il faut, non des travaux d'art. »

soldats dans l'Inde. On vous abuse en vous parlant d'une intervention quelconque dans vos croyances religieuses. Hier encore, le gouvernement rendait aux musulmans de Lahore une mosquée splendide, dont les Sikhs avaient fait un entrepôt. Voyez où sont vos intérêts. Quant à moi, je vous conseille de rester fidèles et de me livrer les traîtres qui veulent vous pousser à l'insurrection. »

L'habileté de ce langage est dans son appropriation parfaite aux circonstances et aux dispositions de ceux à qui s'adresse l'orateur. Il est intelligible pour tous; il provoque les réflexions les plus simples; il met en jeu les idées qu'il sait dominantes; il exploite surtout la jalousie, la rivalité des soldats brahmines par rapport aux Sikhs, dont ils se savent exécrés. L'antagonisme de race est au moins aussi fort entre les Afghans et les musulmans des pays frontières. On ne néglige rien pour l'augmenter. Ici, on choisit dans plusieurs régimens mixtes tous les soldats sikhs pour en former un nouveau corps; ailleurs, on élimine avec soin d'un corps irrégulier du Pendjab tous les *pourbiahs* qui s'y sont glissés. Ceci est la politique des temps de crise. Plus tard, on fera probablement tout le contraire. On mélangera les races dans chaque bataillon, dans chaque compagnie, afin d'y jeter des élémens qui se neutralisent. En attendant, on recrute activement dans les populations les plus hostiles à l'Hindostan, on augmente les corps irréguliers du Pendjab; on remplit ainsi les vides que laissent dans les forces disponibles et le départ des soldats européens qu'on dirige sur Delhi et le désarmement des régimens cipayes dont on a lieu de se méfier.

III.

Malgré ces précautions, il est un point vers lequel tous les regards se sont toujours tournés avec crainte : c'est Peshawur, à l'extrême pointe nord-ouest, à la dernière limite du côté de Candahar et de Caboul. Qu'arrivera-t-il si ce pays se lève, si les Afghans, peuple montagnard et guerrier, veulent profiter de l'heure fatale, si Dost-Mohammed, entraîné par l'élan populaire et les conseils hostiles des grands de sa cour, donne le signal de l'attaque? A Peshawur, et dans les forteresses qui lui font au nord un rempart presque inexpugnable, — Murdân, Abozaie, Shubkudr, Michnie, Barra, — il n'y a guère que des régimens du Bengale, tous plus ou moins infectés de la contagion séditieuse. Le 55e, envoyé à Murdân pour y remplacer les guides, s'est récrié sur ce qu'on le conduisait là « pour l'y tenir en prison. » Des officiers anglais ont été menacés de mort par des officiers indigènes. En certaines localités, on est obligé de tenir les canons sous bonne garde, et la nuit comme le

jour, tant les dispositions hostiles des cipayes deviennent de plus en plus évidentes. La révolte militaire se prépare; elle doit éclater le 22 mai sur tous les points à la fois. Le 18, Nicholson, alors simple colonel du 27ᵉ et commissaire délégué, se décide à brusquer la situation. Il commence par mettre en sûreté dans la forteresse de Peshawur le trésor, où se trouvent 25 lacks de roupies (6,250,000 fr.), destinés d'abord comme subsides à Dost-Mohammed. Il envoie par détachemens, sous les canons de trois forteresses gardées par les levées montagnardes (*khelat-i-ghilzies*), le 64ᵉ, qui a donné des signes d'insubordination. Il somme le général Cotton de désarmer le 24ᵉ et le 27ᵉ (le propre régiment de Nicholson), bien convaincus d'avoir tenu des réunions nocturnes. Ce désarmement s'opère sans résistance, grâce aux précautions prises, et ceci à la vue d'une innombrable assistance de cavaliers afghans, accourus pour voir si les brahmines se laisseront enlever leurs fusils, à la vue aussi d'une multitude de montagnards qui espèrent un conflit, une lutte, un pillage, indifférens d'ailleurs à l'issue de l'affaire. Aussitôt après s'être débarrassé des deux corps suspects qu'il ne pouvait laisser derrière lui à Peshawur, Nicholson, avec un régiment européen, marche droit au 55ᵉ, qu'on lui signale comme en état de révolte ouverte. En effet il le trouve débandé à la suite d'une émeute nocturne dans laquelle ont failli périr tous les officiers anglais, protégés par quelques soldats qui sont restés sous le drapeau. Le terrible *deputy commissioner*, avec de l'artillerie à cheval, un régiment de cavalerie irrégulière et une centaine de fantassins du Pendjab, s'élance sur les traces des fugitifs, les rejoint au galop, en tue cent vingt, en prend cent cinquante, et reçoit presque tous les autres des mains des *zemindars* épouvantés.

Les échos de la vallée de Peshawur répètent à l'envi le nom de *Nikkul-Seyn*, auquel un prestige tout-puissant s'attachera désormais. On se dit qu'il est resté vingt heures sans quitter la selle; on parle de l'enthousiasme avec lequel l'ont suivi les *irréguliers* du Pendjab. Bientôt on apprend de lui une nouvelle prouesse. Le 10ᵉ de cavalerie irrégulière s'était mal conduit à Ferozepore, ainsi que nous l'avons raconté. On lui réservait sa punition. Une moitié de ce corps avait été dirigée vers Peshawur, l'autre demeurant à Now-Shera, c'est-à-dire à quelques lieues en arrière. Or, par une suite de mouvemens bien combinés, cinq cents cavaliers du Moultan, nouvelles recrues intrépides et fidèles, partis de Peshawur pour Delhi, et un fort détachement d'infanterie anglaise, parti de Rawul-Pindee pour Peshawur, devaient se rencontrer à Now-Shera pour y cerner et y désarmer cette dernière fraction du régiment condamné, ce qui s'opéra sans difficulté. A Peshawur, l'autre moitié subit le

même sort, et tous les soldats du 10ᵉ, dépouillés de leurs armes, de leurs munitions, de leurs uniformes, furent honteusement déportés dans le Caboul, où on les confiait provisoirement à Dost-Mohammed.

Bientôt après, à Peshawur, un exemple solennel allait ouvrir la série de ces *retributions*, comme disent les Anglais, de ces vengeances, faudrait-il dire, qui ont révolté l'Europe après avoir terrifié l'Inde. Un capitaine en premier (*soubadar-major*) du 51ᵉ avait été saisi au moment où, se déclarant « rebelle depuis plus d'un an, » il annonçait la ruine de l'empire anglais. On avait trouvé sur lui (circonstance aggravante) une somme de 900 roupies. Son procès fut sommairement instruit, et il fut pendu deux jours après en pleine parade. Deux hommes du même régiment furent ensuite accrochés à la potence. Un peu plus tard, le tour du 55ᵉ arriva; on forma un immense carré dont deux côtés étaient occupés par deux batteries d'artillerie, autour desquelles se massaient des cavaliers du Pendjab et des fusiliers européens; sur le troisième étaient en bataille cinq régimens indigènes, dont un de cavalerie, placés entre deux régimens d'infanterie anglaise; immédiatement derrière eux, et dans une direction parallèle, neuf corps de levées sikhes; en face de cette espèce d'amphithéâtre et occupant la quatrième ligne du parallélogramme, une rangée de potences; en avant des potences, dix pièces de canon; enfin, au milieu du carré, quarante malheureux voués à une mort horrible. En moins d'une demi-heure, ils avaient tous péri, attachés à la bouche des canons, et les lambeaux de leurs cadavres jonchaient le sol.

Remarquons-le bien, l'état des esprits ne rendait pas indispensable, à la date où elle eut lieu, cette application terrible de la loi du talion. M. Cooper, qui en relate les détails avec une satisfaction orgueilleuse et odieuse, déclare lui-même que le désarmement du 20 mai à Peshawur avait produit tout l'effet moral qu'on en devait attendre. La veille, Nicholson désespérait du recrutement; les *mullicks* ou chefs de tribus de la vallée, mandés par lui pour y concourir, lui avaient dit nettement : « Montrez-nous d'abord que vous êtes les plus forts, et nous ne vous marchanderons pas notre aide. » *Trois heures après le désarmement,* — nous citons mot pour mot M. Cooper, — fidèles à leur parole, ils se pressaient autour du général Cotton, jetaient leurs sabres à terre devant lui, et lui offraient leurs services ainsi que ceux de leurs vassaux. La conclusion de tout ceci est bien, ce nous semble, que le désarmement suffisait, que le massacre était superflu. Or, s'il était superflu, comment l'appeler? Sans répondre à cette question, constatons le succès de la *politique* adoptée par Nicholson. Il avait relégué les régimens cipayes au-delà de l'Indus, où ils étaient isolés et comme perdus au sein de

populations hostiles. Il avait imposé à celles-ci le respect du nom anglais et une confiance absolue dans la supériorité de sa force. Enfin, par le recrutement qu'il pratiquait largement dans ces peuplades sauvages, et par le soin qu'il prenait de mettre immédiatement les nouvelles recrues en hostilité avec les soldats venus de l'Hindostan, soldats qu'il leur faisait désarmer et dont il leur donnait les dépouilles, il rendait impossible toute coalition des Afghans et des brahmines.

Quant à Dost-Mohammed, il avait adopté dès le début, il a suivi jusqu'au bout la politique dont Runjet-Singh s'était si bien trouvé. Chargé d'une mission politique relative au Candahar, il recevait de la compagnie, à titre de subside temporaire, un lack de roupies par mois (3 millions de francs par an). Sa mission terminée, on se garda bien de supprimer le subside. Il était donc resté le pensionnaire du gouvernement anglo-indien, et toutes les incitations de sa famille, toute l'influence de son frère aîné (sultan Mohammed) ne purent le décider à échanger des avantages si palpables contre les chances fort incertaines d'une participation à la révolte. Il préférait le bénéfice sonnant de l'alliance anglaise à l'espoir chimérique de « posséder la vallée de Peshawur. »

Si les habitans de Sivat, de Peshawur, du Caboul se sont montrés si rebelles aux incitations parties de l'Hindostan, il faut bien admettre que le joug britannique leur était relativement léger. Et c'est ce que nous explique M. Cooper dans un passage bon à reproduire :

« Les taxes imposées à la vallée, nous dit-il, sont plus légères qu'elles ne l'ont jamais été. Les Douranies (l'ancienne dynastie) foulaient le peuple comme on moud le grain ; c'est ce qu'ils font encore dans la portion du Caboul qui leur est restée soumise. Ils tiraient chaque année de Peshawur par voie d'impôt au moins douze lacks (3 millions de francs), et autant à l'aide d'exactions ou de pillage. Le gouvernement anglais se contente de six lacks par an, et il en dépense autant chaque mois. Aussi jamais n'avait-on vu pareille prospérité dans le pays; la propriété territoriale y est enviée. Sous les dynasties sikhe et douranie, on craignait d'être propriétaire, on désavouait ce titre onéreux; maintenant on se dispute le moindre lopin ; on va rechercher, on invoque des contrats vieux de cinquante ans. Du Caboul, du Bockhara, descendent des réclamans qui tentent de reconquérir dans la riche vallée les domaines dont ils s'étaient éloignés. Le grand nombre des troupes, les fortes dépenses de l'occupation assurent un large débouché aux produits du sol, aux céréales de la plaine, aux bois, aux fruits des montagnes. Cela est si vrai que, pour punir une tribu factieuse, le meilleur moyen est de lui fermer le marché de Peshawur et des cantonnemens militaires. C'est ce qu'on appelle la « bloquer (1). »

(1) Tout marchand de la tribu *bloquée* que l'on vient à surprendre en état de rupture de ban, — c'est-à-dire trafiquant dans la vallée de Peshawur, — est immédiatement jeté en prison, et celui qui l'a dénoncé reçoit une prime de 10 roupies (25 fr.).

Tout dans le Pendjab ne se passait pas comme à Peshawur. L'insurrection de Jullundur reproduisit le 7 juin, de point en point, celle de Meerut. En face d'un régiment anglais qui ne demandait qu'à charger et d'une batterie d'artillerie indigène, mais restée fidèle, deux régimens d'infanterie et un régiment de cavalerie cipaye mirent le feu aux cantonnemens, incendièrent une des plus belles stations de l'Inde, pillèrent le trésor, tirèrent sur leurs officiers, et partirent sans avoir été attaqués. Les officiers anglais firent bravement leur devoir, et plusieurs périrent. Le général (que nous ne nommerons pas, puisque sa conduite a été déclarée exempte de tout blâme) eut le malheur d'agir comme le général Hewett, c'est-à-dire d'hésiter, de manquer l'heure opportune, de commencer trop tard la poursuite, et de voir s'échapper impunis, dans la direction de Loudhiana, c'est-à-dire dans la direction de Delhi, les trois corps insurgés. La forteresse de Phillour, un des grands arsenaux militaires, déjà miraculeusement sauvée le 12 mai par l'arrivée d'un détachement européen au moment où la garnison indigène allait se révolter, courut quelques dangers de tomber aux mains des rebelles, qui d'ailleurs, mieux commandés ou plus courageux, auraient pu se maintenir à Loudhiana qui s'insurgea dès qu'ils parurent; mais ils se sentaient poursuivis, et se hâtèrent d'évacuer cette ville importante, où l'inflexible *délégué* Ricketts se hâta de rentrer, dès qu'ils furent partis, à la tête de quelques cavaliers. Une vingtaine de Cachemyriens avaient pris part à l'émeute provoquée par les fugitifs de Jullundur. Ils furent pendus sans rémission dès que M. Ricketts eut repris l'administration de la cité.

La panique de Simlah mériterait à peine une mention, si dans ce cours d'événemens tragiques elle ne formait un contraste frappant. Simlah est, nous l'avons dit, une fraîche retraite où se réfugient en foule, les chaleurs venues, les familles riches de la colonie anglo-indienne. Un régiment de Ghourkas veillait sur cette heureuse cité. Or le soldat ghourka, fort apprécié quand il vient en aide à la bonne cause, n'en est pas moins un allié fort capricieux, fort peu traitable, et, s'il vient à s'insurger, un véritable démon. Il est donc aisé de juger quelle terreur saisit l'élégante population des environs de Simlah quand des rumeurs sinistres, et fondées en partie, lui firent craindre la révolte des montagnards à qui elle était absolument livrée (1). La terreur s'empara d'abord des *ladies*, gagna les *civi-*

(1) Les Ghourkas de Simlah s'irritèrent ou feignirent de s'irriter des précautions qu'on prenait « contre eux, » disaient-ils. Ils insistèrent surtout pour qu'on leur laissât la garde de la banque (renfermant 80,000 roupies environ). Ils allèrent ensuite jusqu'à s'appliquer sans autorisation et « à titre d'avance » 16,000 de ces roupies qu'ils avaient voulu voir, et à l'aspect desquelles leurs fronts basanés s'étaient soudainement éclaircis. Là, comme à Kussowlie (une autre station des montagnes au-dessus d'Umballa),

lians, et fut, assure-t-on, partagée par quelques-uns des rares militaires que l'état de leur santé retenait, malgré eux, dans les pacifiques vallons de l'Himalaya. Il y eut des phénomènes d'hallucination vraiment remarquables; des télescopes braqués sur Simlah firent voir la ville en feu, la banque pillée, les Ghourkas déchaînés, alors que néanmoins aucun désordre ne se manifestait dans ce Vichy, ce Cauterets de l'Inde; des lettres furent écrites où d'éternels adieux étaient adressés à leurs amies par des dames aujourd'hui fort bien portantes. Certains fuyards firent trente milles d'une seule traite pour s'éloigner du volcan qui n'existait pas, et, ce qui rend cette comédie un peu trop dramatique, quelques-uns périrent, soit de fatigue, soit de terreur.

IV.

Les événemens, que nous racontons autant que possible dans leur ordre chronologique, nous ont conduit jusqu'aux premiers jours de juillet. C'est alors qu'éclatèrent coup sur coup la révolte de Jhelum et celle de Sealkote, deux stations fort isolées, au nord de Lahore, sur la frontière qui confine aux états de Gholab-Singh.

Toutes deux étaient absolument livrées aux cipayes. Les régimens stationnés à Jhelum donnant quelque lieu de craindre leurs dispositions, on commença par faire sortir l'un d'eux, le 39e, qui se laissa bénévolement emmener du côté de Shahpore, croyant marcher à quelque expédition contre un des petits rajahs du pays. Là, isolé de toute influence et ne sachant à quel mouvement se rattacher, il se laissa désarmer sans résistance. Le 14e, resté à Jhelum, était espionné de près, et on savait qu'il s'y était formé deux partis, l'un pour la soumission, l'autre pour la révolte, dont l'influence prenait alternativement le dessus. Les choses étant bientôt venues au point de rendre le désarmement inévitable, un détachement anglais de 250 hommes, avec trois pièces de campagne, et une fraction du corps de cavalerie formé dans le Moultan prirent le chemin de Jhelum. A peine parurent-ils en vue des cantonnemens, où le colonel du 14e avait eu l'imprudence d'annoncer leur arrivée, que la révolte éclata soudainement. Les cipayes tirèrent sur leurs officiers, dont aucun heureusement ne fut atteint, et, retranchés dans leurs ca-

ils se montrèrent quelque temps gardiens si fidèles du trésor public, qu'ils n'en laissaient plus sortir une roupie. Ceux de Kussowlie finirent par piller ce trésor et se disperser. Tout ceci, avouons-le, n'avait rien de très rassurant. En somme, et sans entrer dans le détail des faits, les Ghourkas de Simlah arrivèrent aux dernières limites de l'indiscipline, et on ne les maintint dans une sorte d'obéissance qu'à force de concessions. Du reste, ramenés ensuite à leurs devoirs, ils sont devenus d'excellens auxiliaires, et cette fois encore la fin a justifié les moyens.

sernes, ouvrirent le feu sur la petite colonne, harassée de fatigue, qu'on amenait pour les réduire. La disproportion des forces était évidente entre 250 hommes épuisés par la marche, se battant d'ailleurs à découvert, et 7 ou 800 soldats bien dispos et bien abrités. Toutefois il n'y avait pas à hésiter, et les Anglais attaquèrent, sans même faire halte. La lutte fut acharnée et sanglante. Il fallut chasser de leurs huttes, à la baïonnette, les rebelles qui avaient cru s'y maintenir aisément. Le canon aidant, on y parvint, et les cipayes furent contraints de se réfugier dans un village entouré de murs. Les en déloger n'était pas possible séance tenante, avec des hommes qui, après avoir fait douze milles de marche, venaient de se battre douze heures consécutives. On bivouaqua donc toute la nuit. Le matin, l'ennemi avait disparu, laissant derrière lui près de deux cents morts. « La police, lancée sur leurs pistes, en tua bon nombre dans les îles (1), et *cent seize* furent exécutés, » nous dit sans plus de phrases l'impassible écrivain dont nous recueillons les précieux témoignages. Il a également jugé à propos de conserver à la postérité une correspondance qui montre comment se traitaient entre les autorités ces sortes d'affaires. Un commissaire-assistant, M. Hawes, écrit à son supérieur, M. Montgomery, lequel en réfère au commissaire en chef sir John Lawrence, pour lui demander ce qu'il faut faire d'*un* officier et de *sept* cipayes du 14e pris sur les bords du Jhelum (2). Ils sont parfaitement convaincus de rébellion. « Tout ce qu'il reste à savoir est s'il faut les pendre sur place ou les envoyer canonner en quelque autre endroit... Ils avaient tous leurs fusils chargés et amorcés, mais la faim les avait mis hors d'état de s'en servir... Je vous serai obligé de m'envoyer de promptes instructions. » A cette lettre, en la renvoyant au commissaire en chef, M. Montgomery ajoute ces simples mots : — J'ai ordonné qu'ils fussent tous pendus. R. M. — Sir John Lawrence retourne la lettre, et, jaloux du laconisme de son subordonné, voici ce qu'il a tracé immédiatement au-dessous de l'apostille qu'on vient de lire : — *All right!* J. L.

Sealkote n'est pas loin de Jhelum. Une tranquillité parfaite y avait régné jusqu'au moment où se passèrent les incidens que nous venons de rapporter. Il est vrai que sous cette tranquillité apparente on nous fait entrevoir les projets sinistres des cipayes. « Ils étaient les maîtres, dit M. Cooper, et ils se sentaient suspectés. » Le fait est qu'en apprenant, par un soldat congédié, ce qui s'était passé à Jhelum, les soldats de Sealkote prirent immédiatement leur parti. La lettre de M. Hawes est du 11 juillet; la révolte de Sealkote est

(1) Les îles formées par les nombreux affluens du Jhelum.

(2) « Les cipayes faits prisonniers en cette occasion étaient, fait-il remarquer, au nombre de *neuf;* mais l'un d'eux s'est poignardé dans le bateau, et un second s'est noyé en se précipitant dans le fleuve. »

du 14. Comme à Meerut, comme à Delhi, comme à Jullundur, les cavaliers donnèrent le signal en courant au galop sur tous les points aux cris de : *Les Feringhis arrivent! Ils veulent nous christianiser!* Puis l'incendie et le pillage, puis l'assassinat des officiers, le massacre des femmes et des enfans. Un médecin, qui, la veille au soir, à table, se riait des craintes exprimées devant lui, est tué dans sa voiture, à côté de sa fille. Celle-ci, entraînée dans un corps de garde, y trouve, par miracle, un officier européen et quelques soldats fidèles qui parviennent à la sauver. Des familles entières, — une entre autres de huit enfans, — tapies dans d'obscures cachettes, y passent quatorze heures entre la vie et la mort, à côté de leur demeure mise à sac, au bruit des meubles qu'on brise, des toits qu'on démolit, des dépôts de poudre qui sautent l'un après l'autre; des prêtres, des femmes sont égorgés de sang-froid : — bref, une série d'horreurs dont ces récits indiens nous ont rassasiés, mais dont il ne faut cependant pas manquer d'évoquer le souvenir, car il explique, s'il ne justifie point, les épouvantables représailles qu'on en a tirées.

A l'heure même où ces désordres ensanglantaient la station isolée de Sealkote, des émissaires fidèles allaient en prévenir Nicholson, et Nicholson ne devait pas laisser la révolte bien longtemps impunie. Les insurgés cependant, après avoir délibéré si, possesseurs d'un canon de 12, ils n'attaqueraient pas le fort où s'étaient retirés les Européens échappés au massacre, songeant à la colonne mobile qui parcourait le pays et dont ils ignoraient la direction actuelle, sortirent de Sealkote, musique en tête, bannières déployées, chargés de butin, ivres de joie. Nicholson était alors sous les murs de Phillour, occupé à désarmer plusieurs régimens d'une fidélité devenue douteuse. Ces régimens formaient exactement la moitié de la colonne placée sous ses ordres (1). Il n'hésita cependant pas une minute, et une marche forcée sous le soleil de juillet le porta d'Umritsur à Goudaspore. Il apprit en y arrivant que les rebelles de Sealkote étaient à quinze milles de là, sur le point de traverser la Ravee, qui les séparait encore de lui. Rien de plus simple que de leur disputer le passage, mais il s'en garda bien. Le fleuve, en grossissant derrière eux, — c'était l'époque des crues, — devait les lui livrer bien acculés, ou noyer ceux qui essaieraient de le retraverser dans leur fuite. Le calcul se trouva juste. Un premier combat, où ils essayèrent de tenir bon, leur coûta cent cinquante hommes, sans

(1) C'étaient les 59e, 33e, 35e d'infanterie indigène, plus un escadron du 9e de cavalerie. Ils marchaient de conserve avec le 52e d'infanterie royale (anglais) et une artillerie fidèle, toujours placée de manière à écraser les cipayes, s'ils faisaient mine de bouger. Après leur licenciement, il lui restait, outre le 52e et son artillerie, des détachemens de deux régimens du Pendjab, une compagnie de police et deux des *ressallahs* nouvellement levés et organisés.

compter les fuyards emportés par la Ravee. Le butin fut énorme, et les Sikhs de Nicholson s'en gorgèrent comme des vautours. Le lendemain, quatre cents hommes environ, retirés dans une île du fleuve et pourvus encore d'une pièce d'artillerie, parurent vouloir tenir bon. Nicholson fit passer la moitié de ses troupes d'un bord à l'autre, et la prise du canon des insurgés (manœuvré, soit dit en passant, par un ancien *khansamah* ou chef de cuisine) fut le signal d'une déroute complète. Tous ceux des mutins qui ne purent se sauver à la nage furent tués sur place. Quant aux prisonniers qu'on fit ensuite, leur sort ne fut pas mis en question. A mesure qu'on les amenait devant Nicholson : — *A la lanterne!* disait-il en français, et ce français-là ne manquait pas d'interprètes (1).

A Sealkote cependant, le *judicial commissioner* sévissait contre ceux des agens de l'autorité qui n'avaient pas fait leur devoir. Trois d'entre eux étaient Sikhs, et d'un grade élevé. On leur fit les honneurs d'un procès en règle; mais ils furent pendus comme les autres. Leur pardonner parce qu'ils étaient Sikhs eût été contraire à la politique inflexible du commissaire en chef et de ses délégués.

Nous allons assister maintenant à une tragédie qui fait pâlir tous les récits précédens. Qu'on veuille bien nous permettre de ne pas la raconter nous-même. M. Cooper en a été un des principaux acteurs; il aura seul la parole, et nous n'ajouterons pas un mot de réflexion à son récit, dont nous donnons le plus fidèle abrégé.

Le 26ᵉ régiment, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait été le 13 mai désarmé à Mean-Meer (près de Lahore). Il y était resté sous la garde des nouvelles levées sikhes. Un projet de fuite s'organisa dans ses rangs et, croit-on, de concert avec d'autres régimens également désarmés. Le 30 juillet, les cipayes se levèrent en masse, et l'officier qui les commandait (le major Spencer) tomba sous leurs coups. Un sergent-major européen périt aussi; un lieutenant ne leur échappa que grâce à l'excellent galop de son cheval. Au premier bruit de révolte, les Sikhs étaient accourus, et le feu précipité qu'ils dirigèrent sur la masse des cipayes put bien contribuer à les mettre tous en fuite, les bons comme les mauvais, les révoltés comme ceux qu'on aurait pu ramener, car le meurtre du major Spencer n'avait été que le crime d'un fanatique isolé, lequel s'était jeté à l'improviste, le sabre en main, sur ce digne officier, en appelant ses camarades au massacre de tous les Feringhis. Quoi qu'il en soit, le 26ᵉ, désarmé, fuyait en masse. De Lahore et d'Umritsur, deux détachemens furent lancés à sa poursuite, d'abord au sud, du côté de Delhi, où on croyait qu'il se dirigeait, puis au nord, où, sans qu'on ait pu savoir quel était son but, il se portait effectivement.

(1) Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 149.

Le 31 juillet, on le signala longeant la rive gauche de la Ravee, et près d'un *ghaut* ou gué dont le passage lui avait été disputé avec succès par un collecteur indigène (*tehsildar*) suivi de ses agens et de villageois enrôlés sous leurs ordres. On organise une poursuite nouvelle, et quatre-vingt-dix cavaliers, commandés par l'officier du district (M. Cooper en personne, ne l'oublions pas), arrivent à l'endroit désigné, où ils trouvent les traces évidentes d'un combat à peine terminé, le terrain foulé, les bords de la rivière rompus, des flaques de sang. Effectivement on avait attaqué là les fugitifs. Près de cent cinquante avaient péri, soit fusillés, soit précipités dans la Ravee, que les premières pluies avaient déjà beaucoup grossie. Le reste s'était dispersé, une partie remontant le fleuve, d'autres le traversant au moyen de radeaux improvisés, et se réfugiant sur une île voisine où les villageois n'avaient ni pu ni osé les rejoindre. Ils étaient là, — c'est M. Cooper qui parle, — comme une couvée de gibier sauvage, et bon nombre avaient déjà péri en se jetant à la nage, car la faim leur ôtait leurs forces. Donc toutes circonstances naturelles, artificielles et accidentelles se réunissaient pour assurer aux mutins le sort qu'ils méritaient. La journée était fraîche, les chevaux encore en état, quoique ayant fait leurs vingt-six milles tout d'une traite. Le soleil se couchait, et les révoltés, n'y voyant plus très bien, devaient s'exagérer l'importance des renforts amenés à ceux qui les poursuivaient : ils ignoraient que le *tehsildar* (le collecteur) avait envoyé à la poursuite de leurs camarades une bonne partie de son monde.

Pour les aller chercher dans leur île, on n'avait que deux mauvaises barques. De plus, quelques-uns des cavaliers étant des Hindostanis, on pouvait craindre qu'ils ne facilitassent quelques évasions déclarées accidentelles; enfin le nombre seul des fugitifs était un embarras, en supposant même qu'ils se laissassent prendre sans résistance. Comment les passer d'un bord à l'autre? Ici M. Cooper fait une délicate allusion au conte badin du renard, des oies et du sac d'avoine (1). Nous la supprimerions, pour son honneur, s'il n'ajoutait qu'il récita ce fabliau de circonstance au sirdar sikh et aux autres chefs de sa cavalerie, ce qui leur procura un bon moment de fou rire (*caused intense mirth*). — Il fallut ensuite prendre un parti, et trente cavaliers, descendus de cheval, furent embarqués pour l'île. On avait eu soin de n'y pas comprendre les compatriotes des misérables qu'on allait saisir, et qui attendaient, glacés de terreur, affamés, épuisés de fatigue, ces ennemis si joyeux. La traversée dura vingt minutes. Pendant qu'elle s'effectuait, quarante ou cinquante des cipayes, poussés par le désespoir, se lancèrent dans

(1) Le conte analogue, en français, est intitulé *le Renard, la Chèvre et le Chou.*

les flots. On les vit disparaître sous l'eau rapide, se montrer un peu plus loin, disparaître encore, et s'enfoncer sans doute pour jamais.

Les *sowars*, abordant à basse eau et s'avançant sur l'île, tenaient les fugitifs au bout de leurs mousquets à mèche, — mauvais mousquets, qui eussent très mal fonctionné, remarque M. Cooper, — lorsque du rivage opposé leur arriva l'ordre : *Ne tirez pas!* Ces trois mots produisirent sur les mutins un effet remarquable. L'idée leur vint, — idée folle, espoir insensé, — qu'on les ferait passer devant un conseil de guerre, puisqu'on ne les fusillait pas sur place. Et alors soixante-cinq hommes, jeunes, robustes, valides, se laissèrent garrotter par un seul soldat, qui les entassa ensuite comme un vil bétail dans une des barques, vidée à cet effet. Puis il se mit à ramer et les conduisit à l'autre bord, où, à mesure qu'ils sortaient de la barque, les villageois s'emparaient d'eux pour les lier plus solidement, après leur avoir arraché ignominieusement leurs décorations, colliers, boucles d'oreilles, etc. — C'était, remarque M. Cooper, le sac d'avoine. — Ce premier convoi reçut ordre de s'acheminer sous escorte vers la station de police la plus voisine (Ujnalla).

Seconde traversée, seconde capture. Cette fois, la barque escortée s'écartant un peu de celle qui la convoyait, on crut à une fuite préméditée, et on joignit à force rappels énergiques une volée de mousqueterie pour les cipayes. En somme, c'était une fausse alerte. Le second détachement de prisonniers débarqua comme le premier. Comme le premier, il fut outragé, pillé, garrotté, expédié sur Ujnalla. De même pour le troisième, qui comprenait jusqu'au dernier des cipayes réfugiés dans l'île. Le triple cortége avançait lentement sur les routes détrempées par la pluie. On avait de la boue jusqu'aux genoux; mais il faisait clair de lune, et l'astre « gracieux, » — épithète de M. Cooper, — empêchait toute évasion. A minuit seulement, tout le monde était rendu; mais la pluie, qui recommençait, empêcha de procéder immédiatement à ce qui restait à faire. On remit au petit jour. Avant que l'aurore eût brillé, on amena une quatrième troupe de cipayes comprenant soixante-six hommes, et, la station de police étant à peu près pleine, on logea ces derniers venus dans une grosse tour ou bastion.

En partant d'Umritsur, le commissaire délégué (c'est toujours M. Cooper, qui se dissimule ainsi sous sa qualification officielle, mais par pure modestie, et non pour autre cause), le commissaire délégué s'était pourvu d'une bonne provision de cordes, pensant que les prisonniers seraient peut-être en assez petit nombre, — les arbres étant fort rares, — pour être pendus. Il s'était aussi précautionné d'une réserve de cinquante fusiliers sikhs pour l'autre hypothèse, celle d'une exécution en masse. Or on se trouvait en face de *deux cent quatre-vingt-deux* cipayes, sans compter les valets de

camp, cantiniers, etc., qu'on avait tout simplement livrés à la miséricorde des bons villageois. L'exécution en masse allait donc de soi. Elle offrait bien quelques difficultés, par exemple l'ensevelissement des cadavres; mais un bonheur n'arrive jamais seul, — comme le fait remarquer le narrateur, — et un puits profond, desséché, qu'on découvrit à cent cinquante pas de la station de police, leva fort à propos tout obstacle. Ce qui mit ensuite le comble à la joie d'un chacun, — les cipayes exceptés, bien entendu, — c'est que le jour même où allait s'accomplir ce grand acte de « rétribution » était justement le 1er août, anniversaire de la grande fête mahométane, le *Bukra-Eed*, qui jamais n'a lieu sans quelques sacrifices en commémoration de celui d'Abraham. C'était un excellent prétexte de renvoyer les cavaliers musulmans à Umritsur, pour qu'ils pussent vaquer dans la ville sainte à l'accomplissement de leurs rites sacrés, et cependant le chrétien resté seul, avec l'aide des Sikhs fidèles, pourrait à son aise accomplir, lui aussi, *son* sacrifice ignoré de ceux de ses adhérens (1) dont il eût risqué, s'il les eût prévenus, d'alarmer la conscience.

Les musulmans partis, on posa des sentinelles autour de la petite ville, afin d'empêcher la sortie d'aucun curieux; les autorités furent convoquées, et seulement alors on leur dit ce qui allait se passer. Nous ne nous chargeons plus de raconter ou d'abréger. Traduire est déjà beaucoup.

« Les cipayes étaient appelés dix par dix. On prenait leurs noms, on leur mettait les menottes, on les liait ensemble, et on les menait au lieu du supplice, où les attendait un détachement de fusiliers. Lorsque le bruit sinistre et lointain de la mousqueterie les eut convaincus, bien malgré eux, qu'ils étaient voués à une mort inévitable, les condamnés se montrèrent sous les aspects les plus divers : étonnement, rage, frénétique désespoir, impassibilité stoïque. En passant devant le magistrat anglo-saxon (2), assis à l'ombre de la station, entouré des autorités indigènes et remplissant un devoir solennel, un de ces pelotons lui hurla que lui, le chrétien, subirait bientôt le même sort. Puis, arrivant devant les jeunes soldats sikhs qui, tenus en réserve, devaient aller peu après remplacer les premiers exécuteurs, ils se mirent, tout liés qu'ils étaient, à danser en insultant la religion sikhe, et ils appelaient ironiquement *Gungajie* (3) à leur aide. Un seul homme voulut répondre à ces

(1) Il faut bien citer le texte même de cette phrase inouie : « A capital excuse was thus afforded to permit the Hindostani mussulman horsemen to return to celebrate it (the Bukra Eed) at Umritsur, while the *single christian, unembarrassed* by their presence, and aided by the faithful Syckhs, might *perform a ceremonial sacrifice* of a different nature (and the nature of which they had not been made aware of) on the same morrow... » Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 161.

(2) Toujours M. Cooper, parlant de lui-même à la troisième personne.

(3) Nous ignorons la portée ironique de ce sarcasme. Il nous semble cependant que Gungajie doit être la divinité ou l'une des divinités adorées par les Sikhs.

insultes, mais on le fit taire à l'instant. En revanche, il y eut des condamnés qui sollicitèrent la permission de faire un dernier *salaam* au *sahib* (un dernier salut au seigneur, c'est-à-dire au magistrat européen).

« Cent cinquante environ avaient été passés par les armes, quand un des exécuteurs s'évanouit (c'était le plus âgé du détachement), et un peu de répit fut donné en conséquence. On reprit ensuite, et on était arrivé à deux cent trente-sept, quand le magistrat du district (1) fut informé que le restant des condamnés refusait de sortir de la tour-bastion, leur cachot provisoire. Prévoyant quelque résistance, quelque sortie désespérée, on se mit en mesure d'empêcher toute évasion. On ne pouvait guère prévoir ce qu'on allait apprendre du sort terrible qui avait déjà frappé le reste des mutins. Ils avaient devancé de quelques heures la mort qui les attendait. Les portes ouvertes, on les trouva presque tous morts. La célèbre tragédie du *Black-Hole* (2) se trouvait ainsi involontairement reproduite. On n'avait entendu aucun cri durant la nuit à cause du tumulte qui régnait dans le village et autour de la station. Les cadavres de quarante-cinq malheureux, morts de peur, d'épuisement, de fatigue, de chaleur, de suffocation, furent extraits au grand jour, et jetés avec les autres dans la même fosse, unique pour tous, par les balayeurs du village.

« Un cipaye seulement, grièvement blessé dans le combat, se trouvait hors d'état d'être transporté sur le lieu de l'exécution. On le réserva donc, à titre de *témoin de la reine*, et on l'expédia d'Umritsur à Lahore avec quarante et un prisonniers ultérieurement ramassés deçà et delà. Plus tard, en pleine parade, et par-devant les autres régimens de Mean-Meer qui avaient montré des dispositions à la révolte, *tous*, sans exception, furent mis en pièces par le canon. Quant à l'exécution d'Ujnalla, commencée à la pointe du jour, elle ne dura que quelques heures. Ainsi, dans les quarante-huit heures qui suivirent la perpétration du crime, *près de cinq cents hommes* l'avaient payé de leur vie.

« Les indigènes, rassemblés en foule, auxquels on expliquait ce qui venait de se passer, trouvaient le procédé parfaitement équitable (*righteous*), mais incomplet, et cela parce que le magistrat ne faisait pas jeter pêle-mêle dans le même puits la petite horde d'hommes, de femmes, d'enfans, qui avait suivi la fortune des cipayes révoltés.

(1) Encore M. Cooper.

(2) Le *Trou-Noir* de Calcutta est célèbre dans les annales de l'Inde. Après avoir repris aux Anglais la ville destinée à devenir la capitale de l'empire anglo-indien, Sourajah-Dowlah, qui avait promis d'épargner la garnison prisonnière, oublia de régler ce qu'on en devait faire. *Cent quarante-six* hommes furent en conséquence entassés dans une chambre de dix-huit pieds carrés, et cela au mois de juin (1756), sous le brûlant climat du Bengale. Cette chambre n'était, à vrai dire, ni un trou ni même un cachot. Elle était au rez-de-chaussée; elle était percée de deux fenêtres. Cependant, pressés les uns contre les autres et contraints, sous peine de mort, d'y rester en silence, les Anglais mouraient asphyxiés l'un après l'autre. Quand, le matin venu, les portes furent ouvertes, on ne trouva plus que *vingt-trois* hommes vivans, et ceux-là mêmes avaient vieilli en une nuit de manière à n'être plus reconnaissables. Des morts, quelques-uns se trouvaient déjà dans un état de putréfaction aussi avancé que s'ils eussent été sous terre depuis plusieurs jours. — Harriet Martineau's *British Rule in India*, p. 99.

« Un tumulus a été élevé sur le tombeau que les gens du pays appellent déjà le *Moofsedgar*, le Trou-aux-Rebelles. On le voit de loin, et comme il est sur la grande route, les voyageurs demandent volontiers ce que c'est; ils ont ensuite tout le temps de méditer sur le récit qu'ils obtiennent pour réponse. L'inscription suivante, TOMBEAU DES REBELLES, sera gravée en lettres capitales sur trois faces du petit édifice, en persan, en anglais et en goormookhi. »

Il y a quelque chose de plus effrayant que ce récit, si lestement, si froidement, si gaiement rédigé : c'est le calme de conscience qu'il dénote chez le narrateur, et qui ne se dément pas même lorsque, renonçant à son bizarre enjouement, il expose avec un sérieux inaltérable les motifs de sa conduite. « Le crime était la révolte, dit-il; la révolte est punie de mort. La loi a été strictement exécutée; la politique exigeait qu'elle le fût. Nicholson venait de partir pour Delhi. La résistance prolongée de cette ville jetait les esprits dans l'inquiétude. Notre situation s'aggravait. Nous avions dans le Doab sept régimens et demi de cipayes désarmés, plus deux régimens (armés) d'irréguliers auxquels on pouvait à peine se fier. Une occasion aussi précieuse de frapper un grand coup, de produire une grande terreur, ne pouvait être négligée. L'Angleterre a le droit de compter sur le dévouement absolu de tous ses enfans. Comme le disait jadis Nelson, elle « espérait que chacun ferait son devoir. » En faisant le mien, j'ai prévenu peut-être cent fois plus de meurtres que je n'ai envoyé d'hommes au supplice. »

M. Cooper va plus loin : il flétrit, il insulte, il appelle « philanthrope pour rire (*mock-philanthropist!*) quiconque pensera qu'il a excédé ses pouvoirs et oublié les saintes lois de l'humanité. » La question se résume ainsi pour lui : « s'il y a un puits à Cawnpore, il y en a un à Ujnalla. » Et il ne s'aperçoit pas que le second fait presque oublier le premier. Une lettre semi-officielle le rassure d'ailleurs complétement. « Quand on l'aura lue, dit-il, on ne s'étonnera pas que le gouvernement du Pendjab soit si constamment heureux. » Lisons-la donc.

Sir John Lawrence K. C. B. à M. Cooper, esq., D. C.

« Lahore, 2 août 1857.

« Mon cher Cooper, je vous félicite de vos succès contre le 26e d'infanterie indigène. Vous et votre police avez agi avec beaucoup d'énergie et d'entrain; vous avez bien mérité de l'état. J'espère que le sort de ces cipayes servira d'avertissement aux autres. Il faut faire tout ce qui sera humainement possible pour glaner ceux qui ont encore la clé des champs.

« Roberts vous laissera sans doute le soin de distribuer les récompenses, etc. »

M. Montgomery est plus enthousiaste encore que sir John Lawrence. « Honneur à vous, mon cher Cooper, pour ce que vous avez fait, et si bien fait... Ce sera, votre vie durant, une plume à votre chapeau... L'argent ne vous manquera pas pour récompenser tout le monde... Ayez soin que les Sikhs (ceux de l'exécution) aient une bonne grosse somme bien ronde à se partager... Je vous félicite de nouveau... Vous ramasserez bien encore quelques traînards... Envoyez-*nous* maintenant tout ce que vous prendrez... Vous avez assez de carnage comme cela... Il nous en faut d'ailleurs pour les troupes d'ici, et pour le témoignage à rendre... Croyez-moi votre bien sincèrement dévoué, etc. »

Autre lettre, dans le même style, d'un des rajahs les plus fidèles, celui de Khuppoorthulla. Celle-ci nous surprend beaucoup moins. Quant aux deux premières, nous les livrons, sans la moindre réflexion, aux *mock-philanthropists*, qu'elles guériront sans doute de leurs puérils scrupules.

V.

Sortons des charniers (1) et revenons au camp. Aussi bien nous reste-t-il à peine quelques pages pour raconter ce long siége de Delhi.

Il a duré trois grands mois, du 8 juin au 15 septembre 1857. Ce laps de temps se partage en deux périodes bien distinctes : l'une de persistance presque désespérée, d'attente passive, de sombres pressentimens; la seconde, de confiance renouvelée, d'ardeur renaissante, de succès entrevu, et finalement de glorieux triomphe. Les récits de la première sont navrans : c'est la portion du journal de siége qui, du début, s'étend jusqu'aux premiers jours d'août. Pendant ces deux mois strictement consacrés à se maintenir, malgré des attaques sans cesse renouvelées, dans la position conquise devant Delhi, la

(1) Il ne tiendrait qu'à nous d'y rester et de raconter le massacre du 51e à Peshawur. Ce régiment se souleva en masse pendant une visite qu'on faisait dans ses cantonnemens pour y découvrir des armes cachées. Ceci dit assez positivement qu'il était déjà désarmé. L'insurrection échoua devant la fermeté d'un régiment indigène, le 18e, qui, après avoir repoussé les rebelles, les poursuivit dans leur fuite de concert avec les cavaliers du Moultan. Voici le résumé de cette brillante affaire, d'après M. Cooper : « Avant la révolte, le 51e comptait 871 hommes. L'infanterie du Pendjab en fusilla ou tua sur place 125; les cavaliers du Moultan, pendant la poursuite, 40; un autre détachement du même, 15; les villageois et les patrouilles, 36. Par sentence de cour martiale au tambour (*drum-head court-martial*), le jour même de la révolte, on en exécuta 187, et le 29 août, c'est-à-dire le lendemain, 167. Environ à la même date, 84 autres furent passés par les armes. Un *thanaldar* en tua 5 pour son compte. Total, dans les trente heures qui suivirent l'émeute, pas moins de 659 ! » Cooper's *Crisis in the Punjaub* p. 177.

petite colonne anglo-indienne, car c'est abuser des mots que de lui donner le nom d'armée, change trois fois de chef. Placé en face de difficultés insurmontables, torturé par le sentiment de son impuissance, accablé de soucis, de responsabilité, stimulé, pressé par l'opinion de ses supérieurs et du public, qui ne tenaient aucun compte de la grandeur des obstacles et ne voyaient que l'impérieuse nécessité de vaincre à tout prix, sir Henry Barnard, mal acclimaté d'ailleurs, puisqu'il n'était dans l'Inde que depuis un an, est saisi du choléra, le 5 juillet, à neuf heures du matin. Six heures après, il rend le dernier soupir dans les bras de son fils. Le général Reed lui succède provisoirement; il avait rejoint l'armée à la fin du premier combat livré devant Delhi, celui qui porte le nom de Badull-Ke-Serai (8 juin), et déjà depuis quelque temps, lorsque le commandement lui échut, il était confiné dans sa tente, où personne n'était admis à le voir, par des souffrances que son âge expliquait de reste. La tâche qu'il assumait ainsi n'était pas de celles qu'un vieillard infirme peut remplir. Aussi, dès qu'il apprit l'arrivée à Calcutta du général sir Patrick Grant, qui venait remplacer l'honorable George Anson, le défunt *commander in chief*, il se hâta de saisir cette occasion pour résigner ses fonctions. Il avait à choisir son successeur entre deux officiers-généraux d'un mérite à peu près égal, le brigadier Chamberlain, adjudant-général de l'armée, et le brigadier Wilson, qui, nous l'avons vu, avait amené devant Delhi les forces disponibles à Meerut. Le premier eût peut-être été choisi comme jouissant d'une plus haute influence, mais il venait d'être grièvement blessé (dans le combat du 14 juillet), et le général Wilson dut probablement à cette circonstance l'insigne honneur de commander la *field force* assiégée devant Delhi.

Car, il faut le répéter, c'était bien un vrai siége que les Anglais soutenaient dans le camp retranché qu'ils occupaient derrière le *ridge*, la petite chaîne d'éminences, dernier rameau des monts Aravelli, qui les séparait des murs de Delhi. Les batteries qu'ils avaient dressées sur la crête de cette muraille naturelle ne servaient absolument qu'à les protéger, et n'avaient aucune action sur les courtines bastionnées du front qu'elles semblaient menacer. A gauche, la Jumna les couvrait. Un large fossé d'écoulement protégeait l'arrière du camp. Il n'était accessible que par sa droite; mais là il l'était à toute heure et de toute façon. En dehors des remparts de Delhi s'étend en effet une large zone de faubourgs, coupés de jardins, de bosquets, de jungles, de bâtimens, de *serais* en ruines, dans laquelle les troupes du roi se mouvaient à volonté, parfaitement invisibles et protégées. Elles arrivaient ainsi, avec leurs canons, jusqu'à deux groupes considérables de bâtimens constituant le faubourg de Kissengunge et celui

de Taliwarah. Là, elles n'étaient plus qu'à fort petite distance de l'extrémité méridionale du *ridge*, qu'elles avaient à contourner pour se trouver *derrière* les batteries anglaises. Au pied même de cette première éminence, elles arrivaient à un autre corps de bâtiment, le *Subjie-Mundie*, d'où leur artillerie enfilait la face même du camp. Ce dernier point pris, repris, abandonné, ressaisi à plusieurs reprises, ne fut définitivement acquis aux Anglais que le jour même de l'assaut final. C'était en face de ce *marché à la volaille*, et un peu à sa droite, que se trouvait placée une grande villa, la *maison de Rao* (*Hindoo Rao's House*), qui constituait la clé même de la position occupée par les Anglais. Et c'est en se fondant sur la défense acharnée de ce point sans cesse attaqué par les cipayes que les vainqueurs de Delhi comparent leur résistance à celle des héroïques soldats enfermés dans la résidence de Lucknow (1).

Tout l'avenir du siége de Delhi était dans la conservation de ce poste, où s'était établi le grand piquet de l'armée. L'ennemi une fois là, il fallait se retirer; mais *où* et *comment?* Au premier signe de faiblesse, le pays entier se levait contre les Anglais, et leurs alliés indigènes, les Ghourkas, les montagnards qu'ils avaient attachés à leur fortune, eussent été les premiers à les attaquer. Les ennemis savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur stratégique de *Rao's House;* c'était contre ce poste que, de jour et de nuit, ils dirigeaient d'incessantes attaques. Du 8 juin, jour même de l'ouverture du siége, date la première attaque de ce genre, et ce jour-là aussi les canons de 24 placés sur le bastion Morie, à l'extrémité de droite du front attaqué, abattirent les *verandahs* de *Rao's House*. Les batteries établies par les cipayes dans le faubourg de Kissengunge n'avaient pas d'autre but que de compléter la destruction de cet abri, si essentiel. Le 10 juin, le 12, le 13, le 15, il fut attaqué. Ce jour-là, cinq mille fantassins ou cavaliers, soutenus par neuf pièces de campagne, vinrent planter à cent pas des Anglais, et au sommet même de la colline par eux occupée, l'étendard vert de Mahomet. Ils purent ensuite, bien que repoussés avec perte, rentrer dans Delhi avec tous leurs canons. Le 23 juin fut de tous ces combats le plus mémorable. C'était le centième anniversaire de l'établissement des Anglais dans l'Inde, et une prophétie fort ancienne disait que, ce jour-là même, le sceptre de l'Hindostan rentrerait aux mains du Grand-Mogol. Les fakirs, les moulvies annon-

(1) Il est assez remarquable cependant que cette belle défense soit le fait des Ghourkas commandés par le major Reid. Voir l'hommage éclatant que rend M. Raikes à ces vaillans petits soldats du Népaul, non sans faire observer, il est vrai, que leurs chefs indigènes, Jung-Bahadour par exemple, n'en savent pas tirer le même parti que les officiers anglais. (*Notes on the Revolt*, pag. 78.)

çaient la réalisation de l'oracle. « C'est maintenant ou jamais! » criaient-ils aux fanatiques musulmans, et dès cinq heures du matin plus de six mille hommes vinrent se ruer autour du ***Subjie-Mundie*** et de ***Rao's House***. Le combat, furieux, acharné, durait encore à quatre heures de l'après-midi. A onze heures du matin cependant était arrivé des provinces du nord un des premiers renforts envoyés par sir John Lawrence (1), et grâce à ce secours, qu'on espérait à peine, l'ennemi, chassé du ***Subjie-Mundie***, puis de jardin en jardin, de muraille en muraille, dut rentrer, déçu, vers six heures, derrière ses infranchissables remparts.

On ne nous demandera certes pas le détail des vingt-six combats de ce genre qu'eurent à soutenir les Anglais avant de pouvoir reprendre l'offensive. C'est à peine si l'attention d'un homme du métier supporterait sans lassitude la monotonie forcée de ces luttes réitérées sur le même terrain, dans des conditions analogues, et avec des résultats invariablement identiques. Cependant l'esprit doit tenir compte de cet acharnement des cipayes et de l'énergie indomptable qu'il fallut aux généraux anglais pour s'obstiner à demeurer immobiles en face de ces périls sans cesse renaissans qu'aggravait la diminution constante de leurs troupes, vainement renforcées, par intervalles, de quelques centaines d'hommes. Les privations, l'air infect, favorisant l'influence déjà pernicieuse du climat, donnaient pour alliés aux cipayes le choléra, les fièvres, les dyssenteries. La disposition des lieux favorisait, en dehors des heures de combat, les meurtres individuels, accomplis par surprise ou par embuscade. Chacune de ces victoires presque quotidiennes coûtait un certain nombre d'officiers et de soldats. Il y avait aussi des désertions, toujours suspectes, et à bon droit. Les nouvelles du dehors arrivaient plus menaçantes de jour en jour. A l'intérieur du camp, on se sentait trahi. Un jour, l'ennemi fut amené jusque sur les canons d'une des principales batteries par une patrouille de déserteurs, ostensiblement sortie du camp, et qui feignait d'y rentrer. Un autre jour, on s'aperçut que quelques-uns des lascars attachés à l'artillerie altéraient les gargousses et faussaient le point de mire des pièces. Parmi les ***bunniahs*** (petits marchands) qui venaient trafiquer autour du camp se glissaient, déguisés, des agens de corruption envoyés pour fomenter quelque révolte des Sikhs et des autres soldats indigènes.

Par contre, il est vrai, les Anglais avaient organisé, à l'intérieur de Delhi, un espionnage admirable. Ils savaient presque jour par

(1) Cent hommes du 75e (anglais), quatre compagnies de fusiliers du Bengale, quelques centaines de Sikhs et six canons.

jour et le nombre des contingens arrivés, et les dispositions qu'ils manifestaient, et les projets d'attaque formés par chacun d'eux, car c'était, chez les chefs des cipayes, une invariable coutume que celle d'envoyer à l'assaut du camp anglais chacune des brigades que l'insurrection amenait dans la ville sainte. Le lieutenant Hodson, commandant les irréguliers à cheval, avait su établir avec la ville de tels rapports, que les séances mêmes du conseil du roi n'avaient guère de secrets pour lui. On connut ainsi le chiffre des taxes forcées que le roi de Delhi avait à frapper sur ses sujets pour satisfaire aux exigences multipliées des soldats de Delhi et de tous les petits rajahs qui, du dehors, offraient leurs services. On savait les mésintelligences de l'état-major ennemi, les querelles du général Buckht-Khan (1) avec Mirza-Mogul, le fils du roi, les prétentions rivales qu'élevaient tour à tour, à mesure qu'ils arrivaient, les chefs des contingens nouveaux contre l'autorité de ce personnage trop prépondérant. L'indiscipline des cipayes, déjà notable au début de l'insurrection, paralysait de plus en plus la force immense dont aurait disposé un général capable d'établir sur eux une véritable autorité; mais ils n'obéissaient réellement à personne, se battaient à leur guise, et désertaient en foule, quitte à revenir ensuite, quand circulait quelque bruit de nature à effaroucher leur courage, par exemple l'arrivée du terrible Neill avec un régiment de « démons », ou de Nicholson avec un corps de « cannibales. » Les agens de Hodson, entre autres un ancien *moonshee* (interprète-écrivain) de sir Henry Lawrence, nommé Rujjub-Ali, étaient chargés de répandre ces bruits sinistres et s'en acquittaient à merveille. Rujjub-Ali avait entrepris d'ailleurs et mené à bien une négociation des plus importantes. Au moyen d'une correspondance assez habilement rédigée pour ne compromettre que celui à qui ses lettres étaient adressées, il était parvenu à rendre suspect aux cipayes, et par suite à rallier secrètement aux Anglais, un des brahmines les plus fanatiques, grand protégé du roi de Delhi. Hakim-Ashanoollah-Khan (ainsi se nom-

(1) Buckht-Khan est le seul des chefs cipayes qui ait montré, pendant le siége, quelque indice de connaissances militaires. C'était un ex-*soubadar* (capitaine en second) dans un des régimens de la compagnie. Voici le portrait que trace de lui en quelques lignes un des chefs sous les ordres desquels il avait servi. « Soixante ans d'âge; au service de la compagnie pendant quarante ans; hauteur, cinq pieds dix pouces (anglais); tour de taille, quarante-quatre pouces; famille d'extraction hindoue, mais convertie par l'espoir de quelque don territorial; très mauvais cavalier à raison de son gros ventre et de ses cuisses trop rondes, du reste intelligent et bon instructeur. »

Les autres généraux des insurgés, Ghous-Khan, Sirdar-Singh, etc., ne nous ont transmis leurs noms que grâce aux discussions qu'ils avaient avec Buckht-Khan. Sirdar-Singh, par exemple, lui refusait allégeance « parce qu'il l'avait tenu deux jours entiers à la pluie. »

mait le personnage) devint, dès la fin de juillet, un précieux intermédiaire par lequel, dans les derniers temps du siége, passèrent de singulières communications, fort encourageantes pour les Anglais. On apprit par lui le désespoir toujours croissant du vieux monarque, qui, voyant son autorité méprisée, son trésor à sec, ses demandes d'impôts ou d'emprunts ironiquement déclinées, commençait à vouloir abdiquer. Conseils privés sur conseils privés, *durbars* sur *durbars* n'amenaient à aucune détermination sérieuse et utile, et le pauvre roi qui, dans les premiers temps, rimait des vers sur la conquête de Londres, promise à Nuffer (1), en était venu à s'arracher la barbe en maudissant les embarras où on l'avait jeté. Un jour qu'il voulut en personne haranguer son armée, voici quelles paroles sublimes sortirent de son cœur ulcéré : « Ce n'est pas moi, n'est-ce pas, qui vous ai réunis ? Allez-vous-en donc aussitôt que bon vous semblera ! »

A ce moment (seconde quinzaine d'août), les temps les plus critiques étaient passés pour l'armée anglaise. Elle avait traversé la saison des pluies sans trop de désastres ; le choléra suspendait ses ravages, qui reprirent plus tard, et les derniers secours du Pendjab, arrivés le 14 août, six jours après Nicholson, avaient enfin donné l'espoir d'un dénoûment possible à des complications d'abord sans issue. A peine investi de l'autorité, le général Wilson avait mesuré sa situation d'un coup d'œil. Les provinces du nord-ouest, entièrement insurgées, ne pouvaient lui envoyer un seul homme ; c'eût été folie que de compter sur l'assistance de l'Inde méridionale, où on retenait immobiles deux armées que la plus légère impulsion pouvait jeter du côté de la révolte. Le nord *seul* restait, et sir John Lawrence *seul* pouvait, s'il se sentait en état de pourvoir par ailleurs à la sûreté du pays dont il était responsable, fournir à l'armée de Delhi les renforts sans lesquels elle était inévitablement perdue, et l'Inde avec elle. Mettant de côté tout vain amour-propre, le général Wilson s'adressa directement au commissaire en chef du Pendjab, qui déjà, dès les premiers jours du siége, s'était laissé enlever, au profit de l'armée de Delhi, un de ses corps d'élite, celui des guides. Dès qu'il se vit mis en demeure de concourir pour sa part à l'opération décisive de cette guerre si menaçante, sir John Lawrence s'y consacra tout entier, subordonnant avec un dévouement qu'on ne saurait trop exalter sa propre mission à celle d'un de ses collègues. Il semblait avoir pressenti cette situation, car, pour n'être point pris au dépourvu, à mesure que le désarmement des cipayes se faisait

(1) Nuffer, nom poétique qu'il s'était décerné. Voici le texte des vers auxquels nous faisons allusion : « Moi, Nuffer, je prendrai Londres. — En effet, quelle distance la sépare de l'Hindostan ? »

sur une plus grande échelle, il augmentait les enrôlemens des troupes irrégulières. M. Cooper porte le chiffre de ces enrôlemens à 28,000 environ, chiffre énorme si l'on veut bien réfléchir qu'il fallait pourvoir en même temps à l'équipement, à l'entretien de ces nouvelles levées, et aux besoins matériels des cipayes qu'on retenait, quoique désarmés, sous le drapeau. Grâce à ces mesures de haute politique, au prestige de son nom, à l'habileté diplomatique avec laquelle il paralysa toute hostilité du Caboul, et maintint le Cachemyr, — non sans peine, — dans les termes d'une étroite alliance, sir John put immédiatement faire droit aux demandes de secours qui lui arrivaient de Delhi. A mesure qu'il désarmait une brigade cipaye, un régiment anglais se trouvait disponible, et il l'expédiait aussitôt. Il choisissait aussi parmi les contingens sikhs et ghourkas les corps d'élite comme le bataillon de Sirmoor, le bataillon de Kumaon, et il les dirigeait vers Delhi. Enfin son dernier effort, — d'autant plus méritoire que l'esprit de révolte, loin de s'éteindre, semblait se ranimer dans le Pendjab, — son dernier effort fut accompli le jour où il se priva de Nicholson et de la colonne mobile qui venait, sous le jeune général, de rendre des services si éclatans (1).

A partir de ce moment, certain d'avoir outre-passé la limite des sacrifices que la prudence pouvait lui permettre, sir John Lawrence, de concert avec le chef intrépide qu'il venait de députer ainsi, insista sans relâche auprès du général Wilson pour le déterminer à frapper le coup décisif. Celui-ci cependant hésitait encore, et à bon droit. Son artillerie était notoirement insuffisante pour les dernières opérations qui lui restaient à tenter, et où il ne lui était pas permis d'encourir le moindre échec. Retardé par les pluies et les inondations, le train de siége qu'il attendait avec impatience ne lui parvint que le 4 septembre, sous l'escorte d'un détachement du 8e (anglais) et d'un demi-bataillon de Beloutchies (corps irrégulier de Bombay). Il trouva le camp sous la favorable impression d'un succès tout récent. Le 24 août en effet, l'ennemi avait envoyé, précisément à la rencontre du convoi d'artillerie annoncé depuis longtemps, une colonne d'attaque évaluée à six mille hommes au moins, qui s'était rapidement portée sur les derrières de l'armée, à une distance d'environ dix-huit milles. Le 25, Nicholson partit dans la même direction à la tête d'un corps composé de presque toute la cavalerie disponible et de quatre régimens d'infanterie; il avait aussi deux compagnies d'artillerie à cheval. Le soir même, à six heures, par une journée de pluie, par des chemins détrempés et presque impraticables, il était

(1) La colonne amenée par Nicholson à Delhi se composait de mille fantassins anglais (six cents hommes du 52e, quatre cents du 61e), de deux cents cavaliers du Moultan, et de la 17e batterie d'artillerie légère, commandée par le colonel Bourchier.

arrivé en face de l'ennemi, près du village de Nujjuffghur. Beaucoup de chefs eussent reculé devant une attaque immédiate, avec des troupes harassées et devant un ennemi supérieur en forces, qui venait d'accueillir l'avant-garde de la petite colonne par un feu des mieux nourris et des mieux dirigés. Nicholson, lui, ne vit là qu'une affaire à brusquer. Il enleva ses troupes par une courte harangue, dont les auditeurs ont vanté depuis l'entraînante éloquence, et les lança immédiatement sur le *seraï*, où l'ennemi avait posté ses batteries. Ce bâtiment fut pris en quelques minutes, et une partie des cipayes qui en formaient la garnison demeurèrent prisonniers. L'ennemi se retira ensuite vers un pont qu'il s'agissait de lui enlever et de détruire. Le pont fut pris et sauta en l'air, malgré les tentatives faites d'abord pour s'y maintenir, ensuite pour en empêcher la destruction. L'explosion n'eut lieu qu'à minuit, sous le feu de quelques canons que les cipayes avaient conservés; mais treize pièces d'artillerie, tout l'équipage du camp et le trésor de l'ennemi étaient tombés aux mains des Anglais. Le combat de Nujjuffghur est le dernier de ceux qui ont assis la réputation militaire de Nicholson.

L'artillerie de siége, à peine arrivée, fut mise en batterie dans l'espace compris entre les remparts de Delhi et le *ridge* qui protégeait le camp anglais. Sur quatre points différens se répartirent les pièces qui allaient ouvrir la brèche, et cette dernière opération, si vivement chicanée d'ordinaire, eut lieu presque sans obstacle, les cipayes s'étant persuadés que l'attaque des Anglais aurait lieu par la droite de leur ligne d'opérations, c'est-à-dire du côté de Kissengunge et de *Rao's House*. Ainsi la batterie n° 1, placée à l'extrémité méridionale du *ridge*, plutôt pour soutenir la lutte avec celles des faubourgs de Taliwarah et Kissengunge, et pour écarter toute attaque de flanc, que pour agir directement sur la ville, fut la seule dont ils essayèrent sérieusement d'inquiéter l'érection. Les travaux du génie, hâtés comme ils le furent du 4 au 12 septembre, nécessitèrent un déploiement de force et d'activité qu'on aurait à peine pu attendre de cette armée si peu nombreuse après tant de fatigues et d'épreuves diverses; mais l'approche du jour suprême avait rendu l'espoir aux plus découragés. Les derniers renforts arrivaient de toutes parts. Le 6 septembre, on recevait de Meerut deux cents *rifles* et cent artilleurs. Le 7 arrivaient le 4e infanterie (Pendjab) et trois cents hommes amenés par le fidèle rajah de Jheend; le 8 enfin, ce qu'on appelait le *Jummoo contingent*, c'est-à-dire un corps de deux mille deux cents Cachemyriens envoyés par le jeune maharajah, qui venait de succéder à son père Gholab-Singh. L'odeur du butin attirait ces avides auxiliaires.

Le 12 au matin, toutes les batteries ouvrirent à la fois leur feu sur

la portion de l'enceinte de Delhi comprise entre le *water-bastion* (le plus voisin de la Jumna) et la porte Morie, qui forme l'extrémité opposée du front nord. Tout le samedi, tout le dimanche, et jusqu'au lundi matin, le bombardement continua sans répit. Delhi, enfin assiégée, sentait son heure arriver. Les bruits les plus sinistres y circulaient. Sir John Lawrence, disait-on, approchait avec dix mille hommes. La désunion était parmi les cipayes, et les plus notables courtisans du Shah-Bahadour-Shah se recommandaient d'avance à la clémence du vainqueur (1). Lui-même, le Grand-Mogol, avait quelques jours auparavant proposé de se rendre, moyennant le maintien de sa pension et une amnistie pour certains grands personnages. Le général anglais se borna, pour toute réponse, à lui faire dire qu'on traiterait toutes ces questions dans la ville même. Moins menacés que le monarque, et désireux de se soustraire aux terribles conséquences d'un assaut, un grand nombre d'habitans de Delhi (2,500 femmes ou enfans, dit-on, avec 5 ou 600 chariots) se pressaient dans les principales rues et demandaient à se retirer du côté des Anglais; mais les portes restèrent fermées devant eux.

« Messieurs, avait dit le général Wilson aux membres du conseil de guerre réuni sous sa tente le 12 septembre, après leur avoir distribué ses instructions pour l'attaque décisive qu'ils venaient de résoudre, j'ignore le jour et l'heure où l'assaut sera livré : je le saurais, du reste, que je ne me croirais pas autorisé à vous le faire connaître. » Mais, en vertu d'ordres donnés dans la soirée du dimanche 13, les cinq colonnes d'assaut se formèrent le 14, dès trois heures du matin. Nicholson avait réclamé le commandement de la première, composée de 550 soldats européens (75e de la reine et fusiliers européens du Bengale), plus 450 de l'infanterie du Bengale, disciplinés par lui et accoutumés à son commandement; la seconde colonne comptait 850 hommes, dont 500 Européens; elle était commandée par le brigadier Jones; la troisième (750 Sikhs et 200 Anglais) marchait sous les ordres du colonel G. Campbell. La première de ces trois colonnes, séparée en deux, devait attaquer le bastion de Cachemyr par deux de ses faces, et enlever la brèche ouverte à la droite de ce bastion; la seconde était dirigée vers la brèche ouverte dans le bastion de l'*eau;* la troisième, marchant droit à la

(1) Les correspondances envoyées de la ville à ce moment décisif, c'est-à-dire à partir du 30 août, renferment de curieux détails. Elles sollicitent le pardon des Anglais pour « le roi, les nobles et les citoyens de Delhi, qui sont innocens et abandonnés. » Nous y voyons mentionné le départ de 4,000 cavaliers irréguliers. La moitié des Sikhs enfermés dans Delhi se déclarent disposés à passer du côté des Anglais. Enfin le roi a paru devant son *durbar*, arrachant son turban, prenant sa barbe à deux mains, invoquant la vengeance céleste sur ceux dont la démence et la couardise l'ont amené à cette déplorable extrémité.

porte de Cachemyr, devait pénétrer dans la place par cette issue après qu'on aurait fait sauter la porte au moyen du pétard.

En même temps, la quatrième colonne (environ 850 hommes, tous indigènes, parmi lesquels figuraient les guides et le bataillon de Sirmoor), commandée par le major Reid, devait, du haut du *ridge*, se précipiter sur le faubourg de Kissengunge et pénétrer dans Delhi par la porte de Lahore. Le contingent de Cachemyr, composé, nous l'avons dit, de 2,200 hommes, agissait de concert avec elle.

Enfin une cinquième colonne, formant la réserve, était composée d'un régiment anglais (le 61e) comptant 250 baïonnettes, d'une partie des *rifles* (200 hommes), d'un bataillon de Beloutchis et d'un régiment du Pendjab (ces deux corps représentant une force de 750 hommes), enfin des 300 soldats amenés par le rajah de Jheend. — La garde du camp restait confiée aux malades.

On voit, en récapitulant bien ces chiffres, que 1,700 soldats anglais, soutenus par 2,300 indigènes disciplinés à l'européenne et par 2,500 hommes de troupes purement indiennes, le tout formant un total d'environ 6,500 hommes, — non comprise la brigade de cavalerie, 610 sabres environ, — allaient livrer, dans les conditions déjà dites, cet assaut qui, s'il échouait, pouvait, devait compromettre le sort de l'Inde anglaise tout entière.

La matinée était sombre, la chaleur étouffante. Les trois premières colonnes et la réserve étaient massées derrière les bâtimens de Ludlow-Castle, l'ancienne résidence des délégués anglais à Delhi, située en avant du *ridge*, non loin des bords de la Jumna, derrière la seconde des batteries de siége, et à peu près en face du bastion de Cachemyr. Au signal donné, les batteries se taisent subitement, les *rifles* poussent un *hourrah* d'enthousiasme, et se précipitent, tirailleurs éparpillés, en rase campagne. Un moment après apparaissent les têtes des deux premières colonnes, émergeant de leurs abris. L'artillerie des bastions ennemis était réduite au silence depuis plusieurs heures déjà; mais les remparts étaient couverts de cipayes, et un feu terrible de mousqueterie s'ouvre, aussitôt qu'elles se montrent à découvert, sur les troupes lancées en avant. Les *rifles*, dont la mission était de couvrir l'attaque, ne résistent pas à la tentation de courir les premiers à la brèche. Quelques-uns d'entre eux se précipitent sur le bastion de l'*eau*, en chassent les cipayes, et, trouvant là quelques canons en état, les tournent rapidement contre l'ennemi, qu'ils ont mis en fuite.

Le soleil, qui justement alors commençait à percer les brumes matinales, éclaira une scène héroïque. Tandis que, parvenus à la crête des glacis et ne trouvant pas dans le fossé les échelles destinées à gravir l'escarpe, officiers et soldats, arrêtés là dix minutes,

tombaient sans reculer sous la fusillade des assiégés, un petit groupe de soldats du génie courait, en avant de tous, vers la porte de Cachemyr. Un horrible épouvantail les y attendait. L'ennemi avait enchaîné en dehors de cette porte un malheureux Anglais fait prisonnier dans quelque sortie, et que les boulets des batteries anglaises avaient écrasé. La porte elle-même était fermée; mais, par un guichet resté ouvert, on tirait sans relâche sur le petit détachement qui s'avançait à grands pas. Le lieutenant Salkeld marchait en tête. Avec lui se trouvaient un autre officier (le lieutenant Home), deux sergens anglais (John Smith et Carmichael), un *havildar* ou sergent indigène (Madhoo), un caporal (Burgess), et un clairon (Hawthorne), tous chargés de sacs à poudre. Aucun d'eux n'avait été atteint quand ils arrivèrent à l'extrémité du pont-levis, qu'ils trouvèrent en place, mais détruit en partie. Ils le traversèrent sans accident; mais au moment où Carmichael dépose contre la porte son sac de poudre, il tombe frappé à mort. Le *havildar* est blessé. La terrible besogne n'en continue pas moins; le pétard est posé, la traînée s'étale sur le sol. Salkeld tient déjà la mèche allumée..., il reçoit deux balles, dont l'une lui casse le bras. A peine a-t-il le temps de jeter la mèche à Burgess, qui, lui, met le feu à la poudre, mais tombe aussitôt mortellement atteint. Salkeld avait roulé dans le fossé. Le clairon y descend, bande ses blessures, et, sous une pluie de balles, emporte avec tous les ménagemens d'une garde-malade son chef expirant.

La porte a sauté. Le 52e et le 2e, les *rifles*, le bataillon de Kumaon, se jettent dans la ville par cette issue béante, en même temps que Nicholson, malgré une résistance acharnée, chassait les cipayes du bastion de Cachemyr, et une fois dans le voisinage de l'église anglaise, située derrière ce bastion, reformait sa colonne, appelait à lui celle du brigadier Jones et, se portant sur sa droite, le long des remparts, se dirigeait vers le bastion du Shah et la porte Morie. La réserve, une fois l'assaut réussi, était venue couvrir les positions enlevées, et le laissait ainsi maître de ses mouvemens. En revanche, il trouvait partout devant lui des maisons occupées, des canons en position à l'extrémité des rues. Il fallait conquérir le terrain pied à pied. Avec lui était le *thanadar* de Peshawur (1), un des auxiliaires afghans, dont nous emprunterons les paroles naïves pour reproduire les détails de ce qui suivit :

« ..... En avançant dans la direction de *Skinner's house* (2), il prit encore là

(1) Khajah-Khan-Raus, Mouzah-Warajaub-Hussein. — Voyez son récit entier dans l'*Appendice* de la *Crisis in the Punjaub*, p. 249.

(2) Le colonel Skinner, après avoir habité longtemps à Delhi comme résident et y avoir formé plusieurs corps irréguliers, avait fini par y établir sa famille.

quelques batteries. Ensuite un de ces mécréans, à une de ces batteries, lui tira un coup de mousquet. La balle entra du côté droit, sous l'aisselle, et sortit sous l'aisselle gauche. Le général voulut alors qu'on l'étendît à l'ombre, et dit : « Je resterai ici jusqu'à ce que Delhi soit pris. » Il demanda ensuite un peu d'eau fraîche. A ce moment, je commandai qu'on amenât un *doolie* (chariot) de la ville, et, sous la conduite de Latif-Khan, je dirigeai le général vers le grand hôpital du camp, où le docteur *** lui donna quelques médecines qui le soulagèrent un peu. Alors il m'enjoignit de le faire transporter dans la tente du major Daly. ...... Le lendemain, le *sahib* (seigneur, maître) me dit de porter son *salaam* au capitaine Lake et de lui demander si les rebelles tenaient encore dans Kissengunge et dans Taliwarah, ou bien s'ils avaient été défaits. Le capitaine monta aussitôt à cheval et vint trouver le général. Celui-ci, considérablement affaibli, et à cause des souffrances qu'il ressentait dans l'abdomen, écrivit sur un papier, qu'il donna au capitaine, quelques mots sur Taliwarah et Kissengunge. Le capitaine lui répondit verbalement, et ensuite, remontant à cheval, alla donner quelques ordres concernant ces deux faubourgs. Le troisième jour, le général Nicholson envoya chercher le brigadier-général Chamberlain, et lui parla en anglais touchant Kissengunge et Selimghur. Chamberlain partit ensuite pour la ville, donna quelques ordres touchant Selimghur, et fit ouvrir le feu des canons. Le quatrième jour, par ordre du docteur, le général fut transporté dans une maison vide, proche du camp. Le 20 septembre, la victoire de Delhi fut complète. Les visages des rebelles furent noircis, et ils prirent la fuite. J'allai vers le *sahib*, et je lui parlai de la victoire. Il ressentit une grande joie, et me dit : « Mon désir était que Delhi fût pris avant ma mort, et il l'a été. » Le 24 septembre, le *sahib* (à visage de rossignol) se déroba de ce monde éphémère. »

Effectivement, comme le laisse pressentir cet extrait de journal afghan, les Anglais, dans les journées du 14 et du 15, n'avaient pu que s'établir en dedans des remparts, et pour ainsi dire au bord de Delhi. L'attaque dirigée sur les faubourgs extérieurs (ceux qui préoccupaient si fort Nicholson) avait été repoussée, non sans des pertes sensibles. Le 16, la lettre du général Wilson annonçait l'abandon de Kissengunge et de Taliwarah, évacués sans nouvelle attaque par les rebelles; mais il parle encore de leur résistance obstinée dans la ville même de Delhi (1), et il accuse des pertes notables résultant de

(1) Une circonstance particulière explique l'espèce d'inaction relative où resta l'armée assiégeante pendant la journée du 15. On trouva réunies, à dessein, dit-on, dans les maisons occupées les premières, des quantités notables de bière, de vin et d'eau-de-vie. Épuisés de fatigue et dévorés par la soif, les assiégeans se précipitèrent sur ces boissons perfides, et il y eut un moment où leur intempérance, mieux mise à profit, eût pu compromettre la victoire obtenue. Le général Wilson dut ordonner la destruction de tout ce qui se trouvait dans les *godowns* ou entrepôts souterrains des marchands hindous. On répandit ainsi en pure perte des quantités énormes de liqueurs qui, en toute autre circonstance, auraient été achetées à grand prix et précieusement emmagasinées.

l'assaut (quarante-six officiers et huit cents hommes environ tués ou blessés). Le 17 et le 18 se passèrent à enlever successivement, et toujours au prix de sacrifices essentiels, les postes avancés de l'ennemi. Le 19 seulement, le bastion Burun, placé entre la porte de Caboul et celle de Lahore, put être enlevé par surprise. Le 20 au matin, on acheva, sans trop de résistance, la prise du reste de l'enceinte fortifiée. Le palais même et le grand temple mahométan, la *Jumna Musjid*, défendus obstinément, et qu'il fallut bombarder durant trois journées entières, ne furent occupés que le 20 à midi, après la fuite du dernier corps d'insurgés, dont quatre ou cinq mille hommes traversèrent précipitamment la Jumna par le pont de bateaux, et les autres remontèrent la rive droite de ce fleuve.

Ceux-ci emmenaient le vieux roi, qui fut rejoint près du Khootub par un détachement d'irréguliers à cheval commandés par le lieutenant Hodson, et ramené prisonnier dans son palais. Trois *shahzadas* ou princes du sang royal, — Mirza-Mogul, le chef nominal de l'armée rebelle, Mirza-Khoje-Sultan, tous deux fils du roi, et Mirza-Abboo-Bukker, son petit-fils, — furent également découverts le lendemain par l'infatigable lieutenant, et chacun sait ce qui en advint. Hodson, formé dans le Pendjab à la rude école que nous connaissons maintenant, quand il se vit en face de ces princes, les auteurs présumés de la sédition, les complices de tant d'assassinats commis dans leur palais, ne put attendre que justice leur fût faite régulièrement. Il prit tour à tour des mains de ses hommes trois carabines chargées, et, coup sur coup, étendit morts à ses pieds les trois derniers descendans de la dynastie mogole. Leurs cadavres, ramenés à la *Kotwalee*, y restèrent exposés tout le jour, en ce même endroit où tant de malheureuses victimes, — hommes, femmes, enfans, — avaient ignominieusement péri, sans que les *shahzadas* eussent pu ou voulu les soustraire à la fureur des cipayes.

Ce tragique épisode clôt pour nous le siége de Delhi. Nous pourrions, accompagnant la 17e batterie, aux ordres du colonel Bourchier, suivre de Delhi à Cawnpore la colonne lancée à la poursuite des fuyards, et ceci nous conduirait à raconter toute l'histoire de la révolte dans les provinces du nord-ouest. Un jour peut-être nous aborderons ce troisième et dernier chapitre. Pour le moment, nous avons atteint, nous avons même dépassé les limites qui nous étaient assignées, et montré sous ses deux faces, — l'une odieuse, l'autre admirable, — le caractère de la répression. On peut apprécier maintenant la vigueur, l'énergie presque surhumaines et aussi la cruauté sans remords déployées tour à tour par ces hommes de fer que l'Angleterre a eus pour champions dans une des plus violentes crises que son empire indien ait traversées.

Les réflexions qu'elle suggère ont été faites, il y a vingt-sept ans, par ce *libéral* si singulièrement positif qu'on appelait Victor Jacquemont : « La force matérielle des Anglais, dit-il quelque part, n'a d'autre base qu'une force morale aujourd'hui très puissante, mais qu'un caprice peut ébranler. Alors tout croule à la fois! — Quel événement produira ce choc?... *Le réveil de l'esprit religieux sans doute.* Cela pourrait être demain, comme cela n'arrivera peut-être pas avant un siècle (1)... Il est évident, dit-il ailleurs, que ce n'est pas par la force matérielle que nous contenons l'immense population de cet immense pays. Le principe de notre puissance est ailleurs : dans le respect que notre caractère inspire à ces peuples. Un Européen qui a des mœurs basses devrait être immédiatement *empoigné* et embarqué pour l'Europe (2)... » Et celui qui dit ceci avait écrit déjà, notons-le bien : « Le seul danger intérieur probable pour la puissance anglaise serait *une révolte partielle de son armée native* (3). »

Reste à savoir si le respect du caractère européen doit et peut être maintenu par des actes de violence et de barbarie comme ceux que nous venons de rapporter, si le prestige de la puissance est séparable de l'acquiescement involontaire imposé par la justice, et de la reconnaissance que le pardon commande, si enfin, comme le prétendent les singuliers *doctrinaires* du Pendjab, l'arbitraire individuel, poussé jusqu'à ses plus abominables conséquences, est la seule forme sous laquelle le génie asiatique puisse comprendre, aimer et vénérer l'autorité que l'étranger lui impose. L'Asie est immense; les peuples qui l'habitent forment la grande majorité des habitans du globe. Il nous serait dur, en tant qu'appartenant à l'espèce humaine, d'accepter l'étrange verdict prononcé contre cette majorité, et dès lors, — indirectement, il est vrai, — contre nous-mêmes. Nous nous rappelons que des doctrines analogues ont été parfois, non sans dommage pour la moralité publique, importées d'Algérie en France, avant de l'être du Pendjab en Angleterre. Et si les guerres dites *civilisatrices* devaient avoir pour résultat de nous assimiler aux Kabyles, ou bien d'imposer aux Anglais le joug avilissant que subissent les timides *ryots* de l'Hindostan, nous voici tout prêts à leur contester ce titre, à leur jeter l'anathème le plus énergique.

E.-D. FORGUES.

(1) Lettre 80 à M. Jacquemont père, à Paris.
(2) Lettre 85, *au même*.
(3) Lettre 68, *au même*.

L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE GRAVURE

SES TENDANCES ET SES DERNIERS TRAVAUX.

I. *Jane Grey*, gravée d'après M. Delaroche par M. Mercurj; Paris, Goupil. — II. *Moïse exposé sur le Nil*, d'après M. Delaroche, par M. Henriquel-Dupont. — III. *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrége, par M. Blanchard. — IV. *Le Repas chez Simon le Pharisien*, d'après Paul Véronèse, par M. Prévost.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de rendre justice ici même à la résistance courageuse que les graveurs contemporains opposent aux envahissemens de l'industrie mécanique. Il serait paradoxal sans doute de nier l'importance en tant que découvertes et à certains égards l'utilité des procédés de reproduction que le génie du XIX[e] siècle a mis au service de la science; mais, sans rentrer dans une question examinée déjà (1), on peut dire qu'au point de vue de l'art et du goût, ces découvertes sont au moins dangereuses. Elles tendent à substituer partout l'effigie brute à l'image, le procès-verbal à l'interprétation du fait. C'est contre nos entraînemens en ce sens que la gravure est appelée à réagir; c'est à elle de rallier à la cause du talent qui exprime le vrai les partisans de cette fidélité matérielle qui réussit tout au plus à le contrefaire : tâche difficile, si l'on considère les habitudes actuelles de l'opinion non-seulement en ce qui concerne la gravure, c'est-à-dire les traductions de seconde main, mais aussi en ce qui concerne les imitations directes

(1) Voyez, *Revue* du 1[er] avril 1856, *la Photographie et la Gravure*.

de la nature, — les tableaux ou les dessins que les graveurs doivent prendre pour modèles.

On peut en effet constater dans les œuvres de la peinture contemporaine les symptômes du mal qui menace l'art du burin, ou qui du moins en compromet les conditions auprès d'une certaine partie du public. Le pinceau consent trop souvent à se faire l'esclave du daguerréotype. Au lieu de demander aux produits héliographiques des éclaircissemens ou de simples avis, plus d'un peintre y cherche des exemples et imite servilement à son tour ces imitations serviles. De là bon nombre de tableaux où l'habileté de la main se montre à l'exclusion du reste, de là aussi l'importance que nous attribuons à des talens secondaires et l'estime excessive où nous tenons ce qui n'intéresse pourtant que le regard. Les succès d'un genre de peinture dont le mérite principal consiste dans l'imitation strictement exacte de la réalité, — succès consacrés d'ailleurs par la bienveillance du jury, qui décernait en 1855 au peintre des *Fumeurs* et des *Joueurs de boule* la même récompense qu'au peintre de l'*Apothéose d'Homère*, — prouvent assez qu'en fait d'invention, de poésie et d'intentions morales, nous sommes devenus bien peu exigeans. La transcription littérale de quelque menue vérité nous suffit. Qui sait même? peut-être, après nous être laissé séduire par les gentillesses du pinceau, par les sujets familiers ou bourgeois, finirons-nous par nous accommoder de certaines scènes rustiques dont nous nous étions effarouchés au début; peut-être les étranges idylles qui se succèdent depuis quelques années au Salon achèveront-elles de nous convertir à l'humble foi qu'ont propagée d'abord les petits madrigaux *réalistes*.

Or, puisque l'on accepte de si bonne grâce dans le domaine de la peinture la reproduction textuelle du fait, comment se montrer plus difficile là où l'imitation absolue est en apparence l'unique condition à remplir, là où il s'agit non pas d'exprimer une pensée personnelle, mais de copier avec le plus de fidélité possible les formes de la pensée d'autrui? — Que la brosse ou le crayon ait à garder en face de la nature une certaine indépendance, voilà, dira-t-on, ce qu'il est juste d'accorder. Le peintre, quelle que soit sa soumission aux leçons de la réalité, est tenu du moins d'agencer des lignes, de combiner des tons, et, n'eût-il d'autre besogne que de choisir entre les divers élémens que cette réalité lui offre, une pareille tâche laisserait encore une part au goût et à l'imagination; mais le graveur, qu'a-t-il à faire de son sentiment propre? Comment l'imagination sera-t-elle de mise dans un travail qui exige au contraire de la part de celui qui s'y livre une entière abnégation? De tous les modes de traduction en pareil cas, aucun ne pourra être aussi désintéressé

que le jeu d'un appareil mécanique; aucun dès lors ne donnera des résultats aussi rigoureusement exacts, ni plus expressément empreints des qualités du modèle.

Traduction rigoureuse, soit; mais cette traduction sera inerte et forcément circonscrite dans les limites du mot à mot. On a publié, il y a environ vingt années, une version française de *la Divine Comédie* dans laquelle le traducteur, par un excessif parti-pris de fidélité, avait prétendu rendre jusqu'à la physionomie extérieure, jusqu'au nombre des vers et presque des syllabes dont se compose le texte original. Qu'est-il résulté de l'entreprise? Une copie difforme, où le sens poétique se fausse et disparaît sous les bizarreries de l'expression, où la recherche à outrance du littéral n'aboutit qu'à un maigre décalque, à une ressemblance figée. Les opérations photographiques ont des effets analogues. En passant par l'objectif, la vérité devient trop vraie pour ainsi dire, parce qu'elle ne nous livre que ses caractères matériels. Il faut le burin d'un artiste, il faut un instrument intelligent pour s'assimiler et contrôler à la fois ces dehors du réel. Une gravure n'est pas seulement la transcription des formes déterminées dans un tableau ou dans un dessin, c'est aussi la confirmation par des moyens d'expression particuliers, c'est quelquefois le développement des intentions qu'a pu avoir l'auteur de ce dessin ou de ce tableau. Les qualités propres à Lebrun apparaissent moins clairement dans les toiles mêmes du maître que dans les planches de Gérard Audran, parce que le graveur, pour mettre ces qualités en relief, a su dissimuler ou réviser les erreurs qui les déparaient. Qu'eût fait la photographie en pareil cas, sinon d'appuyer lourdement sur le tout et d'enregistrer avec une niaise impartialité les fautes aussi bien que les témoignages du talent? C'est cette impuissance fatale à discerner, dans un travail de reproduction, entre ce qu'il convient de transcrire et ce qu'il faut interpréter, ce sont ces infirmités radicales qui condamnent éternellement la photographie au rôle d'une industrie au-dessous et en dehors de l'art. La photographie ne sait et ne peut que parodier l'apparence des modèles qu'on lui propose; la gravure réussit à s'en approprier la physionomie intime et le sens. Nous sommes enclins aujourd'hui à nous contenter de la lettre morte, rien de mieux : suit-il de là toutefois qu'elle doive désormais nous suffire? Le sentiment de l'art est-il éteint parmi nous parce que nous faisons une part trop large aux bienfaits des découvertes nouvelles? Je ne voudrais pour preuve du contraire que l'empressement avec lequel on recherche les œuvres de la gravure ancienne; n'y a-t-il pas dans ce fait une sorte de démenti à l'indifférence ou aux prédilections fâcheuses que nous affichons ailleurs?

Contraste singulier en effet : à mesure que les produits photographiques nous distraient de la gravure contemporaine, les monumens de l'art à ses débuts, l'histoire de ses progrès jusqu'à la fin du dernier siècle excitent un intérêt croissant. Jamais, dans les ventes publiques, les estampes des maîtres n'ont été disputées avec autant de passion; jamais les documens sur la marche des diverses écoles, les témoignages historiques ou critiques n'ont été plus consciencieusement mis en lumière, ni plus généralement consultés. Le résumé le plus fidèle des phases qu'a traversées la gravure depuis le XV[e] siècle jusqu'à la seconde moitié du XVII[e], — le livre de M. Renouvier sur *les Types et les Manières des Maîtres graveurs*, — appartient à notre temps. Les notes laissées par des amateurs ou par des artistes, les biographies même des maîtres secondaires sont publiées pour la première fois avec un soin scrupuleux, et, depuis l'*Abecedario* du savant Mariette jusqu'au *Journal* simplement anecdotique de Wille, on n'a rien négligé de ce qui se rattache à l'histoire de la gravure et des graveurs. D'où vient donc ce redoublement de zèle chez les érudits et chez les curieux? S'agit-il seulement de recueillir des débris archéologiques, d'inventorier, à titre de raretés hors d'usage, les travaux de nos devanciers, ou bien l'école actuelle de gravure a-t-elle à ce point démérité qu'il faille, en fait de talent, s'en tenir au passé et ne demander au temps présent que ce qu'il est en mesure de nous donner, — des effigies et des empreintes? De ces deux suppositions, ni l'une ni l'autre ne serait exacte. Si l'on a tant de goût pour les spécimens de l'art ancien et pour les commentaires qui les expliquent, c'est qu'apparemment on en comprend aussi bien que jamais le mérite ou l'utilité. Si d'autre part on n'accorde qu'une médiocre attention aux estampes modernes, ce n'est pas qu'il y ait à cet égard dans le public indifférence ou dédain systématique. C'est plutôt que les travaux sérieux disparaissent sous la multitude des produits d'un autre ordre, et que, faute de loisir pour discerner le bien, on prend le parti de le juger absent. Un coup d'œil sur quelques œuvres récentes nous révélera ce que cette opinion a d'injuste et quels principes de vie garde encore l'art dont bien des gens annonceraient, sans marchander, la fin prochaine.

Il faut le dire toutefois, les graveurs de notre temps, en s'efforçant de défendre leur terrain et leurs priviléges, semblent trop souvent oublier que ces priviléges consistent beaucoup moins dans la pratique d'un procédé que dans l'expression d'un sentiment pittoresque. Les évolutions adroites du burin, l'habileté de la *manœuvre*, — pour nous servir du terme consacré, — importent sans doute à la beauté d'une estampe; mais il importe bien autrement que cette adresse de l'outil demeure à l'état de qualité secondaire, et que la

main qui a creusé les tailles se montre dans le travail avec moins d'évidence que l'esprit qui les a distribuées. A en juger d'après certaines œuvres de la gravure actuelle, — les morceaux de concours entre autres exposés à l'École des Beaux-Arts, — on croirait presque qu'il s'agit d'obtenir le résultat contraire. Or est-ce le moment de se préoccuper ainsi du moyen, est-il opportun de ruser avec le métier quand l'art, compromis ailleurs par les procédés mécaniques, exige qu'on fasse prévaloir ses conditions immatérielles? La belle avance lorsqu'on aura couvert le cuivre de tailles exactement entre-croisées ou contournées avec je ne sais quelle aisance impertinente renouvelée de Morghen et des graveurs de son école! A quoi bon d'ailleurs ces stratagèmes et ces tours de force? En ce qui tient à l'exécution seulement, les plus adroits auront beau s'évertuer, ils n'acquerront jamais cette sûreté dans le faire, cette dextérité pour ainsi dire inhérente aux fonctions de l'appareil photographique. Le mieux serait donc de décliner la lutte sur ce terrain et de laisser à qui de droit les perfections de surface pour s'attacher à la représentation du vrai dans son acception intime, dans ses caractères foncièrement expressifs.

Si nous insistons sur les principes en vertu desquels une œuvre de gravure doit être conçue et exécutée, c'est que ces principes essentiels semblent quelquefois mis en oubli là même où les témoignages de talent et l'autorité du nom demeurent le moins contestables. Les plus éminens entre les graveurs de notre temps et de notre école ne savent pas toujours se tenir en garde contre les excès de la pratique. Chez quelques-uns, ce qui n'apparaissait autrefois qu'à l'état d'inclination dégénère presque en habitude et en erreur formelle. M. Mercurj par exemple, — s'il est permis de compter parmi nos compatriotes un artiste né hors de notre territoire, mais naturalisé Français en quelque sorte, comme autrefois Edelinck, par un long séjour en France et par les modèles qu'il a choisis, — M. Mercurj ne vient-il pas de prouver que, depuis l'époque où il gravait *Sainte Amélie,* d'après M. Delaroche, il s'est de plus en plus abandonné aux curiosités de l'exécution, aux artifices de l'outil? Son burin, inquiet déjà et un peu précieux, ne pousse-t-il pas aujourd'hui le soin des détails jusqu'à la minutie et le culte du procédé jusqu'à une sorte de fétichisme? Sans doute dans cette planche de *Jane Grey,* qui lui a coûté tant d'années de travail, M. Mercurj se montre, comme dans ses ouvrages précédens, dessinateur correct et délicat; mais ici la correction, à force de scrupules, aboutit presque à la sécheresse; la délicatesse est si recherchée, si subtile, qu'elle se distingue à peine de l'afféterie, et qu'en prétendant exprimer la finesse de son goût, l'artiste réussit surtout à nous révéler la patience de sa main.

Une des conditions principales de l'expression pittoresque, dans une estampe aussi bien que dans un tableau, c'est la franchise de l'aspect général. Il faut que les tons soient distribués de manière à se déduire les uns des autres, et à graviter en quelque façon autour du foyer lumineux vers lequel le regard doit être tout d'abord attiré. Cette concentration de l'effet est pour la gravure une loi d'autant plus impérieuse, que, les ressources dont elle dispose se réduisant à deux élémens, il n'est pas possible de se fier ici, comme dans une œuvre peinte, à la variété des couleurs pour déterminer le rôle des diverses parties et la signification de l'ensemble. Le blanc plus ou moins éclatant, le noir à ses différens degrés d'intensité et dans ses modifications successives, voilà les seuls moyens de coloration appartenant au burin, ou plutôt ce n'est qu'en tirant parti des dégradations de l'ombre et de la lumière qu'il peut faire pressentir les contrastes résultant ailleurs de la valeur même et de la qualité particulière des tons. De là, pour les graveurs, l'obligation de certains sacrifices au relief des morceaux essentiels et le devoir d'accuser nettement ce qui doit être vu de préférence, d'éteindre ou tout au moins de voiler ce qui n'a qu'un intérêt secondaire. Je sais qu'en pareil cas la crainte de l'équivoque peut conduire aisément à l'exagération, aux partis-pris systématiques, à ces antithèses pittoresques dont l'école anglaise fatigue nos yeux depuis tant d'années, et dont on a justement comparé la violence à l'effet que produirait, dans le domaine du réel, un coup de pistolet au milieu des ténèbres d'une cave. Est-ce une raison toutefois pour tomber dans l'excès contraire? faut-il, de peur d'outrer les conséquences, répudier absolument le principe, et dissiper en menues intentions, en expressions partielles, le fonds qu'il convenait d'exploiter en vue de l'harmonie et d'une impression d'ensemble?

La nouvelle planche gravée par M. Mercurj se ressent trop de cette propension à l'extrême analyse. Si l'on en examine les détails un à un, nul doute qu'on n'apprécie le soin avec lequel chaque objet est rendu, chaque accident de la forme étudié et défini; mais que l'on cherche entre ces mille détails le point qui doit déterminer l'effet et résumer l'esprit de la scène, le regard ne sait où se prendre. Tout le sollicite, rien ne l'arrête. La figure de Jane Grey, dont il fallait accuser l'importance principale par l'unité de l'aspect, est elle-même morcelée et comme interrompue dans sa physionomie générale. Le visage, le cou, les bras, sont chargés de travaux si compliqués, que le modelé disparaît presque sous les demi-teintes, tandis que certaines parties de la robe, — celles qui recouvrent les genoux par exemple, — brillent d'un éclat assez vif pour s'isoler complétement du reste. Ailleurs les corps soyeux ou souples, tels que

les cheveux et les fourrures, prennent une apparence laineuse, tant le mode d'exécution est irrésolu, tourmenté, embrouillé, pour ainsi dire; de là aussi dans les corps inflexibles, dans les colonnes et le mur qui servent de fond à la scène, quelque chose de flottant et de mou dont l'esprit et les yeux ne peuvent s'accommoder. Enfin, — défaut plus grave encore, — tous les tons sombres ont une intensité à peu près égale, quels que soient les plans et le milieu où ils sont placés. La draperie en velours noir du vieillard qui soutient Jane Grey a la même valeur, ou peu s'en faut, que les vêtemens et la coiffure des deux femmes rejetées au second plan, et cette draperie semble d'autant plus obscure qu'elle avoisine la robe de satin blanc dont nous accusions tout à l'heure l'éclat exceptionnel. Dira-t-on qu'il faut imputer ce manque d'harmonie au modèle, et qu'on ne saurait sans injustice rendre le graveur responsable des erreurs commises par le peintre? L'excuse serait insuffisante. Il appartient jusqu'à un certain point au burin de réparer les torts du pinceau, puisqu'une estampe doit reproduire l'œuvre originale sous forme d'interprétation, et non sous forme de copie littérale. En second lieu, le tableau de M. Delaroche n'autorisait ni ces contradictions dans l'effet, ni ces indécisions dans le style. Nous ne voulons nullement exagérer le mérite d'une toile où l'ampleur du sentiment fait défaut, mais qui se recommande par la prudence des intentions et la correction avec laquelle ces intentions sont exprimées. La *Jane Grey* n'a pas, si l'on veut, toute la portée d'un tableau d'histoire, en ce sens que l'auteur y a laissé une part un peu large aux faits secondaires, aux combinaisons plutôt ingénieuses que hautement inspirées. C'est au moins un remarquable tableau de genre historique : sous le burin du graveur, la scène peinte par M. Delaroche n'a plus que la signification d'une anecdote et le caractère d'une vignette.

Si l'on veut apprécier par un exemple contraire les vices de la méthode que M. Mercurj a choisie pour traduire une œuvre de M. Delaroche, il suffira de rapprocher de cette planche à l'aspect tacheté, aux formes amollies faute de mesure dans la recherche et dans l'expression des détails, le *Moïse exposé sur le Nil* que M. Henriquel-Dupont a gravé récemment d'après le même peintre. Ici point de prétention excessive à la délicatesse, point de ces enchevêtremens de tailles d'un tissu si serré qu'ils donnent à peu près aux travaux du burin l'apparence opaque de l'aqua-tinte; nulle trace enfin de cette habileté, plus raffinée que de raison, dont nous venons de signaler les dangers. Si le mot pouvait être de mise à propos d'une œuvre d'art et par conséquent d'un travail profondément raisonné, on dirait volontiers que dans le *Moïse* l'habileté a les dehors de la bonhomie. La limpidité de l'effet, l'élégance de la pratique, la grâce

du dessin, tout semble si naturel et si facile qu'on serait tenté de méconnaître, sinon le mérite même de l'ouvrage, au moins les peines qu'il a dû coûter. Que l'on se rende compte pourtant des conditions particulières de la tâche, on comprendra ce qu'il a fallu de comparaisons attentives, de fins calculs et de vraie science pour obtenir cette aisance apparente et ces résultats au premier aspect si peu laborieux.

Le tableau que reproduit la planche de M. Henriquel-Dupont figurait à l'exposition ouverte, il y a près de deux ans, au palais des Beaux-Arts. Il appartient à la dernière manière du peintre, ou, pour parler plus exactement, à l'époque où M. Delaroche, ayant pris pleine possession de lui-même, demandait à son propre sentiment ce qu'il empruntait autrefois aux récits des chroniqueurs et aux recueils de monumens historiques. Plus simple, quant à la mise en scène, que la plupart des compositions précédentes, le *Moïse* est aussi d'un faire plus libre et d'un coloris plus souple. L'enfant, couché dans une corbeille de joncs, glisse sur les eaux du fleuve parallèlement à la base du tableau, tandis que la sœur de Moïse se cache entre les roseaux qui bordent le rivage, et, l'œil au guet, « attend ce qui doit arriver. » Dans le lointain, sur une échappée de ciel et de paysage, se dessinent les figures du père et de la mère qui s'enfuient éperdus de douleur. On le voit, rien de moins compliqué que l'ordonnance des lignes générales. La même discrétion se retrouve dans le choix des tons et de l'effet; mais cette réserve même pouvait avoir ses dangers et se convertir aisément dans le travail du graveur en froideur ou en monotonie. Les linges blancs qui entourent l'enfant, le vêtement, blanc aussi, de la jeune fille, les teintes douces des eaux et de la végétation, en un mot la sérénité d'un coloris varié seulement dans les nuances, dans les modulations d'un même ton pour ainsi dire, imposait au burin une fidélité difficile, parce qu'en cherchant à maintenir l'unité de l'aspect il courait le risque de n'exprimer que la fadeur. Ajoutons qu'en insistant un peu trop sur l'imitation de certaines parties, en détaillant par exemple avec trop de complaisance ces roseaux qui garnissent le fond, on serait arrivé à faire prédominer la lettre sur l'esprit et à fausser des intentions qui, pour être très soigneusement définies par le pinceau, n'en ont pas moins une portée secondaire.

M. Henriquel-Dupont a su éviter ce double danger d'une harmonie dans le coloris simplifiée jusqu'à la négation et d'un dessin maigre à force de prétention à la netteté. Sa planche, essentiellement agréable, trop agréable peut-être, — car on pourrait désirer ici un peu plus de gravité dans le style, — atteste de nouveau les qualités propres à ce talent et la sagacité avec laquelle il emploie, en face du

texte original, tantôt les équivalens, tantôt des formes de traduction plus libres. Ainsi, à côté d'une fidélité scrupuleuse dans l'exécution de la figure principale, un vrai mensonge, mais plus opportun en pareil cas que la sincérité, attribue à quelques morceaux accessoires un rôle tout autre que sur la toile. La corbeille de joncs qui sert de nacelle à l'enfant avait été peinte d'un ton roux dont la qualité même corrige l'intensité au milieu des tons clairs environnans : or il n'est guère moyen de rendre sur le cuivre cette couleur chaude de la corbeille sans recourir au noir, et pourtant, si l'on y a recours, l'équilibre pittoresque sera rompu, une zone obscure viendra mal à propos s'interposer entre les deux zones de lumière qui éclairent, l'une l'enfant et ses draperies blanches, l'autre les eaux du fleuve. Pour conserver au tout l'harmonie nécessaire, M. Henriquel-Dupont a pris le parti d'éclaircir au moyen de reflets ce qu'il était obligé de laisser dans l'ombre et de substituer un coloris transparent au ton opaque qu'il eût infailliblement rencontré, s'il se fût astreint ici à une reproduction littérale. D'autres interprétations non moins heureuses, d'autres modifications suggérées par une connaissance profonde des ressources de la gravure correspondent aux intentions que le peintre a exprimées dans sa langue, et les réforment sans en dénaturer le principe. Cette planche, si ingénieusement traitée, est bien l'image exacte du tableau de M. Delaroche; mais elle porte aussi l'empreinte d'une volonté personnelle, d'un sentiment annexé pour ainsi dire au sentiment d'autrui et gardant, sous l'extérieur de la docilité, sa juste indépendance et son charme particulier.

Le charme, tel est le genre de mérite qui distingue principalement les œuvres de M. Henriquel-Dupont; telle est aussi l'épreuve périlleuse et comme la tentation habituelle de ce talent. En prenant à tâche de séduire le regard, M. Henriquel-Dupont semble ne pas se souvenir toujours qu'il importe au moins autant de le convaincre. Sa manière attrayante, exempte d'emphase aussi bien que d'aridité, plaît tout d'abord, et intéresse par des dehors élégans et singulièrement faciles; mais l'extrême habileté du praticien ne laisse pas de compromettre quelquefois l'autorité du maître. Plus savant, dans le sens sérieux du mot, qu'aucun des graveurs contemporains, le graveur du *Moïse* craint tellement d'étaler sa science, qu'il lui arrive de l'enjoliver un peu trop et d'amoindrir ainsi l'accent ou la portée de travaux qui pèchent en quelque façon par un excès de modestie. Nous serons plus ambitieux pour M. Henriquel-Dupont qu'il ne veut l'être lui-même. Il n'en est plus à faire ses preuves, il n'a plus à conquérir le succès. Dans la haute situation qu'il occupe, il lui appartient de donner à l'opinion non plus des gages, mais des

leçons. Qu'il ose donc agir ouvertement en maître, qu'il demande conseil de moins près aux goûts un peu superficiels de son temps, pour interroger en toute confiance ses propres instincts et la belle tradition française, qu'il est mieux que personne en mesure de continuer. Dans cette charmante interprétation du ***Moïse*** de M. Delaroche, M. Henriquel-Dupont se montre, comme toujours, correct et disert : dans le grand et difficile travail qu'il a entrepris, depuis quelques années, d'après le ***Mariage de sainte Catherine*** du Corrége, il peut s'élever jusqu'à l'éloquence. Le thème y prête assurément, et ce thème, le traducteur est en fonds pour le développer à souhait.

Tandis que M. Henriquel-Dupont consacre son talent à la reproduction achevée, nous l'espérons, d'un des chefs-d'œuvre du Corrége, un autre graveur très habile, mais d'une habileté un peu dépourvue de force et de patience, M. Blanchard, nous donne, d'après le même maître, une planche adroitement incomplète dans laquelle l'ample grâce, les hautes qualités de l'original sont plutôt indiquées que profondément ressenties. Sans doute il faut faire la part de certaines difficultés à peu près insurmontables que présente la gravure d'un tableau tel que l'***Antiope***. Comment le burin, qui ne procède que par tailles, c'est-à-dire par des traits forcément arrêtés, de quelque façon qu'on les dispose, réussira-t-il à simuler l'effet de cette peinture où les contours sont en quelque sorte absens et les formes intérieures modelées avec une plénitude qui, le plus souvent, défie même l'imitation par le pinceau? En outre, où trouver des ressources pour rendre ce merveilleux coloris, cette atmosphère d'or qui enveloppe les figures et le paysage? On conçoit qu'en face de pareils obstacles un graveur se sente bien dépourvu, qu'il désespère même d'arriver à les vaincre tous. Est-ce une raison toutefois pour prendre aisément son parti de cette impuissance et pour discontinuer avant l'heure les expériences et les efforts? M. Blanchard nous semble s'être résigné un peu vite. Si l'on rapproche l'estampe qu'il a publiée des planches gravées précédemment d'après le même modèle, nul doute qu'elle ne paraisse très préférable à celles-ci. Les reproductions de l'***Antiope***, si malencontreusement chargées de ton, si lourdement dessinées, qui ont paru depuis le commencement du siècle, et qu'ont signées Godefroy, Quéverdo et Massard, ne sont, à vrai dire, que les parodies du chef-d'œuvre dont M. Blanchard nous donne au moins une contrefaçon agréable, à défaut d'une imitation accomplie; mais si l'on considère, en dehors de cette perfection relative, le mérite intrinsèque du travail, on sera forcé d'en accuser l'insuffisance, et de reprocher à l'artiste non-seulement de n'avoir pas pleinement réussi, mais même de n'avoir pas tout tenté jus-

qu'au bout pour réussir. Le talent très distingué de M. Blanchard nous donne le droit d'être sévère. Parmi les graveurs contemporains, il n'en est pas un peut-être, — M. Henriquel-Dupont excepté, — qui possède mieux que le graveur de l'*Antiope* tous les secrets de la pratique : il n'en est pas dont le burin ait plus d'aisance, de facilité brillante et de souplesse; mais sous ces témoignages extérieurs d'habileté, une certaine négligence se trahit, qui laisse à l'état d'aperçus les intentions qu'il s'agissait d'exprimer sans réticences ni sous-entendus d'aucune sorte. Cette propension à se contenter des indications rapides et des vérités d'épiderme est en général le défaut des œuvres de M. Blanchard. Pour nous en tenir à celle-ci, nous y reconnaissons l'empreinte d'une rare adresse matérielle, d'une main remarquablement intelligente et exercée; nous y cherchons vainement la trace des méditations profondes, des efforts assidus, on dirait presque de la ferveur que commandait un aussi grand modèle. Le graveur de l'*Antiope* ne doit-il pas regretter l'empressement qu'il a mis à s'acquitter de sa tâche, et le caractère, à quelques égards inachevé, d'un travail qu'il lui appartenait de mener à meilleure fin? Qui sait si, en consacrant quelques mois de plus à ce travail, en cherchant plus attentivement à en pénétrer le sens intime, il n'aurait pas réussi à s'assimiler pleinement des qualités qu'il ne s'est appropriées qu'à demi? Telle qu'elle est, l'œuvre de M. Blanchard doit plaire aux gens, — et le nombre en est grand, — auxquels suffisent, en matière d'art, le premier coup d'œil et la sensation d'un moment; elle ne saurait contenter tout à fait ceux qui prétendent à des jouissances mieux raisonnées, à de plus durables impressions.

Le reproche de précipitation dans le travail, ou tout au moins de découragement prématuré, qu'autorise la nouvelle gravure de l'*Antiope,* personne à coup sûr ne sera tenté de l'adresser à la vaste planche que M. Prévost a gravée d'après Paul Véronèse, et qui sert de pendant aux *Noces de Cana,* publiées il y a quelques années. Ici, — l'on s'en aperçoit de reste, — ni le temps, ni la peine n'ont été épargnés pour obtenir un résultat conforme à l'aspect du tableau, ou plutôt conforme à l'idée que permettent d'en avoir les altérations que ce tableau a subies; car, en gravant ce *Repas chez Simon le Pharisien,* M. Prévost a dû non-seulement s'inspirer de l'œuvre de Paul Véronèse telle que nous la voyons au Louvre, mais encore en restituer plusieurs parties perdues ou du moins difficilement intelligibles dans l'état où la peinture se trouve aujourd'hui. On pourrait dire toutefois qu'en voulant un peu trop faire acte de conscience, le graveur a donné à son travail une sorte de correction effacée, quelque chose de fatigué et de raturé outre mesure : à force de se défier de lui-même, il a fini par rendre en apparence Paul Véronèse com-

plice de sa propre timidité. Cette franchise dans les indications de la forme, cette fierté de pinceau qui, à défaut de beauté idéale, caractérisent les œuvres du maître vénitien et en constituent la grandeur pittoresque, ont fait place à des intentions de dessin un peu indécises. Le coloris lui-même, au moins quant à l'expression des détails, prend trop souvent un caractère douteux. Si l'effet général de la planche se détermine avec une ampleur remarquable, si par la vigueur de la teinte locale l'ensemble des figures se détache nettement sur l'architecture et sur le ciel qui servent de fond à la scène, l'harmonie qui unit ces figures entre elles est bien près de se résoudre en monotonie. Rien de moins facile, il est vrai, que de conserver à chacun des personnages assis à ces deux longues tables sa physionomie propre et sa carnation distincte sans rompre l'unité de l'aspect; rien de plus chanceux que d'exprimer la variété infinie des objets accessoires, l'éclat ou le ton velouté de ces étoffes, sans morceler le tout en échantillons de coloration. Il ne fallait pas cependant, par un sentiment excessif du danger, exagérer à ce point la prudence. M. Prévost a fait depuis longtemps ses preuves d'habileté. On se rappelle ses belles planches à l'aqua-tinte d'après Léopold Robert, — *l'Enterrement* surtout, l'un des meilleurs ouvrages en ce genre qu'ait produits l'école moderne. D'autres pièces gravées au burin ont achevé de donner la mesure de ce talent, fort réservé dans la forme, mais au fond bien doué et bien muni. Le tort de M. Prévost est en général de ne pas oser tirer un parti complet de ses heureux instincts et de ses études : le *Repas chez Simon le Pharisien*, malgré le mérite sérieux de l'exécution, se ressent un peu trop de cette défiance. Ajoutons que dans la traduction d'une peinture aussi robuste, aussi largement touchée, les délicatesses de procédé ou d'outil, la recherche des petites finesses de la pratique qu'accusent certaines parties, — la figure par exemple de la Madeleine agenouillée aux pieds de Jésus-Christ, — ne semblent guère de mise. On dirait que pour se faire pardonner à la fois le choix d'un modèle assez contraire aux goûts de l'époque et son propre talent, naturellement grave, M. Prévost a voulu présenter çà et là ce qu'on pourrait appeler des circonstances atténuantes et concilier avec les conditions de sa tâche les exigences du temps où il l'accomplissait.

Les quatre planches dont nous venons de parler, et que nous avons analysées de préférence parce qu'elles émanent de talens qui méritent d'être comptés parmi les plus considérables de l'école actuelle, n'expriment pas seulement des inclinations personnelles et des modes de travail particuliers; elles résument aussi certaines tendances communes à tous les artistes qui manient le burin au-

jourd'hui. Quelles que soient d'ailleurs l'inégalité de mérite et les différences de manière qui distinguent le *Moïse* de la *Jane Grey* ou l'*Antiope* du *Repas chez Simon*, ces œuvres se relient jusqu'à un certain point entre elles par le fond des intentions et le principe secret qui en a dirigé l'exécution : je veux parler de cette recherche de l'agrément à laquelle les chefs de l'école eux-mêmes ne craignent pas de sacrifier parfois des aspirations plus hautes, de ces gentillesses pittoresques qui seront un jour comme la date et le signalement des morceaux d'art appartenant à notre époque, car les graveurs ne sont pas ici les seuls coupables. Ils ne font que suivre les exemples donnés par les peintres, à quelques rares exceptions près, et se conformer à des modèles dont ils peuvent, dans une certaine mesure, contrôler les caractères extérieurs, mais dont il ne leur appartient de modifier absolument ni les données premières ni l'esprit. Avant de condamner sur ce point les graveurs, il faudrait demander compte à ceux qui les inspirent de leurs propres prédilections, de leurs doctrines, des obligations qu'ils imposent ou des faiblesses qu'ils tolèrent; il faudrait voir si, parmi les peintures modernes, les plus dignes de publicité sont le plus habituellement reproduites, et, le fait contraire une fois constaté, si les choix ne résultent pas de certaines conditions assez étrangères à la volonté ou aux préférences des graveurs. Deux peintres contemporains, d'un mérite sérieux l'un et l'autre, mais d'un mérite facilement intelligible à tous, — MM. Delaroche et Scheffer, — ont, depuis vingt ans, le privilége d'occuper le burin presque sans relâche. Rien que de fort légitime en cela. Pourquoi une pareille faveur a-t-elle été refusée aux œuvres d'autres artistes plus éminens encore, si ce n'est à cause de la portée même de ces œuvres, du caractère dont elles sont empreintes et de l'ordre d'idées, très peu familier à la foule, dans lequel elles ont été conçues? A qui la faute, si *le Vœu de Louis XIII* et le *Virgile*, le portrait de *M. Bertin* et le portrait de *M. Molé*, sont à peu près les seules estampes gravées d'après M. Ingres? Pour populariser tant bien que mal les autres tableaux du maître, il a fallu recourir aux procédés incomplets, mais peu coûteux, de la lithographie. Y avait-il à cet égard, de la part des graveurs, abstention systématique, ou même indifférence? Nous ne le pensons pas. La rareté ou l'insuffisance des traductions ne s'explique-t-elle pas ici bien plutôt par les risques de l'entreprise commerciale, par l'incertitude du succès, tandis que la fortune semblait assurée à des travaux plus humbles, et par cela même plus opportuns? Le charme un peu dépourvu de grandeur qu'on peut à bon droit reprocher aux œuvres de la gravure contemporaine trouverait donc en partie son excuse dans le caractère des œuvres originales, si celles-ci appar-

tenaient toutes à l'école moderne. Par malheur, faute d'expérience ou d'études persistantes, les estampes gravées d'après les anciens maîtres ont trop souvent les mêmes imperfections, et ne sauraient dès lors avoir les mêmes titres à l'indulgence.

Le goût de l'agréable, du joli, voilà en effet le défaut ordinaire des planches que les graveurs publient de nos jours : telle est l'influence fatale à quelques-uns, à demi combattue par d'autres, dangereuse pour tous, qui se trahit en toute occasion, et contre laquelle on ne pourrait s'élever avec trop d'énergie, parce qu'elle compromet à la fois le présent et l'avenir, l'autorité actuelle des maîtres et le talent futur des disciples, en un mot la perpétuité des traditions qui ont été de tout temps la sauvegarde et l'honneur de l'art français.

Pour compléter la revue des œuvres diversement recommandables que l'école française de gravure a mises au jour dans le cours des dernières années, il faudrait mentionner au moins *la Vierge et l'Enfant, Saint Ambroise, Saint Étienne et Saint Maurice* d'après le tableau de Titien que possède le musée du Louvre, gravés par M. Pascal avec une énergie de ton peu commune et l'intelligence assez vive, sauf dans la figure de l'enfant, des beautés d'une toile dont on n'avait jusqu'ici que des copies insignifiantes ou absolument mauvaises; — la *Marie-Antoinette* de M. Alphonse François d'après M. Delaroche, traduction habile et, à quelques égards, heureusement infidèle d'un tableau dont l'effet et le coloris opaques exigeaient dans l'interprétation cette sage liberté. Il faudrait citer aussi plusieurs pièces gravées au burin d'après M. Scheffer— *Dante et Béatrice* par M. Leconte, *Saint Augustin et sa Mère* par M. Beaugrand, — bien que la recherche excessive d'un style pur aboutisse trop souvent ici, comme dans les peintures originales, à l'insuffisance ou à l'exiguité de la forme. Certaines estampes à l'aqua-tinte pourvues de qualités sérieuses appelleraient l'examen et l'éloge à côté des œuvres de la gravure en taille-douce, — le portrait, entre autres, de *M. Villemain* par M. Girard d'après M. Scheffer, et surtout *les Girondins*, gravés d'après le tableau de M. Delaroche par M. Girardet : travail remarquable, auquel le mélange, bien habile pourtant, des divers procédés donne assurément moins de prix que la fermeté du sentiment pittoresque. Enfin, dans cette multitude de vignettes sur bois qui ornent les publications de la librairie parisienne et les recueils périodiques, on trouverait plus d'un gage de talent véritable, plus d'un témoignage de savoir et de goût. Toutefois, pour indiquer l'état actuel de la gravure en France, nous croyons moins utile d'enregistrer une à une toutes les œuvres de quelque importance que de présenter une vue d'ensemble sur les tendances de l'école et sur les efforts qu'elle tente pour faire justice de nouveautés décevantes.

Il faut le répéter, ces efforts, si honorables qu'ils soient, se ressentent encore de l'influence que l'on prétend combattre. Il y a dans les travaux récens du burin comme un hommage implicite, comme une concession du moins au goût des choses mécaniques. Chez les jeunes graveurs surtout, la recherche de la dextérité, l'étude exagérée de la manœuvre amoindrissent, au profit du métier, la part, — et la part principale, — qu'il faudrait attribuer à l'intention morale, à l'expression pittoresque, à l'art enfin. Sans doute, si l'on ne tient compte que de certains travaux et de certains noms, on trouvera dans le présent des compensations plus que suffisantes à la triste fécondité et aux succès de la photographie ; mais ici comme dans le domaine de la peinture ce qui continue le passé l'emporte de beaucoup sur ce que promet l'avenir. Nous pouvons à juste titre nous glorifier des maîtres qui nous restent, car ces maîtres maintiennent encore l'école au premier rang : leurs successeurs auront-ils les mêmes droits à notre reconnaissance ? Quels talens s'annoncent dont on puisse espérer autant qu'on espérait, il y a trente années, des talens issus de l'atelier de Bervic ou de l'atelier de M. Desnoyers ? Les élèves devenus aujourd'hui les héritiers de ces deux artistes célèbres légueront-ils à leur tour la tradition et l'autorité qu'ils ont reçues ? Des intentions agréables mais superficielles, une pratique habile mais bien près de dégénérer en dextérité pure, voilà ce qui constitue le plus souvent le mérite et les défauts des planches publiées par les graveurs de la génération nouvelle. Encore quelques progrès en ce sens, encore quelques sacrifices aux inclinations vulgaires, et l'art sévère de la gravure se réduira dans notre pays aux proportions d'une industrie futile. L'école qui, depuis Nanteuil et Gérard Audran, a vu se succéder tant d'artistes sérieux, tant de savans graveurs d'histoire et de portrait, ne comptera plus que des artisans adroits et des graveurs de vignettes.

Le danger est imminent; comment le prévenir ? Le mal une fois pressenti, où chercher le remède ? Se fier sur ce point à quelque retour spontané de l'opinion serait un acte de résignation facile, mais singulièrement imprudent. Nous nous sommes trop bien désintéressés de la gravure, — de la gravure moderne du moins, — pour que notre indifférence se réforme d'elle-même, et il n'appartient à personne de décréter à cet égard une révolution dans le goût. Un grand artiste se révélant tout à coup pourrait seul opérer ce miracle; mais, en attendant que ce maître surgisse, ne faudrait-il pas lui préparer la voie et d'avance lui recruter des disciples? Nous savons qu'on est trop enclin d'ordinaire à en appeler à l'état des défaillances de l'art, comme s'il dépendait de l'état de faire éclore les talens qu'il lui appartient seulement d'encourager.

Toutefois, sans pousser les exigences au-delà du possible, il est permis de souhaiter dès à présent pour la gravure un mode de protection plus efficace et des occasions de progrès plus continues. Le régime de l'enseignement par exemple, le programme des conditions faites aux jeunes graveurs, réclameraient, ce semble, quelques modifications, sinon même une révision complète. Est-ce assez que la quatrième classe de l'Institut envoie tous les deux ans un lauréat à Rome, où, soit dit en passant, les grands monumens de la peinture et de la sculpture ne manquent certes pas, mais où les beaux spécimens de la gravure sont infiniment plus rares qu'à Paris? L'École des Beaux-Arts a-t-elle simplement pour mission de récompenser le talent, quels qu'en soient d'ailleurs les précédens et l'origine, et ne conviendrait-il pas avant tout qu'elle fût appelée à le former? Or non-seulement il n'existe pas de classe de gravure dans cette école, mais, même avant l'époque où s'ouvrent les concours préparatoires pour le grand prix, les pensionnaires futurs de l'Académie de France à Rome n'ont aucune épreuve préalable à subir, aucun gage à donner de leur habileté naissante, par conséquent aucun conseil à recevoir au moment où les conseils leur seraient le plus profitables. Les élèves, peintres, architectes ou sculpteurs, admis à l'École des Beaux-Arts y trouvent au moins des professeurs spéciaux, des tâches définies qui, en leur fournissant graduellement l'occasion de faire leurs preuves, leur permettent d'acquérir dans une certaine mesure l'expérience de l'art. Pourquoi les graveurs seraient-ils privés des mêmes ressources, et se verraient-ils en quelque sorte exceptés des lois libérales qui régissent en France l'éducation des artistes? En souhaitant que cette exception ne subsiste plus, nous ne faisons au reste que nous associer au vœu qu'exprimaient assez récemment les juges les plus autorisés et le mieux placés pour poser la question. L'Académie, consultée par le gouvernement sur les changemens à introduire dans l'organisation actuelle des Beaux-Arts, a demandé, à titre d'amélioration urgente, la création d'une école de gravure (1). Espérons qu'un avis venu de si haut lieu sera favorablement accueilli, et que des mesures seront prises pour combler au plus tôt une regrettable lacune dans les encouragemens actuels et dans l'enseignement.

Nous ne voulons pas cependant exagérer l'efficacité du moyen. Si l'éducation des graveurs est désormais moins hasardeuse, il ne suivra de là pour eux sans doute ni la certitude absolue du succès, ni la possession de ressources suffisantes pour lutter contre les dif-

(1) *Rapport de l'Académie des Beaux-Arts sur l'ouvrage de M. le comte de Laborde : De l'Union des Arts et de l'Industrie,* 1858, p. 23.

ficultés matérielles de la vie, bien que sur ce dernier point peut-être il ne soit pas impossible de secourir leurs talens en les utilisant presque au début (1). Ceci d'ailleurs est une question que nous n'avons pas à examiner, parce qu'elle ne se rattache qu'indirectement à notre sujet. Le fait essentiel à établir, c'est l'opportunité d'une direction en quelque manière officielle. A défaut de grands travaux collectifs comme ceux que les deux derniers siècles ont vus naître et qui ne seraient plus en rapport avec nos besoins et nos mœurs, à défaut de ces vastes entreprises de gravure qui occupaient autrefois, sous l'autorité d'un maître, toute une génération d'artistes, — les principes que l'on professerait à l'École des Beaux-Arts prémuniraient au moins les élèves contre les séductions du dehors; ils pourraient servir de correctif aux exemples vicieux, aux dangereuses leçons que donnent ailleurs l'industrie mécanique et l'art facile. L'on renouerait ainsi, à quelques égards, la tradition du XVII[e] siècle, de cet âge d'or de la gravure en France, où les maîtres-graveurs, établis aux Gobelins, vivaient entourés d'élèves auxquels ils transmettaient, en même temps que leurs secrets techniques, leur foi sévère et leur doctrine. Nous n'avons aujourd'hui, je le sais, ni des Edelinck, ni des Audran; mais la France compte encore des artistes à l'expérience desquels on peut se fier, des maîtres qui, en combinant leurs efforts, seraient en mesure à la fois d'affermir dans le droit chemin la marche de l'école, de rappeler à celle-ci les exemples qui l'obligent, et d'éclairer le public sur les faux progrès qui l'abusent.

Le salut de la gravure semblerait aussi mieux assuré, si les peintres consentaient plus souvent à prendre non pas le burin, dont le maniement exige un apprentissage spécial, mais la pointe des gra-

(1) Un établissement existe, — la Chalcographie du musée du Louvre, — dont l'organisation se prêterait assez aisément, à ce qu'il semble, à une réforme ou plutôt à des développemens en ce sens. On sait que cet établissement, fondé par Louis XIV, est le dépôt où se conservent les planches gravées par ordre et aux frais des souverains qui se sont succédé sur le trône de France depuis le XVII[e] siècle. Augmenté, au temps de la révolution, des cuivres qui avaient appartenu à l'ancienne Académie de peinture, le fonds de la Chalcographie a reçu peu d'accroissemens nouveaux sous les trois derniers règnes. Aujourd'hui quelques graveurs, choisis entre les plus expérimentés, ont été chargés de l'enrichir de leurs œuvres. Rien de mieux : toutefois dans cette collection, qui résume l'histoire de la gravure en France, ne saurait-on aussi donner place de temps à autre aux essais des jeunes graveurs? Les élèves qui se seraient le plus distingués à l'École des Beaux-Arts ne pourraient-ils recevoir, à titre de récompense, la commande de quelque travail dont l'importance serait proportionnée d'ailleurs aux premiers témoignages de leur talent? — En appelant sur cette question l'attention de qui de droit, nous ne prétendons nullement exposer un projet formel. Nous voulons seulement indiquer une voie qui nous semble tout ouverte, un champ de travail qu'on féconderait peut-être plus facilement qu'aucun autre.

veurs à l'eau-forte. A toutes les époques et dans toutes les écoles, c'est par des peintres que ce genre de gravure a été traité avec le plus de succès. Pour ne citer que quelques noms entre mille, combien Rembrandt, Van-Dyck, les Carrache et le Guide n'ont-ils pas ajouté aux perfectionnemens de l'art et à leur propre réputation en transportant sur le cuivre les œuvres qu'ils avaient ébauchées ou menées à fin sur le papier ou sur la toile? En France, depuis Callot et Claude Lorrain jusqu'aux *petits-maîtres* des règnes de Louis XV et de Louis XVI, la liste est longue des artistes qui ont fait preuve, comme graveurs, d'une habileté égale et parfois supérieure à leur talent de peintres. Ce n'est guère qu'à partir des dernières années du XVIII[e] siècle que la scission s'établit entre les deux ordres de travaux, scission complète, si radicale même que les graveurs essaient à peine de tenir un crayon, et qu'il y a quarante ans encore, on citait presque comme des exceptions ceux qui, à l'exemple de M. Desnoyers, savaient tracer une forme ailleurs que sur le cuivre. Les choses sans doute ont bien changé depuis lors. Aujourd'hui les graveurs dessinent, et quelques-uns avec un vrai talent; mais les peintres ne gravent plus, et cette abstention de leur part ne laisse pas seulement dépérir une tradition glorieuse pour notre école : elle permet aux apôtres de l'habileté matérielle et à leurs disciples d'étaler impunément leur maigre savoir. Il serait temps que ce double abus cessât, et que les hommes habitués à manier le pinceau s'aidassent aussi de l'eau-forte pour maintenir l'art dans le domaine du sentiment et du style pittoresque. La nature particulière du procédé commande jusqu'à un certain point le dédain des petits moyens et des petites ruses : de tous les modes de gravure, la gravure à l'eau-forte est celui où l'instinct peut le plus aisément tenir lieu d'une longue expérience technique. En vertu de ces conditions mêmes, la main d'un peintre, loin d'être dépaysée devant la tâche qu'il s'agit d'accomplir, saura, mieux qu'aucune autre, l'aborder avec décision et en définir les vrais caractères, sans préoccupation malencontreuse, sans recherche trop attentive de la subtilité du faire et des tours d'adresse de l'instrument.

Certaines précautions administratives, certains efforts poursuivis par d'autres artistes que les graveurs de profession, pourraient donc avoir une influence salutaire sur l'avenir de la gravure en France. Pour nous en tenir au présent, le domaine de l'art, fort menacé il est vrai, n'est cependant ni aussi restreint qu'on le suppose, ni même très sérieusement entamé. Certes les tentatives d'envahissement ne manquent pas : assez de gens se vouent à la facile besogne de contrefaire, au moyen de l'appareil photographique, les modèles jusqu'ici réservés au burin; assez d'autres, se méprenant sur l'office

et sur la portée de cette industrie, y verraient presque un perfectionnement de la gravure, ou tout au moins un équivalent; mais, en dehors de ces usurpations ou de ces erreurs, la confiance dans le droit, le respect des hautes vérités subsistent. Au-dessus de l'atmosphère où s'agitent les sectaires de l'industrie à outrance et des progrès de rencontre, la région de l'art et des travaux intelligens n'est pas inhabitée encore. En dépit des circonstances contraires, l'école française de gravure persévère avec une obstination digne d'éloges dans la voie, chaque jour moins suivie, des efforts studieux. Seule aujourd'hui, et si réduite qu'elle soit, elle compte un ensemble de talens en quête, sinon en possession de tous les secrets, de toutes les lois de la gravure. Comparée aux autres écoles, elle représente l'art dans son acception la plus élevée, dans son expression la moins incomplète. Qu'y a-t-il ailleurs en effet? En Allemagne, une école savante à certains égards, mais d'une science rétrécie par l'esprit de système et circonscrivant son action dans le cercle de la précision linéaire, du style sobre jusqu'à l'aridité. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la valeur des principes hautement spiritualistes, des sévères doctrines qui régissent l'art allemand depuis que M. Overbeck et ses disciples ont accompli dans leur pays une révolution légitimée de reste par les abus du dernier siècle! Ce que nous voulons dire seulement, c'est que ces doctrines, très dignes de respect quant au fond, manquent, dans l'application, de puissance et d'étendue. A ne parler que de la gravure, il semble qu'elle n'ait d'autre objet au-delà du Rhin que le dessin sur cuivre de quelques contours soutenus à peine par des indications d'ombres pâles : dessin ferme plutôt que pur, rigoureux plutôt que choisi, et d'où, en tout cas, la vie est absente comme le ton et l'effet sont partout supprimés. Dans les Pays-Bas et en Italie au contraire, les œuvres peintes par les grands coloristes semblent seules l'objet des études et de la prédilection des graveurs; toutefois, en reproduisant ces modèles, ni les élèves de M. Calamatta, ni même les élèves qu'a laissés M. Toschi ne font preuve, au point de vue de l'harmonie et du ton, d'un mérite assez éclatant pour racheter les erreurs très positives auxquelles ils s'abandonnent en matière de goût et de dessin. L'affectation de la facilité, une sorte de turbulence systématique, quelque chose de ce faire à la fois vide et surchargé dont Morghen a fourni les regrettables exemples, — voilà ce qui caractérise le plus souvent la manière actuelle des graveurs dans deux écoles qu'ont dirigées autrefois de si savans principes, et que tant de maîtres ont illustrées. Les travaux même les plus importans par la beauté des modèles ou le talent des interprètes se ressentent de ces habitudes générales. Depuis le recueil des *Fresques du Corrége*, — dont la

publication, interrompue par la mort de M. Toschi, a été reprise par les disciples du maître et se poursuit aujourd'hui à Parme, — jusqu'à la ***Commémoration de la Paix de Munster***, gravée à Amsterdam par M. Kaiser d'après le célèbre tableau de Van der Helst, il n'est pas d'œuvre considérable qui ne reproduise les témoignages plus ou moins apparens de cette verve factice et de cette facilité un peu trop voulue. En Angleterre, que trouve-t-on? Très peu d'art véritable et beaucoup d'artifice, quelques graveurs d'histoire ou de portrait, une multitude de praticiens s'immobilisant dans la routine et ne demandant à la gravure qu'un moyen de multiplier, sous des formes dès longtemps convenues, des sujets de chasse ou des illustrations pour les *keepsake*.

Notre école de gravure garde donc encore aujourd'hui sa vieille prééminence. Cependant est-ce assez pour elle que cette supériorité sur l'art, tantôt étroit, tantôt stérilement fécond, qui se pratique dans les pays étrangers? Qu'elle choisisse des termes de comparaison plus rapprochés, qu'elle se rappelle ses antécédens, qu'elle étudie sa propre histoire : elle ne trouvera dans le présent ni des titres aussi sûrs, ni des sujets d'orgueil aussi légitimes. A ne la considérer que comme fait général, sans tenir compte d'exceptions honorables, la déchéance de la gravure en France s'explique par notre indifférence ou nos erreurs actuelles; mais n'y a-t-il pas dans cette indifférence même un stimulant pour les graveurs, une occasion de progrès plutôt qu'une cause de découragement? Ne doivent-ils pas s'exciter de nos injustices, concéder d'autant moins au faux goût que ce goût semble devenir plus impérieux, en un mot marquer plus nettement que jamais la limite entre le talent et l'adresse, entre les œuvres de l'art et les produits de la mécanique? De tels efforts ne resteront pas longtemps sans succès. Ils triompheront de nos entraînemens, de la mode, qui fait paraître surannés aujourd'hui des principes auxquels nous nous rallierons peut-être demain, après une expérience suffisante des principes contraires. Les modes passent, le bon sens demeure : dans notre pays surtout, ami des nouveautés et prompt aux enthousiasmes, la raison finit toujours par reprendre crédit, parce que la raison est la condition nécessaire et le génie même de l'art français.

HENRI DELABORDE.

ÉTUDES

SUR

L'ANTIQUITÉ GRECQUE

L'ART ET LA PRÉDICATION D'ISOCRATE.

I. *Isocratis Opera. Recognovit*, etc., G. E. Benseler, Lips. 1851. — *Oratores Attici .. Isocrates...*, *cum translatione refecta a Carolo Mullero.* Paris, Firmin-Didot, 1847. — Le Discours d'Isocrate sur l'*Antidosis*, traduit en français pour la première fois par Auguste Cartelier (inédit), etc.

Les érudits, qui ne se lassent jamais de revenir sur les monumens de l'antiquité, ne cessent pas, à la suite de Jérôme Wolf, d'Henri Estienne, d'Auger, de Coraï, de M. Bekker, de publier encore tous les jours des travaux sur Isocrate. Ceux qui écrivent l'histoire de la littérature grecque lui donnent naturellement sa place dans cette histoire (1); mais parmi les classiques des beaux siècles de la Grèce il n'en est guère qui soit moins lu du grand nombre, et dont on s'occupe moins hors des écoles. Fénelon s'est servi de son nom pour condamner la rhétorique, et, à la manière même dont il parle de lui, on voit qu'il le connaît à peine. Je ne sais si Voltaire, si curieux de tout, l'a seulement nommé. Thomas, qui faisait des éloges et qui écrivait sur les éloges, n'a pu l'oublier, et lui a accordé un chapitre, encore incomplet. La traduction française d'Auger, qui parut en 1787, à une heure peu favorable, n'était

(1) M. Pierron, *Histoire de la Littérature grecque*, 1850.

pas assez belle, malgré ses mérites, pour populariser Isocrate, et il ne s'en est pas fait d'autre depuis (1). Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis*, a tracé en passant un portrait piquant de la personne d'Isocrate, sans s'arrêter à ses discours. La Harpe ne lui a pas même donné un article. Je ne trouve rien sur lui dans Chateaubriand. Courier seul s'est occupé d'Isocrate avec amour; mais Courier était presque un Grec, tout comme Boissonade (2). Les critiques illustres de notre temps n'ont pas rencontré Isocrate sur leur chemin. Enfin ce talent si accompli et si renommé a besoin encore d'être interprété : c'est la justification d'une étude qui peut offrir un double intérêt, suivant que l'on considère Isocrate dans l'histoire à laquelle il s'est trouvé mêlé, ou qu'on n'envisage en lui que l'art et le talent de bien dire.

Parlons d'abord de l'histoire. La vie d'Isocrate, j'entends la partie de sa vie où il a eu de la renommée et de l'influence, s'étend de la fin de la guerre du Péloponèse à l'établissement de la domination macédonienne. C'est la dernière période de l'existence de la Grèce libre, époque des plus émouvantes, pleine des luttes des cités grecques, qui se ruinent l'une l'autre au profit d'un maître longtemps inaperçu, puis tout à coup inévitable; pleine aussi, pour chacune de ces cités, d'agitations intérieures qui les consument, mais qui donnent aux esprits et aux passions leur plus haut degré de vivacité et d'énergie. Athènes surtout, la seule de ces républiques qui soit bien connue, parce qu'elle a laissé une littérature que nous lisons, Athènes, la tête de la Grèce, la ville des orateurs, qui a toujours uni à l'action la pensée et la parole, et dont la voix s'est fait écouter du monde entier, a eu pendant cette période la vie la plus dramatique. Jamais on n'a pu mieux lui appliquer les paroles de Bossuet : « Une ville où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. » Ce n'est pas notre curiosité seule qui cependant est excitée, un sentiment plus grave et plus profond vient s'y joindre. Athènes a conçu et essayé la démocratie avant le temps; elle a aimé, du moins pour ses citoyens, l'égalité, le droit, la seule souveraineté de la loi et de l'opinion; elle a fait voir dans l'antiquité l'effort le plus indépendant et le plus hardi que la liberté humaine ait fait alors vers l'idéal politi-

(1) Auger n'avait pu traduire le discours sur l'*Antidosis*, qui était perdu, du moins dans sa plus grande partie, et n'a été retrouvé qu'en 1812. Sous ce titre, qui se rapporte à une certaine action judiciaire qu'il est inutile d'expliquer ici, ce discours n'est réellement qu'une longue apologie d'Isocrate par lui-même, le plus intéressant peut-être de ses ouvrages. Auguste Cartelier, ancien élève de l'École normale, mort il y a trois ans, a laissé en manuscrit une traduction du discours sur l'*Antidosis*, qui sera prochainement publiée.

(2) C'est Boissonade qui a fait l'article *Isocrate* dans la *Biographie universelle*.

que : la république de l'avenir a donné là ses prémices, bien imparfaites et cependant déjà grandes. Comment ne nous intéresserions-nous pas à Athènes dans ses bons et dans ses mauvais jours, tantôt l'admirant, tantôt la blâmant, mais la plaignant plus encore, je veux dire déplorant, dans les fautes et dans les malheurs qui l'ont conduite à la servitude, soit les défaillances de la nature humaine, qui reste toujours si au-dessous de ce qu'elle se propose, soit les dérisions d'une force aveugle qui se joue de l'homme et de ses ambitions même les meilleures, et leur donne parfois de si insolens et si cruels démentis? L'intérêt de cette histoire est inépuisable; de quelque manière qu'on la comprenne et qu'on l'interprète, on se plaît à y pénétrer tous les jours davantage, et déjà M. Mérimée dans la *Revue*, en rendant compte de la grande *Histoire Grecque* de M. Grote, a fait voir combien cette époque est considérable et combien elle paraît riche en enseignemens. Isocrate figure à plusieurs titres dans le tableau de ces temps. D'une part, il rend témoignage de ce qu'il voit faire; de l'autre, il agit lui-même, non pas précisément à la manière des autres orateurs, par des décrets, mais par des leçons ou par des reproches. C'est un conseiller moraliste qui prêche le peuple athénien. Il intéresse d'abord, comme tous les prêcheurs, en nous faisant connaître les mœurs de ceux à qui il s'adresse; mais il n'attache pas moins par l'image que ses discours nous tracent de lui-même, et où nous reconnaissons tout un ordre d'esprits. Ce sont ceux qu'on appelle les sages, les modérés, les honnêtes gens, j'entends ceux qui méritent vraiment ces noms. Dignes certes d'estime et de bienveillance, ils obtiennent d'ordinaire ces sentimens, et ils peuvent prétendre davantage, mais à la condition qu'ils ajoutent à leurs qualités utiles ou aimables une vertu et un sel qui ne s'y mêlent pas toujours. Autrement ils ne font pas tout le bien qu'ils semblent appelés à faire; ils dégoûtent du mal plus qu'ils n'en guérissent; ils nous rendent plutôt raisonnables que bons et forts; ils se font honneur à eux-mêmes plus qu'ils ne rendent service à leur pays. Quelquefois aussi, faute d'assez d'ardeur, ils manquent cette sagesse même qu'ils poursuivent, et de moins judicieux en apparence jugent mieux qu'eux par le cœur. Ils gardent toujours pourtant le grand mérite de se préserver de tout ce qui est bêtise, folie ou scandale, et de se tenir en tout dans une mesure dont le gros de l'humanité est trop peu capable. Et s'ils montent au-dessus de cette mesure par quelque côté que ce soit, s'ils ont dans l'esprit quelque don qui les distingue, alors un vif intérêt vient se joindre à la considération qu'ils inspirent, et les hommes s'acquittent envers eux par des applaudissemens sympathiques, tout en gardant un amour plus tendre et une gloire plus

vive encore à des maîtres dont la pensée a été plus haute et l'élan plus généreux. En un mot, nous voyons dans Isocrate ce que valent une vertu et une sagesse honorables, illustrées par un beau talent, mais jetées sans autre force au milieu des grandes crises de la vie des peuples: par où elles suffisent et par où elles manquent, combien elles sont précieuses, et quelle place cependant elles laissent à prendre à d'autres choses d'un plus grand prix.

L'appréciation de la rhétorique d'Isocrate et de son beau langage semble en comparaison un mince objet. Cependant, le style n'étant que l'expression des sentimens, on voit bien d'abord que les mêmes vérités qui ressortent de l'histoire ressortiront aussi de la critique littéraire, qui les présentera seulement sous un autre aspect. Il en est de la délicatesse, de la finesse, de l'élégance, de la distinction, de la dignité du discours, comme des qualités morales dont elles sont l'image; on les aime, on les honore, et même, portées à un degré assez haut, on les admire; elles mettent un écrivain à part du vulgaire. Ce sont des dons rares; ils n'enlèvent pas pourtant, comme fait une certaine verve d'esprit ou de génie qui pénètre et à quoi on ne résiste pas. Cet accord entre le goût et la conscience, jugeant l'un comme l'autre, est déjà une leçon utile qui se tire de l'analyse du talent de l'orateur; mais avec son talent il y a encore à considérer son art, ou plutôt l'art pris en lui-même, qui n'est pas seulement dans Isocrate, mais qui ne se déploie aussi bien et n'est autant en évidence chez nul autre. Que vaut l'art, c'est-à-dire l'emploi de procédés calculés pour l'effet, et d'une forme étudiée ou même apprêtée? Toute éloquence l'a toujours admis dans quelque mesure, et il y a tel genre d'éloquence qui en a fait grand usage. Quels en sont les avantages et les séductions? quels en sont aussi les inconvéniens et les périls? Ici on est frappé du contraste entre ce qu'on pourrait appeler l'excès de l'art dans Isocrate et son école — et une disposition des esprits toute différente, qui semble prévaloir dans le présent et dans l'avenir. De plus en plus la préoccupation du fond va effaçant celle de la forme, la rhétorique disparaît, la composition devient improvisation, on réduit autant que possible dans le style la dépense de temps et de travail comme superflue; le discours tourne à la conversation, le livre au journal, qui est la conversation écrite. En obéissant à ce mouvement, qui peut-être est bon, et non pas seulement irrésistible, ne donnerons-nous pas cependant un regret à d'autres habitudes littéraires, et ne prendrons-nous pas quelquefois plaisir encore à relire et à admirer ces œuvres polies que les maîtres de l'art élaboraient avec amour et avec orgueil?

Voilà les deux questions, l'une de morale politique, l'autre de

critique littéraire, qui se trouvent comprises dans une étude d'Isocrate, et qui par elles seules paraîtraient déjà intéressantes. Elles se présentent d'ailleurs comme encadrées au milieu de souvenirs et de noms qui sont pour toujours en possession de toucher les hommes. Ce précepteur d'Athènes est un disciple de Socrate et un ami de Platon, et, par sa longue vie, un contemporain de Démosthène; leurs deux voix, fort différentes et trop peu d'accord, ont été entendues ensemble et à l'occasion des mêmes alarmes. Comme maître en discours, Isocrate paraît suivi des grands orateurs de l'époque macédonienne qu'il a tous formés, et, à deux siècles et demi au-delà de cette date, son école a poussé comme un rejeton magnifique dans l'éloquence de Cicéron; la gloire de Cicéron et de tout ce qu'il y a jamais eu de cicéroniens fait en quelque sorte partie de la sienne. N'en est-ce pas assez pour qu'on espère pouvoir retenir quelques momens l'attention du public, si distrait qu'il soit par d'autres pensées, sur cette renommée peu populaire?

I.

La Grèce et Athènes exerçaient avec amour, entre tous les arts, l'art de la parole. Elles étaient pleines d'hommes qui en enseignaient les secrets et en étalaient les merveilles : on les qualifiait d'*artistes en discours;* mais, parmi ces maîtres, la Grèce et Athènes n'en ont pas connu de plus parfait qu'Isocrate. Sa réputation est celle du premier des rhéteurs.

Lui-même néanmoins, tout fier qu'il est de son habile éloquence, il a de tout autres prétentions. Il se compte parmi les philosophes, et il appelle l'art qu'il professe *philosophie*. Est-il bien en effet un philosophe? Il est du moins sans contestation un moraliste; mais ce serait prendre le change que de discuter ici d'une manière abstraite la définition de la philosophie, et de rechercher si, en suivant avec Cicéron l'art de la parole jusqu'à sa source, on le voit se confondre avec le travail de la pensée. C'est historiquement qu'il faut se rendre compte de cette prétention d'Isocrate, en examinant non pas ce que c'est que philosophie en général, mais ce que c'était dans ce temps-là qu'être philosophe à Athènes. On reconnaît que l'école socratique y formait alors un parti, je dirai presque une église, car la mort de Socrate l'avait consacrée; elle avait une foi et un culte. En religion, en morale, en politique, les *socratiques* étaient en général animés d'un même esprit. Leurs croyances étaient plus raisonnées que celles du grand nombre, leurs mœurs étaient plus sévères; dans ce qui regarde la cité, leurs idées étaient également opposées à celles de la foule. Isocrate pensait comme Platon,

comme Xénophon, comme Socrate; mais ce que Socrate et les siens disaient aux disciples qui philosophaient avec eux, Isocrate le répétait en partie dans le langage du monde au monde lui-même, et les philosophes lui en savaient gré. Platon a donné en quelque sorte à Isocrate, par la bouche du maître lui-même, le titre d'*orateur de la philosophie*. C'est dans le *Phèdre,* son premier ouvrage, où il oppose une rhétorique philosophique à l'art vulgaire des rhéteurs, et les attaque hardiment dans le plus parfait d'entre eux, dans Lysias. Phèdre est épris de Lysias; Socrate le contraint à voir le faible de ce qu'il admire. Socrate termine ainsi le dialogue : « Va dire tout cela à ton jeune ami. — Mais, dit Phèdre, il ne faut pas non plus oublier le tien. — Qui donc? — Le bel Isocrate. Que lui feras-tu dire, Socrate, et que prononcerons-nous sur son compte? — Isocrate est bien jeune encore; je veux dire pourtant ce que j'augure de lui. — Et quoi donc? — Il me semble qu'il y a dans son génie quelque chose de plus élevé que l'art de Lysias, et qu'il est d'ailleurs d'un tempérament plus généreux, de sorte qu'il ne faudra pas s'étonner, quand il avancera en âge, si d'abord, dans le genre où il s'exerce aujourd'hui, tous les maîtres ne paraissent auprès de lui que des enfans, et si même, ne se contentant plus de ces succès, il se sent porté vers de plus grandes choses par un instinct plus divin, car en vérité, mon cher Phèdre, *il y a de la philosophie en lui*. Voilà ce que nous pouvons aller dire, de la part des dieux que nous avons consultés, moi à mon Isocrate et toi à ton Lysias. »

Ceux qui trouveront ce témoignage trop magnifique essaieront peut-être de le récuser en disant que Platon a voulu flatter un orateur illustre et admiré, qui avait par-dessus lui quelques années et qui pouvait favoriser à son tour la renommée naissante de son ami. Peut-être ajouteront-ils que les esprits originaux n'ont pas trop de peine à louer des talens heureux, mais moins puissans, qui se font applaudir sans dominer, et qui ne sauraient être gênans, car ils n'ont pas la force, qui est la seule chose qui puisse faire obstacle. Quoi qu'on puisse dire et quoi qu'on veuille rabattre des hommages de Platon, il faudra toujours en tenir compte. Il a loué dans Isocrate un ami, je le crois; mais Isocrate a dû son amitié à cela même qu'il demandait ses inspirations aux principes qui étaient ceux de Platon. Chaque applaudissement que recueillait cette éloquence nouvelle profitait à la philosophie; c'est pour cela que Platon aime la gloire d'Isocrate et qu'il la sert. Il est son allié contre des adversaires communs, contre les partisans du goût vulgaire, qui sont aussi ceux des idées banales et des préjugés publics, contre les sophistes et les orateurs populaires, sous la ligue desquels Socrate avait succombé. Et ce n'est pas à la personne de Lysias qu'il en

veut, mais il attaque dans Lysias un art oratoire qui n'a pas reçu les leçons de la philosophie nouvelle et qui ne s'est pas mis à sa suite.

Isocrate s'est montré digne de l'honneur que lui fait Platon par sa fidélité à la cause de la philosophie, qu'il n'a jamais séparée de la sienne. Il se couvrait du nom de philosophe, quand on attaquait en lui l'art de la parole. Et après tout la cause de la parole est la même que celle de la pensée; si celle-là est décréditée, celle-ci ne saurait rester en honneur. Les lettres, c'est le nom moderne qui répond le mieux à ce qu'Isocrate appelle philosophie, enveloppent en elles la philosophie et l'éloquence comme les enveloppe en soi l'esprit humain, et c'est l'esprit humain en effet, c'est sa puissance et sa liberté que les ennemis de la parole tiennent pour suspects. Plus la parole était admirée et influente dans Athènes, plus elle y était attaquée, et, faute de pouvoir s'en prendre à tous ceux qui pensaient et qui parlaient, on s'en prenait aux maîtres dont l'enseignement avait cultivé ces facultés. Les disciples d'ailleurs peuvent être des magistrats, des généraux, des ministres: il faut bien qu'on les ménage; les maîtres ne sont que des parleurs, on a bon marché d'eux par le ridicule ou la calomnie. C'est la tactique qu'on suivait, à ce qu'il paraît, du temps d'Isocrate. Les uns disaient qu'on n'apprenait rien avec ces hommes, que leur enseignement n'avait aucun résultat; les autres protestaient qu'il était nuisible et corrupteur. Corrupteur de la jeunesse! On avait tué Socrate avec ce mot. Isocrate le repousse avec la plus noble ironie. Il défie qu'on lui montre les philosophes mêlés ni par eux-mêmes, ni par leurs disciples, à aucune manœuvre, à aucun scandale. Leurs noms ne figurent jamais là où ils pourraient être compromis, dans ces centres d'affaires, par exemple, qui sont les rendez-vous publics des mauvaises passions et des âpres convoitises. Loin de corrompre la jeunesse, ils la sauvent de la corruption : ils la distraient des débauches des sens par les jouissances de la pensée; mais quoi! ces mêmes censeurs, si prompts à s'indigner dès qu'ils voient un jeune homme qui réfléchit et qui s'efforce de donner un sens à sa vie et une règle à sa conduite, sont les plus faciles et les plus indulgens des hommes pour celui qui use son existence dans les voluptés grossières ou dans une indolence vide et stérile. Non, Athènes n'oubliera pas, il ne lui est pas permis d'oublier, que la pensée est son premier titre aux respects du genre humain, qu'ainsi ceux qui pensent et qui font penser sont ceux qui font le plus pour sa gloire, qu'au contraire les ennemis de la pensée sont aussi ceux de la patrie qu'ils déshonorent. Ces maîtres tant calomniés lui ont formé les grands hommes qui l'ont illustrée et servie; qu'elle ne soit pas ingrate envers eux!

Voilà le langage que tenait Isocrate dans un discours écrit à l'âge de quatre-vingts ans. Il n'en faut pas davantage pour justifier les complaisances de Platon et les promesses flatteuses qu'il place dans la bouche de son maître en faveur du jeune homme qui devait parler ainsi dans sa vieillesse. C'est bien là un digne élève de Socrate, et, pour s'en tenir aux paroles mêmes de Platon, qui l'honorent dans une si parfaite mesure, il y a de la philosophie en lui; mais on voit bien maintenant que la philosophie d'Isocrate n'est pas une sagesse abstraite ou banale, indépendante des événemens; elle est personnelle et vivante, elle est un ensemble d'opinions et de sentimens qui se rapportent à tout ce qui occupait alors les esprits, à tout ce qui intéressait Athènes. Il y a une pensée dominante qui conduit son travail et sa vie : quelle est cette pensée? qu'est-ce qu'il aime et qu'est-ce qu'il condamne? qu'est-ce qu'il soutient et qu'est-ce qu'il combat? Par ces questions nous voilà jetés au cœur de l'histoire.

Les idées d'Isocrate sont celles de l'école socratique, avec les nuances particulières de son caractère et de son esprit. Or la politique des socratiques à Athènes, comme en France la philosophie du XVIIIe siècle, était en opposition avec l'ordre établi, mais avec cette différence considérable que la philosophie française s'appuyait sur l'esprit de la démocratie, tandis que la philosophie athénienne était anti-démocratique, comme paraît déjà l'avoir été la philosophie pythagoricienne, dont elle recueillait les traditions.

C'est que les philosophes, impatiens du mal et ne pouvant manquer de l'apercevoir autour d'eux, ne sachant où trouver le mieux qu'ils conçoivent, et poussés pourtant, par un instinct naturel, à le placer quelque part, l'attachent volontiers à ce qui se présente comme le contraire de ce qu'ils connaissent. Les pythagoriciens voyaient la multitude régner, par ses chefs populaires ou tyrans, dans les cités d'Italie; les socratiques la voyaient régner par elle-même dans Athènes. Les uns et les autres désavouèrent également la démocratie, ou du moins ce qu'on appelait de ce nom; car, on le sait, il n'y avait là qu'une apparence, et le vrai malheur d'Athènes, non plus que d'aucune cité antique, n'a pas été d'aller jusqu'à la démocratie, mais plutôt de n'y pas atteindre. On ne voit nulle part, dans le monde grec, un peuple qui ne dépende que de lui-même, mais des villes sujettes d'une autre ville, et dans la ville maîtresse une population d'esclaves sous une plèbe privilégiée. Pour qui n'était pas *citoyen*, il n'y avait pas de droit proprement dit. Si c'était une grande nouveauté dans la physique que de briser la voûte de cette sphère, d'un si court rayon, où on enfermait l'univers, comme l'osèrent Démocrite et Épicure, ce ne fut pas une tentative moins

hardie, dans la philosophie morale, que de franchir les bornes de *la cité*, comme le firent les stoïciens. Les socratiques ne s'occupaient encore que de *la cité*, et là point d'inégalité, point de maître ; on buvait, comme dit Platon, le vin pur de la liberté, on s'en enivrait jusqu'au délire, et la raison des sages se heurtait avec colère aux folies démagogiques qui s'étalaient de toutes parts.

Il nous est facile aujourd'hui de reconnaître que le véritable principe de ces excès n'était pas l'égalité établie entre les citoyens, mais au contraire l'inégalité sur laquelle *la cité* était fondée. Et d'abord les délibérations de la multitude, amassée sur la place publique, seraient devenues chose impossible, si dans le peuple eussent été compris les esclaves, et plus impossible encore, si ces sujets d'Athènes, qu'on appelait ses alliés, eussent été tenus pour Athéniens, et n'avaient fait qu'un avec les habitans de l'Attique. Ainsi disparaissaient d'un seul coup l'extrême mobilité d'un gouvernement à vingt mille têtes, absolument incapable d'aucune suite ; l'influence des démagogues tournant au vent de leur parole une foule assemblée deux ou trois fois par mois comme pour un spectacle ; le scandale de la souveraineté exercée pour un salaire par une population besoigneuse qui subsistait des oboles de l'agora ou des tribunaux ; les fonctions publiques tirées au sort, non comme un service, mais comme un profit, tandis que les sages demandaient si ceux qui montent un navire ont coutume de tirer au sort celui qui gouvernera le vaisseau ; une justice capricieuse comme une loterie, faite non pour les jugés, mais pour les juges, car il fallait leur fournir des procès pour les faire vivre, et ils recevaient des *bons* pour juger comme ils auraient reçu des *bons* de pain ; enfin les malheureux alliés faisant principalement les frais de cette justice, comme l'atteste Xénophon, et forcés, pour l'alimenter, de s'en venir plaider dans Athènes. Toutes ces misères ne résultaient pas de ce que la république athénienne était une démocratie, mais bien de ce qu'elle était la démocratie de quelques-uns, et non pas de tous. Cette multitude exerçait en réalité une tyrannie, et, comme les tyrans, elle usait de sa puissance pour satisfaire ses envies et pour se dispenser de ses devoirs.

Elle voulait régner par la guerre, et elle ne voulait pas faire la guerre : elle payait donc des mercenaires, et c'est la plainte perpétuelle des bons citoyens ; mais avec quoi les payait-elle ? Avec l'argent des *sujets*. Sans les sujets, il n'y aurait pas eu de mercenaires, car qui les aurait payés ? Et sans les esclaves, il n'y aurait pas eu non plus de mercenaires, car, si tous les habitans avaient été des citoyens, Athènes n'aurait pas eu besoin d'étrangers pour se défendre.

La multitude voulait encore avoir des fêtes, des spectacles, des

distributions; elle se payait tout cela, avec quoi encore? toujours avec l'argent des sujets. Et comme ce n'étaient pas ses propres deniers qu'elle administrait, ni les fruits de son travail, mais ceux du travail d'autrui, elle les administrait mal, et perdait en dépenses folles les ressources des services publics. Enfin toutes les misères privées ou publiques, toutes les espèces d'infériorité que l'esclavage entraîne avec soi, Athènes y était condamnée, ainsi que le monde ancien tout entier. Il ne s'agissait donc pas, pour la délivrer des maux qu'elle souffrait ou la mettre à couvert des périls dont elle était menacée, de restreindre chez elle la démocratie; tout au contraire il aurait fallu l'élargir, là comme dans toutes les cités du monde antique, l'étendre jusqu'où la démocratie moderne s'est étendue, et faire de l'empire d'Athènes, ou plutôt de la Grèce elle-même, ce que nous appelons une nation, dont tous les membres, égaux et libres, servent au même titre la même patrie, et ne sont sujets que de la loi. Dans la démocratie véritable, la démagogie disparaît, ou du moins elle ne saurait être qu'un accident, un désordre passager et bientôt vaincu, puisqu'elle n'est autre chose que la passion de quelques-uns s'essayant contre la raison de tous, qui ne peut manquer de rester maîtresse.

Le temps de ces vérités n'était pas malheureusement et ne pouvait être le temps des socratiques. Nul n'était tenté alors, en face des excès de ce qui paraissait la liberté, de se sauver par une liberté plus réelle et plus large, dont on n'avait aucune idée. A la populace les sages ne s'avisaient pas d'opposer un peuple, mais une classe supérieure: c'était ce qu'ils trouvaient établi près d'eux, dans les cités doriennes, sous le nom d'*aristocratie* ou de *gouvernement des meilleurs*. Je dis près d'eux, mais pourtant à distance, à cette distance où les défauts ne s'aperçoivent pas, où il n'y a que les mérites qui soient en lumière; ils en entendaient parler plutôt qu'ils ne le connaissaient, ils l'imaginaient plutôt qu'ils ne le voyaient. La démocratie était pour eux la réalité, et l'aristocratie l'idéal: ils se donnèrent imprudemment à l'aristocratie. Quelquefois ils se déclarent pour une dictature, mais avec la condition clairement exprimée que cette dictature sera ou exercée ou dirigée par un philosophe. C'est la thèse du *Dialogue politique* de Platon.

Il serait bien inutile de combattre des doctrines condamnées aujourd'hui sans retour. La dictature de la philosophie, cette espèce de gouvernement ecclésiastique, où l'église est une école, ne paraît pas plus près que la théocratie elle-même d'être acceptée par les profanes, et quant à l'aristocratie, le monde moderne va la repoussant de plus en plus. Je ne m'arrêterai donc pas à marquer les erreurs de droit et de fait où tombaient les philosophes en attaquant

la démocratie; mais il n'est pas sans intérêt de faire voir les dispositions fâcheuses que cette polémique contre un grand principe entretenait dans leur esprit, et qui ne se font que trop sentir dans leurs ouvrages; car les préjugés enfantent les préjugés, les fautes amènent d'autres fautes, et pour avoir méconnu la démocratie, l'immortel honneur d'Athènes jusque dans sa manifestation imparfaite, ils ont été entraînés à trois mauvais sentimens : l'ingratitude envers la patrie, la peur du progrès et de l'avenir, et le mépris des hommes, leurs semblables.

Les philosophes prennent volontiers le fait en dégoût et l'idée en amour. Le fait, c'était ce qu'on avait sous les yeux tous les jours à Athènes; l'idée, on voulait aussi la loger quelque part, et comme elle est l'antithèse du fait, on la plaçait à Lacédémone, qui était l'antithèse d'Athènes. On célébrait les institutions et les mœurs lacédémoniennes, on les admirait soit en elles-mêmes, soit, mieux encore, en les réfléchissant avec de plus belles couleurs dans les nuages des utopies; on élevait à plaisir la grandeur de Sparte; on présentait sans cesse aux Athéniens son nom et son image pour leur être une leçon et un reproche; on semblait fier de chaque faiblesse qu'on trouvait chez soi, et de chaque force qu'on croyait découvrir ailleurs; enfin on *laconisait* à Athènes, comme d'autres sages, sous des influences assez semblables, *britannisent* quelquefois parmi nous. Il est permis sans doute de voir les misères de la patrie et même de les étaler pour les guérir, et si elle a une grande rivale, qui, pour tel ou tel mal, paraisse avoir trouvé le remède, il n'est pas défendu de profiter de ses exemples, d'étudier, là où elle prospère, le secret de sa prospérité, de lui accorder tantôt le juste hommage auquel ont droit les vrais mérites, les services réels rendus au monde, tantôt l'admiration jalouse qu'on doit à un adversaire redoutable, et qui est un des moyens les plus sûrs de se défendre de lui. Il faut se garder cependant de perdre jamais, dans une étude trop complaisante de l'étranger, ni le respect, ni l'amour, ni même le goût de son pays, car ce n'est pas assez de l'aimer d'un amour sincère, je dis qu'il faut en avoir le goût, soit parce que l'amour tient difficilement où le goût manque et risque trop de sortir du cœur (le triste exemple de Xénophon en est la preuve), soit parce que celui qui ne sent pas cet attrait dominant pour sa république peut difficilement la bien connaître et la gagner autant qu'il le faut pour la servir, soit enfin parce que celui qui, ayant une patrie comme Athènes, ne s'en montre pas fier et charmé trahit par là, quelque intelligent qu'il soit d'ailleurs, sinon une borne de son esprit, du moins une faiblesse. Qu'ont fait la postérité et l'histoire de ce parallèle importun dont quelques Athéniens fatiguaient Athènes? Qui

lui conteste aujourd'hui la première place? Qui doute qu'elle ait été ce que la Grèce a eu de plus grand? Et, loin qu'elle s'efface devant Sparte, ne peut-on pas se demander si sa supériorité ne subsiste pas en face même de Rome triomphante? Je ne reproche pas aux censeurs leur sévérité pour les fautes : l'amour peut être sévère, mais il n'est pas ironique ou méprisant. C'est l'honneur de Thucydide, en qui l'âme égalait l'esprit, d'avoir su donner des leçons à sa patrie en lui laissant sa dignité tout entière, de l'avoir consolée et glorifiée jusqu'au milieu de ses revers sans la tromper, sans l'enivrer, et simplement en lui parlant le langage de l'avenir, que sa raison et son cœur lui faisaient entendre par avance. Je voudrais trouver toujours chez les socratiques la même élévation d'idées et la même générosité de sentimens.

Quand ce n'était pas chez l'étranger qu'ils cherchaient des autorités pour leur politique aristocratique, c'était dans le passé, qu'il est si facile d'admirer de loin. L'abondance des témoignages historiques au temps où nous sommes rend parmi nous cette illusion moins aisée à ceux qui lisent; mais l'histoire et la connaissance de l'histoire se réduisaient à bien peu de chose à l'époque dont nous parlons. Cependant Athènes avait changé, non pas tant qu'on se le figurait peut-être, mais elle avait changé, et ce changement, qui était un progrès, on l'appelait une décadence. Dans l'impossibilité reconnue d'arracher à la démocratie le présent et l'avenir, on se rejetait en arrière pour essayer de lui échapper; on accoutumait les peuples à cette idée, qu'ils dégénèrent à mesure qu'ils se développent; on leur ôtait ainsi toute foi en eux-mêmes; on arrivait à leur faire concevoir comme la parfaite sagesse de ne plus ni vouloir ni agir, et de suspendre, d'étouffer partout le mouvement et la vie.

Le mépris de la démocratie, c'est au fond le mépris de l'humanité. C'est un juste dédain, je l'avoue, que celui qu'inspirent à une raison droite et à une âme élevée les excès de sottise ou de bassesse dont les hommes peuvent se montrer capables : déplorable suite des misères trop souvent attachées à la condition humaine, et la pire sans doute de ces misères; mais ce sentiment n'est pur qu'autant qu'il demeure exempt de deux vices, le désespoir et l'orgueil. Il faut conserver le respect des bons instincts de la nature humaine avec le dégoût des mauvais, et ne pas oublier que ce qui s'est fait, après tout, de bien ou de beau dans le monde s'est fait par les hommes, ainsi que le mal; que le bien même est, plus que le mal, leur ouvrage, puisqu'ils n'ont pu le faire qu'en s'efforçant et en luttant, tandis que pour le mal ils n'ont eu qu'à se laisser aller aux forces de toute espèce qui les entraînent; qu'enfin cette somme du bien, si pitoyablement petite qu'elle soit, s'augmente pourtant avec les siè-

cles, pendant que celle du mal diminue. Mais surtout que le philosophe se garde de prétendre assigner la sagesse aux uns et la déraison aux autres, imputer le mal au grand nombre, dont il se sépare, et faire honneur dû bien à une élite où il se marque sa place. Qu'il ne dise pas, comme les stoïciens : « Voilà les fous, et je suis le sage! » Qu'il ne compare pas, comme Platon, la multitude qui l'entoure à une troupe de bêtes féroces au milieu de laquelle un homme est tombé, comparaison aveugle autant que superbe, puisqu'elle méconnaît tout ensemble et la bête que le plus sage entend gronder au dedans de lui, quand il prête l'oreille, et le cri de l'âme humaine, qui s'élève parfois si noble et si pur du fond de la foule. La science même, la plus légitime des aristocraties, n'emporte pourtant pas avec elle la sagesse, et encore moins la vertu. Le plus grossier peut monter bien haut, le plus raffiné peut tomber bien bas. Cet homme que vous dédaignez, il vous vaut déjà par certains côtés, il vaut mieux peut-être; et si par d'autres il vous est inférieur encore aujourd'hui, il doit vous atteindre demain, car ce doit être précisément le bienfait de votre philosophie, de l'élever où vous êtes arrivé déjà. Qui méprise la multitude méprise la raison elle-même, puisqu'il la croit impuissante à se communiquer et à se faire entendre; mais au contraire il n'y a de vraie philosophie que celle qui se sait faite pour tous, et qui professe que tous sont faits pour la vérité, même la plus haute, et doivent en avoir leur part, comme du soleil.

Je n'ai rien dissimulé de ce qu'on peut reprocher à la philosophie athénienne : elle n'a pas eu assez de foi. Je ne prétends pas, quand elle en aurait eu davantage, qu'elle eût pu conjurer la mort politique d'Athènes et de la Grèce; ce n'est pas elle qui a fait les tristes jours de la fin du siècle, mais elle a subi les influences mauvaises qui les amènent. Elle est découragée et décourageante. Elle n'a pas dû s'étonner trop de Chéronée; or il n'y a de ressource que contre les maux dont on s'étonne. A force de se plaindre de la liberté, on risquait de se trouver résigné sous le gouvernement des garnisons macédoniennes, qui était pourtant, non pas seulement le gouvernement du sabre, mais du sabre tenu par les barbares. Des prétoriens qui sont en même temps des cosaques, voilà les maîtres de la Grèce au lendemain de la république de Platon : plus malheureuse encore que Rome, qui se réveille de celle de Cicéron sous les vétérans d'Antoine et d'Octave.

Mais ne soyons pas injustes : si la philosophie socratique n'a pas sauvé la liberté grecque et l'a plutôt laissé périr, elle a semé du moins sur ses ruines les germes salutaires dont l'humanité a vécu aux jours de la servitude. Elle a développé la délicatesse du senti-

ment moral, lien premier et essentiel de la société humaine, et la *comédie nouvelle* des Athéniens témoigne hautement, sous ce rapport, de son action bienfaisante. Elle rendait tous les jours plus chers les pères aux enfans, le frère au frère, l'épouse à l'époux; elle rapprochait même le maître et l'esclave, le citoyen et l'étranger; elle rendait plus odieuses les cruautés et les brutalités de toute espèce. Tandis que le monde grec était en proie aux barbares, elle voulait qu'il n'y eût plus de barbares, et tâchait de faire comme une seule famille du genre humain. Les philosophes qui poursuivent ce travail pendant tout le IIIe siècle ne font que continuer une œuvre déjà bien avancée par les socratiques au IVe. Et, pour ne parler que de ceux-ci, on pourrait dire qu'en vain leurs systèmes étaient aristocratiques, leur instinct ne l'était pas. Ils ne s'y sont pas trompés, ceux qui ont condamné Socrate. Leur indépendance à l'égard des traditions religieuses suffit pour montrer qu'ils ne sont pas véritablement du côté du passé, même lorsqu'il le semble, même lorsqu'ils le croient. Et à ce seul signe l'esprit moderne reconnaît en eux des frères. Par là leur philosophie est encore aujourd'hui toute vivante, leur action se perpétue; elle ne sera à son terme que le jour où le fantôme des superstitions, dissipé enfin à la lumière qu'ils ont les premiers allumée, aura cessé de peser sur l'humanité, réveillée pour jamais d'un lourd sommeil.

Je ne doute pas, quant à moi, que l'impatience que leur causait l'obstination aveugle des croyances populaires n'ait été pour beaucoup dans la défiance que la multitude leur inspirait. Un sentiment pareil arrachait à Voltaire des cris de colère contre la foule qu'il croyait vouée à l'erreur et au fanatisme pour toujours. Rien n'indispose autant à l'égard du grand nombre les esprits distingués et les cœurs ardens que de le voir se trahir lui-même et prêter sa force à ce qui l'accable. Les socratiques ne peuvent oublier que le peuple a tué Socrate. A ces ressentimens généreux se mêlent les suggestions moins pures de l'orgueil, je l'ai dit; mais je dirai aussi qu'à quelques préjugés, à quelques mécontentemens qu'ils obéissent dans leurs protestations anti-démocratiques, cependant, par cela seul qu'ils raisonnent et qu'ils apprennent au monde à raisonner, ils travaillent au profit de la démocratie véritable, et leur génie agit dans un sens tout contraire aux intérêts de leurs passions (1). Ces *laconisans* ont plus fait que qui que ce soit pour la grandeur d'Athènes, puisqu'ils l'ont faite la maîtresse du genre humain et lui ont assuré à jamais l'empire des esprits. Ces amis du

(1) Cela est très bien démêlé et développé dans le livre de M. J. Denis, *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité.*

passé sont entraînés vers l'avenir par l'idéal où ils tendent. Ces aristocrates ont décrédité sans retour toute supériorité traditionnelle et factice, et introduit la seule souveraineté qui n'ait point à redouter de déchéance, la souveraineté de la raison.

Voilà donc les principes des socratiques, et Isocrate, à prendre l'ensemble de ses idées, est bien un moraliste de cette école, mais en même temps il est Isocrate. Ce que nous savons sur sa personne, principalement par lui-même, peut faire pressentir sa manière de penser. Il avait une excellente constitution et conserva jusqu'à près de cent ans une santé toujours florissante. Il était beau, nous avons entendu là-dessus le témoignage de Platon. Il était riche, et cette richesse, qu'il ne devait qu'à lui, n'avait pas été pourtant péniblement arrachée, soit par de rudes labeurs, soit par des luttes énergiques : la fortune s'était pour ainsi dire livrée d'elle-même à la séduction de son talent. Isocrate avait à la fois l'illustration et l'opulence, la faveur publique et de brillantes amitiés; il était aimé, applaudi, comblé; il n'était pas redoutable, il lui manquait, dit-il lui-même, d'avoir de la voix et d'oser, et j'ai peur que ce qu'il appelle oser ne soit simplement vouloir : son caractère n'avait pas ce ressort qui fait la force. Il ne s'était jamais fait une querelle avec personne, il mécontentait seulement par sa vanité; mais, malgré cette vanité, qui fait sourire, il se croyait modeste, parce qu'il n'avait pas d'orgueil. Ajoutons à tous ces traits que nous ne connaissons d'Isocrate que sa vieillesse, car pas un de ses ouvrages, je dis de ceux qui comptent et sur lesquels on peut le juger, n'est de la première moitié de sa vie, quoiqu'il ait vécu presque centenaire. Le *Discours panégyrique*, qu'il publia à cinquante-cinq ans, représente pour nous sa jeunesse; ses autres discours ont été faits à l'âge de soixante, soixante-cinq, soixante-quinze, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et enfin quatre-vingt-quatorze et quatre-vingt-dix-sept ans. La vieillesse a dû tempérer encore un naturel déjà par lui-même sans âpreté, et nous pouvons compter que nous trouverons toujours chez lui la sagesse et la mesure.

Je n'ai pas tenu compte, pour me représenter Isocrate, de quelques anecdotes dont on a paré sa vie, et dont on montrerait aisément l'invraisemblance, si c'était ici le lieu de ces discussions de détail. Je ne puis voir dans Isocrate un héros, mais un honnête homme et un sage. Son naturel est essentiellement modéré; il ne comporte ni vertus suprêmes, ni torts graves. Il n'a pas les élans d'un Platon, la vivacité d'un Xénophon, la verve polémique qui commande aux esprits; il est incapable aussi des excès et de l'irritation où d'autres s'échappent. On peut chercher ailleurs une volonté ou une pensée plus énergique : on ne trouvera nulle part une sagesse qui soit, pour

ainsi dire, d'un tempérament plus heureux. Il avait la beauté de la figure, il a aussi la beauté des sentimens, et il se plaît dans les attitudes morales qui peuvent le mieux la faire valoir. Il écoute toujours attentivement sa conscience, et autant qu'elle peut-être les délicatesses de ceux à qui il parle, espèce de seconde conscience pour un talent qui ne peut se passer d'être loué et caressé. Il se plaît à entrer, toutes les fois qu'il lui est permis, dans les idées et même dans les passions honnêtes de son auditoire, et il ne le fait si adroitement que parce qu'il le fait naturellement et volontiers. Il n'oublie aucun devoir, et il voudrait s'acquitter de tous. Il n'est pas injurieux, s'il n'a été outragé lui-même. Si donc il attaque la démocratie, ce n'est qu'avec toute sorte de ménagemens. Des trois dispositions chagrines et dangereuses dont j'ai parlé, l'engouement du passé, l'inclination pour l'étranger, le mépris du peuple, il n'y a que la première à laquelle il se livre sans réserve, parce que celle-là était approuvée de tout le monde, et semblait se confondre avec l'amour même de la patrie. Athènes se contemplait avec complaisance dans l'idée qu'elle s'était faite de son passé, comme dans un portrait où elle s'était peinte ressemblante, mais embellie. Quant au reproche de *laconiser*, d'être un ennemi du peuple et de la démocratie, Isocrate a mis un soin extrême à l'écarter de lui. Il dépense à se justifier là-dessus des ressources d'esprit prodigieuses, qui ne convainquent pas toujours; mais là même où on le sent surtout fin et habile, il demeure vrai, en ce sens qu'il craindrait de se laisser aller à un mauvais sentiment autant que de le laisser paraître, et qu'il tâche d'être irréprochable à ses propres yeux comme à ceux d'autrui. Il n'est pas d'ailleurs à craindre que par le mécontentement il arrive au découragement, ou qu'il y conduise les autres; il en est préservé par une sérénité à toute épreuve, don précieux des prédicateurs, qui leur permet de croire que leur sermon va tout convertir, et que ce qui est perdu aujourd'hui peut être sauvé demain. Mais entrons dans le détail de ses opinions.

Quoique disciple de Socrate, il n'attaque jamais directement les croyances populaires, il a pour cela trop de prudence. Seulement à sa sobriété, à sa brièveté sur ce qui regarde les dieux, à son éloignement pour le superflu, si on peut parler ainsi, en fait de culte, au ton dont il répète ces sentences, que le vrai culte et le plus précieux sacrifice est de se montrer juste et homme de bien, et que cela vaut mieux que de prodiguer les victimes, on reconnaît que sa religion est plutôt selon les philosophes que selon les prêtres, et qu'il ne devait pas être compté parmi les dévots.

Il est plus à son aise en politique avec la sottise publique, et l'impatience que lui cause ce qu'il aperçoit de folie et d'aveuglement

dans la multitude qui règne à Athènes est le trait dominant où le socratique se reconnaît en lui. Il se récrie sur la mobilité de la foule blâmant unanimement, au sortir de l'assemblée, ce qu'elle vient de voter unanimement. Il lui demande compte de l'intolérable tyrannie qu'elle exerce sur la Grèce. Il lui reproche son engouement pour la guerre, qui est toujours si fatale à la démocratie, et vers laquelle pourtant la démocratie se précipite toujours : cela dans le discours *sur la Paix,* écrit à l'occasion d'une guerre injuste et déraisonnable, car personne d'ailleurs n'a mieux senti et mieux célébré que l'auteur du *Discours panégyrique* les vraies grandeurs et le légitime éclat de la guerre. Il ne peut supporter surtout l'ascendant que le grand nombre laisse prendre aux plus imprudens, aux plus violens, aux plus décriés, qui passent sans difficulté pour démocrates, parce qu'ils font sans cesse le mal au nom du peuple, et, avec le mot d'aristocrates, jettent sur l'honnête homme qui essaie de leur tenir tête une impopularité dont ils l'accablent. Ce sont là des leçons dont les gouvernemens démocratiques les plus larges, dans les nations et les époques les plus éclairées, trouveront toujours à profiter. Il poursuit sans relâche les sycophantes, c'est le nom dont on nommait à Athènes ces aboyeurs misérables, ces dénonciateurs infâmes, qui donnent les citoyens à déchirer aux citoyens, jetant de préférence en proie aux passions publiques ceux dont ils redoutent le plus la raison ou la vertu. Aussi imposant dans l'accusation que dans l'éloge, il trouve contre les sycophantes des flétrissures presque égales à leur abjection. Il a tracé notamment, à la fin d'un de ses discours, un portrait de cette espèce d'hommes vraiment achevé et ineffaçable. Il a oublié un trait cependant, qui ne se dessinait pas encore : c'est que le sycophante contient en lui le délateur, c'est-à-dire ce qui se se présente de plus triste et de plus odieux dans l'histoire. Le délateur du temps des césars, c'est le sycophante sans la liberté.

Mais que va-t-il mettre à la place des excès qui le scandalisent? Le gouvernement, dit-il, non pas du peuple, mais d'hommes choisis par le peuple, jugés par lui, et en appelant à lui au besoin. Il ajoute seulement ceci, que ces hommes seront « ceux qui ont du loisir et de quoi vivre. » Et par là il n'entend pas exprimer ce fait, que si un homme, sous le poids du travail, n'a pas été libre de penser et de s'instruire, il ne peut pas être appelé aux fonctions du gouvernement; cela n'aurait pas besoin d'être dit. Il est clair qu'il refuse ces fonctions même à celui qui sait et qui pense, s'il n'est pas riche; que ce qu'il veut, c'est le gouvernement des grandes existences, comme on les appelle, l'aristocratie en un mot. Il ne se sert pas de ce mot, il la nomme *la meilleure des démocraties*, par où l'on voit que ces sortes de phrases n'ont pas été inventées de notre

temps; ce n'en est pas moins l'aristocratie, mais une aristocratie libérale. Isocrate ne peut se passer de la liberté; il la suit avec orgueil à travers toute l'histoire d'Athènes; il l'oppose fièrement soit à l'oligarchie oppressive de Lacédémone, soit à l'odieuse domination des trente. L'aristocratie d'Isocrate serait véritablement, suivant l'étymologie, *l'autorité des meilleurs*, soumise à la loi, sage, fraternelle, ayant par-dessus la foule moins encore des droits que des devoirs, et relevant d'elle enfin comme souveraine. C'est une conception qui égalerait nos aspirations les plus hautes, si la considération de la fortune, chose si grossièrement réelle, ne venait se mêler malheureusement à cet idéal.

Isocrate n'est pas un partisan de la royauté, quoiqu'il se mette volontiers en frais d'éloquence pour les rois. Ces rois qui s'élevaient, au milieu de tant de républiques, sur certains points du monde grec, courtisaient les écrivains de la Grèce libre plutôt qu'ils n'en étaient courtisés. Ils demandaient à leur éloquence la renommée, et la payaient magnifiquement. Le roi de Cypre, Nicoclès, sollicitait d'Isocrate un discours, comme cent ans auparavant il aurait sollicité une ode de Pindare. L'orateur écrivit pour lui l'éloge funèbre du roi Évagoras, son père, et une exhortation morale sur les devoirs de la royauté. On peut croire que l'éloge était sincère, car Évagoras, qui s'était affranchi de la domination des Perses et avait soutenu contre eux la lutte avec succès, avait droit d'être célébré par l'orateur qui prêchait avec tant d'éclat la guerre d'Asie. Pour l'exhortation, elle est digne en tous points d'un philosophe, et Isocrate a pu se vanter plus tard à bon droit du langage libéral qu'il avait su parler à un roi. Il veut que le roi de Cypre, pour se faire une obligation de la sagesse et de la vertu, considère *qu'il est insupportable que les méchans commandent aux bons et les fous aux hommes raisonnables*. Le ton de l'orateur est celui d'un Athénien, à qui une monarchie, lors même qu'il lui rend hommage, paraît toujours une étrangeté et une espèce de paradoxe, qui ne l'honore qu'avec défiance et lui fait entendre qu'elle a beaucoup à faire pour se faire pardonner. Si d'une part il est ébloui de l'éclat de la suprême puissance, de l'autre il en étale fortement l'odieux et le péril. *Thésée seul a su y échapper*, et à la manière dont il l'en loue, on voit que c'est une chose extraordinaire à ses yeux, un miracle des temps héroïques dont il n'y a rien à conclure. La seule royauté qui lui agrée est celle des rois de Lacédémone, espèce de consuls héréditaires dont la dignité n'était que le couronnement et comme la décoration de l'aristocratie spartiate.

Mais, vers la fin de sa vie, Isocrate a été en rapport avec un roi d'une tout autre importance que le roi de Cypre. Il a adressé à

Philippe une lettre oratoire qui est un de ses principaux discours. Il écrit cette lettre au moment où vient de se terminer la guerre célèbre par la prise d'Olynthe, et où Athènes a conclu avec le Macédonien cette paix menaçante qui anéantit les Phocéens et qui ouvrit la Grèce à Philippe. Il avait alors quatre-vingt-dix ans. On ne s'étonnera pas qu'il se soit laissé aller à des illusions qui étaient universelles. Jamais une paix ne fut accueillie plus avidement; Démosthène tout le premier la subissait, et n'essayait pas de lutter, du moins ouvertement et hautement, comme il fit plus tard, contre ceux dont l'influence la faisait conclure. On le voit au contraire, dans la cinquième des *Philippiques*, prendre le parti d'une résignation complète et s'employer à faire supporter aux Athéniens jusqu'à ce décret des amphictyons qui déférait au Macédonien la présidence des jeux pythiques, et le consacrait ainsi aux yeux des Grecs. Il pense que tout présentement vaut mieux que de rompre; le moment viendra où l'on pourra reprendre les armes avec avantage : il n'est pas encore venu. Le pacifique Isocrate souhaitait qu'il ne vînt jamais, et il l'espérait de la sagesse de Philippe, conduite par la sienne. Il compte le détourner de toute ambition mauvaise en lui proposant une noble ambition. Qu'il soit non pas le maître des Grecs, mais leur chef librement choisi; qu'il marche à leur tête contre l'Asie, et la famille grecque lui devra à jamais ces bienfaits incomparables, la grandeur au dehors, la concorde dans la liberté au dedans.

Belle morale, et qui fait plaisir à entendre, pour peu qu'on oublie un instant ce que sont les hommes et comment se passent les choses! Isocrate l'oubliait sans peine; il était tout à son thème et à la satisfaction de le bien traiter. Il compte que, ses conseils étant également profitables au roi de Macédoine et à sa patrie, l'un et l'autre également lui en sauront gré. Lui qui se montre toujours si fier de son *Discours panégyrique,* le voilà qui le désavoue en quelque sorte. Il tient pour vide et stérile cette espèce de prédication solennelle qui, allant à tous, ne va par cela même à personne; il n'y a d'utile que les conseils qui s'adressent à un homme unique, également capable de parler et d'agir.

Dix ans auparavant, dans le discours *sur la Paix,* il rassurait déjà les Athéniens sur l'ambition de Philippe, affirmant qu'il n'avait mis la main sur Amphipolis que pour se garder lui-même des entreprises d'Athènes; « mais, dit-il, si nous changeons de conduite et que nous donnions meilleure opinion de nous, *non-seulement il ne touchera pas à notre territoire, mais il sera le premier à nous céder du sien*, pour acquérir l'utile amitié d'Athènes. » A toutes les époques de l'histoire, on voit de ces confiances candides, toujours prêtes aux rapprochemens et aux embrassemens, telles que celles qui promettaient au sénat romain la fidélité de César, ou à la con-

stitution de 91 le concours sincère de la cour. Isocrate continue, dans sa *Lettre à Philippe*, de se porter garant de la loyauté du Macédonien contre les gens malintentionnés qui lui imputent des desseins mauvais. Il est vrai qu'à voir comme il le presse de se garder de tout ce qui pourrait donner lieu à ces bruits fâcheux, on peut penser que lui-même n'est pas sans inquiétude, et qu'il cache ses propres soupçons ingénieusement (car il ne pouvait cesser d'être ingénieux) sous ce qu'il dit des pensées des autres. Néanmoins l'ensemble du discours témoigne assez qu'il espère plus qu'il ne craint, et ne peut croire que Philippe résiste ni à l'attrait de la vraie gloire et de la vraie grandeur, ni à la séduction de sa parole. Huit ans après, Philippe étouffait la Grèce.

On sait que Démosthène, un jour que les amis de la Macédoine, tâchant d'entraîner les Athéniens dans la guerre sacrée, proposaient de consulter l'oracle de Delphes, répondit que *la pythie était philippiste*. Faut-il en dire autant de l'éloquence d'Isocrate? Non certes, si on entend par là qu'il trahissait sa patrie et la conduisait de propos délibéré à la servitude. Au contraire, c'est pour qu'elle échappe à la servitude qu'il pousse son rival à une ambition plus haute et plus pure : c'est pour qu'il renonce à conquérir la Grèce qu'il lui parle de conquérir l'Asie à la tête des Grecs. L'honnête homme se montre dans toutes ses paroles, et cette honnêteté va jusqu'à l'élévation dans la péroraison du discours, lorsqu'il se flatte de n'avoir pas été livré, en le composant, aux seules inspirations de son génie, mais d'avoir écrit sous celle des dieux amis de la Grèce, des dieux qui suggèrent les bonnes pensées et les salutaires conseils. Isocrate n'est que la dupe de Philippe, et c'est trop déjà. Non-seulement cela témoigne contre sa sagacité en politique, mais son honnêteté même, si elle avait eu plus de force et de ressort, l'aurait éloigné d'un tel commerce par une instinctive antipathie. Il n'eût pas traité Philippe comme une nature généreuse, s'il eût été lui-même d'un tempérament plus généreux. Les démarches du barbare, tour à tour insolentes et tortueuses, l'auraient également révolté. Il est clair qu'il lui a manqué

..... Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Il a aimé Philippe lorsque Philippe était, pour un moment il est vrai, l'allié d'Athènes humiliée (1); il l'a admiré, il l'a patronné, il a reçu son argent sans doute, car ce nouveau disciple n'a pas dû récompenser moins libéralement que Nicoclès le maître illustre qui lui adres-

(1) La lettre sur Diodote, qui est censée adressée par Isocrate à Philippe pendant la guerre, est apocryphe comme toutes les autres lettres missives.

sait des leçons et des complimens en si beau style. Les moralités du vieillard ne le gênaient guère; en les écoutant avec respect et en les payant, il achevait d'endormir ces *honnêtes gens* qu'Isocrate représente si bien, et qui ont plus fait pour sa fortune, à ce que j'imagine, que les traîtres qui lui étaient vendus. Cependant Isocrate lui déférait la suprématie sur toute la Grèce, et tout en prenant sa plus grande voix pour lui faire honte d'en devenir le tyran, il lui offrait naïvement d'en être le général et le roi. C'était trop encore une fois, et il n'y a pour Isocrate qu'une excuse, l'âge auquel il a écrit. A quatre-vingt-dix ans, il écrivait encore, il était encore éloquent. C'est déjà chose assez rare; pourrait-on exiger qu'il eût conservé tout entière la faculté de bien voir et de bien sentir?

Mais tandis que je parle d'Isocrate, qui n'a déjà pensé à Démosthène? Je l'ai dit pourtant, la divergence entre l'un et l'autre n'était pas si grande au moment où parlait Isocrate qu'on l'imagine d'après les idées que le nom seul de Démosthène réveille aujourd'hui en nous. On trouverait même telles paroles d'Isocrate contre ces politiques trop clairvoyans qui savent si positivement chacun des pas que Philippe va faire vers l'asservissement de la Grèce, lesquelles semblent imitées de Démosthène. Seulement, tout en raillant les alarmistes qui traçaient d'avance au Macédonien son programme, Démosthène ajoutait : « Pour moi, je le crois volontiers, par tous les dieux, que la grandeur de ses succès l'enivre, et qu'il roule bien des rêves de ce genre dans sa pensée. » Et l'ensemble de la déclamation d'Isocrate contre ceux qui calomnient Philippe, hommes qui, en même temps qu'ils en veulent à lui, sont dans leur cité du parti de l'agitation et du désordre, qui disent que la puissance du Macédonien grandit, non pas pour la Grèce, mais contre elle, et que depuis longtemps déjà il travaille contre tous les Grecs, cette déclamation, il faut l'avouer, enveloppe Démosthène avec tous les orateurs de son parti. Les rhéteurs qui ont mis Démosthène et Isocrate en parallèle, en les prenant seulement par le dehors et l'empreinte différente de leur style, plus élégant ou plus vigoureux, ne peuvent suffisamment nous en rendre compte. Allons au fond, le contraste est entre l'orateur passionné qui réveille Athènes assoupie et le précepteur tranquille qui la berce de son doux parler et lui fait faire de beaux songes.

On ne peut guère douter qu'Isocrate n'ait confondu Démosthène parmi les parleurs publics dont la rhétorique lui semblait si inférieure à ce qu'il appelait sa philosophie. Il apercevait chez lui comme chez les autres, et peut-être n'apercevait-il que cela, les petitesses inséparables d'une parole mêlée aux débats de tous les jours. Au lieu des hauts objets qui sont le texte habituel d'une prédication morale, et qui intéressent dans tous les lieux et dans tous les

temps, il le voyait occupé de ces détails mesquins dont se composent même les grandes affaires, et qui nous rendent souvent aujourd'hui aride et laborieuse une lecture suivie de ses discours. Il le voyait entraîné par la polémique, soit devant les juges, soit même dans l'assemblée du peuple, tantôt à des détours, des chicanes et des contradictions d'avocat, tantôt à ces personnalités violentes et à ces injures grossières qui nous répugnent si fort dans les discours sur l'*ambassade* ou sur la *couronne*. Il le voyait obligé de flatter les passions de la foule, de ménager ses plus fâcheux entêtemens, de sacrifier quelquefois les principes. J'ajoute qu'il jugeait sans doute les torts de conduite et les faiblesses de l'homme avec la sévérité impitoyable de celui qui n'est pas à portée des tentations ni de la faute. Certains traits du *Panathénaïque* contre ceux qui, après avoir dépensé leur patrimoine en débauches, cherchent à refaire leur fortune aux dépens du public, ou ceux qui, pour parler au peuple sur le ton qui lui plaît, le jettent dans toute sorte d'embarras et de misères, peuvent paraître dirigés contre Démosthène quand on lit d'un autre côté dans Eschine : « De citoyen inscrit au rôle des plus imposés (je tourne cela à la française), il devient fabricant de discours, ayant dépensé misérablement son patrimoine... » Isocrate, qui était des premiers parmi ces plus imposés, s'associait probablement à ces mépris; mais, sans rechercher ses sentimens sur la personne du grand orateur, tenons-nous-en à ce qu'il devait penser de son langage. On lit dans la harangue de Démosthène sur la *Liberté des Rhodiens* ces propres paroles : « Pour moi, je crois juste de restaurer la démocratie rhodienne; mais lors même que cela ne serait pas juste, je crois encore qu'il faudrait vous le conseiller. » Combien un tel discours devait choquer le vieil orateur qui avait écrit, quelques années auparavant, un si beau développement sur l'utile inséparable du juste !

Il ne serait pas impossible que dans ce passage Démosthène eût précisément en vue de répondre à Isocrate, ou du moins à quelque orateur adverse qui s'était servi contre lui du brillant lieu-commun d'Isocrate. Et si nous écoutons cette réponse, elle ne nous scandalisera peut-être pas autant qu'on aurait pu s'y attendre d'abord.

« Il y a parmi vous, Athéniens, des hommes qui savent très bien établir les droits des autres sur vous; je n'ai qu'un conseil à leur donner, c'est de tâcher d'établir aussi vos droits sur les autres, s'ils veulent tous les premiers faire approuver leur conduite. Il est absurde en effet qu'ils prétendent vous enseigner votre devoir sans remplir le leur, et le devoir d'un bon citoyen n'est pas de chercher des raisons contre vous, mais pour vous. Car au nom des dieux, je vous prie, d'où vient qu'il ne ne s'est trouvé personne à Byzance pour détourner les Byzantins de surprendre Chalcédoine, qui est au roi, qui a été à vous, mais sur laquelle ils n'ont absolument rien à prétendre,

ou de s'assujettir Sélymbrie, ville autrefois votre alliée, de la faire leur tributaire, et de comprendre son territoire dans le leur, au mépris des serments et des traités qui garantissent son autonomie ; personne pour dissuader Mausole quand il vivait, ou depuis sa mort Artémise, de mettre la main sur Cos, sur Rhodes, et autres villes également grecques, desquelles le roi, seigneur d'Artémise et de Mausole, s'était dessaisi par les traités en faveur des Grecs, et pour lesquelles les Grecs, dans ces temps-là, ont bravé tant de périls et accompli tant d'exploits ? Ou s'il se trouve quelqu'un pour tenir aux uns ou aux autres ce langage, il n'y a personne du moins, à ce qu'il paraît, pour l'écouter. Pour moi, je crois juste de restaurer la démocratie rhodienne, mais lors même que ce ne serait pas juste, je crois encore, quand je vois comment agissent les autres, qu'il faudrait vous le conseiller. Pourquoi? Parce que si tout le monde, Athéniens, prenait d'un commun accord le droit pour règle, il serait honteux de nous refuser seuls à l'observer ; mais quand de tous côtés on prend ses mesures pour pouvoir violer la justice, nous borner à mettre le droit en avant sans nous assurer de quelque chose, ce n'est plus respecter le droit, c'est manquer de résolution. Je vois que les droits se mesurent toujours sur les forces, et je vous en donnerai un exemple connu de vous tous. Il y a deux traités entre les Grecs et le roi, celui qui a été conclu par notre république, et que tout le monde célèbre, ensuite celui des Lacédémoniens, qu'on blâme, comme vous savez. Et le droit établi par ces deux traités n'est pas le même. C'est que pour les particuliers sans doute le droit dépend des lois de la cité, qui assurent aux grands et aux petits une égale justice ; mais dans le droit public de la Grèce, c'est le plus fort qui fait la part du plus faible. Si donc vous avez déjà pour vous une chose, la résolution d'agir suivant le droit, il reste à faire en sorte que vous en ayez aussi le pouvoir. Et vous ne l'aurez que si vous demeurez les patrons de la liberté commune. »

Que cela est vif et entraînant! mais après tout que cela est vrai! Non qu'il ne soit absolument bon d'être juste, mais il arrive dans les affaires humaines que tel parti n'est pas juste absolument et en tout, et c'est au fond tout ce que l'orateur veut dire. Un droit rencontre devant lui, non pas des intérêts seulement, mais un autre droit; celui des traités, par exemple, vient se heurter comme ici à celui de légitime défense. Je ne prends point parti dans le débat auquel se rapporte ce discours : nous n'avons pas aujourd'hui assez de lumières pour le vider ; je parle en général et sous forme d'hypothèse. S'il se présente un de ces conflits entre le droit et le droit où c'est à la conscience des peuples de décider une question souvent délicate, celle de savoir lequel des deux doit prévaloir, et s'il se trouve que c'est le droit inférieur, le droit étroit, qui a le plus de crédit et qui menace d'étouffer l'autre; s'il a des avocats nombreux, autorisés, et qui plaident si bien que la véritable justice, empêtrée dans leurs chicanes, n'a plus d'issue, on peut pardonner à celui qui la défend de perdre patience, et de s'écrier résolûment comme Démosthène : « Je crois que ce que je veux est juste, et

quand ce ne serait pas la justice (ou ce que vous prenez pour elle), je crois qu'il faudrait encore le vouloir. » Ainsi seulement il peut se débarrasser du droit équivoque qui lui fait obstacle, et que son ironie écrase dans la main de ceux qui s'en arment contre lui.

Voilà l'éloquence politique, forte de la connaissance et du sentiment des faits, allant au cœur des difficultés, et serrant de si près ce qu'elle touche qu'il n'est pas possible de lui échapper. L'éloquence littéraire d'Isocrate n'a pas ces prises vigoureuses. Comme elle se tient dans les généralités, on ne dispute pas avec elle en principe, mais à la première occasion on se dérobe. Rien ne l'empêche, mais elle n'empêche rien. Je ne sais s'il faut reprocher à Isocrate d'avoir oublié sa doctrine ou d'en avoir fait bon marché, sur ce que dans son *Panathénaïque*, ayant à parler des violences et des injustices d'Athènes à l'égard des alliés, il les juge d'une façon si particulière : « Ils pensèrent, dit-il, qu'entre deux partis fâcheux il fallait choisir de maltraiter les autres plutôt que d'être eux-mêmes maltraités, et de dominer injustement sur les peuples plutôt que de se laisser asservir injustement par les Lacédémoniens pour échapper à ce reproche. *Et tout ce qu'il y a de gens bien avisés penseraient de même ; quelques moralistes tout au plus, dans leur école, parleraient autrement.* » J'aimerais à voir dans cette dernière phrase un nouvel exemple, et qui ne serait pas des moins piquans, de ce tour de finesse qui relève souvent la sagesse dans la bouche des socratiques. Il ne désavouait pas ainsi, ce semble, il confirmait plutôt les vives protestations de son discours *sur la Paix*. Et on devait se souvenir que, parmi ces quelques moralistes singuliers qui se hasardaient à n'être pas de l'avis de tout le monde, il était le plus considérable et le plus éloquent. Mais quelle explication alléguer pour la façon banale dont il excuse, dans le *Discours panégyrique*, les vengeances odieuses exercées contre Mélos et Scione? Aucune, si l'on ne veut dire, ce que je crois volontiers, que lorsqu'il composait ce discours, qui le faisait illustre, il n'était pas encore entré en possession de cette autorité de conseiller moraliste qu'il prit à partir de là dans sa patrie, et n'en avait pas embrassé les obligations. Cependant on peut remarquer aussi que c'est là ce qui arrive à une morale métaphysique et absolue : elle reste trop souvent, chez ceux mêmes qui la professent, à l'état d'abstraction stérile. Elle n'en est d'ailleurs que mieux goûtée. Le public d'ordinaire accepte simplement, tel qu'on le lui présente, un lieu-commun imposant. Tout le monde peut s'accommoder du lieu-commun, et par cela même il est bien accueilli de tout le monde. Beaucoup applaudissaient dans Athènes quand l'orateur recommandait à Philippe la sagesse et la loyauté. Pourquoi Philippe n'aurait-il pas applaudi lui-même ? Pourquoi n'aurait-il pas été sensible à l'attrait de l'honneur et de l'estime pu-

blique, quand on les lui promettait avec le pouvoir, sauf à faire son choix plus tard, s'il se trouvait qu'il n'y eût pas moyen de tout garder? Ainsi de part et d'autre on était content d'Isocrate, et il plaisait en Macédoine sans rien perdre dans Athènes de ses droits au titre de bon citoyen. Il était comme ces prédicateurs des rois qui font leur cour tout en déclamant contre les vices de la cour; on leur permet de débiter leur morale, on les récompense même pour cela, parce qu'elle n'a pas la prétention de rien changer à ce qui se passe. Il était honoré et honorable, mais il n'allait pas jusqu'aux vraies vertus de l'homme et de l'orateur.

Entre l'auteur de la *Lettre à Philippe* et l'auteur des *Philippiques*, nous ne pouvons hésiter. C'est Isocrate lui-même qui nous a forcé à ce parallèle (qu'il faudrait pouvoir lui épargner) en apportant au Macédonien ses hommages et ses conseils. Jusque-là sa politique restait en dehors et, si l'on veut, au-dessus de la politique des hommes d'état. Il disait aux Grecs : Accordez-vous, aimez-vous, tournez vos forces contre le Perse, l'ennemi commun. Il disait aux Athéniens : Soyez sages et justes. Il célébrait la vieille gloire de sa patrie. C'était un beau rôle, où il n'avait pas plus de rival que d'adversaire. Mais quand il intervient dans une négociation entre Philippe et Athènes, qu'il s'intéresse à cet homme jusqu'à se faire sa caution, et prend parti pour lui jusqu'à lui déférer l'hégémonie; quand il s'inspire à ce point et de cette manière des intérêts et des passions du moment, il ne peut échapper à la comparaison avec celui qui a été en ce même temps l'âme d'Athènes; il n'y peut échapper, et il ne peut non plus la soutenir. La supériorité de Démosthène n'est pas seulement qu'il agit par la parole, mais qu'il agit en grand citoyen. Notre cœur se donne à l'âpre orateur qui n'a pas attendu, pour s'inquiéter et pour s'indigner, que Philippe fût à Chéronée, qui luttait déjà quinze ans auparavant contre la fortune des Macédoniens, et la défiait encore quinze ans après, sans que la force ait pu lui apprendre la servitude, qui ne céda pas même à la gloire d'Alexandre, et ne se laissa pas livrer vivant à Antipater. Il s'est trompé en se flattant qu'on pourrait repousser l'esclavage, il a trop présumé de son pays : cela est vrai, comme il est vrai qu'Isocrate, quand il avoue devant Philippe l'impuissance de la Grèce et d'Athènes, a le malheur d'avoir raison; mais tant de jugement et de prévoyance nous attriste, et nous aimons mieux l'erreur de celui qui fait son devoir et laisse faire aux dieux. Aussi bien, si Athènes a été vaincue, elle a dû à sa résistance de rester grande après la défaite, et de voir un Alexandre se donner de la peine *pour être loué des Athéniens.* La passion est ainsi quelquefois, non pas plus généreuse seulement, mais plus sage que la sagesse. Celle de Démosthène s'échappe en accens sublimes. Le cri fameux : « Vous vous seriez bientôt fait

un autre Philippe, » se représentera toujours à la pensée partout où un homme de cœur, voyant souffrir de l'esclavage un peuple fait pour la liberté, pourra lui reprocher de s'être asservi lui-même par ses fautes. L'admirable serment *par ceux qui sont morts à Marathon* fera toujours la consolation et l'orgueil des vaincus qui n'auront pas failli. Je ne cite que ces traits toujours cités, dont on se souvient dès qu'il est question de Démosthène; mais toute son éloquence produit une impression semblable, et qui fait bien oublier les beaux discours. L'esprit y est aiguisé par le caractère, et la logique renforcée par la volonté. Démosthène admirait, je n'en doute pas, la phrase du vieux maître, et ne prétendait pas l'égaler; mais il trouvait quelque chose de mieux, l'éloquence où il n'y a point de phrase. Démosthène cependant ne ferait aucun tort à Isocrate (il en est trop loin), si celui-ci n'était allé s'adresser à Philippe. C'est le nom de Philippe qui, en amenant celui de Démosthène, diminue le professeur de morale et d'éloquence avec toute sa philosophie et tout son art.

On le voit bien, lui qui impute aux orateurs du peuple d'être jaloux de lui, il est évidemment jaloux d'eux. Il leur envie, je le crois, la domination qu'ils exercent, les acclamations de la foule émue, la poussière qu'ils soulèvent pour ainsi dire. Il souffre de n'avoir pas la hardiesse et la voix, car il semble croire que c'est tout ce qui lui manque pour être de ceux qui sont puissans par la parole. Il voudrait se rapprocher d'eux et compter comme eux dans les grandes crises politiques. Nous au contraire, si nous voulons le voir à son avantage, nous ne le prendrons pas dans ces situations trop fortes pour lui, mais plutôt dans ceux de ses discours où la politique militante, comme nous dirions, tient le moins de place, et où tout le monde est aisément de son parti, parce qu'il n'en a guère d'autre que celui des beaux sentimens. Rappeler sans cesse les peuples et les citoyens à l'amour de la vertu, de la sagesse, de la gloire, de la patrie, lors même que cela ne résout rien des difficultés de chaque jour, c'est pourtant encore une tâche utile, car il est toujours bon d'élever les cœurs. Et si ces nobles impressions ne préservent pas absolument l'orateur lui-même d'une faute, elles peuvent préserver les autres de s'y laisser aller à son exemple. Je ne doute pas que parmi les auditeurs d'Isocrate beaucoup ne se soient défendus de la séduction de la *Lettre à Philippe* par les accens généreux du *Discours panégyrique* ou de l'*Archidame*, et ne se soient fortifiés, pour lui résister, des traits de sa propre éloquence.

Il excelle surtout à célébrer son pays et à remplir les Athéniens de l'idée de la grandeur d'Athènes. Des sages bien sévères se gardent de cet enthousiasme patriotique comme d'une illusion qui peut avoir ses dangers; Isocrate s'y livre avec complaisance, et on ne

peut le lui reprocher, puisque cela ne l'empêche pas d'être un censeur très clairvoyant des faiblesses de sa république. S'il n'échappe pas tout à fait au penchant de son parti pour les choses de Lacédémone, il ne les fait valoir qu'avec mesure, assez seulement pour piquer Athènes et pour assaisonner ainsi les hommages qu'il lui prodigue; mais il ne la sacrifie pas et ne laisse pas l'ombre de Sparte éclipser jamais sa lumière. Il glorifie Athènes, non pas seulement pour être applaudi des Athéniens, mais par une affinité naturelle pour son génie. *Le plus disert des parleurs* (1) peut-il ne pas être épris de la ville où règne la parole, et Athènes n'est-elle pas pour ainsi dire la patrie d'Isocrate plus que d'un autre? Qu'on voie comme son cœur s'épanche là-dessus soit dans le *Discours panégyrique*, soit dans la composition sur l'*Antidosis*. Pour moi, je ne lis pas froidement ces éloges magnifiques et perpétuels de la cité chef-lieu de la Grèce, dont toutes les autres ne sont, suivant lui, que des faubourgs. J'aime l'orateur qui fait cet emploi de son talent, et j'aime son sujet, qui me touche de plus près qu'il ne le semble: non pas seulement en ce sens que tous les hommes civilisés ont part à la gloire d'Athènes, dont ils sont les fils et les héritiers; je veux dire quelque chose de plus. Quand j'écoute ce beau langage d'Isocrate, j'entends qu'il vante une terre également féconde en miracles dans la guerre et dans la paix, siége de l'éloquence, de la philosophie et des arts, rendez-vous des peuples qui y viennent chercher, non tel spectacle ou telle fête extraordinaire, mais un spectacle non interrompu et une fête de tous les jours; école toujours ouverte, dont les moindres disciples sont ailleurs des maîtres. Je l'entends dire que cette terre porte une nation généreuse, dont la politique vise plutôt à ce qui est grand qu'à ce qui serait profitable, et justifie ses ambitions par ses dévouemens; qui est regardée partout comme la protectrice naturelle de la démocratie et de l'égalité dans le monde, et comme la force sur laquelle le faible qu'on menace peut s'appuyer; qui plaît jusque dans ses défauts, et trouve plus de sympathie chez ceux même qui souffrent de ses torts que d'autres n'en obtiennent par certains mérites et certains services. Tout cela ne se rapporte-t-il qu'à Athènes dans ma pensée? J'applaudis, mais en applaudissant suis-je tout à fait neutre et impartial? Non sans doute, et je suis heureux de ne pas l'être et de me sentir si intéressé dans ce que j'admire. Et ravi de l'éclat avec lequel l'orateur traçait, il y a plus de deux mille ans, l'image d'une grande patrie, je lui suis reconnaissant d'une éloquence dont les couleurs toujours vives contentent ou consolent encore, à cette distance, mes affections et mon orgueil.

(1) La Fontaine appelle ainsi Cicéron, mais ces expressions désignent encore mieux Isocrate.

Il est triste qu'un beau sentiment, qui remplit tant de pages dans Isocrate, soit absent de la *Lettre à Philippe*, et qu'Isocrate n'y parle d'Athènes que pour l'effacer devant le Macédonien. Il met d'ailleurs de la délicatesse, comme toujours, dans l'expression de sa pensée; c'est sa pensée même qui n'est pas assez délicate. Le *Panathénaïque*, qui parut sept ans plus tard et qui n'a d'autre sujet que l'éloge d'Athènes, peut être regardé comme un effort de l'orateur pour donner satisfaction à l'amour-propre de ses concitoyens; je doute pourtant qu'il ait réparé l'effet de la *Lettre à Philippe*, car il ne touche pas à ce qui était présent et qui occupait les âmes; il ne fait que reprendre le vieux parallèle d'Athènes et de Lacédémone : or ce n'était pas sur Lacédémone qu'il s'agissait alors de l'emporter. Ce parallèle était bon aux temps du *Discours panégyrique*, quand, rien encore ne s'élevant du dehors qui fût une menace pour la Grèce, les grandes cités grecques avaient seulement la Perse en face d'elles; l'orateur alors pouvait appeler sa patrie, et non pas le Macédonien, à l'honneur de conduire l'Europe contre l'Asie. En un mot, c'est avant Philippe qu'Isocrate est vraiment à son aise dans l'éloge d'Athènes et qu'il y déploie tout l'éclat de son talent. L'effet du *Discours panégyrique,* chef-d'œuvre de sa pleine maturité, paraît avoir été immense; cette ville, que tous ses orateurs célébraient sans cesse, ne s'était jamais entendu célébrer ainsi. Une si brillante parole effaçait les sombres souvenirs du désastre d'Ægos-Potamos et de la domination des trente, car c'est surtout aux heures de tristesse et d'humiliation qu'un peuple aime à se draper dans sa gloire. Tout ce qui s'est dit depuis, pendant des siècles, en l'honneur des Athéniens n'a été que le prolongement et comme l'écho de ce discours. Pareil à ces trésors où sont ramassées et exposées aux regards toutes les richesses des rois d'Asie, il contient le dépôt de tous les titres d'Athènes, présentés dans leur plus beau jour. Et en le lisant, je serais volontiers jaloux; je voudrais que ma patrie, si riche d'ailleurs en éloquence, eût aussi son *Discours panégyrique.* Lorsque des esprits attristés étalent à ses yeux ses abaissemens et ses misères, je voudrais qu'elle pût reporter ses regards avec une juste complaisance sur un portrait d'elle-même où elle se reconnût dans toute sa grandeur. Cependant il ne faut pas se plaindre que, toujours pressée d'aller en avant, elle ait négligé de s'arrêter à contempler la route parcourue. Au moment où Isocrate écrivait, on peut dire que l'histoire était finie pour Athènes libre, et sa belle composition fut comme l'oraison funèbre de sa république, qui s'ensevelissait dans son passé. Ceux qui vivent et qui ne sentent pas que l'avenir leur manque n'ont pas besoin de se réfugier ainsi dans leurs souvenirs.

II.

J'ai fini d'étudier la pensée et le caractère d'Isocrate : j'ai marqué franchement ce qui manque à l'une et à l'autre en force et en profondeur, si franchement qu'on estimera peut-être que j'ai mis trop d'importance à cette étude et que je pouvais ne pas chercher dans ce brillant parleur autre chose que son bien dire ; mais il n'aurait pas conquis par les seules ressources d'un art consommé tant de sympathie et d'admiration. C'est bien l'homme qu'on goûtait en lui, et c'est l'homme que je devais d'abord faire connaître. Ses traits principaux sont la sagesse et la finesse de l'esprit, avec la noblesse des sentimens, mais, à côté de ces mérites, une trop grande satisfaction de les trouver en soi et un trop grand dédain de ce vulgaire qu'on ne croit pas fait pour y atteindre : non pas le dédain puissant de certains génies, qui le prennent de très haut avec la foule, mais qui l'enlèvent par la grandeur de leur âme et de leurs idées, sorte de séducteurs qui subjuguent en méprisant, parce qu'ils ont la passion et la force. C'est plutôt une distinction circonspecte, qui ne se commet pas avec les ignorans et les grossiers, mais qui aussi n'agit pas sur eux. Je doute que jamais femme du peuple se soit arrêtée dans la rue pour le voir passer, et l'ait montré du doigt en disant : Voilà Isocrate, comme on le raconte de Démosthène. Son talent s'adresse plutôt, je l'ai dit, aux *honnêtes gens*, à ceux qui ont de l'éducation et des loisirs ; lui-même se vante d'avoir principalement des riches pour disciples. Sa morale et sa politique sont avant tout une morale et une politique de bon ton. Il se fait honneur de sentir le prix de ce qui n'est plus, de saisir le faible de ce qui est, de n'avoir pas d'illusions sur l'avenir. Il a les dégoûts d'un homme heureux et glorieux, et les timidités d'un vieillard aimable, mais sans énergie. Il est mécontent et optimiste tout à la fois, mécontent par une susceptibilité que tout offense, optimiste par une vanité qui ne doute pas que tout n'aille à merveille, dès qu'il sera écouté et applaudi. C'est ainsi qu'il se laisse séduire à Philippe, ou qu'il s'abandonne à de beaux lieux-communs qui endorment en lui le sens de la réalité. Voilà les petits côtés de la délicatesse d'Isocrate ; mais elle se relève quand elle se marque par le respect et l'amour de tous les bons sentimens, par l'habitude de la modération, par une juste aversion pour les brouillons et les méchans, par une égale antipathie pour la force brutale des tyrans et pour les brutales passions des populaces, par l'éloignement des superstitions, par un attachement fidèle à ce qu'il appelle la philosophie, comprenant sous ce mot le double bienfait de la pensée qui éclaire et de la parole qui charme et qui touche, enfin par la faculté d'admiration

qui est le plus beau don de son génie et ce vif sentiment des grandeurs de la patrie, où nous nous complaisons encore avec lui. Et de quelque distance que Démosthène dépasse Isocrate, Démosthène pourtant, je le crois, n'entendait pas sans respect, et peut-être même sans envie, cette éloquence sereine, libre de toute précipitation et de tout hasard, qui choisit ses pensées comme ses paroles, qui n'a jamais à se prêter aux sentimens déplaisans, qui n'abaisse jamais ni soi ni ceux qui l'écoutent, qui ne se nourrit que de nobles idées, et ne présente ainsi à l'esprit humain qu'une belle image de lui-même.

La critique ne sépare pas aujourd'hui la forme du fond, et analyser le talent d'Isocrate, c'est reprendre l'étude de sa personne sous un autre aspect. Son discours sera noble comme ses sentimens et ses goûts, et il manquera de force comme son caractère. Son éloquence représentera les beaux côtés de son âme, et sa rhétorique en trahira les deux faiblesses : la timidité et la vanité. Je crains bien que l'analyse de son talent ne paraisse froide, venant après de plus grands objets; mais ce que je me suis proposé d'étudier, c'est Isocrate, et ce qui domine après tout dans Isocrate, c'est le maître en l'art du discours. Cette étude ne serait pas sincère, si je m'oubliais à contempler Athènes, sa gloire et sa chute, le deuil de la liberté, les pensées que tout ce passé nous suggère, et si je négligeais ce qui est plus proprement mon sujet. Et pourquoi penserais-je qu'on ne puisse s'intéresser encore à ces détails? Le nombre est-il si petit de ceux qui aiment les choses littéraires, qui sont sensibles à une composition savante, à un tour heureux, qui se plaisent à pénétrer les secrets d'un maître, à démêler ce qui est bon, ce qui est mauvais, et le pourquoi de tout cela? On a peu de temps, je le sais, mais pourtant les sociétés les plus affairées, et dont la vie n'est qu'un tourbillon, trouvent du temps pour les jouissances des arts et prétendent là-dessus aux délicatesses les plus raffinées. Le style aussi est un art; dédaignerait-on seulement celui-là? Et quand on se montre si curieux en fait de dessins ou de ciselures, n'aurait-on qu'indifférence pour les belles phrases et les discours achevés? Isocrate est un grand artiste; Courier s'écrie quelque part : « Quel merveilleux écrivain que cet Isocrate! Nul n'a su mieux son métier. » Mais on aurait pu lui dire comme à l'amant de Laïs : « Tu ne possèdes pas l'art, l'art te possède. » Il a l'intempérance de la parole, vice originel et indélébile de l'esprit grec, qui se fait sentir jusque dans ses œuvres les plus sérieuses et les plus fortes, et y trahit ce je ne sais quoi de léger, de mensonger et de vide, qu'on lui a reproché dans tous les temps. Il joue avec l'éloquence, et ce qui frappe tout d'abord est la forme purement factice de la plupart de ses œuvres. Sa lettre oratoire à Philippe est la seule qui se donne pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour

une composition faite à loisir. Toutes les autres sont autant de harangues fictives, placées même quelquefois dans une autre bouche que la sienne. Parmi ces fictions, il y en a de bien étranges. Voici un discours où il suppose une accusation imaginaire, une accusation capitale intentée contre lui ; il se défend, et en se défendant il s'attendrit, puis il se relève et défie la mort avec courage. On croirait entendre Socrate ; seulement il n'y a ni accusation, ni péril. Telles étaient les scènes qu'on proposait à ce public d'Athènes et qui étaient applaudies ; tels étaient les effets de théâtre qui entouraient l'expression des sentimens les plus sérieux et les plus touchans.

Ce même discours est précédé d'un préambule curieux ; on y voit que ces œuvres oratoires, si soigneusement élaborées, se produisaient dans des séances publiques où d'habiles lecteurs les faisaient valoir : « Je prie ceux qui se chargeront de le lire de le débiter comme un ouvrage qui contient des élémens divers et d'un style approprié aux différens sujets qui y sont traités. Je les engage à porter toute leur attention sur ce qui va être dit plutôt que sur ce qui a été dit tout à l'heure, surtout à ne pas vouloir absolument le lire tout d'un trait, mais à le ménager de façon qu'ils ne fatiguent pas l'attention des auditeurs. C'est en suivant ces recommandations que vous pourrez bien voir si nous n'avons pas trop perdu de notre talent. »

Ces vanités, ces coquetteries de rhéteur, n'ont pu manquer d'être relevées, même de son temps. On comptait les années qu'Isocrate employait à faire un discours, comme on compte les heures qu'une femme met à sa toilette : on assurait que cette fameuse *harangue panégyrique*, qui est un écrit de cinquante pages, lui avait coûté dix ans. Et cela n'empêchait pas qu'on ne crût y apercevoir des maladresses et y trouver l'auteur pris dans ses propres artifices : « Isocrate, en son *Discours panégyrique*, est tombé, je ne sais comment, dans une faute d'écolier, par l'ambition de ne vouloir parler de rien que sur le ton de l'amplification. L'objet de ce discours est de faire voir qu'Athènes a rendu plus de services à la Grèce que Lacédémone, et voici par où il débute : *Puisque telle est la vertu de l'éloquence qu'elle peut rendre petit ce qui est grand, et donner à ce qui est petit de la grandeur, parler de choses anciennes avec nouveauté et donner à des choses nouvelles une couleur ancienne*. Est-ce ainsi, peut-on lui dire, ô Isocrate, que tu vas changer la position de Lacédémone et d'Athènes ? En vérité, cet éloge de l'éloquence n'est là que comme un avertissement préalable à ceux qui l'écoutent de ne pas le croire. » Ainsi parle l'auteur du livre du *Sublime*, et Fénelon, qui avait été frappé de cette critique en la lisant dans la traduction de Boileau, s'en est souvenu et l'a répétée. Il faut reconnaître pourtant qu'elle n'est pas juste, car l'orateur, qui parlait

devant les Athéniens en l'honneur d'Athènes, n'avait pas à craindre qu'on ne le crût pas, et de ce côté ne courait nul risque. Il n'a pas peur qu'on lui dise : Mais non, Athènes n'est pas une si grande cité, et les choses qu'elle a faites ne sont pas de si grandes choses que vous prétendez nous le faire croire. Il sait donc bien ce qu'il fait, et ce n'est pas par inadvertance qu'il s'écarte de la règle ordinaire, d'être modeste dans l'exorde. « Je vois que d'ordinaire on s'attache à se concilier les auditeurs et à demander grâce pour ce qu'on va dire, en alléguant qu'on n'a pas eu assez de temps pour se préparer, ou qu'il est trop difficile de trouver des paroles qui égalent la grandeur du sujet. Pour moi, si je ne fais un discours digne de ma réputation, et non pas seulement du temps qu'il a coûté, mais de tout celui que j'ai vécu, je ne veux point d'indulgence, et consens à être un objet de risée et de mépris, car je mériterai tous les affronts, si je m'avise, sans avoir aucun avantage sur les autres, de faire de si magnifiques promesses... » Il a compris que, dans le genre laudatif, il s'agit d'éblouir, et que c'est un moyen d'éblouir que de se vanter. Arrivé à la fin, il corrige de la manière la plus heureuse cette vanterie : « Je ne suis plus, dit-il, dans la même pensée que lorsque j'ai commencé mon discours. Je croyais alors que je pourrais parler d'une manière digne de mon sujet : je vois maintenant que je n'en puis égaler la grandeur, et ce que j'avais dans la pensée m'échappe en grande partie, » de sorte qu'après avoir donné dès l'abord un élan à l'imagination par ses promesses, il l'emporte bien plus loin encore en confessant qu'il ne peut pas les remplir. Il n'y a donc point ici de maladresse, et Isocrate n'est pas un écolier; c'est un maître, un maître consommé dans son art, mais aussi très préoccupé d'en faire montre et aspirant surtout à étonner ses auditeurs.

Il lui est arrivé, dans cette disposition, d'être infidèle au rôle même de moraliste, qui est son honneur, et l'illustre *sophiste* a mérité quelquefois d'être appelé ainsi dans le sens fâcheux que nous attachons aujourd'hui à ce terme. Je pourrais citer tel passage dans lequel il se contredit ou contredit la vérité manifeste, et malheureusement il ne se montre pas embarrassé pour cela; au contraire, il est plein d'aisance et satisfait de lui-même, car il sent qu'il n'y a que lui qui puisse s'en tirer si bien. Il était tout à l'heure le fils de Socrate et le frère aîné de Platon; il n'est plus que l'élève de Gorgias. Et cependant il n'y a pas deux Isocrates, mais un seul. L'observateur pénétrant, le sage précepteur des peuples, le citoyen touché, et l'artiste minutieux, vaniteux, c'est le même homme. Un même discours fournit au besoin des exemples de sérieuse éloquence et de rhétorique frivole, et Isocrate n'en a pas où ne se retrouvent l'une et l'autre. Cela se concilie dans l'esprit humain, et plus vo-

lontiers encore dans l'esprit grec, essentiellement philosophe et essentiellement sophiste, capable de ce que l'art a de plus petit comme de ce qu'il a de plus grand.

Parcourons le champ de ce talent, dont nous venons de marquer les bornes. Isocrate est un excellent logicien, autrement serait-il un orateur? Partout, mais surtout chez les Grecs, ces deux choses sont inséparables; *logique* et *parole* ne font qu'un pour eux. Cette logique n'est pas serrée comme celle d'un Démosthène ou même d'un Lysias; mais quoi! il n'a pas à combattre et à s'escrimer comme eux. Zénon, plus tard, comparait l'éloquence à la main ouverte et la dialectique au poing fermé : l'image n'était pas parfaitement juste, car l'éloquence de Démosthène ou de Pascal assène de terribles coups; mais l'image est bonne pour exprimer la différence entre l'éloquence qui lutte contre un adversaire et celle qui fait la leçon à des admirateurs. Celle-ci peut ouvrir la main et la déployer avec toute sorte de grâces. Voilà l'argumentation d'Isocrate, déliée, consommée, triomphante, mais qui triomphe à loisir, et qui pèse les raisons dans une balance si fine, qu'on n'est pas moins attentif à la délicatesse de la balance qu'au poids des raisons.

Pour la passion, elle est tout à fait absente. M. Villemain dans une étude sur Grégoire de Nazianze, voulant caractériser à la fois la riche élégance de ses discours et la sainte chaleur de son âme, a dit qu'il lui semble, *s'il est permis de mêler deux termes contraires, un Isocrate passionné*, et certes jamais l'illustre écrivain n'a trouvé une alliance de mots plus neuve et plus imprévue. Isocrate passionné! Rien n'est si loin de la passion que cette éloquence d'un vieillard qui semble n'avoir jamais été jeune. Mais où manque la passion, y a-t-il un orateur? Il y a l'orateur qui ne prétend point passionner; celui-là n'a pas besoin de se passionner lui-même. Je ne voudrais pas élever Isocrate jusqu'à Pindare : il s'en faut bien qu'il ait cet éclat d'imagination et ce vigoureux coup d'aile; mais le pathétique ne se trouve guère plus chez l'un que chez l'autre, et sans pathétique Pindare est un poëte, comme Isocrate un orateur. Tous deux sont amoureux de leur art, ainsi que des beaux objets dont l'art s'inspire, et jaloux d'égaler ce qu'ils ont conçu par la magnificence de leur langage. Rien d'ailleurs qui les émeuve beaucoup en dehors de leurs idées et qui trouble la *placidité* de leur génie. Celui de Pindare est le plus haut; tous deux atteignent à la beauté qu'ils poursuivent, et excellent, chacun dans sa mesure, à en faire passer en nous l'impression. Ils ne nous troublent pas, ils nous émerveillent; c'est par où se marque leur puissance. Elle agit moins sur le fond de notre nature que sur nos sens ou sur l'imagination, qu'on pourrait appeler les sens de l'âme; elle ne nous atteint pas, qu'on

souffre l'expression, jusqu'à la moelle; elle est par là plus fugitive, et a de la peine à se conserver tout entière après les siècles écoulés; mais dans le présent elle a été extraordinaire, et nous la retrouvons nous-mêmes à mesure que nous réussissons par l'étude à nous rapprocher des contemporains.

Mais à défaut des sentimens violens, il en est d'autres, doux et nobles à la fois, dont l'éloquence d'Isocrate est heureusement pénétrée; on y respire un air large et pur; on jouit d'être en communication avec une belle âme et une intelligence élevée, et en accord avec elle; on goûte le plaisir de bien penser, de bien vouloir, celui d'aimer et d'admirer. Un orateur n'est pas froid qui sait faire sentir tout cela. Seulement il est bien plein de lui, et en traçant avec amour ces tableaux qui nous charment, il n'est pas moins occupé de nous faire admirer le peintre que le modèle. Ce n'est pas d'ailleurs un trait qui lui soit propre; tous ces *loueurs* illustres, qui célèbrent si bien leurs héros, ne se célèbrent pas moins bien eux-mêmes. Voyez Pindare et Malherbe, et, s'il faut citer un orateur, voyez Cicéron. Isocrate est le moins superbe sans être le plus modeste; il a moins d'orgueil, on l'a vu déjà, que de coquetterie et de vanité.

Quant à ce que les rhétoriques appellent la *disposition* et la langue vulgaire la *composition* du discours, l'art d'Isocrate s'y montre savant jusqu'à l'excès. Il ne laisse rien au hasard, et se rend compte de tous ses mouvemens; bien plus, il nous en rend compte à nous-mêmes. Il nous dit sans cesse :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Il a des préparations, non-seulement pour parler, mais pour se taire. Les préambules occupent quelquefois la plus grande partie de son discours. Shakspeare a dit un mot qui semble trancher d'un seul coup toute cette rhétorique des exordes : « A quoi sert que le pont soit de beaucoup plus large que la rivière (1)? » Disons pourtant qu'à la vérité le mot est sans réplique s'il s'agit de passer la rivière pour joindre l'ennemi et pour le battre; mais si on n'a pas affaire de la passer, si le pont n'est qu'une décoration bâtie pour une fête, on peut s'amuser à lui donner des proportions plus imposantes qu'il n'est besoin; c'est le cas du discours d'apparat, ou, comme l'appelaient les Grecs, *épidictique*.

C'est au style que viennent aboutir toutes les ressources de la rhétorique, et c'est pour son style qu'Isocrate a été surtout admiré. Il n'y a pas d'écolier qui n'en sente facilement les mérites, il n'y en

(1) What need the bridge much broader than the flood?

(*Much ado about nothing*, — *Beaucoup de bruit pour rien*), à la fin de la scène première.

a pas non plus qui n'en démêle et n'en juge sévèrement les défauts, car ils sautent aux yeux; c'est en un mot l'art poussé jusqu'à l'apprêt. A force d'élégance, il est affecté; à force de régularité, il est monotone; sa personne et son art sont tellement empreints dans son éloquence qu'il ne saurait faire illusion quand il veut parler au nom d'un autre. Ses agrémens ont été comparés au fard, aux parfums, par des images prises de la toilette des femmes; il donne trop aux ajustemens, aux draperies, et sa démarche ressemble à celle des acteurs tragiques qui employaient le cothurne, le masque et les longues robes pour être plus grands. Mais ce que peut-être on oublie trop quand on parle de la rhétorique d'Isocrate, c'est combien cette rhétorique des beaux temps d'Athènes est franche encore et étrangère à tout le faux luxe qui blesse ailleurs. Ainsi on a souvent comparé Fléchier au rhéteur grec, sans remarquer que celui-ci a le goût bien autrement pur et sain. Vous chercheriez en vain dans Isocrate ces hypotyposes, comme on les appelle, ces descriptions factices où on peint dans les moindres détails, et avec la dernière précision, des choses que l'imagination vraie ne conçoit qu'en gros et dans leur ensemble : « A ces cris, Jérusalem redouble ses pleurs..... » et le reste. Il ne procède pas par exclamations et par apostrophes. Ses fictions, avouées pour telles, ne sont pas des mensonges. Il ne se livre pas d'un air sérieux à ce faux pathétique qui semble une parodie du véritable : « Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs... » J'avoue que cette espèce d'art impatiente, mais ce n'est pas là de l'Isocrate, pas plus que les odes dites pindariques ne sont du Pindare. Bien des personnes sont surprises quand elles apprennent qu'on ne trouve pas une seule fois dans Pindare : que vois-je! ou : qu'entends-je! ni tout l'appareil des exclamations de même famille (1); mais Pindare est Grec, c'est-à-dire tout à fait naturel et familier dans son sublime, et de même Isocrate, dans sa plus grande parure, a toujours un ton juste, un parler humain, quelque

(1) Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre?

Et quinze vers plus loin :

Mais quel souffle divin m'enflamme?

Et encore :

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés?

(J.-B. Rousseau, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*)

chose enfin qui peut et qui doit s'appeler simplicité. Je craindrais même plutôt que cette simplicité ne parût souvent trop nue, car notre goût a contracté des habitudes de luxe dans le commerce des littératures plus avancées.

Isocrate a bien de l'esprit, qu'il est difficile de faire apprécier par des traits détachés, car dans cette haute antiquité l'esprit n'a pas beaucoup de saillie; mais quand on suit le fond uni de la pensée, on est sensible à tous les traits ingénieux qui la relèvent. C'est une antithèse lumineuse, c'est une image discrète et sobre, et qui fait d'autant plus d'effet, naissant de la suite du discours, comme la fleur sort de la tige. Je ne dirai pas qu'il atteigne à la grâce, chose légère et ailée; il y touche cependant, si je ne me trompe, dans un passage de l'*Éloge d'Hélène* que je veux citer :

« La beauté est ce qu'il y a de plus auguste, de plus digne d'honneur, de plus divin dans le monde. Il est aisé de reconnaître tout ce qu'elle vaut. Qu'on trouve quelque part la valeur, la sagesse ou la justice, on concevra qu'il puisse y avoir bien des choses plus admirées que chacun de ces mérites pris à part; mais là où manque la beauté, rien n'a de prix; on n'a que dédain pour tout ce qu'elle n'a pas marqué de son caractère, et la vertu même n'est si en honneur que parce qu'elle est la beauté morale. On peut voir encore combien la beauté est supérieure à tout le reste par les sentimens qu'elle nous inspire. Les autres objets dont nous pouvons avoir besoin, nous ne nous en soucions que pour les posséder, et nous ne sentons rien de plus à leur égard; mais ce qui est beau fait naître en nous l'amour, dont la force est autant au-dessus de la réflexion que la beauté même est au-dessus de tout. D'ordinaire la supériorité nous rend jaloux, soit celle de l'intelligence, soit toute autre, si ceux en qui elle éclate ne nous ramènent à force de bienfaits, et ne nous contraignent à leur être reconnaissans; mais ceux qui ont la beauté se concilient notre affection dès la première vue, ils sont pour nous comme des dieux que nous ne nous lassons pas de servir; il nous est plus doux de leur obéir que de commander aux autres, et nous leur savons plus de gré d'ordonner sans cesse que de ne rien exiger. Nous méprisons ceux qui courtisent toute autre puissance, nous les appelons des flatteurs; mais ceux qui servent la beauté, on les estime, on dit qu'ils savent aimer et méditer. Enfin tel est le pieux respect que nous portons à cette essence divine, que si celui qui a reçu la beauté la prostitue et fait un usage indigne de ses charmes, nous le méprisons plus que ceux-là mêmes qui outragent la pudeur d'autrui, tandis que, s'il conserve religieusement la fleur de sa jeunesse comme chose sacrée et à jamais interdite aux profanes, nous l'honorons à toujours, au même titre que ceux qui ont fait quelque chose pour la patrie. »

Cette page brillante est curieuse à plus d'un titre pour les modernes; ils reconnaissent tout l'esprit de la Grèce païenne dans une telle apothéose de la beauté ; j'ajoute qu'ils y aperçoivent l'amour

et la pudeur sous des aspects étranges. Le mélange de l'abstraction et de l'imagination, le sentiment religieux sous l'attrait des sens, la transformation de la vertu même en beauté par un procédé logique dont la subtilité fait hésiter l'esprit, qui ne sait s'il est dupe d'un jeu de mots ou s'il découvre une vérité, tout cela fait penser à Platon et au *Banquet;* mais le style aussi fait souvenir de ce modèle, et en paraît inspiré.

La phrase d'Isocrate se recommande plus encore cependant par la période que par l'image; elle est ce qui tient le plus de place dans son art, et ce qui faisait la principale nouveauté de son talent. La période est née de ce que les rhétoriques appellent le *développement,* car je ne veux pas me servir du mot d'amplification, qui a été déshonoré. Le développement est aussi fécond que l'amplification est stérile; il ne multiplie pas seulement les mots, il ouvre une idée et lui fait produire tout ce qu'elle contient en elle, et qui ne paraissait pas d'abord. Seulement cette abondance même n'apporterait que confusion, si elle n'était pas ordonnée; il faut que les détails se distribuent en groupes distincts, dont chacun ait comme un centre vers lequel l'esprit soit ramené par la marche même de la phrase. Voilà ce que fait la période. Le mouvement général de la pensée dans le discours tout entier se compose de la suite des mouvemens moins étendus qu'elle accomplit successivement dans l'enceinte de chaque période, comme la terre achève une révolution sur elle-même à chaque pas qu'elle fait dans l'orbite qu'elle décrit autour du soleil. Le *nombre* est inséparable de la période; naturellement tout mouvement large se cadence; la parole solennelle devient d'elle-même un chant. Et comme Isocrate a passé tous les orateurs dans l'éloquence d'apparat, il est aussi le premier par le *nombre,* et c'est toujours à lui qu'on en rapporte l'honneur. Sa phrase rassemble dans la plus heureuse harmonie la magnificence du mètre poétique et le mouvement libre et naturel du discours. On pourrait lui appliquer les expressions célèbres de Montaigne sur la « sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie. » Telle période d'Isocrate se faisait applaudir comme de beaux vers, et se gravait de même dans les mémoires; mais ni les beaux vers, ni même les belles périodes ne peuvent véritablement se traduire, et je ne puis qu'indiquer, en exemple de ces développemens où le discours est comme une belle rivière qui coule à pleins bords, le passage du *Discours panégyrique* qui embrasse la seconde guerre médique, morceau triomphant, qui éclipsa absolument, quand il parut, le *Discours funèbre,* jusque-là fameux, de Lysias. Ce sont là des phrases dont les Athéniens s'enivraient, non pas seulement, comme disait Socrate, parce qu'ils y étaient loués, mais parce qu'elles sont magnifiques. L'auteur, eni-

vré lui-même, trouvait qu'en comparaison de sa manière, celle des orateurs ordinaires était bien petite, et Denys n'a pas assez d'expressions pour célébrer la grandeur, la dignité, la majesté de ce style, et cette élévation merveilleuse du ton, « qui est celle d'une langue de demi-dieux plutôt que d'hommes. » Nous ne mesurerons pas notre admiration sur celle du rhéteur d'Halicarnasse, car son goût, qu'on pourrait appeler un goût de sens commun, est court et superficiel sans être faux, et s'arrête souvent à l'apparence; mais nous reconnaîtrons avec Platon, dans l'élocution d'Isocrate, quelque chose d'imposant qui le distingue des orateurs d'avant lui, et qui frappe aujourd'hui encore. Et, comme Platon, nous en rapporterons l'honneur à la philosophie et aux idées générales. C'est là que le développement oratoire a ses racines, et sans elle l'éloquence d'apparat demeure pauvre. Si on relit ces pages d'Isocrate, on verra tout de suite que les pensées générales, les sentences, en font les principales beautés, et qu'elles agrandissent tout ce qu'il touche. Thucydide avait trouvé ce secret, qui restait comme enveloppé dans l'originalité laborieuse de son génie et dans la subtilité d'une analyse où Socrate n'avait pas encore porté sa lumière; le talent souple d'Isocrate le dégage et le livre à tous ceux qui cultiveront l'art désormais. Quand Cicéron élargit tout à coup le champ de l'éloquence romaine en apportant l'esprit philosophique dans l'art oratoire, quand il prononça *qu'il n'y a pas de pleine éloquence sans philosophie,* il fit précisément ce qu'avait fait à Athènes l'orateur élève de Socrate.

On n'apprécie bien en effet tout ce que vaut l'art d'Isocrate que si on ne le considère pas seulement en lui-même, mais dans ceux qu'il a formés. Il est le maître de tout ce qu'il y a eu d'orateurs après lui dans Athènes; son école, disait-on, est le *cheval de Troie,* d'où sont sortis tous les *héros* de l'éloquence grecque. Si on compare les faiseurs de discours de l'âge précédent, les Antiphon, les Andocide, les Lysias même, aux orateurs qui ont brillé dans la lutte contre la Macédoine, tous jeunes par rapport à Isocrate, et qui ont ressenti son influence, on voit combien ces derniers ont le développement plus abondant et la phrase plus riche. C'est surtout dans l'éloquence d'apparat que ce rapprochement a de l'intérêt; il nous en reste aujourd'hui deux monumens, les deux *Discours funèbres* de Démosthène et d'Hypéride. Celui de Démosthène pour les morts de Chéronée n'a pas paru répondre à ce qu'attend l'imagination émue par ces deux noms, et cela a suffi pour déclarer qu'il n'était pas authentique; mais ce n'est pas toujours au moment même où un événement s'accomplit qu'il inspire tout ce qu'il pourrait inspirer, surtout quand les esprits sont abattus sous le premier coup d'un désastre. Le même orgueil qui s'épancherait avec complai-

sance sur une victoire craint d'appuyer sur une défaite et de lui donner trop de retentissement et d'éclat. Et ici ce n'est pas seulement Athènes, c'est l'orateur qui était vaincu, à qui la liberté était ôtée, et qui, dans cet accomplissement d'un devoir public, contraint et compromis, devait refouler presque tout ce dont son âme était pleine, et s'effacer plutôt que se déployer. Est-ce au lendemain de Waterloo qu'on aurait dignement célébré l'héroïsme de cette journée? Quoi qui puisse manquer à ce discours, on est tenté de croire, avec M. Villemain, qu'on y reconnaît parfois Démosthène; mais on n'en est pas assez assuré pour qu'il importe d'y rechercher les traces de l'art d'Isocrate, qu'il serait aisé d'y suivre en effet.

Allons plutôt à ce discours d'Hypéride, magnifique découverte qui date d'hier, dont le sujet est l'éloge des morts de la guerre lamiaque et de Léosthène, leur chef (1). On est à quinze ans de Chéronée. Philippe est mort, Alexandre est mort, et leur héritier, Antipater, vient d'être vaincu. Dans un discours bref et rapide, car ces discours, réellement prononcés dans la solennité des funérailles, ne comportaient pas les pompeuses lenteurs des compositions isocratiques, l'orateur célèbre cette victoire, par laquelle Athènes est affranchie et vengée :

« Jamais hommes dans les temps passés n'ont combattu ni pour une cause plus noble, ni contre des adversaires plus puissans, ni avec des ressources plus faibles; ils pensaient que c'est la vertu qui est la force, que c'est le courage qui fait une grande armée plutôt que le nombre des soldats. Ainsi ils nous ont fait présent à tous de la liberté, et ils ont consacré leur gloire à la patrie comme une couronne immortelle. Mais il convient de nous demander ce qui serait arrivé s'ils n'avaient pas réussi. N'est-ce pas que le monde entier appartiendrait à un maître unique, que son caprice serait une loi à laquelle la Grèce devrait forcément obéir, qu'enfin l'insolence macédonienne prévaudrait partout sur la justice impuissante, de sorte que ni les femmes, ni les filles, ni les jeunes garçons n'échapperaient nulle part aux outrages?... Plus donc étaient terribles les maux auxquels nous devions nous attendre, plus nous devons rendre d'honneurs à ceux qui sont morts, car jamais guerre n'a mis plus en lumière la valeur des hommes que celle qui vient d'avoir lieu, où il fallait tous les jours se mettre en bataille, où on a livré plus de combats, dans l'espace d'une campagne, que tous les combattans des temps passés n'ont jamais reçu de blessures, où on a supporté si courageusement tant d'intempéries, tant de privations extrêmes, que la parole aurait peine à exprimer. Celui donc qui a déterminé ses concitoyens à soutenir sans flé-

(1) Publié par M. Babington à Cambridge, d'après un papyrus du *British Museum*, 1858. M. Dehèque a donné la première édition française de ce même texte, et en même temps qu'il le publiait, il l'a traduit. Il fallait la découverte de ces textes nouveaux pour qu'il y eût quelque chose à ajouter ici à l'*Essai sur l'Oraison funèbre* de M. Villemain.

chir de telles épreuves (et c'est Léosthène), ceux qui se sont montrés les dignes compagnons d'un tel général, ne sont-ils pas heureux d'avoir déployé tant de vertu plutôt que malheureux d'avoir laissé échapper la vie, puisqu'en sacrifiant un corps mortel ils ont acquis une gloire immortelle, et que par leur valeur ils ont assuré la liberté de tous les Grecs? Oui, le brave fait le bonheur universel avec le sien propre. Le bonheur en effet, c'est de n'obéir pas à la menace d'un homme, mais à la voix seule de la loi; c'est que des hommes libres n'aient pas à craindre d'être accusés, mais seulement d'être convaincus; c'est que la sûreté de chacun ne dépende pas de ceux qui flattent les maîtres et qui calomnient leurs concitoyens, mais qu'elle soit placée sous la protection des lois. Voilà en vue de quels avantages ceux dont nous parlons, acceptant épreuves sur épreuves, et par leur péril d'un jour affranchissant à jamais des craintes de l'avenir leur patrie et la Grèce, ont donné leur vie pour que nous vivions avec honneur. »

Certes la brillante éloquence d'Isocrate est loin de cette vivacité enflammée, et on peut croire qu'il n'aurait jamais fait le discours d'Hypéride; mais on doit dire aussi qu'Hypéride n'aurait pas écrit ce discours sans lui. C'est dans Isocrate qu'il avait appris à employer le ton large et les hauts enseignemens de la prédication morale, puis les accumulations, les oppositions, les effets de la période et du nombre, en un mot l'art, qui permet seul à une nature éloquente d'atteindre à toute sa puissance et de remplir l'idée du beau.

Mais aucun talent ne relève plus évidemment d'Isocrate que celui de Cicéron. Cicéron est aussi un maître en beau langage, et de plus c'est un orateur. Il a enseigné à son pays la prose élevée; il a délié la langue des parleurs romains; il leur a appris leur art, que jusqu'à lui leurs plus heureux génies ignoraient : il rappelle par tous ces côtés l'auteur du *Discours panégyrique*. Seulement celui-ci, poursuivi par la conscience importune d'un je ne sais quoi qui lui interdit l'éloquence réelle, accuse sans cesse sa timidité ou la faiblesse de ses organes; l'autre a la voix qui enlève les foules et l'élan hardi qui livre les grands combats; il est pour Rome un Isocrate et un Démosthène tout ensemble : moins grand que Démosthène, il semble bien au-dessus d'Isocrate. Il a la passion, il a la flamme; ses moindres paroles ont plus de mouvement et de vie. Par certains côtés cependant, on peut douter qu'il l'égale. Son élégance n'est pas si achevée, car c'est un improvisateur qui n'arrête point ses phrases à loisir, qui ne parle pas d'ailleurs à des Athéniens, et à des Athéniens choisis, qui s'adresse à une foule moins délicate. Son éloquence, moins discrète, est surtout moins bien placée, et sur des thèmes souvent ingrats. Pour ne prendre que les plus isocratiques de ses discours, la *Manilienne* est l'éloge intempérant d'un homme et d'une mesure qui achevait de mettre en évidence comment un

général à Rome était désormais au-dessus des lois. La quatorzième *antonienne* ou *philippique* est prononcée parmi les dernières convulsions de la république expirante, elle célèbre une victoire précaire remportée à l'aide des vétérans et d'Octave, qui trahiront demain : l'orateur s'exalte de sa peur même, et semble conjurer, à force d'enthousiasme, ce qu'il redoute. Enfin le remercîment *pour Marcellus* est la glorification du pardon accordé au défenseur de la loi par celui qui l'a violée, c'est-à-dire un assez triste sujet, si l'orateur s'y était enfermé, et si de plus hautes pensées, et plus dignes de Cicéron et de César, ne s'étaient fait jour dans ses paroles. Il faut bien faire ces observations et ces réserves; elles serviront à nous faire sentir d'une manière inattendue tout le prix du talent d'Isocrate, moins doué sans doute par les dieux, mais respirant l'air salubre de la liberté, et heureux d'appliquer l'art de bien dire à des pensées dignes d'être bien dites, car cette même sagesse, qui ne nous semblait pas toujours assez libérale à côté de Démosthène, se relève par comparaison avec les nécessités des mauvais jours. Cicéron n'en a pas moins pris au maître athénien tout ce qu'il pouvait lui prendre, ses nobles sentences, son tour ingénieux, son goût du beau, et ce *nombre* dont Isocrate est si fier. Il aurait pu dire de son élocution en général ce qu'il a dit d'un discours, *qu'il y avait mis toute la boîte à essences d'Isocrate, et tous les coffrets aussi de ses disciples;* car c'est un art encore plus riche, sinon plus parfait, et comme revêtu, je ne dirai pas de luxe asiatique, mais de splendeur romaine (1). Cicéron ne s'est pas montré ingrat. Il amplifie volontiers le bienfait de celui qui a donné le *nombre* au discours, et qui a fait comme un chant de la prose même; il l'a défendu avec une vive sympathie contre les attaques des penseurs sévères que ni sa grande manière, ni sa belle musique n'avaient séduits. Il fait très bien sentir ses mérites; mais c'est surtout en les reproduisant, en les transportant dans la langue romaine étonnée, qu'il a servi cette gloire amie. Le vieil arbre latin a admiré, comme dit Virgile, le nouveau feuillage et les fleurs nouvelles dont il s'est vu couronné; la phrase cicéronienne a été apprise et répétée par tous les peuples; cette éloquence si populaire et si séduisante a témoigné pour la rhétorique d'Isocrate, et en est devenue comme l'éclatante démonstration.

(1) Quelles phrases par exemple que celles du remercîment *pour Marcellus,* qui retracent les merveilles de la vie de César, égalant la grandeur des objets par celle des paroles et sonnant, pour ainsi parler, les plus belles fanfares dont ait été saluée jamais la gloire si retentissante de la guerre! *Obstupescent posteri certe imperia, provincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabiles, incredibiles victorias, monumenta, munera, triumphos audientes et legentes tuos.* Je cite sans traduire, profitant de ce que cette fois le texte n'est que du latin : ce serait dommage d'éteindre dans une traduction l'éclat de cette langue sonore.

Notre éloquence française ne s'est pas formée non plus sans un maître de l'art du discours; Balzac a été à Pascal et à Bossuet ce qu'Isocrate est à Démosthène. Avant Balzac, nous avions déjà Malherbe, à qui nous devions l'éloquence en vers. Ils sont épris tous deux de la beauté de la forme, de la valeur d'un mot *mis à sa place*, de l'agrément d'une *juste cadence*. Ils ont peu d'idées et une médiocre puissance d'invention, parce qu'ils ont assez à faire d'inventer le style, c'est-à-dire les détails. Ils ne connaissent pas les élans de la passion, étant tout entiers au soin de bien dire. L'art pourtant ne pouvant travailler à vide, le leur, comme celui d'Isocrate, s'exerce sur les belles moralités qu'ils se plaisent à mettre en lumière. Leur éloquence prêche et se répand volontiers en sentences; ils aiment aussi à louer, et ils y excellent. Comme Isocrate encore, ils n'ont jamais assez poli leur travail et ne peuvent se décider à finir. Il y a dans Balzac un *Entretien* sur cette pensée, *qu'il n'est pas possible d'écrire beaucoup et de bien écrire*, où il fait un principe de cette lenteur isocratique de composition : « Chose étrange! dit-il, on s'étonne qu'un artisan (un artisan en discours, nous dirions aujourd'hui un artiste) mette six ans à faire une pièce, et on ne s'étonne point que la plupart des hommes en mettent soixante à ne rien faire. » Isocrate eût avoué la forme aussi bien que le fond de cette spirituelle défense. Après tout, il n'y a rien à reprocher ni à lui ni à ses disciples. Celui qui n'écrit pas pour agir, et pour agir à un jour donné, pour apporter aux esprits une vérité nouvelle, ou les amener à une décision particulière; celui qui ne plaide point et ne livre point un combat, qui se propose seulement de mettre dans tout leur jour des vérités banales, quoique pas assez senties, et de leur donner toute leur valeur; celui qui développe des pensées morales ou des impressions littéraires qui appartiennent à tous autant qu'à lui, quoique tous ne les prennent pas autant à cœur, celui-là ne peut jamais être satisfait; il ne dit pas tout ce qu'il veut ni comme il le veut, il n'aperçoit dans son discours ni l'ordre, ni la précision, ni le relief qu'il voudrait y mettre; il ne peut rendre ce que lui représente son goût ou sa conscience, et sentant que, quoi qu'on fasse, on ne fera jamais assez, il pardonne aisément aux Isocrate, aux Malherbe et aux Balzac leurs scrupules infinis et leurs retouches obstinées.

Laissons Malherbe pour nous en tenir à Balzac et à la prose. A l'occasion de son *Socrate chrétien*, M. Sainte-Beuve remarque qu'il faudrait plutôt dire l'Isocrate chrétien, et en effet Balzac rappelle Isocrate de toute manière : pour le fond, en ce qu'il fait comme lui de la politique, mais de la politique de moraliste, et non d'homme d'état, conseiller qui ne se charge pas de pourvoir aux affaires, mais de

recommander les principes; pour la forme, en ce que, comme lui, il prend le ton d'un orateur, et n'est orateur qu'avec sa plume. Il n'emploie pas la fiction d'un discours public, et comment l'emploierait-il, puisqu'il écrit dans un pays et dans un temps où cette fiction ne représenterait rien de réel? Et cependant, comme il a toujours été permis, comme il le sera toujours en France, d'être orateur dans sa chambre, Balzac a pu encore prendre un orateur de cette espèce pour lui faire prononcer ce qu'il écrit, et c'est le cadre qu'il a adopté dans deux grands ouvrages, l'*Aristippe* et le *Socrate chrétien*. Que vaut Balzac comparé à Isocrate? Il est moderne et Français, et il sait par conséquent bien des choses qu'on ne pouvait savoir il y a deux mille ans dans Athènes. Il a profité des spectacles et des leçons de l'histoire. En philosophie, il est le disciple, non plus seulement de Socrate, mais de tous les penseurs de tous les temps; la sagesse antique et la doctrine chrétienne, l'esprit nouveau qui, à travers cette doctrine encore régnante, s'ouvre sa voie, tout a fourni quelque chose à son éloquence; il vit dans une société très cultivée, qui donne lieu à une multitude d'observations délicates; il a l'avantage de ce côté, comme La Bruyère l'a sur Théophraste. Je dirai encore : Il est moderne et Français; il a donc plus qu'Isocrate de ce que nous appelons de l'esprit; les rapprochemens piquans, les surprises, les images heureuses, abondent dans son style. Cependant l'Athénien reste plus grand. Combien sa situation est plus belle! Il n'a ni maîtres, ni supérieurs dans sa patrie; la chose publique, sur laquelle il donne ses pensées, n'est à personne plus qu'à lui; il n'a besoin pour parler du congé ni de l'agrément de personne; il avertit quand il veut, comme il veut, sa république ou la Grèce entière sur leur conduite ou sur leurs intérêts. S'il accorde un éloge à des rois, c'est une faveur qui a d'autant plus de prix qu'il ne leur doit rien; les rois ne peuvent rien contre lui, et tout ce qu'ils peuvent pour lui est d'ajouter à sa richesse; mais sa richesse ne dépend pas d'eux, et encore moins sa grandeur : il ne relève que de son talent et de l'admiration qu'il inspire à un peuple libre. Balzac au contraire n'est pas un citoyen; il est, en qualité d'homme de lettres, un très mince personnage, qui ne compte pas parmi les hommes de gouvernement, ni les hommes de cour: il écrit sous le bon plaisir d'un ministre tout-puissant à qui il doit une pension médiocre et mal payée. Et si ce ministre ne lui dicte pas précisément, comme à un secrétaire, les idées qu'il doit développer devant le public en belles phrases, il est clair pourtant qu'il faut que ces idées lui agréent, et qu'il n'y a pas à être d'un autre avis que le sien. Écrire dans ces conditions, se faire conseiller politique quand il n'existe aucune liberté en politique que celle de louer, ne suppose pas une grande fierté d'âme,

et en effet Balzac est plutôt glorieux que fier. Il flatte tour à tour Louis XIII, Richelieu, la reine Anne, Mazarin; ses deux grands ouvrages, *le Prince* et l'*Aristippe*, l'un à l'honneur du roi, l'autre à celui du favori, sont également des œuvres de courtisan; il l'est jusqu'à célébrer le honteux assassinat de Concini, jusqu'à déclarer que le maître a droit d'emprisonner les suspects et de les tuer. Sa philosophie ne vaut pas mieux que sa morale; il est d'une intolérance fanatique par zèle de sujet sans être dévot. Tout cela rabaisse l'Isocrate français, et donne à l'autre un avantage dont le principe est visible. « Il est vrai, a dit La Bruyère, Athènes était libre; c'était le centre d'une république; ses citoyens étaient égaux..... » La Bruyère avait dans l'esprit assez d'indépendance et de force pour se passer de cette liberté du dehors; mais elle a trop manqué à Balzac, et c'est une chose remarquable que même l'éloquence des complimens et des panégyriques ait besoin de la liberté (1).

Isocrate resterait supérieur encore quand on ne prendrait que le côté le plus extérieur de son talent, je veux dire la phrase et le nombre. Il parle une langue que je ne veux pas appeler la première du monde, car je crois (et je le dirai, puisque je le crois) qu'il n'y en a pas de supérieure à la nôtre. Le français est la voix par laquelle l'esprit se fait le mieux entendre à l'esprit et l'âme à l'âme. D'autres langages cependant donnent plus à l'imagination et aux sens; ils ont plus d'abondance, plus de couleur et de musique. Ce n'est pas que rien de tout cela manque à la parole française : l'esprit fait tout ce qu'il veut faire, mais ce sont des avantages que cette parole a conquis plutôt qu'elle ne les a reçus des dieux. La langue dont se sert Isocrate est merveilleusement douée pour la richesse du discours comme pour l'enivrement des oreilles, et il faut ajouter que ces fictions par lesquelles il se donne pour auditoire la Grèce assemblée favorisent au plus haut degré la magnificence du langage. Enfin il y a dans tout ce qui est antique une grandeur de perspective qui impose. La Grèce alors pensait pour le monde entier; le verbe, aujourd'hui disséminé en tant d'endroits, ne se faisait entendre que dans Athènes, et la voix d'Athènes était ainsi la voix même de l'esprit humain. La prose de Balzac a fait l'éducation de notre langue, mais Isocrate, en formant celle des Athéniens à l'élocution oratoire, formait du même coup celle de tous les peuples, et dans toutes les littératures c'est de lui que relève l'art du discours.

(1) Cette réflexion fait penser à Pline le Jeune; elle lui est applicable sans doute, mais d'une autre manière qu'à Balzac, dont il diffère tant par l'importance et la dignité personnelle. Il est inutile d'ailleurs de comparer Isocrate et Pline, puisque celui-ci appartient à un siècle de raffinement littéraire, et n'est que l'élève des maîtres de l'époque classique, tandis qu'Isocrate professe un art nouveau.

Je devais m'arrêter à Balzac ; je ne parlerai pas de Fléchier, j'ai assez indiqué plus haut ce qu'il y a de petit et de peu antique dans sa manière, et puis l'éloquence française est déjà faite quand il écrit. Cette dernière raison pourrait me dispenser aussi de rapprocher du nom d'Isocrate ce nom redoutable de Bossuet, qui ferait ombre aux plus éclatans; mais c'est encore témoigner pour Isocrate de dire que Bossuet l'a nommé parmi les écrivains qui ont formé son talent et qui peuvent former en général celui des orateurs de la chaire. On voit même, à la façon dont il s'exprime, qu'Isocrate lui paraît convenir plus que Démosthène aux études des prédicateurs, et en effet ses allocutions solennelles sont bien des espèces de prédications. « J'ai peu lu de livres français, et ce que j'ai appris du style,... je le tiens des livres latins, et un peu des Grecs, de Platon, d'Isocrate et de Démosthène, dont j'ai lu aussi quelque chose, mais il est d'une étude trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées (1). » L'influence d'Isocrate sur certaines parties du talent de Bossuet, soit directe, comme il résulte de ce témoignage, soit indirecte et transmise par Cicéron, ne peut être méconnue. Bossuet n'est pas seulement un génie vigoureux et saisissant, il est aussi un ouvrier consommé dans tous les secrets d'une élocution nombreuse et brillante; mais cette rhétorique savante ne fait pas de lui un rhéteur, parce qu'il ne poursuit l'éclat que pour les choses, jamais pour lui-même; il est naturellement grand, si naturellement qu'il l'a été jusque dans la cour, jusque dans la théologie! Les splendeurs des oraisons funèbres montrent de quoi l'art est capable, quand l'art est le serviteur désintéressé du beau. Elles ne permettent pas d'imaginer, en fait d'éloquence solennelle, rien au-dessus de Bossuet, si ce n'est Bossuet lui-même, vivant d'une vie nouvelle, interprète d'idées plus larges, dispensé de célébrer les habiletés du chancelier Le Tellier, les pratiques pieuses de la reine, les puériles dévotions de la Palatine repentie, ou la manière dont le grand Condé a reçu les sacremens; pouvant enfin, comme un orateur d'Athènes, entretenir librement la France libre de ses grandeurs ou de ses devoirs.

Il est aisé de trouver dans notre brillante littérature des orateurs et des écrivains qui se rattachent à l'école d'Isocrate par le soin de la composition, ayant appris de lui ou de ses disciples ces tours ingénieux et cette musique du discours qui séduisent à la fois l'esprit et l'oreille (2), mais on n'y rencontre pas facilement un écrivain ou un orateur qu'on puisse appeler un Isocrate, c'est-à-dire qui se montre

(1) *Écrit inédit* publié par M. Floquet dans ses *Études sur la vie de Bossuet*, t. II, p. 507.

(2) Il a plu à Vauvenargues de faire un portrait de Fontenelle sous le nom d'Isocrate,

soucieux avant tout du beau parler, qui, en honorant son talent par ses sentimens nobles et ses sages pensées, semble pourtant les subordonner à ce talent même, et faire en éloquence ce qu'on a appelé de l'art pour l'art. Après Balzac, qui déjà n'est pas du même ordre qu'Isocrate, après Fléchier, qui est moindre encore, on n'en trouve plus. S'éprendre à ce point de la parole pour elle-même est un trait de l'esprit grec, que l'esprit français ne goûte pas ; plus il s'est dégagé et reconnu, moins il a avoué cette rhétorique. Aussi nos prosateurs les plus élégans et les plus habiles à manier la phrase ne se verraient pas volontiers comparés à Isocrate, et cependant, si on ne considère que le goût et le beau langage, il n'en est guère à qui cette comparaison ne fît honneur. Seulement elle ne tiendrait compte ni des saillies d'un esprit original, ni de la nouveauté dans les idées, ni de la vivacité polémique, ni des généreuses ardeurs de l'âme, ni de tout ce qui fait enfin la différence entre un Cicéron et un Isocrate. Et ce que je dis de l'esprit français, je devais le dire en général de l'esprit moderne, qui, à mesure qu'il se développe, met plus de prix aux qualités qui ne sont pas les plus éminentes dans Isocrate, et se détache de celles qui le recommandent le plus. Aujourd'hui la prédication, par sa solennité extérieure, retrace seule une faible image de cet art oratoire disparu; l'église a conservé ainsi quelques formes de la vie antique qui sont loin pourtant de nous la rendre. Dans nos mœurs civiles et politiques, l'orateur est un officier public qui, prenant la parole en vertu de certaines fonctions, s'explique plutôt qu'il ne pérore devant d'autres officiers publics, et en présence d'un auditoire restreint, enfermé dans une salle étroite. Il est de plain-pied avec ceux à qui il parle, il consulte des notes et lit au besoin; il ne fait pas des harangues, mais des conférences. L'éloquence plus libre des réunions populaires en certains pays n'est pas pour cela plus imposante, sauf des accidens extraordinaires, tels que les démonstrations d'O'Connell. En général, le bruit du discours parlé se perd dans celui de la parole imprimée, bien autrement retentissante et universelle, et celui-ci même subjugue par le redoublement et la continuité de son action plutôt que par la grandeur et l'éclat des voix qui le composent. L'œuvre oratoire, étant devenue chose de tous les jours, s'accomplit avec des façons de tous les jours ; elle se réduit de plus en plus à une simple communication entre égaux, à une sorte de conversation soutenue; un homme qui cause supérieurement en parlant tout seul est aujourd'hui un grand orateur. Ce prestige qui mettait l'orateur antique à part et au-dessus de la foule,

sans doute parce que l'un et l'autre ont vécu près de cent ans, et que l'un et l'autre sont de beaux-esprits peu passionnés; mais le talent de Fontenelle n'a absolument rien d'oratoire, et par conséquent ne ressemble à celui d'Isocrate en aucune façon.

cet échafaudage qui faisait d'un discours quelque chose d'aussi composé et d'aussi artificiel qu'une tragédie, ne subsiste plus. La rhétorique est donc bien déchue, et comment ne le serait-elle pas, lorsque les arts même qui s'adressent à l'imagination vont aussi donnant de moins en moins aux formes solennelles et à l'appareil classique? Quoique le nom de la rhétorique soit resté dans nos études, il n'y a plus véritablement ni rhétorique ni rhéteurs. On enseigne aux jeunes gens les élémens de l'art d'écrire, on ne façonne plus les hommes faits au métier d'orateur dans des écoles dont les exercices les retiennent toute la vie; il n'y a plus d'*institution oratoire* comme l'entendait Quintilien. Ainsi l'idéal des modernes en fait d'éloquence s'éloigne toujours davantage de celui que poursuivait Isocrate, et qu'il s'est flatté plus d'une fois d'avoir atteint.

Ici se présente la question si vaste et si complexe des transformations du goût selon les temps, et des lois de progrès suivant les uns, de décadence suivant les autres, auxquelles les littératures obéissent. Je ne voudrais pas m'y perdre, et, la réduisant au contraire le plus possible, je me bornerai à me rendre compte des effets probables du mouvement que j'ai signalé. D'une part, si on dédaigne le beau langage, si on n'y veut plus donner *qu'à son corps défendant*, comme disait Fontenelle en parlant de ce qu'il appelait le sublime, on est en danger de tomber dans la vulgarité, je dis à la fois dans celle de la langue et dans celle de la pensée; la langue sera effacée et sans couleur, la pensée n'aura plus de distinction ni de dignité. D'un autre côté, une certaine indifférence aux élégances de la forme est l'effet naturel et légitime d'une plus vive préoccupation du fond; le travail du style suppose un loisir qui n'est pas toujours donné à la pensée, et dont c'est quelquefois son droit et même son honneur de se passer. La prose de Voltaire par exemple, tout excellente et tout étonnante qu'elle est, me paraît la moins isocratique qui soit au monde. C'est qu'il n'y en a pas de plus active et de plus pressée d'agir. Ce n'est plus un sculpteur qui taille amoureusement une œuvre d'art, c'est un novateur impatient de se répandre et d'occuper l'attention publique, qui n'a pas plus tôt fini une tâche, qu'il en recommence une autre, et regarde comme perdues les semaines, sinon les journées, où il n'a pas imprimé. Voltaire est le digne héritier de la littérature classique par sa grâce et son élégance naturelle, mais par son improvisation facile il est le père d'une autre littérature toute différente. Nous plaindrons-nous d'avoir eu Voltaire et d'avoir été emportés par lui loin de la Grèce? ou plutôt ne dirons-nous pas avec Molière : « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant? » La recherche curieuse des belles formes était d'ailleurs en harmonie avec cette sérénité de l'esprit

que nous admirons chez les Grecs, même dans les génies les plus sévères et les plus tristes, et qui ne vient pas seulement de la belle lumière de leur ciel. On nous reproche de l'avoir perdue, on nous dit que c'est par notre faute, parce que nous sommes mauvais, indociles, révoltés; ne serait-ce pas plutôt parce que nous sommes meilleurs, et que chez nous les grands esprits, au lieu de se réfugier dans ces régions supérieures dont parle Lucrèce pour y échapper aux misères de l'humanité, souffrent au contraire de toutes ses souffrances, qu'ils ressentent jusqu'au moindre mal, jusqu'au moindre vice qui se produit, si bas et si obscurément que ce puisse être, et en demeurent agités et assombris? ne serait-ce pas que de telles préoccupations ne laissent pas toujours à leur pensée la liberté nécessaire pour certaines dévotions du culte de l'art?

Cependant cette religion ne s'éteindra pas. On peut dire seulement que la superstition n'est plus à craindre, et c'est ce qui fait que l'admiration d'Isocrate est aujourd'hui sans danger, et qu'on peut le recommander hardiment pour l'éducation de l'esprit, car il ne saurait être dorénavant que salutaire. Il ne faut plus redouter l'influence des maîtres en bien dire, il ne faudrait pas non plus la mépriser et la croire anéantie. Non-seulement il y aura toujours des amateurs du beau qui le poursuivront aussi ardemment que le vrai, mais, artistes ou connaisseurs, ils ne s'attacheront pas uniquement aux grands effets d'imagination, ils apprécieront aussi des ornemens plus modestes et le *bonheur étudié* de l'expression, comme parle Pétrone (1). Ils aimeront ces beautés jusque chez les écrivains en qui elles prédominent sur tout le reste; ils se plairont aux périodes d'Isocrate, comme André Chénier se laissait charmer aux vers de Malherbe là même où Malherbe dit peu de chose. Aucun des mérites de son style ne sera perdu pour eux. Ils goûteront d'abord sa langue exquise, la perfection de la prose athénienne et le meilleur grec qui soit au monde, si j'ose prononcer ainsi, puis son élégance achevée et pourtant sobre et discrète, attique enfin, pour tout exprimer d'un mot; car Isocrate si noble n'est pas moins un attique que Lysias si simple, et on peut lui appliquer à peu près tout ce qu'a si bien dit de celui-ci un jeune écrivain qui est allé chercher le secret de l'atticisme sous le ciel d'Athènes (2). Enfin la richesse des développemens, la plénitude de la phrase, le *nombre*, et cette séduction puissante du chant oratoire, lui feront toujours des amis. On n'admirera pas seulement ces dons, on sera tenté quelquefois de lui en dérober quelque chose. On trouvera encore à les employer. La littérature qui travaille pour servir nos opinions, nos intérêts ou nos plaisirs, opinions ar-

(1) *Curiosa felicitas* (en parlant d'Horace).

(2) *Des Caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*, par M. Jules Girard.

dentes, intérêts âpres, plaisirs impatiens et agités, doit tenir nécessairement la plus grande place; mais, quelque besoin que l'humanité puisse avoir des ouvriers littéraires qui parlent ou écrivent ainsi pour un résultat pratique et positif, tous les esprits cependant ne vaqueront pas à cette besogne, et tous les jours ne seront pas pour l'éloquence des jours ouvrables. Elle aura encore ses jours de fête : d'une part, ces solennités publiques où l'appareil oratoire se déploie; de l'autre, ces fêtes privées, pour ainsi dire, que se donne un esprit délicatement passionné pour sa pensée, quand il caresse un sujet aimé dans une œuvre de loisir, pleine des élégances de la composition et du langage; œuvre inutile si l'on veut, et qui ne rend pas en apparence ce qu'elle coûte, mais qui occupe doucement celui qui la fait, quelques-uns encore qui la lisent, et qui les repose du bruit et du tumulte du dehors. Celui qui goûte ces plaisirs, soit qu'il ait la jouissance d'entendre une parole brillante et choisie tomber d'une bouche savante au milieu des applaudissemens d'une belle assemblée, ou qu'il savoure dans le cabinet un de ces livres non pas supérieurs peut-être, mais accomplis, où toutes choses sont dites aussi bien qu'il est possible de les dire, celui-là sait ce que vaut Isocrate, et lui reste fidèle avec Cicéron malgré les Brutus. On comprendra surtout l'art dans lequel il a été si grand maître, si on le détache dans ses œuvres des sujets auxquels il l'applique, et qui souvent ne nous intéressent pas assez, si on le transporte à des choses qui nous touchent davantage, si on l'approprie enfin par la pensée à nos idées et à nos sentimens d'aujourd'hui. Quand nous avons à moraliser, à conseiller, à critiquer, figurons-nous nos observations traduites en langage isocratique, et tant de précision, de finesse et d'élégance employées à les faire valoir : nous serons plus sensibles à ses mérites. Nous les apprécierons mieux encore si nous avons à louer, car c'est où cette éloquence fait merveille, à louer ce que nous admirons et ce que nous aimons : un beau génie, un homme héroïque, ou le plus grand comme le plus cher de tous les héros, la patrie. L'art isocratique est fait pour de telles occasions : son mérite est d'égaler le travail du style aux exigences de l'admiration; il tâche de tout faire resplendir, et l'enthousiasme ne se fatigue pas de cet effort. Pour satisfaire l'enthousiasme, la rhétorique n'a point de tours trop ingénieux, ni de figures trop savantes, ni de périodes trop sonores ou trop cadencées; le goût le plus pur consent alors même à l'apprêt, de même que l'amant ne trouve jamais assez d'ornemens pour parer la femme aimée, ni assez d'élégances pour l'entourer.

ERNEST HAVET.

UN

POÈTE SATIRIQUE

EN RUSSIE

NICOLAS NEKRASSOF.

Stikotvorénia (Poésies) de N. Nekrassof; Moscou 1856.

Un fait digne d'attention s'est produit, il y a peu d'années, dans la poésie russe. On a vu l'alliance de l'esprit lyrique et de l'esprit satirique s'accomplir dans des conditions que les tentatives poétiques du début de ce siècle ne faisaient guère prévoir. Combiner l'observation à la fois minutieuse et hardie de la réalité avec les élans de l'ode, substituer dans ce double domaine la tendance descriptive et historique à la tendance mystique et individuelle, tel est le but qu'a poursuivi l'auteur d'un recueil dont le public russe s'est vivement préoccupé. A travers quelle série d'évolutions la poésie russe est-elle arrivée à cette situation nouvelle? C'est, parmi les questions que soulève l'œuvre si unanimement applaudie, la première que nous voudrions examiner, car les tendances générales du peuple russe peuvent être entrevues dans le mouvement d'idées auquel obéissent ses poètes.

Pendant longtemps, un tel rapprochement entre la satire et le lyrisme n'avait guère paru possible. Le premier sentiment dont s'inspirèrent les lyriques russes fut celui de la soumission et du dévouement au souverain. Cette forme de poésie naissait au mo-

ment où finissait le règne de Pierre le Grand. Le fils d'un paysan du gouvernement d'Arkhangel, Lomonosof, célébrait dans ses odes le pouvoir du tsar avec un enthousiasme qui tenait de l'idolâtrie. Un second courant d'inspiration ne tardait pas à se montrer. A mesure que la Russie étendait ses frontières, un patriotisme exalté se prononçait, et au culte du souverain s'ajoutait le culte de l'empire. Ces deux sentimens n'inspirèrent toutefois que des pages emphatiques, dont l'intérêt a disparu aujourd'hui. La première période du lyrisme russe ne laissa, comme monumens durables, qu'un petit nombre d'odes de Lomonosof et de Derjavine.

La satire, comme l'ode, naissait isolée; elle montrait toutefois, dès ses débuts, une heureuse énergie. Le contraste des règles sociales imposées à la société russe par Pierre Ier avec la rudesse des mœurs anciennes trouva un peintre fidèle dans le prince Kantemir. Après lui, le spirituel Von Visin essayait d'introduire la satire au théâtre. L'élément critique semblait se préparer à une alliance plus féconde encore. Joukovski et Krilof, — l'un parmi les lyriques, l'autre parmi les satiriques, — préparèrent enfin, au début de ce siècle, la fusion que Pouchkine devait glorieusement inaugurer, et qui s'accomplit aujourd'hui même dans une forme nouvelle, et non moins originale.

Au commencement de ce siècle, la langue écrite était arrêtée en Russie, et l'imitation servile de l'étranger devait enfin céder la place à des tentatives où l'influence européenne n'exclurait plus la libre expansion du génie russe. Joukovski et Krilof représentèrent avec éclat ce premier élan. Joukovski ne venait pas rendre l'inspiration de ses compatriotes à une complète indépendance, mais il la délivrait de l'imitation servile, et les influences qu'il introduisait dans son pays n'étaient pas entièrement incompatibles avec l'esprit slave. Joukovski s'était vivement épris du romantisme germanique. A l'époque où il écrivait, l'horizon politique de la Russie, jusqu'alors radieux, s'était subitement assombri; une vague inquiétude agitait les âmes. Les chants de Joukovski furent accueillis avec un sympathique enthousiasme, et la poésie lyrique prit décidément une forme nouvelle. La poésie satirique suivit cet exemple. Le charmant et hardi fabuliste Krilof, au lieu de se borner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, à traduire ou à imiter les anciens, transforma l'apologue en un récit dont les détails étaient empruntés aux mœurs du pays; tous les acteurs que l'on y voyait figurer pensaient et raisonnaient comme des Russes; le langage que leur prêtait le conteur populaire était pur de tout alliage étranger. Enfin Krilof ne se contentait pas d'agrandir le cercle des questions auxquelles la satire avait touché jusqu'alors, il appliquait la morale de

ses fables à des sujets qui tenaient de près à la politique. Deux autres écrivains, Dmitrief et Milonof, s'élevaient aussi contre l'esprit courtisanesque, triste héritage des poètes du dernier siècle. La satire se dépouillait ainsi des formes empruntées sous lesquelles Kantemir l'avait introduite en Russie. Les deux formes de la poésie russe se préparaient à l'alliance qui, réalisée d'abord sous l'influence du lyrisme, devait se consolider enfin sous l'influence de la satire.

Pendant que les poètes de la nouvelle école transportent leurs lecteurs dans les régions de l'idéal ou poursuivent les vices du jour dans un langage qui ne se ressent presque plus des laborieux tâtonnemens du siècle passé, le monde politique est rentré dans son assiette ordinaire. Néanmoins les succès que la Russie a remportés sont dus en grande partie à un enthousiasme patriotique excité par le danger commun. Ce sentiment ne peut manquer d'agir sur la jeunesse; il y développe bientôt un esprit politique jusqu'alors inconnu dans le pays. Les relations que la guerre a établies entre la Russie et l'Allemagne du nord, où les esprits sont en pleine fermentation, contribuent à exalter les espérances que ces jeunes têtes nourrissent en secret. Cette exaltation va nécessairement se refléter dans les compositions lyriques, et les premiers poèmes de Pouchkine en portent l'empreinte: s'ils accusent encore un talent peu formé, ils n'en sont pas moins intéressans comme témoignages de l'inquiétude et du désir d'indépendance qui animaient alors la jeunesse lettrée en Russie. Avec Pouchkine, la poésie russe ne se croit plus exclusivement destinée à célébrer la grandeur et l'éclat du trône, ou à chanter les douces joies et les merveilleuses perspectives d'un monde idéal. La satire et le lyrisme vont se rapprocher : la poésie s'inspirera des passions comme des intérêts du jour, et portera la parole en leur nom. Ces strophes de Pouchkine, si hardiment allégoriques, expriment vivement les aspirations nouvelles :

« Dévoré d'une sainte ardeur, j'errais dans un désert aride. Un séraphin porté par six ailes m'apparut sur la route. Il toucha mes prunelles de ses doigts légers comme le sommeil, et mes prunelles clairvoyantes s'ouvrirent comme celles d'un aiglon effrayé. Il toucha mes oreilles, et elles retentirent de sons divers; j'entendis les frémissemens du ciel, et le vol élevé des anges, et la marche des reptiles sous-marins, et les frémissemens de la branche tombée dans la plaine neigeuse. Il se pencha sur mes lèvres, et, arrachant ma langue pécheresse, vaine et trompeuse, il plaça de sa main sanglante, dans ma bouche silencieuse, le dard d'un serpent plein de sagesse. Il me fendit la poitrine de son glaive, en arracha mon cœur frémissant, et enfonça dans ma poitrine entr'ouverte un charbon embrasé. Je demeurai étendu dans le désert comme un cadavre, et la voix de Dieu se fit entendre : « Relève-toi, prophète, et vois, et écoute. Que ma volonté soit accomplie! Parcours les terres et les mers, et enflamme de tes paroles les cœurs des hommes. »

Au moment où l'esprit satirique s'introduit dans l'ode sous l'influence de Pouchkine, la satire de son côté ne demeure pas inactive. Bien loin de là : elle trouve dans un écrivain dramatique, Griboïédof, un interprète dont la verve sombre et railleuse s'attaque avec une audace brutale à la société russe. Cette rude peinture devait plaire à des esprits opprimés et mécontens. La vaillante plume de Griboïédof expose avec une crudité presque cynique des ridicules qui, pour être moins grossiers qu'au dernier siècle, n'en fournissent pas moins de tristes et bizarres contrastes. Comme au siècle précédent, la société russe est partagée en deux camps : dans l'un se trouvent les hommes attachés aux idées et aux formes sociales des pays occidentaux, dans l'autre les partisans du passé. Les deux partis sont en présence, la menace et le défi à la bouche; la situation est critique, et un conflit semble inévitable. L'échauffourée du 14 décembre 1825, imprudente manifestation des novateurs, vint éclairer le gouvernement sur les menées souterraines qui se tramaient autour de lui, et le calme ne se rétablit dans l'empire qu'au prix de mesures violentes.

Ici nous rencontrons une sorte d'interruption dans le travail de l'esprit russe vers une conciliation des deux tendances entre lesquelles il avait jusqu'alors paru hésiter. L'abattement et l'indifférence succèdent à l'impatience fébrile qui se manifestait depuis quelques années. Les discussions animées qui passionnaient la jeunesse sont remplacées par le tumulte de l'orgie. Pouchkine succombe un des premiers à cette défaillance morale. L'artiste grandit chez lui peut-être, mais le penseur s'efface. Le poète s'est fait homme du monde et *dilettante*, il connaît toutes les ressources de son art, mais il oublie la tâche plus haute qu'il s'était assignée à ses débuts. S'il s'en souvient, c'est pour maudire l'humanité. « Arrière! crie-t-il à la foule qui prête l'oreille à ses chants, le poète ami de la paix n'a que faire de vous! Endurcissez hardiment vos cœurs dans la débauche. La voix de la lyre ne saurait vous ranimer. Vous inspirez l'horreur qu'inspire un cercueil. Pour votre sottise et votre méchanceté, vous avez eu jusqu'à ce jour des fouets, des prisons et des haches; cela doit vous suffire, esclaves imbéciles! Ce n'est point pour les agitations de la vie, ni pour les ambitieux désirs, ni pour les combats que le poète est créé, mais pour l'inspiration, les doux chants et la prière. »

La renommée littéraire de Pouchkine souffrit peu de ce brusque revirement : la génération qui avait applaudi à ses débuts lui restait fidèle; mais pendant qu'il chantait sur ce ton, on voyait se produire une foule de jeunes esprits que le découragement général ne pouvait atteindre. Les principes politiques auxquels les contemporains de Pouchkine s'étaient dévoués ne reposaient point sur une

base solide; on les avait adoptés avec un entraînement irréfléchi. C'est sur un terrain beaucoup mieux préparé que le mouvement devait se déclarer; l'étude approfondie de la philosophie allemande détermina une autre forme d'alliance entre la satire et l'ode. Cette nouvelle tendance trouva un interprète éloquent dans Lermontof, génie sombre et dédaigneux. Comme Pouchkine à ses débuts, Lermontof se croyait inspiré de Dieu; mais cette pensée, bien loin de lui donner un noble orgueil, éveilla dans son cœur le désespoir et la haine.

« Depuis le jour où le juge éternel me donna la divination prophétique, s'écrie-t-il, je lis dans les yeux des hommes la méchanceté et le vice. Je proclamai les saints enseignemens de l'amour et de la vérité; tous mes proches m'assaillirent de pierres dans leur fureur. Je me couvris la tête de cendres, je m'enfuis des villes comme un mendiant, et me voilà vivant dans le désert de la nourriture que Dieu donne en aumône aux oiseaux. J'y observe les commandemens du Tout-Puissant. Les animaux de la terre me montrent de la soumission, et les étoiles m'écoutent en lançant gaiement leurs rayons; mais lorsque je traverse d'un pas rapide la cité bruyante, les vieillards disent aux enfans avec un sourire de satisfaction : « Regardez, voilà qui doit vous servir d'exemple! Il était fier, il n'a pas voulu vivre avec nous. Homme aveugle! il voulait nous persuader que Dieu parlait par sa bouche! Voyez-le, enfans, comme il est sombre, et maigre, et pâle! voyez comme il est pauvre et nu, comme chacun le méprise! »

Ailleurs le poète revient sur cette idée désolante avec la même concision expressive : « Te réveilleras-tu enfin, prophète tant conspué? se demande-t-il. A la voix de la vengeance, ne tireras-tu jamais de son fourreau d'or ton glaive couvert de la rouille du mépris? » C'est bien là le poète qui convient à la génération nouvelle; comme lui, des hauteurs où elle s'est réfugiée, elle contemple avec un orgueilleux dédain le spectacle que présente la Russie, et pour tromper le besoin d'activité dont elle se sent dévorée, elle se jette à corps perdu dans la dissipation; aussi les chants de Lermontof sont-ils accueillis avec enthousiasme.

Après la fin tragique de Lermontof, qui, victime de passions désordonnées, succomba dans tout l'éclat de son talent, plusieurs poètes se disputèrent l'attention du public lettré. Aucun malheureusement ne put atteindre à la puissance d'inspiration qu'on admire dans *le Démon*. Seul, M. Maïkof, au milieu de pages trop facilement écrites, laisse échapper quelques accens virils, quelques vues hardies et profondes sur les destinées de l'empire russe. Citons encore deux autres poètes, Feth et Toutchef, qui se distinguent l'un par une grâce tout à fait antique, l'autre par une mélancolie pleine de charme. Un paysan, Koltsof, laisse échapper quelques chants, et sa voix

plaintive semble un écho affaibli des douleurs qui sont le partage du peuple; mais on chercherait vainement dans ses inspirations, dans celles de Feth et de Toutchef, le sombre désespoir et l'ironie amère qui éclatent dans les strophes de Lermontof. L'esprit satirique dont nous avons suivi les traces dans la poésie russe, et qui s'est élevé au lyrisme avec deux grands poètes, se serait-il donc éteint? Non sans doute, on va le retrouver avec l'âpre vigueur que nous lui avons reconnue à son origine, et cette fois sous une forme vraiment nationale.

Le règne de l'empereur Nicolas commençait à peine lorsqu'arrivait du gouvernement de Jaroslaf à Pétersbourg le fils d'un ancien officier des armées russes, destiné lui-même d'abord au service militaire, et voué plus tard à la littérature. C'était M. Nicolas Nekrassof. La classe éclairée était soumise depuis peu à un redoublement de surveillance; les nouvelles tentatives littéraires éveillaient surtout la méfiance du pouvoir. Cependant le jeune provincial prend la plume, et veut se joindre à la petite pléiade de poètes qui affrontent la tiédeur du public. Ses timides essais n'obtiennent aucune attention : cette indifférence ne le décourage pas; il continue à publier dans les recueils périodiques de Pétersbourg des poésies qui, malgré les suppressions imposées par la censure, se distinguent par un cachet tout particulier. On n'y rencontre ni l'essor lyrique de Joukovski, ni l'ironie élégante de Pouchkine, ni le sarcasme dédaigneux de Lermontof. Cet esprit net et vigoureux s'exprime tantôt avec une rudesse sauvage, tantôt avec une sombre mélancolie. Qu'on en juge par cette apostrophe que le poète adresse à son vers. « Tu n'as point, dit-il, de faconde poétique; tu es brusque et gauche; mais si l'art te fait souvent défaut, un sang plein de feu t'anime; tu respires la vengeance, une passion généreuse t'enflamme,... la passion qui porte à glorifier les bons, à marquer au front les fourbes et les sots, et à couronner le chantre sans défense. » Toutefois ces nobles sentimens n'étaient pas les seuls qui animaient les poésies de M. Nekrassof; il s'y mêlait souvent des préoccupations complétement inconnues jusqu'alors à la poésie russe, une ardente commisération pour le peuple et une secrète aversion pour ses oppresseurs. Enfin une pensée politique semblait avoir présidé à ses chants. Il y a deux ans, les poésies de M. Nekrassof ont paru enfin réunies, et on a pu mieux saisir le caractère d'un talent qui nous permettra d'indiquer dans leur forme la plus vive, grâce à quelques citations, les dispositions nouvelles du génie russe.

Afin qu'on ne se trompe point sur la portée qu'il assigne à son œuvre, le poète a placé en tête de ce volume, et sous forme de dialogue, une sorte de profession de foi intitulée *le Citoyen et le Poète*. Le citoyen reproche au poète son apathique indifférence :

« Écoute, c'est honteux! Lève-toi; il en est temps! Tu sais que le moment est propice. Tout homme chez qui le sentiment du devoir ne s'est pas éteint, dont le cœur est resté incorruptible et droit, qui est doué de talent, de force, d'intelligence, ne doit pas demeurer dans l'inaction..... L'orage se tait; les cieux luttent d'éclat avec la vague profonde, et un vent paresseux gonfle à peine les voiles. — Le navire court avec grâce, majestueusement, et le cœur des passagers est aussi tranquille que si leurs pieds posaient sur la terre ferme... Mais le tonnerre a retenti; la tempête mugit, rompt les agrès, incline les mâts. Ce n'est plus le moment de jouer aux échecs, ce n'est plus le temps de tourner des chansons!... Le chien même aboie avec rage contre le vent; il ne pense pas à autre chose..... Et toi, poète, que vas-tu faire? Est-il possible que tu t'enfermes dans une cabine écartée? Te mettrais-tu à charmer des sons de ta lyre inspirée les oreilles des passagers insoucians pour étouffer le fracas de la tempête?.....

« Je veux bien admettre que tu sois à ta place; mais ton pays, où chacun est dévoué à ses propres intérêts, s'en trouvera-t-il mieux? Les hommes à qui la patrie est chère se comptent par milliers. Que Dieu les bénisse!... Mais les autres? leur rôle est bien misérable, leur existence est vide. Les uns sont oppresseurs et voleurs, les autres sont des chanteurs mélodieux; les autres encore..... les autres sont des sages; leur destinée en ce monde est la conversation. Remplis de prudence pour eux-mêmes, ils se tiennent tranquilles, disant: Les hommes sont incorrigibles, nous ne voulons pas nous perdre inutilement. Ces esprits orgueilleux cachent habilement leurs pensées égoïstes. Qui que tu sois, frère, ne crois pas à cette logique méprisable, crains de partager le sort de ces malheureux; ils sont riches en paroles, pauvres en actions. Ne passe point dans le camp des hommes inoffensifs, lorsque tu peux être utile!.... Un fils ne peut voir tranquillement la douleur de sa mère; celui-là est un citoyen indigne qui est indifférent à sa patrie. Rien ne l'excuse..... Sacrifie-toi pour l'honneur de ton pays, pour tes convictions; va et meurs sans regret... Tu ne mourras pas vainement; toute action est sainte lorsqu'elle coûte du sang..... . . . .

« N'oublie pas que tu es poète! Élu du ciel, toi qui te charges de proclamer les vérités éternelles, ne crois pas que celui qui manque de pain est indigne de tes accens inspirés; ne crois pas qu'il y ait des hommes tombés à jamais. Il n'est point d'âme humaine qui soit morte devant Dieu, et les sanglots d'un cœur croyant arrivent toujours jusqu'à lui! Sois citoyen! Tout en restant dévoué à l'art, vis pour le bien de ton prochain, soumets ton génie au sentiment d'une fraternité universelle, et si tu es richement doué, ne cherche pas trop à le prouver; les rayons vivifians des trésors que tu possèdes reluiront d'eux-mêmes dans ton sein. Regarde l'artisan laborieux, il brise en mille morceaux une pierre résistante, et sous son marteau la flamme naît et brille d'elle-même..... »

Le poète a-t-il dédaigné les avis de ce conseiller austère, qui n'est autre que sa propre conscience? Son volume même va répondre. Le jeune écrivain s'est mis bravement à l'œuvre, et il nous sera facile de prouver qu'il a dignement rempli sa tâche. Aucun ordre n'a été suivi dans la distribution des morceaux qui suivent cette préface poé-

tique. On y peut reconnaître cependant deux groupes distincts : le premier comprendrait les pages qui semblent se rapporter plus particulièrement aux souvenirs personnels de l'auteur; le second, les morceaux qui agitent des questions d'un intérêt général. Nous commencerons par les pièces où le poète s'est peint lui-même, expliquant avec une sauvage franchise les circonstances qui ont développé et mûri son talent.

Dans une des plus remarquables de ces confidences poétiques, M. Nekrassof nous initie aux circonstances qui l'ont poussé à écrire. Il nous donne comme un résumé de sa vie entière. Chez lui comme chez la plupart des poètes satiriques, l'inspiration est née de la souffrance. La pensée audacieuse d'attaquer les vices de ses contemporains et de critiquer indirectement quelques-unes des institutions fondamentales de son pays, l'ardeur intrépide dont il fait preuve dans cette lutte qui n'est pas sans danger, se sont développées peu à peu dans son cœur, à mesure que le spectacle des désordres au sein desquels il s'est trouvé plongé lui a paru de plus en plus révoltant. On reconnaît cette exaltation croissante aux aveux qui lui échappent. C'est incontestablement sous l'empire de passions qui se sont longtemps combattues en lui-même que s'est formé le talent de M. Nekrassof; il doit surtout à ces luttes intimes l'incomparable vigueur et l'originalité qui le distinguent. Écoutez-le plutôt :

« Non, je n'ai point connu les doux chants d'une muse aimable et belle! Comme un esprit qui descend des cieux, l'enchanteresse éblouissante d'une beauté divine n'est pas venue en silence murmurer à mon oreille enfantine des sons d'une harmonie ravissante. Je n'ai point trouvé un chalumeau oublié dans les langes de mon berceau; une muse n'a point agité de rêves confus les pensées et les jeux de mon adolescence; elle ne s'est point montrée à mes regards enivrés comme une compagne adorable, « aux temps pleins de charme où la Muse et l'amour embrasent le cœur d'un feu qui épuise... »

« Mais j'ai connu de bonne heure les chaînes pesantes d'une autre muse, peu caressante et peu aimée, triste compagne des malheureux, de l'homme qui est né pour la lutte, les souffrances et la peine. Celle-là est une muse plaintive, souffrante et humble, le plus souvent tourmentée par la faim, aux paroles suppliantes, et qui n'a d'autre idole que l'or!...

« Pour honorer la naissance de l'enfant qui venait prendre place en ce monde, elle chanta près de moi, dans une pauvre chambre, à la lueur d'une *loutchina* (1) fumante; elle était cassée par le travail, et ses chants sans apprêt exprimaient l'ennui, une tristesse accablante... Souvent elle perdait courage, et se mettait à pleurer en répétant mes sanglots, ou inquiétait mon sommeil innocent par quelque chant désolé. Les mêmes gémissemens retentirent avec une force bien autrement poignante au milieu du tumulte de

(1) Copeau de bois de sapin dont on se sert pour éclairer les chambres.

l'orgie. On y distinguait, dans un désordre insensé, les calculs d'une prévoyance minutieuse et basse, les nobles inspirations des jeunes années, une passion expirante, des pleurs étouffés, des malédictions, des plaintes, des menaces impuissantes. Parfois, dans un accès de hardiesse, elle jurait, l'insensée, de déclarer une guerre implacable à l'injustice humaine. S'abandonnant à une joie sombre et sauvage, elle agitait mon berceau d'une main frémissante, criait vengeance, et appelait la foudre divine à son secours dans le langage de la fureur.

« Mais son âme irritée était aimante et douce; cette implacable colère faiblissait, la douleur cuisante se calmait peu à peu, s'apaisait,.... et tout ce désordre de passions sauvages et d'humiliations cruelles se rachetait par quelques minutes de bonheur divin, lorsque la noble victime, baissant la voix, murmurait au-dessus de ma tête : « Pardonne à tes ennemis!... » C'est ainsi que les chants sévères de la vierge toujours en larmes et aux paroles confuses bercèrent mon oreille jusqu'au temps où, suivant l'usage, je commençai avec elle un combat acharné; mais la Muse ne se hâta point de rompre les liens qui l'unissaient à moi. Elle me jeta dans un abîme de maux et de désespoir, de défaillances et de privations;... elle m'apprit à sentir toutes ses souffrances et à les confier au public. »

Le meilleur commentaire de ces strophes nous est donné par M. Nekrassof lui-même dans d'autres pièces où il explique le sens un peu voilé de cette invocation à la Muse par des souvenirs empruntés aux premières années de sa vie. Deux poèmes sont surtout dignes d'attention à ce point de vue. Dans le premier, intitulé *le Vieux Château*, l'auteur nous dépeint les lieux où il est né, et nous confie les tourmens de toute sorte qui l'éprouvèrent dans ce triste intérieur. Ces détails sont navrans; ils rappellent les scènes sauvages retracées par un autre écrivain non moins original, M. Aksakof (1) :

« Je les revois donc, ces lieux bien connus de moi, où la vie inutile et vide de mes ancêtres s'écoulait dans les festins, les pompes ridicules, une sale débauche et une tyrannie mesquine, au milieu d'une troupe de valets abrutis et tremblans qui enviaient le sort des chiens et des chevaux. C'est là qu'il me fut donné de voir le jour; j'y appris à souffrir et à haïr, mais, cachant soigneusement cette haine, il m'arrivait aussi d'être despote. C'est là aussi que de mon âme, flétrie avant le temps, s'envola si tôt le repos béni, pendant que le feu de désirs et de soucis hâtifs épuisait mon cœur avant le temps....

« Le souvenir des jours de mon enfance, passés dans une grandeur et une opulence empruntées, et remplissant mon âme de tristesse et de haine, paraît devant moi dans toute sa splendeur....

« Voici le jardin sombre, lugubre.... Quelle est cette femme aux traits maladifs et chagrins qui s'avance dans une allée, au milieu des branches?

« Je sais pourquoi tu pleures, ô ma mère! Celui qui a flétri tes jours,...

(1) Voyez sur M. Aksakof la *Revue* du 15 juin 1857.

je le connais, hélas! Associée pour la vie à un homme grossier et ignorant, tu ne te berças jamais d'un fol espoir; l'idée de résister à ton sort t'épouvantait. Quoique ton âme fût fière et belle, tu supportais ton malheur avec la résignation de l'esclave... et sur ton lit de mort, ta voix murmura le pardon de tout ce qu'il t'avait été donné d'endurer!....

« Et toi aussi, ô ma sœur bien-aimée! toi qui partageas longtemps les humiliations et les peines de cette victime sans plainte, tu n'es plus! Chassée par la honte de ces lieux peuplés de bouffons, de concubines et de piqueurs, tu confias ta destinée à un homme que tu ne connaissais pas, que tu n'aimais pas.... Mais fidèle image de ta mère, lorsqu'on te coucha dans un cercueil, ton sourire froid et sévère fit tressaillir ton bourreau lui-même, et il pleura.

« Voici la maison grise, la vieille maison!... Maintenant elle est vide et silencieuse, ni femmes, ni chiens, ni bouffons, ni valets.... Mais autrefois! oh! je ne l'ai point oublié! on s'y sentait oppressé; petits et grands soupiraient en silence. J'allais me jeter dans les bras de ma nourrice... Oh! combien je l'ai pleurée! A son nom seul, je tombais en extase, et longtemps je respectai sa mémoire... Mais quelques traits de cette bonté insensée qui me fut si nuisible se présentent à mon esprit,.... et mon cœur se remplit d'une haine nouvelle! Non, dans toute mon enfance turbulente et triste, il ne se trouve point un seul souvenir consolant et cher. Tout ce qui a troublé mes premiers jours, tout ce qui a jeté sur moi une flétrissure que rien ne saurait effacer a son origine là, sous le toit paternel!

« Et jetant les yeux autour de moi avec dégoût, je suis heureux de voir que le vieux bois qui servait d'asile dans les chaleurs de l'été est abattu. L'aire a été dévorée par l'incendie; le troupeau se tient immobile, la tête basse, devant le ruisseau desséché. Cette maison maintenant vide et sombre, cette maison jadis remplie par le bruit des coupes et des chants, par l'éternel murmure des sentimens étouffés, cette maison où celui-là seul qui écrasait tous les autres respirait et agissait librement, elle est penchée sur ses fondemens et menace ruine.... »

Telle fut l'enfance du satirique russe; on voit qu'il apprit de bonne heure à connaître le poids de la tyrannie et tous les raffinemens de la débauche. La triste destinée de sa mère et de sa sœur, malheureuses victimes d'une oppression brutale, justifierait à elle seule le sentiment d'indignation qui éclate dans ce morceau. Le poète a le droit de se montrer sévère; des souvenirs comme ceux auxquels il est ramené ne peuvent s'oublier. D'ailleurs le triste intérieur où il se transporte par la pensée est en petit l'image du monde au milieu duquel il tient la plume, et dès lors on comprend qu'il ne se sente point disposé à en parler avec ménagement.

Dans une autre pièce intitulée *Imitation de Lara,* M. Nekrassof débute également par quelques traits qui nous reportent à son enfance, mais il ne s'y arrête pas. La scène change : le poète a quitté le toit paternel; il ne reverra plus cette sombre demeure que pour se réjouir de la trouver en ruines. Le voilà livré à lui-même au milieu d'une ville populeuse, à Pétersbourg; comment va-t-il em-

ployer cette liberté après laquelle il soupirait depuis longtemps? Chacun devine qu'il en abusera, et il ne cherche pas à le dissimuler; il l'avoue avec le cynisme farouche qu'on lui connaît. Ce morceau nous fait passer sans transition des scènes qui ont attristé l'enfance de l'écrivain aux désordres qui devaient la suivre; mais les orages auxquels il est fait allusion dans ces vers n'ont pas entièrement dévasté son cœur, et de nobles émotions le font encore frémir.

« Élevé au fond d'un séjour ignoré, nous dit-il, dans une campagne presque sauvage, j'y vécus entouré d'hommes farouches, et le sort généreux me donna pour maîtres des piqueurs. Autour de moi bouillonnaient les flots impurs de la débauche, toutes les passions qu'engendre la misère étaient déchaînées, et cette existence désordonnée grava dans mon âme une empreinte ineffaçable. Encore enfant, ma raison n'était pas formée que déjà l'haleine empoisonnée de la débauche avait pénétré dans mon jeune cœur. Profondément gangrené, je m'élançai bruyamment dans un abîme de désordres, et consumai follement et honteusement ma jeunesse.... Après avoir repoussé brusquement les fraternels embrassemens de mes amis indignés, c'est en vain que je maudis plus tard les folies de ma jeunesse. Les forces épuisées ne se ranimèrent plus dans mon sein; mes regrets ne pouvaient point les rappeler. Aux ardeurs des jeunes années succéda le calme immuable et glacial de la tombe; malade et misanthrope, je pris au hasard une nouvelle route; je crus que mon cœur flétri avant l'âge ne se ranimerait jamais; mais je te vis..., et mon cœur se réveilla à la vie et aux émotions. L'amour a chassé de mon sein les funestes impressions et l'influence des premières années.... J'ai pu rêver de nouveau, j'ai senti renaître des espérances, des désirs... Peu m'importe que tu m'aimes ou non : je préfère à un calme mortel les larmes les plus cuisantes et les plus âpres souffrances. »

Le contraste d'un sentiment naïf et pur avec de tristes souvenirs se retrouve indiqué plus d'une fois chez M. Nekrassof. Avec quelle vérité poignante ne retrace-t-il pas les défaillances de l'amour aux prises avec la misère et l'opprobre! Villon lui-même n'aurait point retracé avec une franchise plus cynique un des épisodes de sa jeunesse effrénée et vagabonde.

« Lorsque, la tête fatiguée des orages du jour, je traverse la nuit quelque ruelle sombre, ton ombre apparaît soudain devant moi, ô toi que j'ai connue sans défense, malade et sans asile!

« Une pensée déchirante me serre le cœur. Le sort s'est montré bien dur pour toi dès ton enfance. Ton père, au front soucieux, était pauvre et méchant. On te maria, et tu aimais un autre homme. Le mari qui t'échut en partage n'était pas des meilleurs : il avait l'humeur farouche, la main lourde. Tu ne voulus pas te soumettre, tu rejetas cette chaîne; mais ce n'est point pour ton bonheur que tu me rencontras.

« Te rappelles-tu le jour où, malade et affamé, je m'épuisais en efforts inutiles? Dans notre chambre vide et froide, notre haleine glacée se répandait comme un nuage. Te rappelles-tu les mugissemens lugubres du vent dans

les cheminées, le bruit éclatant de la pluie? Le jour baissait, il faisait presque nuit. Ton enfant pleurait; tu réchauffais de ton souffle ses mains froides. Il ne s'apaisait pas, et ses cris étaient perçans... L'obscurité augmentait; après avoir longtemps pleuré, l'enfant expira... Pauvre mère! Mais à quoi bon ces larmes? Demain, la faim nous endormira à notre tour d'un sommeil profond et doux; notre hôte achètera, en nous maudissant, trois bières, puis on nous emportera pour nous mettre côte à côte!...

« Assis chacun dans un coin de la chambre, nous étions sombres et taciturnes. Je m'en souviens, tu étais pâle et affaiblie; une pensée mûrissait en secret dans ton esprit; un combat pénible agitait ton cœur. Je m'endormis; tu partis en silence, mais parée comme une fiancée qui marche à l'autel, et une heure après, tu rentrais d'un pas pressé, apportant une bière pour ton enfant et à manger pour son père. Nous apaisâmes notre faim dévorante, un bon feu éclaira la chambre sombre, nous habillâmes l'enfant, et nous le couchâmes dans le cercueil... Était-ce un heureux hasard qui nous avait sauvés? Dieu nous avait-il pris en pitié? Tu ne t'empressas pas de me faire un triste aveu, je ne te fis aucune question; mais nous avions l'un et l'autre un poids sur le cœur, j'étais sombre et irrité!

« Qu'es-tu devenue? As-tu succombé en luttant douloureusement avec la misère? Ou bien, suivant le chemin ordinaire, as-tu fini comme tant d'autres? Personne ne prendra ta défense! Chacun te donnera un nom terrible; moi seul, je sens qu'une malédiction soulève mon sein, mais elle éclaterait vainement! »

Nous l'avons dit, l'invocation adressée à la Muse par M. Nekrasof trouve dans de telles pages son plus saisissant commentaire. Ce n'est pas la nature seule qui l'a fait poète; la véritable source de son talent doit être cherchée ailleurs. C'est aux douloureux combats de la vie qu'il est redevable de sa verve satirique. De là son énergie sombre et farouche : il ne chante pas, il maudit; mais l'indignation qui le transporte se manifeste surtout dans les strophes où il s'inspire de la société elle-même. C'est alors qu'il nous apparaît comme un juge inexorable; l'état moral des classes supérieures le révolte, et malgré toute la concision de son style et la sobriété de son imagination, ce sentiment éclate à tout instant. Ce n'est pas de lui que l'on pourrait dire avec Chateaubriand : « La Muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes même en paraissent embellis. » De sa plume ardente, M. Nekrassof fouille, avec le calme apparent des passions concentrées, jusque dans les entrailles de la société russe, et il en étale avec une ironie amère et brutale les désordres et les honteuses faiblesses. Plusieurs moralistes russes nous ont familiarisés avec de telles audaces; mais aucune de ces esquisses de mœurs ne saurait être comparée aux scènes que M. Nekrassof nous expose. Quelque restreint que soit le cadre dont il fait choix, ce cadre suffit toujours au développement de la pensée qui l'inspire.

au tableau qu'il a entrepris de tracer. Prenons pour exemple la pièce intitulée *l'Homme moral;* le poète y fait ressortir avec une verve incisive comment les préceptes de la morale peuvent servir en Russie, ainsi que partout ailleurs, à protéger l'égoïsme et les sentimens les plus bas de la nature humaine.

« Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère (nous dit le vertueux personnage qu'il veut dépeindre), je n'ai jamais fait de mal à personne. Ma femme sortit un soir, la figure couverte d'un voile, et se rendit chez son amant. Je me glissai dans la maison de celui-ci avec la police, et constatai... Une provocation s'ensuivit; je refusai de me battre! Ma femme tomba malade de honte et de douleur; elle mourut... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« Un de mes amis ne me rendit pas à l'échéance une somme que je lui avais prêtée. Je le lui rappelai sans la moindre rancune et laissai à la justice le soin de décider entre nous. Le tribunal le condamna à la prison; il y mourut sans me donner un sou, mais je ne m'en plaignis pas, quoique j'eusse bien le droit de lui en vouloir! J'annulai sa dette le jour même de sa mort, et témoignai la douleur la plus vive... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« Je plaçai un de mes paysans en apprentissage chez un cuisinier. Il réussit; c'était un cuisinier excellent. — Quel bonheur! Mais il sortait souvent, et avait contracté des goûts qui n'allaient point à sa condition : il aimait à lire et à raisonner. J'essayai de l'en corriger par la menace; ce fut en vain, et je le fis paternellement battre de verges. — Le misérable! le désespoir le prit, et mon imbécile se jeta à l'eau!... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« J'avais une fille : elle s'éprit de son instituteur et songeait même à fuir avec lui. Je la menaçai de ma malédiction; elle se soumit et épousa un vieillard riche. Leur maison était brillante et l'abondance y régnait; mais Sacha commença tout à coup à pâlir et à s'éteindre. Un an après, elle mourut phthisique, nous laissant tous dans la plus profonde douleur... *Ayant toujours suivi les principes de la morale la plus sévère, je n'ai jamais fait de mal à personne dans ma vie.* »

Les *fonctionnaires* ne sont pas moins rudement traités que l'*homme moral*. On voit que M. Nekrassof connaît à fond la bassesse de sentimens et les mœurs corrompues de cette classe qui forme en Russie un monde à part, une sorte de tribu puissante et méprisée. Le poète se plaît parfois à surprendre, à déconcerter ses adversaires : il débute par une strophe tout à fait inoffensive; mais le rire sardonique éclate bientôt, comme dans la petite pièce intitulée *Macha*.

« Le jour s'est éteint dans les rues de la capitale; la jeune femme repose doucement; seul, son laborieux époux, aux traits pâlis, ne dort point... Un autre soin l'occupe! Demain il pourra montrer à Macha une brillante toilette... Elle ne lui répondra pas; elle le remerciera seulement... d'un de ses

regards enivrans! Il l'adore et veut être payé de retour. D'autres parures suivront. Et pourtant la vie est chère dans ces murs!

« Il y a bien un moyen fort simple de s'enrichir; la caisse du gouvernement est là..... Mais notre fonctionnaire avait été gâté dès son enfance par les connaissances pernicieuses qu'on lui avait inculquées. C'était un homme de la nouvelle génération; il tenait avant tout à l'honneur, et considérait même tout revenant-bon comme un vol, le libéral (1)! Il aurait bien voulu vivre avec plus de simplicité; mais Macha n'entendait pas raison. »

Cette remarque faite, le poète nous dépeint avec un calme ironique les tourmens qui minent l'honnête époux. « Si ses jours sont pleins de tristesse, il a des minutes de bonheur; mais il semble que le bonheur même soit pernicieux à une âme fatiguée. Bientôt Macha le couchera dans un cercueil, et la pauvrette se lamentera, elle se demandera pourquoi il s'est si vite consumé. » Ailleurs, dans une pièce intitulée *un Bon Parti*, M. Nekrassof entremêle avec non moins d'habileté le persiflage et la peinture de mœurs. « Sur les froides rives de la Néva, dans la ville brumeuse de Pierre le Grand, vivait un certain M. Dolgof... C'était un bon et simple père de famille, un fonctionnaire modèle qui n'avait gagné dans ses fonctions qu'une seule maison; il est vrai qu'elle avait cinq étages. » Parfois enfin la verve satirique ne se contient plus, et le sommeil de l'enfance ne suffit même pas à la désarmer. L'iambe vengeur se glisse jusque dans un *Chant du Berceau*.

« Dors, vaurien, pendant que tu es inoffensif! — *Do, l'enfant, do.*

« La lune cuivrée projette discrètement sa lueur sur ton berceau! — Ce n'est point une histoire en l'air que je me propose de conter. — Je vais chanter la vérité! — Toi, continue à reposer les yeux fermés. — *Do, l'enfant, do.*

« Une heureuse nouvelle s'est répandue dans la province. — Ton père, coupable de tant de méfaits, vient enfin — d'être mis en jugement; — mais ton père, coquin fieffé, saura se tirer d'affaire. — Dors, vaurien, pendant que tu es honnête! — *Do, l'enfant, do.*

« En grandissant, tu apprendras à connaître le monde chrétien; — tu achèteras un habit de scribe et tu prendras la plume. — Tu diras hypocritement: « Je suis honnête, je suis pour la justice. » — Dors, ton avenir est assuré. — *Do, l'enfant, do.*

« Tu auras l'air grave d'un fonctionnaire et tu seras coquin dans l'âme. — Après t'avoir reconduit jusqu'à ma porte, je ferai un geste de mépris. — Tu apprendras à plier gracieusement le dos..... — Dors, vaurien, pendant que tu es innocent. — *Do, l'enfant, do.*

« Quoique doux et craintif comme un petit mouton et très borné, — tu sauras arriver en rampant jusqu'à une bonne place sans te laisser prendre en faute. — Dors, pendant que tu ne sais pas voler! — *Do, l'enfant, do.*

(1) C'est ainsi que sous le dernier règne on désignait tous les hommes qui désapprouvaient la marche du gouvernement.

« Tu achèteras une maison à plusieurs étages; — tu atteindras un haut grade et deviendras tout à coup un grand seigneur, un noble russe. — Tu vivras longtemps et finiras ton existence en paix..... — Dors, mon beau fonctionnaire. — *Do, l'enfant, do.* »

On a beaucoup applaudi à ces morceaux satiriques; mais, tout en rendant justice à la hardiesse avec laquelle ils sont tracés, nous leur préférons des pages plus calmes : c'est une galerie de tableaux empruntés à la vie des paysans russes. On y remarque une modération apparente qui est habilement calculée; elle tend à concentrer toute l'attention du lecteur sur les souffrances de la pauvre population au milieu de laquelle l'écrivain nous transporte. Ajoutons qu'il a su plier au rhythme de la versification le langage populaire, et c'est là une tâche des plus difficiles. L'une de ces pièces, intitulée *le Village abandonné*, est d'une vérité saisissante.

« La mère Nénila vient demander au bourgmestre Vlass quelques poutres pour reconstruire une *isba*. Il lui répond : « Je n'en ai pas; tu n'en auras pas! » Le maître va revenir, se dit la vieille, il en décidera. Le maître verra que l'*isba* est vieille, et il me fera donner du bois.

« Un voisin, homme avide, enlève par ruse aux paysans un lopin de terre et des meilleurs. « Le maître va revenir; les arpenteurs riront jaune, pensent les paysans. Le maître n'aura qu'un mot à dire, et on nous rendra notre bonne terre. »

« Un cultivateur libre s'éprend de Natacha; mais l'intendant, homme sans cœur, refuse de donner son consentement à ce mariage. — Attendons, Ignacha, le maître va venir, dit Natacha à son amoureux. — Bref, petits et grands, pour la moindre dispute, redisaient en chœur : — Le maître va revenir, il nous donnera raison.

« La vieille Nénila est morte; le lopin de terre rend au voisin cent gerbes pour une. Le cultivateur libre a été trouvé de taille pour porter le fusil, et Natacha elle-même ne songe plus au mariage... Mais le maître n'est pas là... il est toujours absent.

« Enfin un beau jour une lourde voiture à quatre roues et attelée de six chevaux à la file paraît sur la route qui conduit au village. Au milieu se dresse une bière de chêne; dans cette bière était le maître, et derrière marchait son héritier. On enterra l'ancien maître, et le nouveau, ayant essuyé ses larmes, monta dans l'équipage, et repartit pour Pétersbourg... »

On ne pouvait mieux caractériser dans un petit cadre la triste situation des paysans russes. Quoique abandonnés à des intendans durs et avides, la confiance respectueuse que leur inspire le maître absent et leur étonnante résignation ne se sont point démenties jusqu'à présent. Le morceau intitulé *Au Village* est un chant de mort tout à fait national; mais l'impression douloureuse que cause cette complainte est adoucie par quelques traits où l'on reconnaît le génie naïf du peuple russe.

« On dirait d'un club de corbeaux qui s'est réuni aujourd'hui autour de notre église; des croassemens hébétés, des cris sauvages... Il semble que tous les corbeaux du monde se donnent rendez-vous ici chaque soir. Quoi? encore de nouveaux escadrons volans!... Ils se posent en file sur la coupole, sur le clocher, sur la croix, sur les *isbas* voisines. Là-bas même, sur cette perche mal affermie dans la haie, deux corbeaux viennent s'asseoir en battant des ailes... Aujourd'hui comme hier, ils se reposent quelques instans, et puis se remettent à voltiger. Mais les nuages noirs ont disparu, et le vent tombe. Allons dans les champs; dès le matin, la journée est sombre et pluvieuse. C'est vainement que je me suis fait tremper jusqu'aux os dans les marais. J'avais bonne envie de réussir; mais le succès ne se donne pas. Le soir est venu bien vite, avec les hordes de corbeaux... Qu'aperçois-je là-bas près de la fontaine? Deux vieilles paysannes qui causent. Allons les écouter.

« — Bonsoir, la mère! dit l'une. — Comment va la marraine? répond l'autre. Tu pleures donc toujours? Une pensée triste te serre le cœur? — Comment ne pleurerais-je pas? répond la première; je suis perdue, pauvre pécheresse! Mon cœur souffre... Mon pauvre fils est mort, Cassianovna, il est mort et couché dans la terre!

« Comment a-t-il pu succomber? Il était si brave! Quarante ours avaient été soulevés par sa fourche,... il a manqué celui-là! Pourtant il était grand, sa main était de fer, sa poitrine résonnait comme de l'airain... Il est mort, Cassianovna, mais l'ours est mort aussi!... Nous lui avons arraché la peau, au maudit; nous l'avons vendue. L'argent, dix-sept roubles, nous l'avons donné pour l'âme de mon pauvre Savouchka; que Dieu ait pitié de lui! La bonne Maria Romanovna a payé le service... Il est mort, ma colombe! à peine ai-je eu la force de regagner la maison.

« Le vent ébranle notre pauvre *isba* du bon Dieu; notre grange est en ruine... Il aurait pris sa hache; le mal peut être réparé. Il aurait tranquillisé sa pauvre mère... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma bien-aimée. Veux-tu sa hache? Je la vends. Qui dorlotera maintenant la vieille délaissée, la mendiante? Pendant les pluies de l'automne, pendant les gelées de l'hiver, qui me ramassera du bois? Lorsque ma pelisse chaude sera usée, qui m'en donnera une autre? Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma colombe! Son fusil sera perdu! Le monde, ma chérie, n'est plus rien pour moi!... Je me couche souvent dans ma chambrette, je me couvre de nos filets, comme d'un linceul... Mais non! la mort ne vient pas... J'erre de tous côtés, j'ennuie tout le monde de mes plaintes... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma chérie! Ah! si ce n'était pas un péché!... Mais ça viendra bien... Je souffrirai encore, avec la grâce de Dieu, tout l'hiver; mais je ne foulerai pas l'herbe nouvelle! Bientôt notre chaumière sera tout ébranlée, notre champ restera sans labour. Maria Romanovna va partir pour la ville. Je n'ai pas assez de force pour aller mendier... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma chérie, et je le suivrai bientôt!

« La vieille se mit à pleurer. Et que m'importe? Pourquoi compatir aux douleurs que l'on ne peut pas soulager? Je me sens fatigué, il est temps de s'aller coucher. Mes nuits sont courtes; demain je partirai pour la chasse. Je vais tâcher de faire un bon somme jusqu'au jour... Ah! les corbeaux se

disposent à reprendre leur vol, la fête est finie... Allons, bon voyage! Les voici qui s'envolent tous en même temps avec de grands cris. Attention! alignement! toute la bande a pris son vol. On dirait d'un réseau noir étendu entre le ciel et la terre. »

Ce chant lamentable n'accuse pas seulement, comme les strophes précédentes, une vive sympathie pour la cause populaire sous les dehors d'une indifférence et d'un dédain qui rappellent un peu les poètes de l'école byronienne; on y retrouve, nous le répétons, plusieurs traits qui indiquent une parfaite connaissance du paysan russe, et entre autres cet esprit positif, calculateur, qui ne l'abandonne jamais, même dans les plus grandes afflictions. On dirait d'un enfant vieilli avant l'âge. C'est que, plus qu'aucun autre, le peuple russe a été éprouvé par le sort : relégué sur les confins de l'Europe, au milieu des neiges, il a gémi durant des siècles sous le joug du Tartare, et ne l'a rejeté que pour subir les rigueurs du servage. La condition, l'état moral de ce peuple si durement éprouvé ont encore fourni à M. Nekrassof le thème de beaucoup d'autres compositions. Dans une pièce intitulée *l'Eau-de-Vie,* il s'attaque résolûment à un vice national.

« Le *sotski* (1) m'a battu de verges sans motif. Cela est dur à supporter! Je sais bien que je ne suis pas grand'chose, mais, voyez-vous, c'était pour la première fois. Lorsque j'y pense, j'en frémis encore, et mon cœur devient de plus en plus triste. Comment lèverai-je maintenant les yeux sur mes frères? comment me présenter devant ma chérie? Je restai longtemps couché sur le four, en silence, et ne goûtai pas du *chti* (2). Pendant la nuit, le diable me souffla à l'oreille de mauvais conseils, et le matin je me levai tout sombre; impossible de dire ma prière. Et, sans parler à personne, sans me signer, je sortis dans la cour. « Frère, me cria tout à coup ma sœur, ne veux-tu pas un peu d'eau-de-vie? » J'en avalai tout un *chtof* (3), et ne quittai pas la maison de la journée.

« J'étais épris de la fille du voisin, la jolie Stéphanida. Je la demandai à son père, — le vieux et sa fille me trouvaient à leur gré; mais il paraît qu'un autre gars se prosterna devant notre *starosta* (4), et quelque temps après je le vis passer avec ma belle pour se rendre à l'église. Le cœur n'est pas de pierre. Je sautai par la fenêtre comme un forcené. « Attends, me dis-je, je saurai bien te rejoindre!... » Et, pour me donner du courage, j'allai au cabaret pour boire un coup. J'y trouvai le frère Petrouka; il me régala; je ne voulus pas rester son obligé... Je me sentis le cœur soulagé; je m'endormis en embrassant Pétrouka, et le lendemain je laissai là mon idée de vengeance.

« Je partis pour la ville et m'engageai à reconstruire tous les poêles dans

(1) Employé de la police rurale.
(2) Potage de choux fermentés.
(3) Mesure qui équivaut à un litre environ.
(4) Maire.

la maison d'un marchand. Au bout du mois, l'affaire était faite, et j'allai lui présenter mon compte. — Tu m'as surfait, coquin! s'écria-t-il. Je lui reprochai sa mauvaise foi; il me menaça de la justice, me dit qu'il ne me donnerait pas un *groche* (1), et me fit jeter à la porte. Je revins chez lui bien des fois depuis; il n'y était jamais pour moi. Comment payer mon *artel* (2)? — On va me mettre en prison, me dis-je en me montant la tête; je suis perdu! — Et j'allai me coucher comme un voleur dans la maison d'un ami. — J'attendais; mais le froid me saisit. En face était un cabaret. — Pourquoi ne pas y entrer? me dis-je, et j'y laissai mon dernier sou. Je pris dispute je ne sais avec qui, et le lendemain je me réveillai en prison. »

Est-il bien vrai cependant que le désespoir soit l'unique cause du vice dont le poète nous étale ici, avec une complaisance ironique, les fatales conséquences? On peut en douter : le paysan russe a pour les liqueurs enivrantes quelque chose de la passion qu'elles inspirent aux sauvages du nouveau continent. C'est qu'aux précieuses qualités dont il est doué se joint une rudesse qui touche à la sauvagerie. Malheur à qui ne craint point de l'éveiller! On a pu s'en convaincre dans toutes les crises populaires qui se sont produites en Russie. M. Nekrassof ne manque point de le rappeler; il a emprunté au séjour de l'armée française en Russie, lors de l'invasion de l'année 1812, l'épisode suivant :

« Oui, troupier, — fait-il dire par un paysan à un soldat, — tu t'es battu dans c tte guerre, et puis tu as lu des livres; mais laisse-moi te raconter une chose : nous autres paysans, nous avons aussi mis la main à ces affaires-là.

« Lorsque le Français est venu se frotter à nous, il a bientôt vu qu'il n'y gagnerait rien; alors, tu sais, a commencé la débâcle. Toute une famille nous tombe entre les mains : un père, une mère et trois petits. Le compte du *moussiou* n'a pas été long à régler, et ce n'est pas avec des fusils que nous l'avons expédié, mais à coups de poing. La mère se mit à crier, à gémir; elle s'arrachait les cheveux. Nous la regardions : ça faisait pitié; nous voilà tout attendris; un bon coup de hache l'étendit à côté de son mari. Mais les enfans? Ils étaient tout éperdus; il se tordaient les mains, ils sanglotaient, couraient; ils balbutiaient je ne sais quoi dans leur langue et pleuraient en chœur, les pauvres chéris. Les larmes nous venaient aux yeux. Que faire? On discuta longtemps; nous les avons abattus au plus vite, et nous les avons jetés tous dans le même trou....

« Ainsi donc, mon vieux, tu le vois : nous ne sommes pas restés les bras croisés, et sans nous battre comme vous autres, nous avons fait notre affaire. »

Que conclure de tous ces âpres tableaux? N'y a-t-il donc pas en Russie des aspects moins tristes, et une sève féconde ne circule-t-elle pas parmi tous ces élémens de corruption? Le poète n'inter-

(1) Monnaie de cuivre.
(2) Compagnie d'ouvrier.

rompra-t-il pas ses mordantes invectives? Un rayon d'espérance et de joie ne viendra-t-il pas éclairer ces ténèbres? Une seule fois, cette violente inspiration semble s'adoucir. Écoutez ce chant inspiré par une course à travers les campagnes désertes de la Russie du nord.

« Allons, marche donc, au nom du ciel! dit-il familièrement à son conducteur paresseux. Rien que le ciel, des sapins et des sables arides! La route n'est pas gaie... Eh! crie-t-il à un enfant qui passe, monte et assieds-toi à mes côtés, l'ami!

« Pauvre enfant! ses pieds sont nus, il est sale, sa poitrine est à peine couverte... N'en rougis pas! Qu'importe? Plus d'un homme célèbre a commencé comme cela... Qu'as-tu dans ta besace? Un livre! Bien, tu vas prendre une leçon. Je le devine, le père a dépensé pour son fils son dernier *groche*, ou bien la vieille femme du *diatchok* (1) t'a donné la petite pièce d'argent qu'une marchande dévote lui avait offerte pour s'acheter du thé. Mais peut-être es-tu un *dvorovoï* (2) affranchi?... Eh bien! cela s'est déjà vu; n'aie pas peur, tu feras ton chemin!... Tu apprendras bientôt à l'école qu'un paysan d'Arkhangel (3) a su, avec l'aide de Dieu, acquérir et sagesse et honneurs. Il y a encore de bonnes âmes en ce monde. Quelqu'un te conduira à Moscou. Tu prendras place sur les bancs de l'université. Ton rêve se réalisera! Alors une large voie s'offrira à tes yeux; travaille et ne crains rien...

« Voilà pourquoi je t'aime, ô ma Russie! Le pays qui sait tirer des rangs du peuple tant de grands hommes n'est point perdu. Quelle meilleure preuve de sa fécondité que de voir sortir de son sein tant de natures bonnes, honnêtes, tant de cœurs aimans, au milieu de cette foule de nullités et d'indifférens bouffis d'un sot orgueil! »

Telles sont les pages instructives et navrantes d'un recueil satirique qui nous a paru offrir non-seulement l'intérêt d'une hardie tentative littéraire, mais de précieux indices sur l'état moral de la Russie à la fin du dernier règne. Le tsar Nicolas Ier avait eu la prétention audacieuse de déraciner, par un régime de compression absolue, toute idée d'indépendance au sein des classes supérieures. Qu'en est-il résulté? Une réaction violente dans les esprits, réaction qui explique à la fois le succès de M. Nekrassof et le caractère de son inspiration. L'ardeur fiévreuse que trahissent les chants du satirique russe est une des conséquences ordinaires de l'oppression appliquée à un peuple que la civilisation n'a pas encore amolli. Il faut remarquer toutefois que cette oppression a cessé, et que le mouvement libéral doit prendre en Russie des allures différentes de celles qui s'étaient manifestées il y a trente ans. On ne verra pas se renouveler les scènes de violence qui ont ensanglanté, au commence-

(1) Chantre d'église.
(2) Domestique serf.
(3) Lomonosof.

ment du règne dernier, la place du palais d'hiver. Le parti de la réforme est, dans son ensemble, sincèrement attaché au nouveau souverain; les changemens qu'il réclame ne portent que sur des questions auxquelles la justice et l'humanité commandent de se dévouer. La réforme administrative, la réforme de la condition des paysans, ce sont là des mesures qu'appellent de leurs vœux tous les esprits éclairés, tous les hommes libéraux, plus nombreux qu'on ne le pense dans la société russe, et dont M. Nekrassof s'est fait l'énergique interprète.

Après avoir si vivement traduit les révoltes de l'esprit national contre un régime aujourd'hui abandonné, M. Nekrassof a maintenant une nouvelle tâche à remplir. Il faut qu'il célèbre le mouvement libéral dans la phase calme et féconde où il est entré. A ce point de vue, on ne peut accepter sans réserve les tristes paroles qui terminent son livre.

« O muse de la douleur et de la vengeance, s'écrie-t-il, cesse tes chants! Je ne veux plus troubler le sommeil d'autrui; nous avons assez maudit ensemble; lorsque je serai seul, je saurai me taire et mourir. Pourquoi cet air sombre et ces pleurs? Cela ne soulage pas! Les plaintes qu'exhale mon cœur me troublent et m'attristent comme le cri que jette la porte d'une prison. Tout a une fin; ce n'est pas vainement que ma route a été obscurcie par les orages; maintenant le ciel ne s'éclaircira plus pour moi; il ne jettera plus sur mon cœur un rayon vivifiant...

« Rayon enchanteur! amour et espérance! je t'ai appelé en rêve et dans mes veilles, au milieu des travaux, dans l'ardeur de la lutte et sur le bord du précipice. Je t'ai appelé; mais maintenant je ne t'appelle plus! Je ne voudrais point voir l'abîme que tu peux éclairer... Le cœur qui est fatigué de haïr ne saurait plus aimer... »

Que M. Nekrassof oublie de tels accens! Le spectacle que présente la Russie doit soutenir et encourager le poète accueilli par les nouvelles générations avec tant d'enthousiasme. Elle est encore loin sans doute d'être régénérée; mais les abus et les souffrances contre lesquels M. Nekrassof s'est élevé avec tant d'âpreté sont reconnus, et le gouvernement d'Alexandre II se prépare décidément à y porter remède. Que peut-on souhaiter de plus en ce moment? Il a fallu à la Russie deux siècles pour se délivrer de l'oppression des Tartares. L'œuvre dont elle vient d'entreprendre l'accomplissement n'est pas moins difficile; les mauvaises passions qui la tyrannisent ne se laisseront pas déraciner sans résistance. La lutte sera longue, n'en doutons pas, mais le parti de la réforme est assuré de vaincre. M. Nekrassof a dignement traduit ses colères; il lui reste à célébrer ses espérances.

H. Delaveau.

LA

VISION DE PAO-LY

Quand on fait route vers le Levant, c'est avec un battement de cœur que l'on voit poindre du milieu des flots les rochers blancs de l'île de Malte et les imposantes murailles de la Cité-Valette. Si vous allez à Jérusalem, au Bosphore ou aux bords du Nil, combien de souvenirs s'éveilleront en vous à l'aspect de cet îlot fameux, que la Providence a jeté entre l'Afrique et la Sicile pour marquer le point où finit l'Occident et où l'Orient commence! L'apôtre saint Paul y prit terre après son naufrage; il bénit ce lieu, où l'Europe catholique devait établir un jour les fiers chevaliers auxquels était confiée la tâche d'arrêter les invasions de l'islamisme. Toutes les nations de l'ancien monde, tous les peuples modernes y ont laissé des traces de leur passage, depuis les Phéniciens jusqu'aux Romains, depuis les Grecs de Constantinople jusqu'aux Français de l'expédition d'Égypte. Un si glorieux passé se reflète encore assez bien dans les monumens nombreux de la Cité-Valette, vaste entassement de fortifications bâties sur le roc, de palais italiens, d'églises chargées d'ornemens, et de hautes maisons décorées de grands balcons projetant leur ombre sur des rues dont quelques-unes ne sont que des escaliers sans fin, rudes à monter et effrayans à descendre. Assurément, si Malte appartient encore à l'Europe, elle ne tient par aucun point à l'Occident. Au fond des fossés de la ville, ne voyez-vous pas se dérouler les feuilles immenses du bananier? ne sentez-vous pas les rayons ardens d'un soleil presque tropical? Cette brise si fine, qui agite à peine les flots transparens de la Méditerranée, ne vous convie-t-elle pas à partir pour les régions célèbres qui furent le berceau de l'humanité?

Malte apparaît donc au touriste comme la première halte d'un voyage en Orient : de là ses rêves l'emportent vers les Pyramides, vers le Saint-Sépulcre, vers la mosquée qui fut la basilique de Sainte-Sophie; mais au retour c'est autre chose. Si quelque cas de peste a éclaté au moment où il quittait ces beaux pays d'Orient, sujets, hélas! à tant de misères, Malte offre au voyageur la triste perspective d'un séjour plus ou moins long au lazaret. Dès lors l'île a perdu tout son charme. Et d'ailleurs, quand on revient chez soi après une longue absence, quand on a réalisé ses rêves, on veut rentrer au logis avec ses souvenirs tout chauds. Quand on est désenchanté, — ce qui arrive à plus d'un, — il est pénible de s'arrêter aux lieux mêmes d'où on s'était élancé avec l'espérance d'un vol joyeux, et surtout d'y rester captif dans la prison sanitaire qu'on nomme un lazaret. Celui de la Cité-Valette est situé au fond d'un des ports de la ville, au quartier de Marza-Musciette, que d'anciens auteurs ont appelé souvent *Marsa-Mouchet*.

Il y a quatre ou cinq ans, le hasard avait réuni dans le lazaret de Marza-Musciette quatre personnages qui revenaient de diverses régions de l'Orient. L'un était un peintre; ses crayons à la main, il avait parcouru le Liban pour dessiner des Maronites et des Druses dans leurs costumes pittoresques. Le second, touriste sans profession, rapportait de la Turquie d'Asie de très longues pipes, du tabac excellent et des yatagans d'un grand prix. Le troisième appartenait à cette classe de commerçans arméniens qui parlent assez bien une foule de langues, et voyagent sans relâche, pour les intérêts de leur négoce, de Constantinople à Marseille, de Smyrne à Livourne, d'Alexandrie à Trieste. Quant au quatrième, arrivé par la Mer-Rouge des pays de l'extrême Asie, Allemand et cosmopolite, il prenait plus de plaisir à la lecture qu'à la conversation. Sa malle renfermait un grand nombre de livres bizarres, de manuscrits orientaux, qu'il ne se lassait point d'étudier. De temps à autre, il jetait un regard discret sur les esquisses du peintre; lorsque le touriste lui offrait un *chibouck*, il le fumait dans l'attitude recueillie d'un rêveur qui apprécie les douceurs du *far-niente*. Avec l'Arménien, il échangeait quelques paroles insignifiantes pour le seul plaisir de s'exercer dans la pratique des divers idiomes qui lui étaient familiers.

De ces quatre reclus condamnés à rester sous les verroux jusqu'à ce qu'ils eussent purgé leur quarantaine, celui qui s'ennuyait le plus, c'était le touriste. Un soir qu'il avait joué tout seul une partie d'échecs, ne sachant plus que faire, il se mit à battre du tambour avec ses doigts sur une petite table placée devant lui. Cet agréable passe-temps l'occupait depuis une demi-heure. Après avoir battu toute sorte de marches, il venait d'exécuter ce finale de la re-

traite que l'on nomme, je crois, la *breloque,* quand une idée lumineuse traversa son esprit : — Messieurs, s'écria-t-il avec impétuosité, si nous faisions tourner cette table?

— Ah! répliqua le peintre, qui dessinait dans un coin, près de la fenêtre, il n'en coûte rien d'essayer; mais, bah! une table sur laquelle se sont accoudés tant de gens contrariés par un trop long séjour dans cette prison, une table saturée d'ennui!... Nous n'en pourrons rien faire! Et puis, remarquez-le bien, entre nous quatre il n'existe pas cette unité de vues et de pensées qui peut agir sur un corps inanimé et le contraindre à obéir!

— Mais, mon cher, reprit le touriste, nous avons tous un désir commun, celui de sortir d'ici... D'ailleurs il s'agit surtout de passer une heure, de tuer le temps, rien de plus! Voyons, monsieur l'Arménien, faites-moi le plaisir de vous placer ici, à ma droite, et vous, monsieur le savant, à ma gauche, s'il vous plaît... Les mains sur la table, les doigts légèrement écartés, c'est cela...

L'Arménien souriait, tout en se prêtant par complaisance à un jeu nouveau pour lui, dont il ne comprenait qu'imparfaitement le sens. Le voyageur allemand, — ses compagnons le nommaient le savant, — remit ses lunettes dans leur étui, et s'assit à son tour; il ouvrait tout grands ses gros yeux myopes qui semblaient regarder en dedans. Sans avoir grande foi dans le succès de l'expérience, le touriste ne désespérait pas de réussir; depuis son départ d'Europe, combien d'initiés, gens du monde, érudits, curieux de toute sorte, avaient fait tourner, parler et écrire des tables et des guéridons! Enfin le peintre croyait tout de bon à l'influence de la volonté humaine sur un corps inerte : il prenait donc l'expérience au sérieux, et cherchait à communiquer à l'innocente table l'ardeur de sa pensée. Durant plus de dix minutes, il régna un silence complet, absolu. Les quatre voyageurs demeuraient dans une si parfaite immobilité, qu'on les eût pris pour ces personnages des contes orientaux changés en statues par la baguette d'un magicien. Bientôt l'artiste, cédant à une douce illusion, crut sentir la petite table tourner sous ses doigts. Pour la laisser obéir sans contrainte à ce mouvement de rotation si ardemment désiré, il se leva doucement. Sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, ses compagnons l'imitèrent; ils se redressaient peu à peu, comme s'ils eussent été subitement galvanisés. Le front chauve de l'Allemand s'inclinait vers le turban de l'Arménien; la barbe pointue du peintre touchait presque la moustache du touriste. Ils étaient là, tous les quatre, attentifs, silencieux, lorsque l'artiste s'écria d'une voix inspirée : — Elle tourne! — A ces mots, il se mit à tourner lui-même, entraînant dans une ronde dont le mouvement s'accélérait toujours le touriste à moitié

convaincu, le savant essoufflé, et l'Arménien ébahi. Les quatre statues venaient de s'animer, et de se changer en de véritables fous, qui pirouettaient comme des derviches tourneurs, sans pouvoir s'arrêter.

Cependant le charme se rompit lorsque le savant, haletant et à moitié étourdi, quitta la table pour aller se jeter sur un divan.

— Vraiment, dit l'Arménien, voilà un jeu fort agréable, et que je ne connaissais pas! Comment l'appelez-vous?

— Elle tournait, demanda le touriste; en êtes-vous sûr?

— Si j'en suis sûr, répliqua le peintre, elle tournait si bien qu'elle m'entraînait, et vous aussi.

— Le fait est que nous avons valsé à perdre haleine et sans orchestre, dit à son tour le savant, qui s'essuyait le front. Cette ronde me rappelait les jeunes garçons qui tournent sur eux-mêmes, dans les fêtes de l'Inde, en décrivant des cercles fantastiques.

— Voyons, reprit le peintre, puisque nous sommes en veine, passons à une autre expérience. Je vais introduire ce crayon dans une corbeille, et la corbeille, sur laquelle je placerai mes deux mains, écrira ou dessinera d'elle-même tout ce que je lui commanderai.

L'artiste fit un premier essai. Le crayon avait tracé sur le papier un dédale de lignes confuses. — Voyez, messieurs, dit le peintre, quel est cet objet?

— C'est un chameau, dit l'Arménien.

— Un chien, dit le touriste.

— Pardon, messieurs, c'est une mosquée; seulement le crayon a barbouillé en quelques endroits.

— Allons, dit l'Allemand en regardant par-dessus ses lunettes avec un sourire, je vois bien que c'est le nuage montré par Hamlet à Polonius, et dans lequel le courtisan distingue tour à tour un chameau, une belette, une baleine...

— Dessiner ainsi est fort difficile, reprit le peintre un peu désappointé. Je vais ordonner à cette corbeille de tracer quelques mots. — Puis, parlant à sa corbeille : — Écris! lui cria-t-il, écris! je te le commande.

Ce que le crayon avait écrit se trouva être du turc au dire de l'Arménien, du français selon le touriste. Quant au savant, interrogé à son tour, il se contenta de lever doucement les épaules et répondit : — Nous avons beaucoup mieux que cela en Chine! Vous voyez ce petit livre jaune, imprimé sur papier de *riz*, et que je tenais à la main ce matin encore? Eh bien! il renferme plus de choses merveilleuses que nous n'en pouvons accomplir et que nous n'en verrons jamais! Ah! l'Orient, l'Orient! ce n'est pas l'Asie-Mineure, ni l'Égypte, ni la Syrie; non, c'est l'Inde, le Thibet, la Chine, les con-

trées vraiment lointaines, qui ont conservé leurs antiques croyances, leurs religions terribles, étranges, toutes pleines de merveilleux...

— Que l'Inde soit la région des merveilles, je le crois volontiers, dit le touriste. Quant au Thibet, j'en ai peu entendu parler; mais la Chine est un pays où règne le positivisme le plus absolu, si je ne me trompe, et Voltaire a rendu lui-même hommage à la saine raison de son législateur, quand il a dit de Confucius :

Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète.
Cependant on le crut, et même en son pays!

— M. de Voltaire a parlé de beaucoup de choses qu'il ne savait guère, répondit l'Allemand. D'ailleurs, il y a dans le Céleste-Empire plus d'une croyance, et nulle part on ne raconte plus d'histoires extraordinaires, nulle part il n'a été écrit plus de légendes fantastiques, depuis le recueil intitulé *Histoires à réveiller le monde* jusqu'aux fables inventées par ceux qui recherchent l'élixir de longue vie. Sans sortir de notre sujet, je sais une histoire qui se rapporte précisément à la tentative qui vient d'être faite au moyen du crayon fixé à la corbeille. Elle n'est pas longue; la voici en substance.

Il y a six mois, je me trouvais à Shanghaï. Désirant connaître par moi-même jusqu'à quel point le dialecte des provinces méridionales de la Chine diffère de celui des districts du nord, je m'aventurai à une petite distance de la côte, dans la direction d'un gros village habité par des cultivateurs. Comme j'arrivais sur la place du marché, j'aperçus un bonze en robe jaune, à la figure béate, qui traversait la foule à pas comptés. Il tirait de sa longue manche de petits livres finement imprimés que les plus riches habitans du village lui achetaient avec empressement. Quand le bonze passa près de moi, je m'avançai pour faire emplette à mon tour de cette brochure, dont j'étais curieux de lire le contenu. Il va sans dire que j'étais déguisé en Chinois; de plus, je cachais la couleur bleue de mes yeux derrière une paire de ces grosses lunettes rondes assez semblables à celles qui chevauchent sur le nez recourbé de Polichinelle. Le bonze, ne se doutant guère qu'il eût affaire à un barbare, n'hésita pas à me vendre son petit livre. Quand je fus sorti du village, j'allai m'asseoir à l'ombre, en un lieu écarté, et je reconnus que j'avais entre les mains un de ces petits traités religieux composés par les bonzes pour l'édification des fidèles. Les ouvrages de ce genre se composent presque toujours d'histoires, de récits fort simples, rehaussés de quelques détails merveilleux.

Comme les Chinois sont des gens précis et méthodiques, leurs contes les plus invraisemblables commencent invariablement par ces mots : « En telle année, dans le district de..., dépendant de

la province de... » A plus forte raison, le lieu et la date du véridique récit d'un fait surnaturel doivent-ils être soigneusement indiqués. Cependant j'omettrai d'en faire mention au début de cette histoire, et je me contenterai de dire que dans l'une des plus fertiles provinces de l'intérieur du Céleste-Empire vivait un honnête Chinois, élevé dans la religion bouddhique.

— Un honnête Chinois? interrompit le touriste avec l'accent du doute.

— Un honnête Chinois, reprit le savant, probe, vertueux et fort occupé d'acquérir des mérites pour la vie future. Bien qu'il vécût dans la corruption du siècle, comme disent les bouddhistes en leur langage mystique, il nourrissait toujours l'espoir d'embrasser un genre de vie qui lui permît d'arriver à la perfection. Il était marié et père de famille. Sa femme, encore jeune, avait le visage arrondi comme la pleine lune, une bouche petite et fraîche qui ressemblait à une cerise, une taille élégante et flexible comme la tige du saule, en un mot tous les avantages qui distinguent une beauté chinoise. Ses enfans, pleins de santé, s'ébattaient autour de lui. Il pouvait se dire heureux et passer doucement ses jours sans inquiétude du lendemain; mais, habitué à réfléchir et ne perdant jamais de vue la responsabilité qui pèse sur l'homme à tous les instans de la vie, il s'imposait souvent des jeûnes et des mortifications. C'est qu'il lui arrivait parfois d'écraser en marchant de petits insectes, et de manger certains légumes dont l'usage est défendu à ceux qui suivent rigoureusement les préceptes de la loi bouddhique. Et puis il aimait un peu le vin; mais il en usait modérément. Oh! qu'il était petit buveur! Avec deux ou trois verres, il en avait assez. Consciencieux dans toutes ses actions, sincèrement religieux, il partageait ses heures entre la culture de son petit domaine et la lecture des livres de morale. L'ordre et la paix régnaient dans sa paisible demeure. Il priait beaucoup, roulait fréquemment le rosaire entre ses doigts, invoquant le nom de la divinité objet de son culte, et cherchant à maintenir dans une tranquillité parfaite son cœur et son esprit. En attendant qu'il arrivât à la perfection, objet de ses constans désirs, il pratiquait la vertu, et gardait précieusement le trésor de la sagesse.

Notre homme, — il se nommait Pao-ly, — venait d'atteindre sa quarantième année, quand une affaire importante l'obligea de partir pour la province de Kiang-nan. Il en profita pour aller visiter le district si célèbre de Sou-tchéou. Les Chinois ont coutume de dire, en parlant de la capitale de ce district : « En haut est le paradis, en bas est Sou-tchéou. » Les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise, avec cette différence que la reine de l'Adriatique

est bâtie sur la mer, tandis que Sou-tchéou est coupée en tous sens par de simples canaux d'eau douce. Les brodeurs et les ouvriers en soie y ont plus d'habileté qu'ailleurs; les dessinateurs qui leur fournissent des modèles déploient plus d'art, de fantaisie et d'imagination que leurs confrères des provinces du nord. Nulle part on ne voit d'aussi habiles comédiens, de plus hardis danseurs de corde, de plus merveilleux joueurs de gobelets. Où trouver des femmes qui aient la taille aussi souple et les pieds aussi petits? Ajoutez à cela que, grâce à la douceur de son climat, cette ville privilégiée, qu'entoure une riante campagne, regorge de fruits savoureux.

Un pareil lieu vaut bien la peine d'être visité; les riches et les oisifs y viennent en foule, des divers points de la Chine, pour y mener la douce vie d'épicuriens. Le sage Pao-ly ne fit que traverser ce séjour dangereux; il prit un bateau qui le conduisit à un lac fameux situé au milieu de montagnes pittoresques. Sur ce lac, nommé Taï-hou, erraient gaiement une foule de gondoles dirigées par de sveltes jeunes filles, qu'un esprit romanesque aurait volontiers comparées à des fées ou aux génies des eaux. Elles riaient et chantaient en poussant leurs barques légères; cependant leurs chants ne troublèrent point le cœur de Pao-ly. Quittant ces bords charmans, il se mit à gravir la montagne à la recherche d'un lieu solitaire où il pût méditer en silence. A mesure qu'il s'éloignait du lac, les bruits du monde se taisaient autour de lui. Aux voix humaines, aux chants joyeux célébrant le plaisir, succédait le gazouillement des oiseaux voltigeant sur les branches des arbres. Le bruit du vent, pareil à celui de la vague qui expire sur un lointain rivage, semblait un soupir s'élevant du fond des ravins pour monter jusqu'au sommet des montagnes.

Avec quelle joie Pao-ly s'enfonça dans cette solitude! Les bras croisés sur la poitrine, les yeux à demi fermés, il marchait en méditant et en priant. Il pensait alternativement à sa femme, à ses enfans, au petit domaine qui prospérait par ses soins; mais ce bonheur terrestre ne valait pas pour lui la douce quiétude de ceux qui, ayant renoncé à tout, vivent en solitaires dans les forêts pleines d'ombre. L'automne se faisait déjà sentir; le vent qui porte la gelée chassait au ciel des nuées blanches et transparentes qui effleuraient dans leur vol la cime des rochers. Les arbres de la forêt se teignaient de nuances dorées et violettes qui faisaient mieux ressortir le vert foncé des sapins. Sous les pas de Pao-ly tombaient par centaines les feuilles jaunies, frappées de mort, que le plus léger souffle de la brise arrachait à la branche. Il y avait dans ce paysage une mélancolie profonde. L'année, arrivée à son déclin, a de ces tristesses indicibles qui gonflent le cœur de l'homme et remplissent de larmes

ses paupières. A ces momens-là, nous sentons que les arbres robustes qui sèment sur nos têtes leurs dépouilles flétries vivront plus que nous, et nous nous prenons de pitié pour ces feuilles qui, une fois tombées sur la terre, ne reverdiront jamais. L'aspect de la nature en automne nous fait donc penser à notre dernière heure; mais chez ceux qui croient, comme notre voyageur chinois, aux existences futures et à la migration des âmes, ce spectacle éveille l'idée des innombrables morts qu'il leur faut subir jusqu'à la complète expiation de toutes leurs fautes. — Heureux les sages qui en une seule vie ont acquis assez de mérites pour ne renaître jamais! disait tout bas Pao-ly. Que ne suis-je de ceux-là! — Marchant toujours, il pénétra dans une forêt de sapins séculaires; l'ombre y était si épaisse que jamais, au plus fort de l'été, les rayons du soleil ne s'y frayaient un passage. Là des bonzes vivant dans la retraite s'occupaient à lire des textes sacrés. Répétant à demi-voix les prières sacramentelles, ils erraient calmes et le visage épanoui dans ce demi-jour mystérieux, pareils à des ombres. Les grands sapins qui gardent éternellement leur feuillage, que l'hiver n'altère pas, et qui semblent jouir d'un printemps perpétuel, convenaient à la méditation de ces pieux personnages, sur lesquels les saisons comme les années passaient sans marquer leurs traces. Pao-ly croyait rêver : étaient-ce des hommes comme lui ou des êtres purifiés par la prière qu'il voyait passer devant ses yeux? Il regardait avec un certain effroi ces religieux au front calme, parvenus au dernier degré de l'indifférence et de la quiétude, qui, sans lui adresser la parole, se tournaient vers lui comme pour lui dire avec leur sourire bienveillant : N'est-ce pas que l'on est bien ici?

Mais sous l'ombre opaque des sapins soufflait une brise froide; Pao-ly cachait ses mains dans ses longues manches, et marchait droit devant lui en grelottant. Sans se l'avouer, il cherchait le soleil et la lumière. Peu à peu les habitans de la mystérieuse forêt disparurent dans l'ombre, et le voyageur aperçut du côté du couchant une clarté rayonnante vers laquelle il se mit à courir. A l'horizon se dressait une haute montagne, inondée de lumière et séparée de la forêt par un ruisseau profond et rapide. Des oiseaux plongeurs, au bec rouge, au plumage blanc comme la neige, se promenaient lentement sur les eaux, touchant alternativement les deux bords du ruisseau. Ils allaient d'une rive à l'autre, tantôt s'enfonçant sous les flots écumeux, tantôt s'aidant pour voguer de leurs longs pieds palmés, tantôt encore se berçant sur leurs grandes ailes.

— Oiseaux trois fois heureux, pensait Pao-ly, que ne puis-je franchir comme vous l'obstacle qui me tient éloigné de cette montagne!

Comme il se parlait ainsi à lui-même, une petite nacelle, si légère qu'elle semblait danser sur l'eau, vint de son côté en fendant le courant. Elle était montée par un vieillard à la blanche chevelure, au visage frais et doux.

— Venez, venez, dit le vieillard à Pao-ly; n'enviez à ces oiseaux ni leurs ailes, ni leurs pieds palmés...

Pao-ly hésitait à monter sur la nacelle, qui lui paraissait trop faible pour porter deux personnes. Le vieillard l'appelait par ses gestes, il lui tendait la main; mais il jaillissait de son œil, qui brillait comme le diamant, un éclat surnaturel. Pao-ly, incapable de supporter ce regard étincelant, baissait les yeux et demeurait immobile. Tout à coup le vieillard, l'attirant à lui, le fit asseoir dans la nacelle. Le courant entraîna le léger esquif avec une rapidité effrayante. De chaque côté, les flots écumeux effleuraient le bord. Épouvanté de traverser les eaux aussi vite que la flèche fend les airs, Pao-ly voulut pousser un cri; le son expira sur ses lèvres. Il venait de découvrir que le vieux nautonnier aux cheveux blancs ne pesait pas plus qu'une ombre. L'esquif, poussé par une force invisible, voguait comme l'on vogue dans les songes, et comme voguent les nuées, sans effort, sans secousse, partant sans danger.

Toutes ces circonstances auraient dû rassurer Pao-ly; mais l'homme a toujours peur quand il est en présence d'un fait merveilleux. Il ne pouvait se décider à regarder en face son compagnon aux yeux de diamant; encore moins osait-il se mouvoir dans la crainte d'imprimer un mouvement d'oscillation au frêle esquif, qu'il savait pourtant être insubmersible. Il inclinait la tête, et regardait en bas. Les flots bouillonnaient avec bruit, ne reflétant dans leur miroir ridé par la violence du courant rien autre chose que les nuées blanches errant à travers le ciel. Peu à peu une forme humaine se dessina confusément sous les eaux; cette image, d'abord vague et à peine visible, devint plus nette : elle suivait la marche de la petite nacelle. Pao-ly la considérait malgré lui avec la terreur qu'inspire la vue d'un spectre. Une sueur froide coula bientôt de ses tempes, et son cœur se serra. En proie à une inexprimable angoisse, il se dressa de toute sa hauteur, en interrogeant du geste le vieillard assis à ses côtés.

— L'avez-vous reconnu? demanda tranquillement le nautonnier à la chevelure blanche.

— C'est moi, c'est moi-même, balbutia Pao-ly.

— C'était vous tout à l'heure, ce n'est plus vous maintenant, répliqua le vieillard. Vous avez dépouillé le vieil homme, l'homme de corruption... Laissez s'en aller au gré des flots et sans la regretter cette dépouille mauvaise dont le poids empêche les hommes de s'élever jusqu'à la région des esprits. Vous êtes purifié, renouvelé,

digne d'aborder à cette montagne sacrée où de saints personnages, qui ont atteint à la perfection, vivent de la vie naturelle!...

En achevant ces paroles, le vieillard déposa sur l'autre rive du torrent le pauvre Pao-ly, surpris et troublé. Lorsque celui-ci eut pris terre, son premier mouvement fut de se tâter; il lui manquait quelque chose, cette dépouille que les flots emportaient avec les souillures passées... Un soupir s'échappa de sa poitrine; il aurait voulu demander au vieillard si, en dépouillant le vieil homme, une partie de son cœur ne lui avait point été enlevée!... Mais l'esquif ne se montrait plus à ses regards. Il n'apercevait, sur les flots tourmentés du torrent, rien autre chose qu'un cygne blanc qui voguait avec fierté, le cou rejeté en arrière, l'aile entr'ouverte.

Pao-ly regretta peut-être un instant de s'être aventuré dans ces hautes régions. Lorsqu'il comprit que tout moyen de retourner en arrière lui était enlevé, il leva les yeux sur la montagne lumineuse dont l'éclat l'avait attiré et reprit courage. La montagne qui s'offrait à sa vue était en grande partie stérile. A peine si quelques arbres, au maigre feuillage, poussaient entre les rocs. Un petit sentier, bordé de plantes épineuses, s'ouvrait devant ses pas; il le suivit et arriva bientôt à une caverne spacieuse dans laquelle les rayons du soleil pénétraient librement. Tout au fond de cette grotte, décorée à l'intérieur de colonnes et de chapiteaux, se dressait la statue de Bouddha, que les Chinois appellent Fo. Les jambes croisées, le doigt levé, la divinité, au visage aplati, aux lèvres épaisses, aux oreilles pendantes, semblait trôner au milieu d'un nuage d'or. Pao-ly se prosterna devant la sainte image et fit une longue prière. Quand il se releva, il aperçut un morceau de bois, en forme de pinceau, suspendu à la muraille au moyen d'un anneau de fer. C'était comme un mince fuseau de bois, sculpté dans toute sa longueur et pareil à ceux dont se servent les Chinois pour tracer les caractères de leur écriture, mais à l'extrémité duquel on n'avait point ajouté la touffe de poils de lièvre qui doit tremper dans l'encre. Sous ce pinceau d'un nouveau genre se trouvait une planche carrée et recouverte d'une couche épaisse de sable fin. A côté de la planche, un bonze, accroupi sur une natte, se livrait à la méditation.

Ce bonze était le gardien du sanctuaire. Pao-ly le salua par trois fois en appuyant son front sur la terre, et lui demanda ce que signifiaient la table couverte de sable et le pinceau suspendu au plafond de la grotte. — Je vais vous le dire, répondit poliment le bonze. Quand les hommes du siècle ont quelque pensée qui les trouble, que peuvent-ils faire? Rien autre chose que d'accomplir des actes extérieurs de piété, brûler des parfums, s'agenouiller devant les images. Mais, moi, je sais des formules magiques par lesquelles je puis obtenir pour eux, du dieu que je sers, une réponse aux doutes qui les

inquiétent. J'invite le dieu à descendre; il vient, il écrit lui-même la réponse aux questions que les fidèles lui adressent du fond de leur âme, et ceux-ci se retirent consolés et éclairés.

Quand il entendit ces paroles, Pao-ly fut transporté de joie. — Enfin, pensa-t-il, les moyens d'arriver à la perfection que je cherche vont m'être révélés aujourd'hui. — Rentrant en lui-même, il se rendit cette justice, qu'aucune pensée fâcheuse ne troublait son cœur. Exempt de chagrin, à l'abri de toute inquiétude, ferme dans sa foi, ne s'était-il pas élevé au-dessus de ce monde corrompu assez haut déjà pour acquérir, en partie du moins, la grande quiétude que les bouddhistes considèrent comme le dernier mot de la sagesse humaine. Cependant il lui restait à apprendre une chose essentielle, la manière de s'identifier par la méditation avec le Grand-Être, en qui se résument les mondes visibles et invisibles. Sans communiquer sa pensée au bonze, il forma secrètement le vœu d'apprendre à bien prier.

Pendant qu'il s'arrêtait à ce pieux désir, les parfums brûlaient dans le sanctuaire, et le bonze répétait des paroles magiques. Prosterné le front contre terre, Pao-ly priait avec ferveur : « Dans mon aveuglement stupide, je passe mes jours au milieu des folles joies du siècle et des douceurs d'une vie facile. J'élève mon esprit vers Bouddha sans savoir si mes prières sont bonnes, sans connaître si j'acquiers des mérites qui diminuent pour moi le nombre des existences à venir; je supplie donc instamment le Grand-Immortel de m'éclairer et de m'enseigner à le prier convenablement. » Relevant alors la tête, Pao-ly s'informa auprès du bonze s'il pourrait obtenir une réponse à la demande qu'il venait de formuler en son esprit.

Le bonze se contenta de lui montrer du doigt le pinceau de bois qui se mit à se mouvoir lentement de droite à gauche. Sans qu'une main humaine le dirigeât, l'instrument traçait sur le sable des caractères parfaitement visibles dont voici le sens :

« Priez Bouddha avec une entière dévotion; c'est la pierre philosophale.

« Priez le Grand-Immortel en l'invoquant par tous ses noms, c'est comme si vous épuisiez à chaque fois un tour de roue (1).

« Priez les reliques avec ferveur, et vous serez victorieux de la vie et de la mort.

« Priez toujours, vous resterez étroitement uni aux saints et aux sages.

« Priez par la pensée, vous ne serez point emporté par le torrent de la corruption.

« Priez par le cœur, et vous demeurerez pareil à une blanche nuée.

« Priez, et vous découvrirez les mystères les plus subtils, vous pénétrerez ce qu'il y a de plus caché dans les secrets de la vie.

(1) C'est-à-dire comme si vous effaciez à chaque fois du livre de la vie et de la mort une des existences futures auxquelles vos fautes vous ont condamné.

« Priez en récitant les formules sacramentelles, et vous vous préparerez à l'immortalité. »

Bien qu'elles fussent écrites sur le sable, ces paroles n'étaient point de celles qu'un bouddhiste zélé laisse passer sans en orner sa mémoire. A mesure que le pinceau magique les traçait sur la planche, le vieillard les transcrivait sur une pièce de soie. Quand la copie fut achevée, il la présenta à Pao-ly, qui en prit lecture et reconnut, après l'avoir étudiée quelques instans, que ces sentences répondaient parfaitement aux questions qu'il avait formulées dans le silence de la méditation. Il ne lui restait plus qu'à mettre en pratique ces divins préceptes; sa résolution fut aussitôt prise de quitter sa famille et de se consacrer entièrement à la prière pour arriver enfin à cette perfection tant désirée.

Cependant le jour baissait, et les ténèbres se répandaient dans le sanctuaire. Conduit par le bonze dans une petite grotte voisine de celle où venait de s'accomplir le prodige, Pao-ly réfléchissait sur le sens des paroles que le dieu avait dictées au pinceau magique. Il se promettait d'être plus attentif aux choses spirituelles, de prier à l'avenir avec plus de ferveur, de marcher avec une foi plus vive dans la voie qui conduit à la libération finale. La nuit s'avançait; la lampe allumée au fond de la grotte ne lançait plus que des lueurs douteuses. Assis près d'une table sur laquelle se trouvaient placés tous les ustensiles dont les Chinois se servent pour peindre les caractères de leur langue, le voyageur prit machinalement un pinceau. Ce pinceau paraissait n'avoir pas servi depuis longtemps, il était sec; mais à peine Pao-ly l'eut-il posé sur une feuille de papier que la touffe de poils de lièvre, imprégnée d'une encre fine et luisante, se mit en mouvement d'elle-même. Pao-ly méditait toujours; ses yeux se fermèrent, sa lampe s'éteignit... Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir le lendemain matin, quand les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer le fond de la grotte, sept stances régulièrement tracées, et d'une écriture qui ne ressemblait en rien à la sienne! Voici ce que disaient ces stances :

« A quoi bon disputer sur les choses abstraites et parler de formules magiques? — à quoi bon s'appliquer à pénétrer les choses mystérieuses et à approfondir les secrets de l'existence? — à quoi bon abandonner ses occupations et se retirer du milieu des hommes? — à quoi bon élever la voix et lire d'un ton sonore pour se faire entendre des autres? — à quoi bon former des vœux et demander une félicité parfaite? — à quoi bon se retirer dans les couvens et se raser la tête? — à quoi bon mendier le repas maigre aux portes des maisons, et frapper le tambour (1) devant les porches des palais? —

(1) Les bonzes chinois ont coutume de frapper sur un tambour pour se faire entendre des personnes auxquelles ils demandent le repas maigre qui compose leur nourriture.

Il faut seulement avec sincérité, avec une foi parfaite, avec un vrai repentir de ses fautes, dans la solitude de son cœur, prier le Grand-Immortel. »

Ainsi donc, non-seulement la nuit avait porté conseil au voyageur, mais encore il s'éveillait plus instruit qu'il ne l'était en s'endormant. Voilà une de ces merveilles dont on ne voit des exemples que dans l'extrême Asie! Cependant un doute sérieux tenait en suspens l'âme du pieux Pao-ly. Obéirait-il aux paroles tracées la veille sur le sable, devant l'image et pour ainsi dire par la main du dieu, paroles solennelles et qui semblaient le convier à suivre son premier dessein d'embrasser la vie religieuse pour prier toujours? Prendrait-il pour règle de conduite les autres paroles écrites d'une façon mystérieuse aussi, et qui l'invitaient visiblement à rentrer sous son toit pour y pratiquer les vertus de son état et accomplir au milieu du monde les actes de sa religion? Il flottait incertain entre ces deux partis, ne sachant auquel s'arrêter. Était-ce une inspiration d'en haut? était-ce simplement une pensée d'orgueil qui le poussait à tendre vers la perfection?

— Combien il se glisse parfois de vanité secrète et de recherche de soi-même dans nos meilleures pensées! se disait Pao-ly. Je suis heureux chez moi; n'est-ce pas tenter le sort que de vouloir à tout prix atteindre à un plus grand bonheur en ce monde? — Peu à peu il reporta ses regards vers la terre; il vint à songer à sa femme si tendre et si soumise, à ses enfans si respectueux et si gentils, à ses champs couverts de belles moissons, à sa maisonnette si bien plantée au rebord d'une rivière. Il avait coulé des jours tranquilles dans ce domaine héréditaire que ses aïeux avaient cultivé de père en fils, où ils avaient fermé les yeux. Quoique petit buveur, il savourait volontiers un verre de vieux vin, et toujours au fond du flacon il retrouvait la gaieté et la liberté d'esprit. Ces pensées amenèrent une larme dans les yeux de Pao-ly; il soupira et résolut de regagner sa maison en répétant tout bas les sept stances qui commencent par ces mots : « A quoi bon..... » Pour cette fois, disait-il, c'est une affaire manquée; à une prochaine existence, si je renais sous la forme humaine, je saurai mieux m'y prendre.

A ce moment, un profond sommeil s'empara de ses sens; il lui semblait revêtir quelque chose du vieil homme qu'il avait dépouillé en voguant vers la montagne sacrée. Sans se trouver plus alourdi, il se sentit comme doucement réchauffé. Après avoir dormi longtemps, Pao-ly s'éveilla tout de bon, fort surpris de se voir logé dans une hôtellerie située aux bords du lac Taï-hou. Il ne put jamais se rappeler quelle route il avait suivie pour atteindre la montagne habitée par les immortels, ni comment il était revenu aux lieux plus

humbles qui sont la demeure des fragiles humains. Depuis lui, combien de pieux personnages ont cherché le chemin qui mène à ces demeures tranquilles, et fait le vœu d'aller en pèlerinage jusqu'à la grotte où le pinceau enchanté trace sur le sable des caractères magiques? Mais, hélas! les rameuses qui conduisent les barques du lac Taï-hou ne sont point les pilotes qui conviennent pour guider le pèlerin à ces lieux de sanctification. On peut dire que la route est à jamais perdue...

— Ma foi, dit le touriste, quand la Chine sera ouverte aux Européens, j'irai peut-être faire un petit voyage aux environs de ce lac. En attendant, je reconnais avec vous que les Chinois ne manquent pas d'une certaine imagination.

— C'est vrai, ajouta l'artiste, mais dans leurs récits comme dans leurs peintures la perspective fait toujours défaut; ils entassent les détails sans tenir compte des plans.

— Vous avouerez au moins que le crayon magique avait écrit sur le sable des lignes parfaitement lisibles, reprit le savant; les stances tracées avec de l'encre sur le papier, sans le secours d'une main humaine, ne laissent pas non plus que d'être fort intelligibles. Aussi l'histoire ajoute-t-elle que Pao-ly en fit de nombreuses copies qu'il distribua dans toutes les villes et dans tous les villages de la province. Son aventure fit grand bruit; elle lui valut la réputation d'un homme fort avancé dans les voies de la sagesse, et les bonzes l'ont fait imprimer afin d'éclairer sur leur vocation véritable ceux qui seraient tentés de se croire appelés à la perfection.

Trop sérieux pour prêter l'oreille à des histoires fantastiques, l'Arménien avait fermé les yeux pendant tout ce récit; il parut se réveiller lorsqu'on apporta le café. Alors aussi le peintre, qui n'avait cessé de dessiner, présenta triomphalement à ses compagnons une charmante esquisse représentant une mosquée avec des palmiers. — Eh bien! messieurs, dit-il avec assurance, voilà pourtant ce qu'a dessiné la corbeille; je n'ai fait que repasser les traits et jeter des ombres çà et là...

— Et l'autre papier sur lequel la même corbeille avait écrit une phrase mystérieuse? demanda le savant.

— Le voici, répliqua le touriste; à force d'application, j'ai déchiffré ces mots : « Puissions-nous sortir demain de cette maudite quarantaine! »

— *Amen, amen,* ajouta l'Arménien en savourant son café.

TH. PAVIE.

LA

SOCIÉTÉ DE BERLIN

Erinnerungsblaetter, von A. v. Sternberg; 4 vol. Berlin 1856-1838.

On a beaucoup médit des ouvrages indiscrets, et avec raison. Rien n'est plus affligeant que cette littérature de *mémoires*, où tel individu, sous prétexte de se raconter soi-même, s'en va livrer à une curiosité banale toute sorte de mensonges apocryphes, de scandales controuvés, sur la vie du prochain. A côté de cette littérature effrontée, odieuse, qu'on ne saurait trop vertement flétrir et bafouer, il y en a une autre cependant qui, bien qu'elle ne mérite aucun blâme moral, ne doit pas échapper à la critique; je veux parler de la littérature à réticences diplomatiques, de tant de livres d'une accablante nullité que publient journellement une foule de gens en place et de voyageurs plus ou moins officiels. Personne ne demande à un envoyé quelconque le secret de sa mission; mais si la fantaisie prend à ce prétendu personnage politique de se faire auteur, et de nous entretenir à son tour de ses impressions de voyage, encore semble-t-il que nous soyons en droit de lui demander autre chose que des descriptions de cathédrales et des récits de combats de taureaux. Le public, qui s'entend merveilleusement à juger chacun selon sa valeur, veut bien vous passer votre manque d'imagination et votre mauvais style, à la condition que ces pauvretés seront rachetées par quelque mérite particulier; mais si vous lui faites défaut au moment voulu, si, lorsqu'il s'agit de vous expliquer sur les événemens, vous commencez à prendre des airs discrets et *boutonnés*, on

vous dira très justement que rien au monde n'eût été plus facile que de vous épargner cette peine et ce ridicule, et que lorsque vous ne vous sentiez ni assez de souffle ni assez de cœur pour fournir votre course, beaucoup mieux valait rester chez vous.

Ce que cette manie de la circonspection et de la réticence a produit en Allemagne d'ineptes volumes ne saurait se calculer. Eût-on vingt fois donné dans le panneau, comme ces rapsodies se recommandent d'ordinaire par des noms considérables, on s'y laisse toujours reprendre, espérant au moins recueillir un renseignement, glaner un détail : pure déception! Vous lisez le livre, et quand vous l'avez lu, vous vous sentez aussi penaud et ridicule que si vous veniez de faire gravement la révérence devant un mur. Et cependant l'intérêt que pourraient offrir de pareils ouvrages, les *Mémoires de Saint-Simon* nous l'indiquent assez, et sans aller jusqu'à ces hauteurs, en ne dépassant point le coteau, combien au XVIIIe siècle d'intéressans annalistes de cour! Des mémoires ne sont pas l'histoire, mais des matériaux pour l'histoire; ce qu'on leur demande surtout, c'est l'appréciation immédiate et vivante des faits. Quand je lis le baron de Pöllnitz, j'assiste au train de la société allemande pendant le XVIIIe siècle; mais je me demande quelles informations sur notre époque l'avenir trouvera dans la plupart des ouvrages qui composent aujourd'hui cette littérature de chambellans, littérature dont il ne faudrait point parler trop légèrement, car n'oublions pas qu'elle eut Saint-Simon pour patriarche. Diplomate depuis quarante ans, tour à tour secrétaire de légation ou ministre à Vienne, à Paris, à Munich, M. le baron d'Andlaw publie des *Souvenirs* (1), et la première chose qu'il se hâte de nous annoncer dans sa préface, c'est qu'il compte ne nous parler ni des hommes, ni des événemens : des hommes, parce qu'un trop grand nombre d'entre eux vit encore; des événemens, parce que le contre-coup exerce sur le présent une force de réaction trop considérable. On devine le livre intéressant que cela fait : des paysages, la Hongrie pittoresque, Vienne et Munich à vol d'oiseau, et de loin en loin, à travers ces esquisses de voyage, un peu de politique, *etwas Politik,* comme dit le titre du second chapitre de la deuxième partie, mais si peu que ce n'est guère la peine de s'en occuper, puisque dix pages suffisent à l'auteur pour se mettre au courant et, comme on dit vulgairement, pour vider son sac.

Un pareil système a du moins le mérite de ne compromettre personne. J'ignore si M. de Sternberg en fait grand cas, mais ce que je

(1) *Erinnerungsblätter aus den Papieren eines Diplomaten*, von Franz Freiherrn von Andlaw; Frankfurt 1857.

puis affirmer, c'est qu'il se garde bien de le pratiquer. Écrivain distingué, observateur ingénieux, satirique, mais dont l'élégance tourne volontiers au précieux, M. de Sternberg forme avec le prince Pückler-Muskau et la comtesse Hahn-Hahn une sorte de classe à part dans la littérature allemande. Plusieurs de ses nouvelles l'ont rendu célèbre. Cela s'appelle *Psyché, Galatée, Fortunat*, et porte en soi un certain parfum d'ancien régime qui trahit chez l'auteur l'homme de naissance. Vis-à-vis de la littérature démocratique qui de plus en plus prend le haut du pavé, M. de Sternberg joue un peu le rôle d'un émigré. Les *réalistes*, les conteurs d'histoires villageoises lui reprochent de n'être pas de son temps : il répond aux clabauderies par des épigrammes et par de nouveaux succès aux espèces d'interdits lancés contre ses productions, car si en Allemagne comme ailleurs certaines tendances aristocratiques provoquent parfois bien des antipathies, la querelle ici menaçait de se compliquer d'une question de nationalité. Gentilhomme russe égaré à travers la littérature allemande, il était assez naturel que M. de Sternberg cherchât tout d'abord son point d'appui dans le monde des salons, qu'il devait peindre avec un art où l'on souhaiterait quelquefois de rencontrer plus de bienveillance, nous devrions ajouter plus de discrétion; mais M. de Sternberg est de ceux qui pensent que la vie du monde n'est point la vie privée, et que ses secrets, s'étant déjà pour le moins fort aventurés à passer de bouche en bouche, ne courent point si grand risque à sauter le pas. Pour notre part, nous pensons un peu comme lui, surtout après avoir lu ses *Souvenirs;* on rencontre là sur la société berlinoise un ensemble d'études et de portraits qu'il est d'autant plus opportun de consulter, que cette société même est en voie de se transformer aujourd'hui.

I.

Les premiers symptômes de l'éveil de la société berlinoise au commencement de ce siècle correspondent à une époque sur laquelle insiste beaucoup M. de Sternberg, celle de la *domination française.* Cette époque est une des plus moralement grandes de l'histoire de la Prusse. C'est là qu'il faut regarder si l'on veut assister au prodigieux travail d'une nation faisant servir toutes ses forces, même les moindres, à préparer sa délivrance. A la vigoureuse impulsion littéraire de Weimar Berlin avait répondu par sa levée patriotique, et c'est ainsi que ces deux capitales se complètent l'une par l'autre.

On s'est demandé souvent quelle fut la part des salons dans ce mouvement berlinois. Cette part fut sans doute considérable, mais

non point telle que chez nous, en France, elle eût été. L'auteur d'un agréable ouvrage intitulé ***Rahel et son temps*** (1), M. Schmidt-Weissenfels, me paraît s'être beaucoup exagéré cette action. La vie de salon, je le répète, telle que nous l'entendons de ce côté-ci du Rhin, n'entre ni dans le caractère, ni dans les habitudes de l'Allemand, trop individuel, trop *en dedans* pour se complaire longtemps dans la société de ses semblables. En son idée, chaque Allemand est un microcosme et ne saurait volontiers consentir à devenir partie d'un tout, étant lui-même un tout. Sa nature ne *fusionne* pas; le monde l'embarrasse, le gêne : à peine y est-il qu'il aspire à se retrouver seul. En Allemagne, les salons vous donnent trop souvent l'idée d'une sorte de caravansérail, de station, où divers passagers se rencontrent pour se quitter une heure après. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la règle a de nombreuses exceptions, et qu'en essayant de caractériser un trait de mœurs locales, nous n'entendons nullement parler de cette société cosmopolite partout la même en Europe, à Paris comme à Vienne, à Berlin comme à Saint-Pétersbourg.

C'est donc à M. Varnhagen d'Ense, écrivain, militaire et diplomate, et à sa docte moitié, la célèbre Rahel, que Berlin dut son premier salon, il y a de cela environ une quarantaine d'années; je parle du salon tel que nous l'entendons en France : sociable, poli, récréatif, avec ses mœurs libres et correctes, ses lois du savoir-vivre qu'on ne transgresse pas, et, si l'on veut, ce *formalisme* tacitement convenu, sans lequel il n'y a pas de bonne compagnie possible. Avant cette époque, on ne connaissait guère que les cercles littéraires, et encore dans certaines régions exceptionnelles, par exemple celui que, sous le règne du premier roi de Prusse, l'auguste amie de Leibnitz, la reine Sophie-Charlotte, rassemblait autour d'elle dans son château de Lützelbourg, le Charlottenbourg d'aujourd'hui. Plus tard, le grand Frédéric eut bien aussi ses coteries; mais comme les femmes manquaient, et que les femmes sont en pareil cas l'élément indispensable, il s'ensuivit que le monarque philosophe eut de joyeux soupers, et point de salon. N'importe, ce qu'on gagnait là du côté de l'esprit ne devait pas être perdu. A la cour du jeune Frédéric-Guillaume III apparaissent deux hommes éminemment doués des qualités qui font les gens du monde : on a nommé les princes Louis-Ferdinand et Charles de Mecklembourg-Strelitz. Chez l'un dominaient le désir de voir, de connaître, et un appétit immodéré de jouissances; chez l'autre, le génie de la conversation, un sens critique des plus fins, beaucoup d'observation,

(1) *Rahel und ihre Zeit*, von Edward Schmidt-Weissenfels; Leipzig, Brockhaus 1857.

du tact, et surtout beaucoup de scepticisme. De si rares avantages, de si précieux dons, trouvaient leur ***lady patroness*** dans Rahel, qui, non mariée encore, attirait déjà sur elle les yeux du monde. Peut-être conviendrait-il ici de dire quelques mots d'une femme qui exerça sur les meilleurs esprits de son temps une influence très distincte, et dont la personnalité a marqué sa place. C'était une sorte de Hamlet féminin, un de ces êtres analyseurs et souffreteux sur lesquels les événemens de la vie n'ont que peu de prise, et qui, à force de s'observer eux-mêmes et de se tourmenter, finissent par perdre de vue le grand ensemble des choses. Petite, frêle, d'une extraordinaire susceptibilité nerveuse, d'une imagination prompte à s'enflammer, elle avait apporté dans ce monde tout ce qu'il faut pour y souffrir plus que son dû. Sans entrer dans le roman de sa vie, comme l'a fait l'auteur de ce triste ouvrage intitulé ***le Prince Ferdinand***, on peut dire que dès sa jeunesse son pauvre cœur, déjà naturellement si endolori, essuya de pénibles épreuves. Par deux fois elle aima, et vit ses espérances trompées.

A quoi bon prononcer des noms? Pourquoi réveiller par d'indiscrètes confidences des souvenirs dont certains vivans pourraient s'alarmer? Qu'il nous suffise de savoir que le premier de ces deux sentimens dut céder à des considérations de famille, et que le second, plus vif, plus passionné, périt de l'excès même de son ardeur, car chez ces natures faites pour souffrir, la plus pure ivresse ne tarde pas à devenir un affreux tourment : au physique, le parfum d'une fleur les empoisonne; au moral, l'amour, même heureux, les consume et les tue. Ce fut au sortir de cette crise de la première heure que Rahel vit se former autour d'elle un cercle de personnages distingués dans toutes les classes de la société. Grands seigneurs, artistes et poètes, vinrent papillonner autour de ce cœur brisé, qui, déjà trop plein des amers regrets du passé, n'en voulait plus qu'aux sympathies des nobles âmes. Rahel, dès cette période, ne ***vivait*** plus sa vie, mais la prenait pour ainsi dire en spectacle. Tant d'épreuves et de douleurs avaient ruiné sa santé, que chacun s'étonnait de voir se prolonger cette existence suspendue à un fil si chétif. Si frêle et mince qu'il parût, ce fil était d'acier. On n'imagine pas quelle force de résistance possèdent ces organisations débiles et précaires, que le moindre vent semble devoir abattre; ce qu'elles supportent de chagrins, de fatigues, de soucis et d'ennuis de toute espèce. Comme elles sont toujours sur la défensive, le mal ne sait par où les prendre. Leur secret, c'est la passivité, secret qui fut celui de beaucoup de maîtresses de maison. Rahel possédait pardessus tout ces qualités essentiellement féminines qui attirent les hommes et qui les charment.

Son esprit d'une perspicacité merveilleuse, son œil pénétrant et magnétique lui révélaient aussitôt ce qui se passait en vous, et comme elle voyait les blessures, elle cherchait à les guérir. Que de bien peut faire une femme en se renfermant dans les simples limites que lui assignent les devoirs de société! Aider et conseiller diversement selon les natures qu'on se plaît à diriger, encourager les bons mouvemens, comprimer les mauvais, relever les défaillances, prendre chacun en son particulier et le réconcilier avec sa destinée, lui montrer l'oasis dans son désert, quelle éloquence vaut celle-là?... Rahel connaissait jusque dans leurs fibres les plus secrètes les cœurs de ses amis; souvent elle les aimait à cause de ce que son regard infaillible distinguait en eux; mais plus souvent encore il lui arrivait de le faire en dépit de tout ce que lui révélait ce sens si intimement observateur.

Mais revenons à son salon. La guerre était terminée, et les intérêts littéraires, les débats intellectuels succédaient aux conflits politiques. Les sujets, comme on pense, ne manquaient pas à la discussion; l'atmosphère en était en quelque sorte imprégnée, on les respirait dans l'air. La nouvelle philosophie, la nouvelle littérature, l'art nouveau, il n'y avait qu'à choisir. Les poètes, les artistes refluaient vers Berlin. Iéna, trop petit pour contenir tout le bruit qu'y faisaient la philosophie de la nature et l'école romantique, se déversait sur la capitale de la Prusse. Schelling, les deux Schlegel, Tieck arrivaient à Berlin, et soit en personne, soit par leurs œuvres, s'emparaient de ce champ de bataille. Thorwaldsen, qui déjà grandissait à Rome, commençait à donner de ses nouvelles, et les échos des bords du Rhin répétaient le nom de l'ange Overbeck, en proie à la première ivresse de son rêve extatique, qui dure encore. Puis c'étaient M. de Humboldt, M. de Raumer, que sais-je, moi? tout un monde qui faisait de Berlin à cette heure une sorte de métropole des sciences, des lettres, des beaux-arts, du génie de l'Allemagne entière. Que de sujets pour la conversation, de matières à discourir éperdument!

M. de Sternberg nous raconte dans ses mémoires que lorsqu'il vint à Berlin pour la première fois, cette héroïque période appartenait déjà à l'histoire du passé, mais d'un passé trop rapproché encore pour qu'un visiteur tel que lui n'en surprît point la trace à chaque pas. Du reste, aussi longtemps qu'existera M. de Varnhagen, ces souvenirs ne sauraient s'effacer. Autour de lui et de cette spirituelle et noble Rahel, qui depuis fut sa femme, l'époque s'est groupée si bien qu'au milieu des générations actuelles il suffirait à la représenter. D'esprit mieux informé, de mémoire plus sûre, plus complète, nous n'en connaissons pas; et quelle bonne grâce à mettre

au service de l'étranger cette somme énorme de savoir et d'expérience! Nous pouvons en parler, nous qu'il a aussi, dans nos divers séjours à Berlin, tant de fois conduit à travers les ombres de ces âges évanouis. On connaît ces figures d'héroïques retardataires qui longtemps après la fin de la chevalerie conservaient encore, soit dans leurs châteaux, soit à la cour des princes, les façons d'être et le langage d'une période disparue : ainsi se montre à nous M. de Varnhagen. En lui se personnifie le vrai représentant, le chevalier sans peur et sans reproche de cette époque berlinoise tout aimable, galante et spirituelle, qui commence au prince Louis-Ferdinand et finit au professeur Gans. « Une rare vivacité d'élocution, écrit M. de Sternberg, un don singulier de ne jamais laisser languir l'intérêt, d'être attrayant sans prétention, instructif sans pédantisme, de savoir raconter avec calme des choses qui nous passionnent, font de M. de Varnhagen le premier des maîtres dans cet art des *mémoires parlés* qu'on nomme la conversation. »

Il y a vingt ans environ, M. de Varnhagen commença la publication d'un grand ouvrage qu'il a peu à peu complété, et qui, sous forme de mémoires, contient d'admirables études biographiques sur diverses notabilités militaires. Sa galerie de héros prussiens est un chef-d'œuvre que Plutarque ne désavouerait pas. Il faut dire aussi que M. de Varnhagen eut l'heureuse chance de voir tout par lui-même, l'inestimable avantage de penser et d'écrire en quelque sorte au milieu des événemens. Si le flot le rejeta soudainement sur le rivage, le laissant libre de s'y livrer à ses contemplations, il n'en avait pas moins, en intrépide nageur, monté et descendu les courans d'une mer pleine d'orages et de périls. Il a cela de commun avec les anciens, auxquels souvent on le compare, que ses écrits portent l'empreinte de sa destinée (1). Sa naissance, sa vocation intérieure, ses mérites et, si l'on veut, sa bonne étoile, tout conspira pour l'entraîner vers les points les plus opposés du mouvement de son époque. Né à Düsseldorf, sur ces bords d'où l'Allemagne semble tendre la main à la France, il eut dès l'enfance occasion d'observer les sympathies des deux peuples. Après avoir passé à Strasbourg les premières années de la révolution, il vit Hambourg, puis Halle, où professaient alors Wolf, Schleiermacher et Steffens. Enfin ce fut Berlin et sa jeune école poétique qui s'emparèrent de son enthousiasme : Arnim, Chamisso, Novalis, toute une pléiade de génies charmans, qui l'entraînaient insensiblement hors de sa voie, lorsqu'apparut Rahel juste à temps pour le ramener.

(1) « Varnhagen a dans la forme cette simplicité classique qui semble le privilége des historiens de l'antiquité, et pour la grâce naïve se rapproche beaucoup de Xénophon. » Gustave Kühne, *Portraits*, p. 181, tome Ier.

Rien ne se perd dans le monde, et cette école buissonnière vers la poésie, ce dilettantisme littéraire valurent plus tard à son style sa distinction, son élégance, sa grâce ionienne, dons fort rares, on le sait, chez les écrivains politiques. La Prusse agonisait; de sa main défaillante, le drapeau de l'Allemagne allait passer à l'Autriche : M. de Varnhagen prit du service dans l'armée autrichienne et combattit à Wagram. Ensuite, une illusion de paix berçant l'Europe, il vint à Paris, mêlé à l'ambassade du prince Schwarzenberg, et parut à la cour de Napoléon. Que d'agitations et de vicissitudes! Plus tard, nous le retrouvons au service de la Russie, placé en qualité d'adjudant auprès du général Tettenborn, dont un jour il écrira les campagnes. Enfin le hasard, disons mieux, sa destinée l'ayant mis en relation avec Hardenberg, il abandonne la vie des camps pour la carrière diplomatique, où sa nature et ses études semblaient dès longtemps l'appeler. M. de Varnhagen assistait au congrès de Vienne, et s'il n'a pas marqué davantage parmi les négociateurs de son pays, la faute en est à son goût trop ardent et trop déclaré des idées constitutionnelles. Ministre résident à Carlsruhe, il fut congédié presque en même temps que Guillaume de Humboldt. Je ne pense pas que depuis il ait de nouveau pris part aux affaires. On parla bien un moment de l'envoyer en Amérique; mais le spirituel vieillard se récusa, préférant à ces fonctions lointaines l'honneur, que personne ne lui disputa, de représenter à Berlin une époque illustre et de mœurs polies. L'ancienne société ne valait certes pas mieux que la nôtre au point de vue de la morale; elle avait ses intrigues, ses rancunes, ses mauvaises passions de toute espèce, mais du moins on y respectait les convenances.

M. de Varnhagen, à ce point de vue, serait un modèle sur lequel on devrait tâcher de se régler. Il conviendrait aussi d'ajouter en bonne justice que c'est dans les salons de Paris et de Vienne que s'est formé M. de Varnhagen, et que tous les savans n'ont pas la chance d'aller à cette école. N'ayons garde pourtant d'exagérer les bienfaits de cette éducation toute mondaine, qui, en donnant au style l'élégance, la distinction et la mesure, finit par lui ôter beaucoup de son énergie et de sa liberté. Ce culte absolu du *comme il faut* et du *convenable* fait que l'écrivain à la longue n'a plus en vue que le goût des salons; or ce goût peut être très profitable au dilettantisme des beaux-esprits et à une certaine psychologie d'amateurs, mais il répugne évidemment au caractère de l'histoire. M. de Varnhagen me fournirait au besoin la meilleure preuve de ce que j'avance. Ce qu'il étudie avant tout dans Napoléon, vous ne le croiriez pas, c'est l'homme de salon; il examine à la loupe cette grande et sombre figure de l'enfant de la révolution, et s'étonne que finalement elle

ne réponde pas à l'idée du personnage que ses préjugés d'homme comme il faut lui représentaient. De là d'injustes épigrammes.

« Sa tenue, écrit M. de Varnhagen, était embarrassée; on y voyait la lutte d'une volonté pressée d'atteindre son but en même temps que le mépris de ceux qu'elle employait. Peut-être n'eût-il pas été fâché d'avoir une physionomie moins déplaisante, mais il aurait fallu s'en donner la peine, et il ne daignait pas; je dis s'en donner la peine, car de sa nature il n'avait rien d'agréable. C'était un mélange de négligence et de raideur qui se trahissaient simultanément dans une sorte d'agitation et de malaise. Ses yeux sombres et cernés avaient pour habitude de se fixer sur la terre et dardaient par saccades des regards aigus et rapides. S'il riait, la bouche seulement et le bas des joues y prenaient part, le front et les yeux demeuraient impassibles, et lorsqu'il leur faisait violence, comme j'eus l'occasion de l'observer plus tard, son visage en conservait une expression encore plus grimaçante. Cet alliage du sérieux et du rire avait quelque chose d'effrayant et de hideux. Je n'ai jamais compris pour ma part quelle idée pouvaient avoir les gens qui prétendent avoir saisi sur ce visage des traces de douceur et de bonté. Ses traits, d'une beauté plastique incontestable, étaient froids et durs comme le marbre, étrangers à toute sympathie, à toute émotion cordiale. Ce qu'il disait, — du moins à en juger par ce que j'ai mainte fois entendu, — était presque toujours mesquin par le fond aussi bien que par la forme, sans esprit, sans élévation, sans valeur. Sur le terrain de la conversation, où il avait la faiblesse de vouloir qu'on l'admirât, rien ne lui réussissait. »

Il est vrai qu'en revanche sur d'autres terrains les choses allaient mieux, sans quoi nous ne verrions pas l'auteur de ce portrait mettre tant d'animosité dans son langage. L'homme de salon se complique ici du patriote, dont les rancunes ont survécu, et M. de Varnhagen use et abuse du droit de se montrer acerbe et malveillant. Étrange façon de juger un héros que de lui reprocher de n'avoir pas de belles manières! Les grands hommes ont le privilége de pouvoir n'être pas aimables tous les jours, et ne sont amusans qu'aux dépens de leur propre dignité. Quel besoin avait Napoléon d'être un causeur brillant? A défaut de l'éloquence qui charme et persuade, n'avait-il pas celle qui tranche les situations? Sa personnalité comme ses discours agissaient quand il le fallait, dans les conseils, sur les champs de bataille. Toute grandeur a sa beauté. Demander à l'homme que la révolution française avait choisi pour défendre et faire triompher sa cause les qualités d'un monarque né sur le trône, c'est vouloir à plaisir se méprendre. La beauté de Napoléon! elle est dans le général Bonaparte. Qu'on aille voir à la villa Appiani, sur les bords du lac de Côme, le portrait du vainqueur d'Arcole, et qu'on nous vienne dire ensuite que cette figure manque d'idéal!

M. de Sternberg ne veut plus qu'on parle de Goethe et de Schiller; il trouve désolant qu'on retourne sans cesse à ces éternels su-

jets de conversation et d'étude, et pour passer à des motifs moins surannés, le voilà qui se met à nous raconter le prince Pückler-Muskau. L'auteur de *Semilasso*, des *Lettres d'un Mort*, et de plusieurs autres ouvrages déjà oubliés en Allemagne, et que la France a naturellement toujours ignorés, devait, en sa qualité de grand seigneur, tenir sa place dans ces mémoires. Quant à nous, c'est avec un vif plaisir que nous l'y avons revu. Écrivain, homme du monde et *dandy*, M. de Sternberg touchait par trop de points à son modèle pour rester au-dessous d'une pareille tâche, et nous osons affirmer que cette fois la copie vaut l'original. On se souvient du *Pelham* de Bulwer; la gloire du prince Pückler-Muskau remonte à cette époque. C'était alors le beau moment du dandysme; Casanova et Byron tournaient encore les têtes. A Brummel avait succédé le *beau* d'Orsay. Hélas! que sont-ils devenus aujourd'hui, tous ces rois de la mode? Le vent de la démocratie les a dispersés comme les autres. N'importe, il fallait que cette couronne exerçât alors une attraction bien puissante, pour tenter un vrai prince, une vraie altesse, ayant ses états et ses *peuples*. « Mon métier et mon art, c'est vivre, » disait Montaigne. Le prince Pückler prit au sérieux la théorie, et pour prouver qu'il savait vivre, il eut des maîtresses qu'il afficha, des chevaux qu'il fit courir, et des duels dont Paris et Londres s'occupèrent. Les voyages forment l'esprit et le cœur; le prince Pückler parcourut le monde en touriste ennuyé, sceptique, moqueur, insouciant du but, et voyageant pour voyager. De là cette horreur affectée pour tout ce qui ressemble à un plan quelconque, ce nonchalant et prétentieux persiflage, ce dédain sublime à l'endroit de tous les grands intérêts de la vie, qu'il ne touche guère que du bout des lèvres, et de cet air indifférent dont un homme qui a le ventre plein émiette un biscuit sur la nappe, ce qui ne l'empêche pas de coqueter avec les idées libérales, mais à la condition de n'y point croire, et d'avouer, quand l'occasion s'en présente, que les plus grandes époques de l'histoire sont celles où le despotisme et l'esclavage ont régné (1). La vérité est qu'il se moque de tout. Épicurien rusé, rasé, blasé, il n'aime au monde que lui et ses plaisirs, et ne vaut en somme ni plus ni moins que le temps où il a vécu. Après s'être fermé l'Angleterre par ses épigrammes, il rêva des voyages extravagans, partit pour l'Égypte et remonta le Nil, ayant à bord son attirail de cuisine et toute la boutique d'un parfumeur. Il va sans dire que les châles et les caftans eurent leur rôle

(1) Autre part il débite toujours avec la même puissance de conviction que, « la civilisation moderne reposant sur l'élément barbare, un despotisme bien entendu et même l'esclavage sont les seuls moyens qu'il y ait de gouverner une nation et de la rendre active et redoutable. »

dans cette *orientale* en action. Le prince fit connaissance avec Méhémet-Ali, qu'il appelle un Napoléon africain, et composa de ces diverses impressions de voyage plusieurs volumes tout remplis de son amusante personnalité; mais comme l'Orient n'avait, en fait de femmes, que la vieille lady Esther Stanhope à lui offrir pour exercer sa verve et ses bons mots, il se vit bientôt privé d'une des ressources les plus piquantes de son esprit, et revint en Europe, rapportant de son expédition une nouvelle recette pour faire cuire le riz. Il ramenait en outre, dit-on, une magnifique esclave éthiopienne, qui, après avoir langui tristement, finit par succomber aux rigueurs du climat de Berlin. Dès lors, ne sachant trop à quelle marotte se vouer, et ne pouvant, comme pis-aller, recourir à l'administration de ses états, car il avait vendu sa principauté de Muskau en s'en réservant seulement le titre, l'illustre pèlerin se mit à promener ses ennuis de ville en ville. On le vit à Berlin, à Hanovre, à Paris, tantôt ici, tantôt là-bas. A Berlin, lui et M. de Varnhagen se fréquentaient beaucoup. En qualité d'ancien habitué du salon de la femme, le prince Pückler était resté l'ami fidèle du mari, et Dieu sait ce qui se débitait de traits et de malice dans ces curieux tête-à-tête, où l'archiprêtre du Chimboraço, M. de Humboldt, revenant de Charlottenbourg, apportait par occasion son appoint de candeur et de bienveillance. Le prince n'allait jamais à la cour, et cela s'explique: le roi Frédéric-Guillaume IV, qui avait plus d'esprit que personne, aimait assez à jouer chez lui le premier violon; or le prince, qui de son côté n'aimait pas à accompagner, se refusait à se mêler au jeu pour y tenir la seconde partie. Aussi jamais ne paraissait-il aux concerts.

Chez la princesse de Prusse, au contraire, il se montrait un hôte fort zélé, car là on allait au-devant de ses goûts. Tout le monde a entendu parler de l'art véritablement singulier que possédait le prince Pückler dans l'art de dessiner et de disposer les jardins. Sans avoir de système ni de connaissances techniques bien spéciales, il a tracé des parcs qui sont les merveilles du genre. A ce métier, ses souvenirs de voyage l'aidaient beaucoup. Il mariait l'Italie à la Hollande, l'Angleterre à la France, le style architectural et pompeux du classique Lenôtre, qui mettait la nature en habits de cour, aux agrémens pittoresques d'Addison et de Pope, au romantisme de Rousseau. Son instinct, son sentiment paraissaient seuls le guider : il y avait du peintre, de l'architecte, du poète, je dirai presque du philosophe dans sa manière d'envisager son art! C'était, du reste, l'éclectisme par excellence, une inspiration qui ne tarissait pas en motifs. Il est vrai qu'il en coûtait cher parfois de trop s'abandonner à ses fantaisies, car pour une idée, pour un caprice, il changeait le lit

des rivières, creusait des vallons à la place où naguère il entassait des collines, et remuait le sol de fond en comble. A ce point de vue, la plupart des souverains d'Allemagne l'avaient dans une sainte défiance. Le vieux roi de Hanovre, Ernest-Auguste, ne pouvait surtout le voir arriver sans trembler à l'instant pour l'économie de ses résidences, car cette manie qui le possédait de modifier les perspectives, de voiler ou d'éclaircir les horizons, de faire voyager du nord au sud les kiosques et les statues, cette manie était connue du monde entier, et chacun s'attendait à le voir, comme Figaro, *saigner La Jeunesse et mettre un emplâtre à Marceline*. On a prétendu que les plans et les conseils du prince Pückler-Muskau n'avaient pas été étrangers aux embellissements du bois de Boulogne : j'ignore ce que ce bruit peut avoir de vrai; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des résidences princières de l'Allemagne et nombre d'illustres habitations anglaises témoignent de son goût et de son savoir-faire. L'immortel Delille, s'il vivait, composerait tout un poème en l'honneur des magnifiques jardins du château de Babelsberg, appartenant à la princesse de Prusse. *Silvæ sint consule dignæ*. Ces bosquets-là sont dignes de tous les rimeurs et de tous les consuls de la terre, et c'est le prince Pückler qui les dessina et souvent même les tailla de sa propre main, au grand plaisir de la princesse, que ces intermèdes de sylviculture délassaient agréablement des fatigues et des ennuis du cérémonial. Pour la princesse, qui déjà cherchait la politique, mais sans la trouver encore, c'était une joie précieuse que de marier le hêtre au faux ébénier, le cyprès à l'acacia, et de son côté le prince Pückler, à qui la vie n'offrait plus guère que monotonie et redites, trouvait une sorte de piquant à s'en revenir à la nature.

Venu à Berlin avec le désir fort légitime d'y voir tout le monde, M. de Sternberg ne pouvait que souhaiter vivement de rencontrer le roi. Frédéric-Guillaume IV célébrait à cette époque les beaux jours de son règne et se consolait, au milieu de ses savans, de ses poètes et de ses artistes, des concessions que l'esprit du temps lui arrachait, concessions doublement pénibles et cruelles, quand on songe que nul monarque ne fut peut-être plus jaloux que celui-là des droits de sa couronne, et qu'on se représente ce qu'il en dut coûter à ce descendant des vieux burgraves de Nüremberg pour mettre entre lui et ses peuples cette damnée feuille de papier, moins méchante après tout qu'on ne le dit, car on la retrouve aux momens difficiles, et si les individus passent, elle reste : *scripta manent*. Comme il avait le cœur droit et magnanime, son rêve eût été de régner en prince du moyen âge, en roi chevalier qui, du haut du trône, fait pleuvoir sur ses peuples les trésors de sa sagesse et de

ses bienfaits. Une constitution, peut-être se fût-il décidé à l'octroyer, mais à son jour, à son heure, après l'avoir élaborée à l'écart, en silence et lentement imprégnée de toutes les poésies traditionnelles, de tout le mysticisme du passé. Au lieu de cela, on la lui prit de force. Il pensait, il voulait en roi; mais le siècle était pratique et positif. Temps qui s'agite, roi qui rêve, ne sauraient faire bon ménage ensemble. Que de malentendus, de tribulations et de misères! En 1848, il fallut rompre, et si depuis le divorce avait cessé, les tiraillemens ne cessaient pas. Dieu, qui lit dans le cœur des rois, connaît seul le secret du mal qui trouble aujourd'hui cette honnête et vaste intelligence, et tout ce qu'il y a d'illusions déçues, de mécomptes essuyés, de loyaux et tardifs regrets au fond de l'incurable mélancolie dont Frédéric-Guillaume IV s'en va languissant comme un autre roi Lear.

II.

Il n'importe: à cette époque, vers laquelle nous ramènent les *Souvenirs* de M. de Sternberg, rien d'irréparable n'avait encore eu lieu; il pouvait y avoir des difficultés, des froissemens, mais tout cela sans grande conséquence; le découragement, Dieu merci, ne se laissait pas pressentir, et contre les soucis de l'heure présente que de consolations dans la poésie et les beaux-arts! Frédéric-Guillaume IV ne créa pas le mouvement romantique, lequel fut, en Allemagne, le produit du sentiment national surexcité contre la France par les guerres de l'empire; mais il s'en appropria les restes en dilettante raffiné, on pourrait presque dire qu'il mit en bouteilles pour le déguster tout à son aise cet esprit du passé qui déjà menaçait de s'évaporer. Le vieux Tieck, quand il lisait *Phantasus* et *Zerbino* à Charlottenbourg, quand il voyait représenter *le Chat botté* sur le théâtre de Potsdam, pouvait se croire aux beaux jours de sa jeunesse, alors que tant d'aimables chefs-d'œuvre dont nous ne nous occupons plus guère aujourd'hui électrisaient les générations nouvelles. Une autre gourmandise littéraire de ce roi bel esprit était de se faire jouer l'*Antigone* de Sophocle, ou *le Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare avec la musique de Mendelssohn. Hélas! qui le soupçonnerait? ces goûts, tout innocens, tout honorables qu'ils nous paraissent, et qui, chez un grand seigneur ordinaire, eussent provoqué l'admiration, ne rencontrèrent dans le public que froideur et moquerie. L'opposition en prit texte pour reprocher à l'illustre Mécène de s'isoler de la nation jusque dans ses plaisirs. Que cet archaïsme ne répondît pas aux besoins du moment, nous le voulons bien et sommes de ceux qui pensent qu'il eût été beaucoup plus beau de voir un prince sus-

citer autour de soi de grands poètes et leur imprimer un généreux élan vers les questions d'intérêt général, comme la chose advint jadis à cette petite cour de Weimar, dont on ne saurait trop haut porter la renommée; mais les Charles-Auguste sont rares dans l'histoire, et tout le monde n'a pas Goethe et Schiller sous la main. Somme toute, en cette occasion comme en tant d'autres, on fut injuste et cruel envers ce roi aux instincts élevés, aux mœurs nobles, car s'il pouvait mieux faire, il pouvait aussi faire plus mal, et rien ne l'empêchait en dernière analyse de se faire traduire les vaudevilles du Gymnase ou du Palais-Royal.

M. de Sternberg trace quelque part l'amusant tableau d'une fête de cour où le roi Frédéric-Guillaume, qu'il désirait tant voir, lui apparut pour la première fois. Cela se passait aux environs de 1848. La noblesse de province était accourue *in fiocchi;* Cornelius, se laissant distraire de ses compositions religieuses, avait peint en style dramatique, et d'une grâce légèrement affectée, diverses héroïdes empruntées à la *Jérusalem* du Tasse; tous les poètes, tous les musiciens, et aussi tous les ministres et tous les diplomates, étaient là, car avec Frédéric-Guillaume IV, Meyerbeer et Cornelius, Rauch et Tieck passaient d'abord; Eichhorn et Stolberg, Uzedom et Gerlach ne venaient qu'après. Mais parcourons, sur les pas de M. de Sternberg, cette splendide fête, comme Berlin n'en avait plus revu depuis l'éclat des jours où l'aigle prussienne étreignit dans ses serres un sceptre royal. « Je ne me sentais, au milieu de tout ce brouhaha, de curiosité et d'intérêt que pour une seule personne, le reste me touchait peu. Soudain, à travers cette foule compacte, un chemin s'ouvre dans l'immense étendue des salons, et par cette voie un homme s'avance en domino noir, le lorgnon à l'œil et saluant de côté et d'autre sur son passage. C'était le roi, la seule figure vêtue de couleur sombre dans cette multitude bariolée. Comme je me trouvais placé dans la direction de son lorgnon, il s'approcha de moi et me parla de mon dernier ouvrage en termes vraiment aimables qui n'avaient aucun air de ressemblance avec ces banalités obligées que les princes balbutient d'ordinaire à l'auditeur bénévolement incliné. J'ai peu à dire de la physionomie du roi, médiocrement avenante, si l'on ne tient compte que de l'élégance du maintien et de la beauté des traits, mais d'une séduction irrésistible au point de vue de la douceur affable, de la sérénité, de l'extrême bienveillance de l'expression. »

N'ayons garde d'oublier l'expression spirituelle parmi les signes caractéristiques de cette figure du roi. Il fallait le voir après dîner, sa tasse de café à la main, allant familièrement de l'un à l'autre et causant de toutes choses avec une verve, un piquant, une bonne

fortune de mots que les rédacteurs du ***Kladderadatsch*** lui eussent certes fort enviés! Rarement en ces occasions le vieux Tieck prenait la parole, il écoutait ou chuchotait avec son voisin; mais son malicieux sourire semblait dire : « Moi aussi, j'ai eu de l'esprit, et tant et tant que j'ai rendu fort difficile aux autres d'en avoir. » Sa grande affaire à lui pour le moment, c'était la lecture. On sait comme il excellait dans ce genre d'exercice, et qu'il fut un temps où la foule accourait à Dresde de toutes les parties de l'Allemagne pour l'entendre étudier les chefs-d'œuvre de Shakspeare, de Calderon, et passer en revue tout le théâtre grec, car il ne se contentait pas de lire : il expliquait, commentait, critiquait, et ses lectures étaient de véritables cours d'histoire littéraire. A Berlin, le roi, si juste appréciateur de chaque talent, et qui s'entendait si bien à mettre tout son monde à sa place, réservait Tieck pour les soirées de petit comité, les *cercles de famille*. Ces sortes de lectures avaient sans aucun doute beaucoup d'agrément; mais, comme déjà depuis des années elles avaient cessé d'être en harmonie avec le mouvement du dehors, quelques esprits d'élite seuls y trouvaient leur compte. Le roi, assis devant une table, s'amusait à dessiner au crayon des motifs d'architecture; Tieck faisait sa lecture, les dames brodaient ou parfilaient; quant aux hommes, leur jouissance était médiocre, et si deux ou trois tenaient bon contre Morphée, les autres cédaient doucement à ses charmes, et ne se réveillaient que pour cligner de l'œil à la pendule, guettant si l'heure du souper ne sonnerait point bientôt. Cependant les soirées musicales ramenaient le profane vulgaire et la joyeuse animation : c'était Jenny Lind et la Schrœder-Devrient, ou Meyerbeer accompagnant au piano cette infortunée comtesse Rossi qui devait bientôt s'ensevelir dans ces triomphes du théâtre dont elle poursuivait avidement l'écho jusque dans les salons. Au nombre des hôtes accoutumés de ces réceptions intimes figurait le vieux prince Wittgenstein, courtisan de l'ancienne école, dernier exemplaire d'une espèce heureusement disparue. Froid, imperturbable au dehors, plein de fiel et de haine au dedans, il savait, le sourire aux lèvres, lancer au nez des gens de ces impertinences qui font, au dire de Shakspeare, que l'honneur leur tombe de la bouche comme une dent gâtée. Le feu roi, lorsqu'il voulait se débarrasser d'un importun, le livrait d'ordinaire au prince, qui vous l'exécutait de main de maître. Très considéré, très influent à l'ancienne cour, le prince Wittgenstein était l'homme le plus redouté de la nouvelle. Ce qu'il possédait de secrets et d'anecdotes scandaleuses ne se pouvait calculer, et faire sa partie était un honneur qu'on se disputait entre diplomates, quitte à se laisser toujours gagner. De là des scènes d'un comique étourdissant, d'impayables tableaux de genre dignes d'avoir leur place dans le cabinet d'un amateur de curiosités historiques. Pe-

tit de taille avec un visage tout parcheminé de rides, et dont un air de fausse bonhomie essayait de cacher l'expression maligne, tel vous apparaissait le prince. Pendant le dernier règne, son crédit menait tout. Ce fut lui qui empêcha Goethe de venir à Berlin en répondant au personnage qui s'était entremis dans la négociation : « Laissons cela, je sais d'une manière certaine que le *maître* ne l'aurait pas pour agréable! » Et il avait toute raison de parler ainsi, connaissant, ainsi qu'il les connaissait, le caractère et les goûts de Frédéric-Guillaume III, lequel, en fait d'écrivains et de poètes, n'aima jamais qu'Auguste Lafontaine, son Homère et son dieu, dont M. de Humboldt, comme un autre Aristote, lui lisait les romans en voyage. Néanmoins le prince de Wittgenstein jouissait à Berlin d'une certaine popularité, sa maison de la *Behrenstrasse* était connue de tous, et lorsque sa voiture, tournant le coin, s'arrêtait devant la porte où brillaient deux lanternes, un groupe de gamins familiers et narquois se trouvait là d'habitude pour le saluer au passage en se disant : « Le vieux renard vient de dîner au château! »

La physionomie la plus imposante parmi les membres de la famille royale était le prince de Prusse, mais la plus aimable sans contredit, le prince Auguste. Quoique d'un âge avancé déjà, le prince avait les cheveux noirs, et dans ses yeux toute l'ardeur, toute la pétulance de la jeunesse. Jamais, si l'*Almanach de Gotha* n'eût parlé, vous n'eussiez retrouvé dans ses traits l'air caractéristique de la maison de Prusse. Qu'on se figure un général français du temps de l'empire : même désinvolture, même entrain, mêmes façons galantes et cavalières. Le prince Auguste avait été l'ami de Mme de Staël, et avait longtemps séjourné chez elle à Coppet. Il était le frère de ce romanesque Louis-Ferdinand, que nous avons vu dans le salon de Rahel, et dont raffolaient toutes les femmes de cette période : couple héroïque fort connu au pays de Cythère par un nombre infini de victoires et conquêtes qu'il serait trop long de relever, poétiques Dioscures au brumeux firmament de la Marche.

Cependant les jours d'épreuves s'approchaient, et tandis que le roi ne rêvait que beaux-arts, embellissemens et grands siècles, Berlin, inquiet, rancunier, mécontent, l'humeur sombre et l'esprit taquin, épiloguait, intriguait et vilipendait. Deux glas funèbres qui sonnèrent en quelque sorte coup sur coup avertirent la famille royale de se préparer aux catastrophes. La princesse Guillaume mourut, et son fils, le prince Waldemar, ne tarda pas à la suivre au tombeau. Étrange apparition que ce jeune homme! Pâle, recueilli, taciturne, ombrageux, il avait la mine d'un anachorète. Tout au rebours de ses cousins, il ne se sentait dans l'âme que froideur pour l'état militaire. La parade et la manœuvre, ivresses des princes prussiens, le trouvaient dénué d'entraînement. Bizarre symptôme

chez un petit-neveu du vieux Fritz, on le rencontrait pensif et mélancolique par les allées solitaires du Thiergarten, sa taille haute et mince étroitement serrée dans son uniforme bleu de ciel d'officier de dragons. Bientôt il partit pour l'Inde. Ce voyage, dont il a écrit l'intéressante relation, devait lui coûter la vie. Sa mort étonna tout le monde, lui excepté, qui, dit-on, la pressentait : triste et regrettable destinée, existence perdue en des soins qui contrarièrent son développement!

On raconte que la reine Christine de Suède, pour tromper l'ennui des longues soirées de cour, s'amusait à parsemer de fleurs les écussons de sa noblesse, donnant un lis à cette famille, une ronce, un œillet, un brin de lierre à celle-là, ce qui était en somme un passe-temps beaucoup moins répréhensible que celui dont elle usa plus tard à l'endroit de l'infortuné Monaldeschi. Eh bien! l'histoire du jeune prince Waldemar nous rappelle involontairement cette rose et ce lis. Il fut lui, dans l'écusson royal de la maison de Prusse, cette fleur égarée parmi les lions, les aigles et les épées. Si dans Louis-Ferdinand la Prusse avait eu son Bayard, elle eut son prince Hamlet dans ce pâle et rêveur Waldemar. Le père lui aussi, le prince Guillaume, oncle du roi, mourut à quelques annnées de là; c'était un bon, digne et excellent homme, plein d'intelligence et de quiétude, qui ne porta jamais ombrage à personne, et à qui personne jamais ne fit de mal. Le prince Waldemar avait pour frère le prince Adalbert, aujourd'hui général, nature tout opposée, tempérament sain, robuste, enjoué, et pour sœur la reine actuelle de Bavière qui, non encore mariée à cette époque, était une des étoiles de la cour. M. de Sternberg ne ménage point Tieck dans ses mémoires, et c'est un tort, car il lui doit beaucoup, et l'influence du Boccace allemand, comme il se plaît à l'appeler avec un certain ton de persiflage, a fort aidé à la formation de son style et de son talent. C'était du reste une tactique dont abusait très volontiers M. Heine à l'égard de ses anciens amis les romantiques. S'agissait-il d'Hoffmann, d'Arnim, de Brentano, de Novalis, nul mieux que l'auteur des *Reisebilder* ne s'entendait à les décréditer sur la place. Comme personne, il connaissait leurs travers et leurs ridicules; ce qu'il connaissait non moins parfaitement, c'étaient leurs qualités originales, leurs ressources inventives, leurs trésors de génie enfouis au loin. Or de ces secrets-là, il ne parlait guère, aimant sans doute mieux les garder pour lui que d'en faire part au public français, lequel avait le droit d'ignorer bien des choses. M. Heine n'aimait point qu'on vît clair dans ses affaires, et il ne nous a jamais pardonné, quant à nous, de l'avoir appelé un romantique défroqué. Nous craignons un peu que M. de Sternberg ne répudie également son origine, et ce serait dommage, car l'auteur de *Lessing*, des *Contes bruns* et même de

Fortunat et de *Galatée* a des affinités incontestables avec cette noble lignée d'esprits élevés et féconds dont se compose l'école romantique. C'est même, à vrai dire, dans cet air de famille avec Arnim et Tieck que je trouve la principale originalité de sa manière.

III.

Que nous montrent en définitive ces mémoires? Une suite d'épisodes et de tableaux tracés au hasard, des souvenirs moitié réels, moitié fantastiques, où le vrai se confond tellement avec l'imaginaire, la copie avec l'invention, qu'on finit par ne plus distinguer la sincérité de l'afféterie. A ces peintures d'un passé déjà bien loin de nous opposons l'image du présent; laissons les ombres s'acheminer vers l'éternel Hadès, et sans marchander aux grandes infortunes le tribut de nos condoléances, après avoir dit bon voyage à cette troupe de héros et de masques qui va s'engouffrer pour jamais dans la nuit des temps, essayons de nous prendre aux vivans, à ceux que l'heure actuelle convoque. Hélas! même parmi ceux-là, dans cette foule qui pas plus tard qu'hier se rencontrait sur le terrain des élections, combien d'attardés et d'éclopés, spectres rouges qui n'avaient pas revu la lumière depuis la révolution de 1848, et spectres blancs qu'on mène en guerre sous l'étendard de la *Gazette de la Croix!* « Vous aimez l'Allemagne, disait tout récemment à quelqu'un de nos amis un des hommes de l'administration nouvelle, eh bien! rassurez-vous, la Prusse est forte, et n'a rien à craindre de personne, pas même des partis! » Ce mot n'a rien qui nous semble exagéré. D'un côté, le régent est assez libéral, il a dans l'âme assez d'attachement aux idées de progrès pour ne pas se laisser rebuter par de compromettantes manifestations, et de l'autre il est trop sincèrement l'ami de l'ordre, il estime trop haut la valeur des droits qui lui sont confiés pour s'en remettre jamais à un parti qu'il connaît de longue date. « Qu'est-ce donc que le prince de Prusse? demandait un jour devant nous un étranger au personnage que nous citions plus haut. — Le prince de Prusse, lui fut-il répondu, c'est un Prussien. » Et en effet dans cette très simple réplique il y a tout un caractère.

Le prince de Prusse a l'aspect d'un véritable souverain : grand, robuste, le front noble et ouvert, la loyauté sur le visage. Je n'insiste pas sur le côté militaire de sa physionomie; dans la monarchie de Frédéric, dans un état qui s'est fait ce qu'il est par l'épée, tout prince porte en naissant l'uniforme, et n'eût-on pour le métier des armes qu'un goût très médiocre, comme cela s'est vu plus d'une fois, la tradition de famille veut qu'on en ait la contenance. D'ailleurs le prince de Prusse a toutes les qualités d'un soldat, et c'est bien la

vocation qui chez lui règle l'attitude. On reconnaîtra toutefois dans cette noble figure militaire beaucoup de courtoisie et d'aménité, dons charmans que le prince tient de son illustre mère la reine Louise. C'est très beau sans doute d'être un vaillant soldat et d'en avoir l'air; mais pour faire un roi, pour faire surtout un régent, il faut encore bien d'autres choses. Or, chez le prince de Prusse, on me paraît avoir beaucoup exagéré le militaire aux dépens du politique. Esprit avisé et perfectible en même temps qu'honnête, le prince de Prusse appartient cependant à cette classe d'hommes pour lesquels aucun enseignement n'est perdu. Lui aussi eut ses mauvais jours, ses instans de trouble et d'erreur, auxquels, malheureusement pour les principes qu'ils représentent, les légitimes héritiers des races royales sont soumis comme les autres hommes, et si nous rappelons l'émigration en Angleterre de 1848, cet abandon précipité du sol de la patrie au plus fort de la tourmente révolutionnaire, c'est moins pour relever une faute désormais oubliée que pour appuyer sur la manière dont cette faute même devint profitable aux garanties futures de l'Allemagne. On ne respire pas impunément l'air d'un pays libre. Accouru en Angleterre sur les conseils et les instances du plus aveugle des partis, le frère de Frédéric-Guillaume IV y fit en quelque sorte son éducation constitutionnelle, et ce fut là sans doute ce qui amena plus tard entre le jeune fils du prince et la fille aînée de la reine Victoria cette alliance dont la Prusse à bon droit se montre aujourd'hui si fière.

Nous citerons une autre circonstance qui, non moins que ce séjour en Angleterre, devait servir au prince de Prusse pour secouer à tout jamais l'esprit de coterie. On se souvient des violens débats qui s'élevèrent au sujet de la constitution fédérale, dont la majorité de l'assemblée de Francfort réclamait la réforme. C'était le vœu de l'Allemagne entière, et la politique de la Prusse dut s'y associer; mais en dépit des plus vaillans efforts cette politique échoua contre le mauvais vouloir de l'Autriche, énergiquement soutenue à cette époque par la Russie. Le prince de Prusse, qui s'était ouvertement déclaré pour la réforme, éprouva un profond ressentiment de cet échec, et à dater de ce moment il tourna le dos au parti de la *Croix*, lequel n'a jamais compris qu'il puisse y avoir de salut pour la Prusse en dehors d'une absolue soumission à la politique de l'Autriche et de la Russie. Comme il répugnait à sa loyauté de faire de l'opposition au gouvernement de son frère, il se confina dans son commandement militaire des provinces rhénanes, où il demeura jusqu'au moment où la guerre d'Orient vint de nouveau mettre aux prises les divers partis. On sait les dissidences d'opinion qui éclatèrent entre le roi et le prince de Prusse, dissidences vigoureusement exploitées par l'ambassade russe s'aidant du parti de la *Croix*, et qui

amenèrent la démission du général de Bonin, ministre de la guerre. Partout ailleurs que dans le sein de cette famille royale si profondément unie, un tel incident eût pu entraîner les plus fâcheuses conséquences. L'inviolable amitié que ces deux nobles cœurs s'étaient vouée d'enfance résista à cette épreuve comme à tant d'autres, et si le prince de Prusse fut en effet au moment de s'éloigner des affaires, le roi répondit à ces velléités de découragement en le nommant général supérieur de l'infanterie, dignité équivalente à celle de feld-maréchal, dont il n'est pas d'usage en Prusse qu'un prince du sang soit revêtu.

Cette tendre et pieuse affection des deux illustres frères, contre laquelle aucun événement n'avait jamais prévalu, explique la crise de douloureuse hésitation par laquelle eut à passer le prince de Prusse, lorsque, du vivant du roi son frère, il fut mis en demeure de prendre en main la souveraineté. Continuer telle quelle la politique de Frédéric-Guillaume IV, qu'il avait dans ces dernières années surtout publiquement désavouée, cela ne pouvait convenir à la dignité de son caractère. D'autre part, l'honnêteté de sa conscience lui reprochait d'apporter au gouvernement des principes qu'il savait n'être pas entièrement ceux du roi. Que penserait de sa conduite Frédéric-Guillaume IV? Que dirait de ces changemens son bien-aimé frère, si par bonheur il arrivait à son esprit de s'éveiller un jour de cette léthargie qui l'accable? Ajoutons que le bruit de ces changemens pouvait parvenir aux oreilles de l'auguste malade à travers les commentaires les plus malveillans. Scrupules, dira-t-on : va pour les scrupules, d'autant plus que du temps où nous vivons ils deviennent assez rares pour qu'on en fasse cas, même chez ceux qui sont appelés à gouverner les hommes. Du reste, de pareils mobiles ne se rencontrent guère que dans les âmes élevées, et ne sauraient en rien contredire la fermeté qui est une des remarquables qualités du régent comme de sa noble compagne.

On a beaucoup parlé de la rare beauté de Mme la princesse de Prusse; on a vanté sa haute intelligence, son instruction variée et solide, son goût passionné pour les sciences, les lettres et les arts. Tous ces avantages sont réels, et si vous interrogiez M. de Humboldt, qui, je suppose, doit s'y connaître, il vous dirait que le mérite ici passe l'éloge; mais une supériorité qu'on n'a, selon nous, point assez remarquée chez cette aimable personne, c'est la force de caractère, c'est aussi un grand bon sens joint à beaucoup d'imagination, une volonté implacable, un tact suprême dans l'art de la conduire, de la modérer, de la déguiser au besoin. Personne ne fait davantage en ayant l'air de si peu faire. Cette loi de toujours vivre à l'écart qu'elle s'était imposée, peut-être faudrait-il en chercher la raison autre part que dans ses goûts naturels pour l'étude et les dé-

lectations d'un cercle intime. De froissemens, il ne pouvait y en avoir pour elle à la cour de son beau-frère; mais sa présence en pouvait susciter. Il est de ces ennuis, de ces désappointemens de toute une existence dont rien ne console, et qui finiraient par aigrir le cœur d'un ange. L'épouse de Frédéric-Guillaume IV, la reine Élisabeth, n'ayant point eu d'enfant, ne pouvait voir dans Mme la princesse de Prusse que l'heureuse mère de l'héritier du trône. On pardonne volontiers la beauté, l'intelligence, la jeunesse; mais il est de ces dons de la Providence que l'âme la plus noble et la plus pure s'oublie à jalouser, même chez une sœur. Loin de chercher à s'enorgueillir des avantages de sa situation, Mme la princesse de Prusse au contraire s'est toujours efforcée de les faire en quelque sorte excuser, vivant peu à Berlin, et beaucoup à Coblentz et dans le grand-duché de Bade, où ses vertus, sa parfaite bienveillance, son tact exquis, l'ont rendue populaire. Combien à sa place n'eussent vu dans l'occupation du grand-duché par les troupes prussiennes qu'une occasion de dominer et de paraître! La princesse de Prusse comprit autrement son rôle, et c'est à force de mesure et de goût, à force de bienfaits pour les uns et de gracieuses déférences pour les autres, qu'elle parvint à faire accepter l'autorité temporaire de son mari dans un pays conquis sur les bandes révolutionnaires, mais dont il fallait éviter de froisser et les populations qu'on voulait sauvegarder, et la famille souveraine qu'on voulait maintenir. En dépit de ses rares instincts d'artiste, Mme la princesse de Prusse était née pour la politique. Si vous retrouvez en elle le sang de ce Charles-Auguste qui fut jadis l'ami de Goethe, il faut reconnaître en même temps qu'elle est bien la digne fille de sa mère, Mme la grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, sœur aînée de l'empereur Nicolas. A Weimar, sous le dernier règne, la grande-duchesse Maria Paulovna était l'âme de la cour et de tout ce charmant pays qui lui doit tant. Schiller chanta des hymnes à sa gloire, et Goethe, dont l'inspiration badine volontiers avec les plus fières, ne ressentit en sa présence d'autre émotion que celle du respect. On n'imagine pas en effet de physionomie plus imposante, et sous une froideur apparente plus de bonté, de douceur, de sympathie. Mme la princesse de Prusse exerce, comme sa mère, un ascendant à la fois intellectuel et moral auquel pas plus à Bade qu'à Berlin ses ennemis n'ont jamais pu se soustraire.

L'avénement constitutionnel de la Prusse a été laborieux, incertain, parfois rétrograde; il n'en est que plus instructif, et, nous l'espérons, il n'en est que plus vivace. On reprochait à la race allemande d'être trop spéculative, tour à tour abstraite et violente, de se complaire à la vague indépendance des systèmes mieux qu'elle ne s'entend à la liberté pratique des institutions : c'est même contre

ce penchant présumé national que le roi Frédéric-Guillaume IV se raidissait, peut-être à l'excès, dans son effort pour n'admettre en fait de libertés que celles qu'il nommait des *conséquences historiques* et rejeter le reste comme théories dangereuses. Quoi qu'il en soit, la résistance fut loyalement opiniâtre sans être absolue : elle enraya sans détruire; elle restreignit l'impulsion sans briser, sans fausser gravement le ressort. De là maintenant facile et heureux progrès sous un nouvel ascendant; de là, pour le prince éclairé qui reçoit la couronne en garde, la plus noble mission à remplir, l'affermissement de la constitution par l'action complète qui lui sera laissée, le ralliement des esprits par le mouvement même des chambres législatives, et par la juste influence que ce mouvement assure au patriotisme, au talent, à l'aptitude politique.

Le roi aujourd'hui retiré du conflit des affaires disait, il y a bien des années, dans une des occasions solennelles qui précédèrent ses luttes intestines, que la Prusse, forte de son territoire compacte et de ses quinze millions d'âmes, la Prusse agricole et guerrière avait désormais un rôle considérable en Europe et qu'elle n'en descendrait pas. Il faut reconnaître que son rôle peut beaucoup s'élever dans l'ordre moral et politique par l'entière et heureuse action des garanties sociales dont la Prusse a déjà le cadre et les formes. Les esprits y sont préparés : la première expérience est faite, les inconvéniens sont connus et signalés, les avantages bien compris. Les doctrines de M. Ancillon ne trouveraient plus en Prusse un seul écho accrédité; toutes les opinions qui s'avouent y veulent également la monarchie agissant par les chambres et avec les chambres. C'est à cette disposition dominante que s'adressait dernièrement le sage et ferme langage du prince dépositaire de la régence; c'est le résultat que va mettre en évidence une épreuve mémorable. L'esprit pénétrant et tenace qui est aussi un des attributs de la race allemande l'emportera sans nul obstacle sur l'esprit d'illusion et de rêve. La Prusse est par cela même aujourd'hui le terrain le mieux préparé; les hommes y répondent à la circonstance, les plus nobles gages de l'avenir y portent secours au présent. La Prusse, sous de tels auspices, nous paraît destinée à donner prochainement deux grands exemples au monde : la réalité active des libres institutions dans une monarchie, la pratique intelligente et vraie de ces institutions servant à la stabilité du trône et à la prospérité non moins qu'à la dignité du pays!

HENRY BLAZE DE BURY.

LES

CÔTES DE LA MANCHE

—

CHERBOURG

I.

LA RADE ET LE PORT MILITAIRE.

Littusque rogamus
Innocuum et cunctis undamque auramque patentem.
(*Æn.*, l. VII.)

Lorsque le cardinal de Richelieu fit faire en 1639 et 1640 la recherche d'un emplacement propre à recevoir le port militaire dont il jugeait l'établissement sur les côtes de la Manche indispensable, Cherbourg fut le terme de l'exploration de ses commissaires, et, tout bien choisis qu'ils étaient, ils n'eurent aucun pressentiment des destinées de cet atterrage : ils n'y virent « qu'un bon abri ouvert en arrière de rochers dangereux, » et en repartirent après un séjour de vingt-quatre heures. Ils y seraient vainement restés plus longtemps : l'art des constructions, les finances de l'état étaient encore dans l'enfance, et l'on ne pouvait pas rêver une transformation dont l'accomplissement devait exiger tout l'effort de la virilité. Cinquante-trois années s'écoulèrent, et la fatale bataille de La Hougue, gagnée par quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne et trente-sept frégates et brûlots anglais et hollandais contre les quarante-quatre vaisseaux et les treize brûlots de Tourville, apprit à tout le monde ce qu'avait prévu le grand cardinal, la nécessité d'avoir dans

la Manche un point d'appui et un refuge pour nos flottes: Vauban reçut ordre d'aller en jeter les fondemens à La Hougue. Ses premières études firent comprendre les irrémédiables infirmités de cette position; mais en la condamnant, il mit en relief les avantages de celle de Cherbourg, et c'est ainsi que la création d'un des grands établissemens maritimes du globe est devenue la réponse de notre pays au désastre de La Hougue.

La presqu'île du Cotentin projette au travers de la Manche, et à distances égales des deux extrémités de ce passage du plus vaste commerce du monde, de ce théâtre des plus grandes actions et des plus grands désastres maritimes qu'ait enregistrés l'histoire, un massif carré de douze lieues de côté. Cherbourg occupe entre les caps de La Hague et de Barfleur le milieu de la face septentrionale de cette espèce de bastion. Les marées, poussées dans le canal ou rappelées vers l'ouest, passent rapidement devant la presqu'île et se précipitent avec une rare violence sur ses flancs. Les accumulations et les vides alternativement formés par les oscillations de l'Océan, d'un côté dans la baie de Saint-Malo, de l'autre dans celle de la Seine, font passer et repasser par les raz de La Hague et de Barfleur d'énormes masses d'eau, et y entretiennent un tumulte qui ne s'apaise que par intermittences, aux momens où les courans de marée mollissent, s'arrêtent et commencent à se renverser. Ouvert au fond du croissant que décrit la côte, l'atterrage de Cherbourg a de tout temps été le refuge naturel des navires exposés sur cette mer orageuse. Maintenant, élargi et perfectionné par l'art, il couvre comme une garde avancée les côtes de la Normandie entière et d'une partie de la Bretagne. Il est en face et à 130 kilomètres de Portsmouth, à 120 de Poole et de Portland, à 200 de Plymouth, à 250 de Falmouth, et le revers occidental de la presqu'île est contre-battu par les îles normandes d'Aurigny, de Sercq, de Jersey, qui, pourvues de vastes abris, et ayant suivi la condition de leur duc, lorsqu'il subjugua l'Angleterre, rendent en dévouement à la métropole conquise ce qu'elles en reçoivent en priviléges. Opposée à cette circonvallation redoutable, la position de Cherbourg mérite la qualification d'audacieuse que lui donnait Vauban. Son aspect du côté de la terre est digne de ses destinées maritimes. Le milieu de la presqu'île est formé d'alluvions; les alluvions sont enveloppées dans des schistes, et les schistes le sont dans des granits qui, se dressant brusquement au nord, revêtent d'une armure indestructible les terrains friables qu'auraient entamés les assauts de l'Océan. Les avantages stratégiques attirent le danger, et les villes placées comme Cherbourg n'ont pas le choix de leur sort: une obscurité paisible ne leur est pas permise; il n'est point de milieu pour elles entre la grandeur et l'humiliation, et leurs voisins les oppriment quand ils n'ont pas sujet

de les craindre. C'est là toute l'histoire de Cherbourg, et les Anglais qui s'étonnent des soins que nous donnons à ce port se souviennent bien peu des annales de leur propre pays.

I.

On a souvent répété depuis Froissart que César fonda Cherbourg quand il voulut conquérir la Grande-Bretagne. Sans entrer dans les discussions des érudits sur cette origine, on peut se contenter du témoignage de Vauban, qui trouva en 1686, dans les murailles de l'ancien château, des maçonneries manifestement romaines. L'importance de la base d'opérations qu'offrait cette côte ne pouvait pas échapper au génie militaire des conquérans de l'ancien monde, et l'acharnement avec lequel nous l'ont si longtemps disputée nos voisins d'Outre-Manche témoigne qu'ils ne l'ont pas moins bien comprise.

Cherbourg, qui depuis Clovis relevait directement de la couronne de France, passa en 912, avec la Normandie, sous l'autorité de Rollon, et de cette époque à 1450, particulièrement à partir de la conquête de l'Angleterre en 1066 par le duc Guillaume, la ville fut entraînée dans toutes les vicissitudes dont fut affligée la province. Rien n'égale la tristesse de cette période. Après deux siècles de tiraillemens, Édouard Ier fit hommage en 1286 à Philippe le Bel du duché de Normandie; mais la guerre éclatant bientôt entre les couronnes de France et d'Angleterre, les Anglais descendirent à Cherbourg en 1295, et le brûlèrent après l'avoir pillé. La nécessité de prévenir le retour d'un semblable danger donna lieu en 1300 à la construction des premières fortifications. On éprouva bientôt combien elles étaient nécessaires. En 1346, les Anglais s'emparèrent de Barfleur, port alors florissant, « et allèrent tant, dit Froissart, qu'ils vinrent en une bonne, grosse et riche ville qui s'appelle Chierbourg, mais dans le castel ne purent y entrer; ils le trouvèrent trop fort et bien garni de gens d'armes, puis passèrent outre. » Ils se dédommagèrent en mettant à feu et à sang tout ce qui était sans défense dans le reste du Cotentin, et l'armée qui avait reculé devant Cherbourg alla gagner la bataille de Crécy. Donné en apanage à Charles le Mauvais, roi de Navarre, Cherbourg fut entouré vers 1359 de fortifications beaucoup plus puissantes. En 1378, le Navarrois tenta de faire assassiner le roi Charles V, s'allia aux Anglais, et leur livra Cherbourg, qu'il ne se flattait pas de conserver avec ses seules forces. Du Guesclin lui enleva successivement toutes les autres places du comté d'Évreux et du Cotentin. « Quand voyoit ceulx de dedans oppressés, les requéroit qu'ils se rendissent ou tous seroient morts s'ils estoient prins de force : c'estoient les promesses

que le connestable faisoit par coutume. » A force de prendre ainsi des villes et d'en expulser les défenseurs, le connétable les avait laissés former dans Cherbourg, où ils se retiraient, une garnison d'élite : elle y fut ralliée par Robert le Roux avec une forte division anglaise, et la mer étant libre, la place était continuellement ravitaillée d'hommes et de munitions. « Les François l'assiégèrent de tous côtés, fors par mer, et s'amesnagèrent et pourvurent pour y demourer sans en partir fors qu'ils l'eussent prins. Messire Robert le Roux et sa route faisoient maintes saillies de jour et de nuit, et n'y requirent oncques les François à faire faict d'armes qu'ils ne trouvassent bien à qui. Le siége dura tout l'esté; demourèrent les François devant Cherbourg jusques bien avant dans l'hyver, à grant mise, à petit conquest. Si advisèrent qu'ils gastoyent leur temps, et que Cherbourg estoit imprenable, et que tout rafreschissement, tant de vivres que de gens d'armes, y venoit par mer. Par quoi les François se deslogèrent et mirent bonnes garnisons à l'encontre de Cherbourg (1). »

Telle fut l'issue de l'entreprise de Du Guesclin. La couronne ne recouvra Cherbourg qu'en 1396 par la trève de vingt-huit ans conclue avec Richard II, et cette *cession d'une entrée des Anglais en France* fut, trois ans plus tard, une des causes principales de la déposition de ce prince. Puis vint la démence de Charles VI. Henri V descendit en Normandie en 1418, et fit assiéger Cherbourg par son frère, le duc de Glocester : la place, vaillamment défendue, résistait depuis dix mois, « en la fin duquel temps la rendit messire Jean d'Engenne, qui en estoit le capitaine, moyennant qu'il en eust certaine somme d'argent au partir et bon sauf-conduit pour aller où bon lui sembleroit : il alla en la cité de Rouen quand elle fut conquise par lesdits Anglois, et là séjourna, tant que son dit sauf-conduit fut passé, sur la fiance d'aucuns seigneurs anglais qui lui donnèrent à entendre qu'ils le lui feroient rallonger; mais au derrain il en fut trompé, et lui fist le roy d'Angleterre trancher la teste, dont aucuns François furent assez joyeulx pour ce qu'il avoit rendu la place susdicte par convoitise d'argent au préjudice du roy de France (2). » Cherbourg, conquis de cette manière, devait être la dernière place qu'évacueraient les Anglais, lorsqu'ils furent définitivement expulsés de France après la bataille de Formigny. Le connétable de Richemont vint l'investir au mois de juillet 1450. « Les François qui devant estoient y eurent beaucoup de peine et de travail, car ils y firent plusieurs grans approuchemens, et firent battre ladite ville de canons et bombardes et de plusieurs aultres engins merveilleusement et le plus subtilement que oncques homme vit; car ils assi-

(1) *Chronique de Froissart.*
(2) *Chronique d'Enguerran de Monstrelet.*

rent bombardes en la mer là où elle venoit deux fois le jour, qui grevèrent fort la place et tellement que les Anglois qui estoient dedans ne savoient que faire de eulx rendre, voyant qu'ils ne povoient plus tenir ne résister..... Il y eut durant le siége maintes belles armes faites, et tant que Thomas Gouel rendit lesdites villes et chastel de Chierebourg, dont il estoit capitaine pour le roy d'Angleterre, le 12 août, qui est la plus forte place de Normandie sans nulle excepter..... Ainsi fut conquise la duchié de Normandie et toutes les cités, villes et chasteaux d'icelle mis en l'obéissance du roy (1). » La France était délivrée, et le roi, qui apprit à Tours ce grand événement, ordonna dans tout le royaume des prières et des actions de grâces qui n'ont jamais cessé d'être répétées le 12 août dans la cathédrale de Coutances.

La constance éprouvée dans ces luttes séculaires et les sacrifices qu'imposait à la ville de Cherbourg le soin de sa défense contre les Anglais lui valurent en 1464, en 1483, en 1498, en 1532, de nombreuses franchises de la part des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ces titres sont bons à rappeler, et la population de Cherbourg serait bien dégénérée, si jamais elle se laissait arracher le dépôt de gloire que lui a légué le passé.

On aurait pu croire qu'après cent ans et plus de renonciation à leur prétention d'être des Normands, les Anglais se tiendraient tranquilles : ils saisirent les occasions que leur offraient les guerres de religion pour revenir dans le Cotentin. Ils s'allièrent aux huguenots et descendirent en 1562 et en 1572 sur la plage de La Hougue sous la conduite de Montgomery : ils ravagèrent les campagnes, mais vinrent deux fois échouer devant la résolution des habitans de Cherbourg et les dispositions de l'intrépide et sage maréchal de Matignon. Ces événemens furent suivis d'un assez long repos. Malgré l'insouciance de l'avenir que produit d'habitude parmi nous la sécurité du présent, on avait songé en 1647 à créer un grand refuge maritime à Cherbourg; mais la dépense avait paru si disproportionnée avec les ressources disponibles que tout avait été ajourné. Colbert mourut en 1683 après avoir mis le pays en possession d'une flotte de cent quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de ligne, et les dangers auxquels l'insuffisance des ports de la Manche laissait ce matériel exposé rappelèrent l'attention sur les anciens projets d'y créer un abri. Vauban fut chargé de les étudier de nouveau. Il vint en 1686 à Cherbourg, et trouva le pays dans un état qui expliquait trop bien les avantages si longtemps remportés par les Anglais sur cette côte. On voit aujourd'hui même, au relief et à la nature des terrains, que la partie montueuse de la presqu'île n'a tenu jadis au

(1) Alain Chartier, *Histoire de Charles VII.*

continent que par une étroite chaîne de collines; les eaux de la mer en baignaient vers Port-Bail les deux bords; elles remplissaient la profonde échancrure de 18,000 hectares de surface dans laquelle de lentes alluvions ont formé les marais du Cotentin. Ces marais ont été longtemps absolument impraticables; on ne les traversait encore, quand Vauban les visita, que sur la chaussée fangeuse de Carentan ou sur une rangée de grandes pierres espacées de deux en deux pieds au-dessus de la vase fluide : les marais franchis, il restait à gravir, au travers de bois dans lesquels l'infanterie elle-même ne cheminait que la hache, la serpe et la pioche à la main, le soulèvement rocailleux qui forme le front septentrional de la presqu'île : pour peu que les crêtes en fussent défendues et que l'isthme fût intercepté, Cherbourg, facilement abordable par mer, était presque inaccessible par terre. Si tel était encore le pays sous Louis XIV, que devait-ce être sous les premiers Valois, et quelles facilités les Anglais n'avaient-ils pas d'y descendre et de s'y maintenir sous la triple protection des marais, des bois et des montagnes?

La difficulté de communiquer de l'intérieur avec Cherbourg était, comme on voit, fort grande en 1686; elle impliquait la difficulté même de lui porter secours, et de là suivait l'obligation de tenir sur place les forces nécessaires à la défense. La ville qui s'offrit aux yeux de Vauban était précisément celle que le connétable de Richemont avait replacée sous le sceptre de Charles VII; c'était le moyen âge dans toute sa négligente âpreté. Sombre et malsaine, elle gisait entre de hautes murailles à l'ouest du bassin du commerce actuel, et son port était la partie profonde d'une lagune qui s'étendait sur les emplacemens de notre bassin de réserve et des quartiers adjacens. C'est sur ces bases étroites qu'il s'agissait d'établir un refuge pour une flotte et une place capable de soutenir un siége en règle contre l'art moderne. L'état des finances et celui de l'atterrage résistaient d'ailleurs à l'adoption de trop vastes projets. La mer avait à l'ouest du mouillage assez de profondeur pour le flottage des vaisseaux de ligne; mais le creusement d'un port sur ce point exigeait des sacrifices que le trésor était hors d'état de supporter; la transformation du port de l'est était praticable, à la condition de n'y recevoir que des frégates. Pour rester dans les limites du possible, on se résigna au second parti. Vauban estima les dépenses indispensables à 2,102,409 livres. Creusée d'un côté, remblayée de l'autre, la lagune sur l'emplacement de laquelle est aujourd'hui le bassin du commerce devint un port pourvu d'écluses de chasse et capable de contenir quarante frégates de vingt à quarante canons et autant de bâtimens marchands; les faubourgs furent enveloppés dans une enceinte bastionnée; des quartiers salubres et des magasins pour trois mille hommes d'infanterie et trois

cents de cavalerie s'élevèrent; les travaux militaires et les travaux maritimes furent combinés de manière à se prêter un appui réciproque et à procurer à la ville un assainissement complet. Ce fut alors aussi que fut posé, avec une sûreté de coup d'œil qu'aucune observation postérieure n'a démentie, le principe de la défense de la ville du côté de la terre. L'entreprise, commencée en 1687, fut poussée avec vigueur en 1688, et Vauban se flattait d'avoir doté la France d'une place qui rendrait désormais vaines les attaques contre la presqu'île du Cotentin et d'un port qui, placé sur le chemin de tout le commerce de la Manche, serait en temps de guerre le refuge de nos alliés et le désespoir de nos ennemis. Malheureusement des conseils timides, dont le pressentiment perce dans la réfutation anticipée qu'il en fit dans son mémoire de 1686, prévalurent bientôt. Tandis que les fortifications qu'il avait tracées s'élevaient, la ligue célèbre dans laquelle l'Europe presque entière se coalisa contre Louis XIV se formait à Augsbourg; d'un autre côté, Guillaume d'Orange débarquait en Angleterre le 15 novembre 1688, et sa prochaine élévation au trône était dès cet instant facile à prévoir. Obligé de faire à la fois face au nord, sur le Rhin, sur les Alpes et sur les Pyrénées, le roi craignit qu'une descente des Anglais ne mît Cherbourg entre les mains du plus habile et du plus constant de ses ennemis. La démolition des fortifications, qu'il aurait été difficile de reprendre, fut ordonnée au commencement de décembre 1688, et poursuivie avec une telle activité qu'elle était finie en mars de l'année suivante. Vauban, consulté après coup, écrivait d'Amiens le 25 janvier 1688 à Louvois :

« Je n'ose quasi vous dire, monseigneur, que, si le vieux Cherbourg n'étoit pas commencé d'abattre, il faudroit en tout cas se contenter de le miner et le château aussi, et cependant continuer la nouvelle fortification; car peut-être les Anglois auront-ils assez d'affaires chez eux pendant cette année pour ne pas songer à celles des autres. D'ailleurs je crains que le rasement de cette place ne les attire là... Faites-vous représenter les mémoires et les plans que j'ai faits, et vous verrez que cette place ferme la plus dangereuse porte du royaume aux ennemis. Du moins il ne faudroit pas aller si vite en besogne, mais se contenter de faire miner les ouvrages pour être en état de les faire sauter au besoin. Je vous demande pardon si je prends la liberté de revenir à la charge; mais je ne me puis ôter de l'esprit le danger auquel nous nous exposons par ce rasement. »

Des conseils si sages ne furent point écoutés, et Louvois répondit sèchement le 2 février : « Je vous ferai convenir, quand je vous verrai, que rien n'est plus contraire au service du roi que ce que vous proposez pour la conservation de Cherbourg. » Quand le désastre de La Hougue eut donné la fatale démonstration de la nécessité d'un grand abri dans la Manche, Vauban revit son ouvrage dans

l'état où l'avait mis une fausse appréciation de la politique de Guillaume III, et il n'eut rien à rétracter de ses premiers sentimens. Il écrivait en 1694, à l'aspect de ces ruines :

« La surprise du commencement de cette guerre a causé la démolition de cette place, à qui il ne manquoit plus que cinq ou six mois de travail pour être dans un très bon état de défense. Elle se trouvoit sur le milieu de la Manche, à vingt-cinq lieues de la côte d'Angleterre, occupant naturellement le derrière de toutes les descentes de la presqu'île, fortifiée sur un dessin qui la rendoit la meilleure place du royaume. C'étoit une des clés les plus importantes de l'état et l'une de ses bornes les mieux marquées. Cette place est tellement démolie qu'on n'y connoît plus trace de fortification vieille ni nouvelle que par les monstrueux quartiers de murailles renversées des vieilles tours de son château, que je n'ai pu voir sans mal de cœur... Suivant le dessin qui en avoit été fait, le bassin de Cherbourg auroit contenu à flot vingt-cinq à trente frégates de quarante-quatre pièces de canon, et son avant-port toute sorte de bâtimens qui auroient pu échouer. Il est présentement comme il étoit avant qu'on eût touché à cette place. »

Le rapport que fit en 1700 M. Le Peletier, inspecteur-général du génie, exprime les mêmes sentimens. « Cherbourg, fortifié en 1687 par M. de Vauban, avoit, dit-il, cinq grands bastions et des ouvrages avancés... Les bastions étoient au cordon quand on a rasé l'ancienne et la nouvelle enceinte. Il en a coûté à peu près pour cette opération ce qu'il en auroit coûté pour tout terminer. » M. Le Peletier aurait pu ajouter que si les batteries élevées par Vauban étaient restées debout, elles auraient probablement sauvé l'équivalent de leur valeur dans les cinq vaisseaux échappés du désastre de La Hougue, qui furent attaqués et brûlés à leur portée par dix-sept vaisseaux anglais.

Quand les rades de La Hougue et de Cherbourg étaient dans leur état naturel, la première pouvait mettre en sûreté plus de vaisseaux de ligne que la seconde de bâtimens de flottille. Cette donnée était assez spécieuse pour inspirer la pensée de créer à La Hougue un établissement capable de sauver une flotte de la force de celle que nous y avions perdue le 29 mai 1692 (1), et Vauban fut chargé d'en étudier les projets. Il fit comprendre qu'une position que les vents d'ouest rendaient inaccessible, dont ceux de l'est et du nord favorisaient l'attaque et paralysaient la défense, où la retraite était incertaine et la faculté d'entreprendre très limitée, ne pouvait jamais avoir

(1) Quelques historiographes des fêtes de Cherbourg et de Brest ont fait du cap de *La Hague* le témoin de la glorieuse défaite de Tourville. C'est à vingt lieues de là, à l'est de la presqu'île du Cotentin, en vue de *La Hougue*, que la bataille a été donnée. On peut consulter à ce sujet, entre autres documens, les cartes n[os] 846, 847 et 849 du dépôt de la marine.

qu'un rôle secondaire; mais, en réduisant à ce rang l'atterrage de La Hougue, il montra tous les avantages qui lui manquaient réunis dans celui de Cherbourg. Là, l'entrée et la sortie sont également faciles par tous les vents; on est sur le champ des grands périls et des grandes entreprises; il suffit de s'avancer de quinze milles en mer pour avoir de la côte de France à celle d'Angleterre la vue de tout le canal, en surveiller le passage, savoir tout ce qu'il faut attendre et tout ce qu'il faut appréhender : c'est pour les escadres comme pour les simples croiseurs la mieux placée des bases d'opération, le foyer des plus redoutables attaques, la retraite la plus sûre et la plus ouverte. Une seule chose y manquait à la fin du XVII[e] siècle : c'était un bassin assez vaste et assez profond pour recevoir le concours de navires qu'attireraient les avantages et les dangers de la position. — Cherbourg était d'ailleurs aux yeux de Vauban quelque chose de plus qu'un établissement maritime : il voyait dans la création d'une place assez forte pour détourner les Anglais du renouvellement de leurs entreprises sur le Cotentin une garantie que nos armées ne seraient pas rappelées de ce côté quand elles seraient occupées sur d'autres frontières. Son projet était d'enraciner sur la pointe du Houmet et sur l'Ile-Pelée deux jetées, l'une de 200 toises, l'autre de 600, laissant entre leurs musoirs une passe de 900 toises. Cet établissement, dont Bélidor a reproduit le dessin dans son *Architecture hydraulique*, aurait ressemblé à celui que nous fondons à Alger : il n'aurait couvert que la petite rade, et, faute d'espace pour le mouillage, les vaisseaux de ligne se seraient amarrés sur la jetée de l'ouest (1). C'était beaucoup d'étendue pour un port, c'en était bien peu pour une rade, et Vauban avait senti lui-même le côté faible de ce système, car il en avait proposé un second.

(1) L'insuffisance du premier projet de Vauban n'était pas de son temps aussi choquante qu'elle parait l'être aujourd'hui : les dimensions des vaisseaux étaient beaucoup moindres, et des profondeurs d'eau d'où ils sont exclus les admettaient alors parfaitement. Ces différences étaient déjà très marquées sous le règne de Louis XVI, et elles sont trop bien caractérisées dans une note du maréchal de Castries, relative aux travaux de Cherbourg, pour qu'il soit hors de propos de la citer ici : « Quoique tous les historiens du règne de Louis XIV, disait le maréchal, aient élevé très haut les forces de la marine qu'il avait créée, il suffira, pour donner une idée juste et proportionnelle de ses forces avec celles que les puissances maritimes ont depuis mises en mer, de remarquer que les cent vaisseaux que ce prince a armés n'employaient que trente-quatre mille hommes, lorsque les soixante-quinze vaisseaux armés dans la dernière guerre (1778 à 1783), y compris plus de cent bâtimens inférieurs, en employaient plus de quatre-vingt-dix mille. Sous Louis XIV, on appelait vaisseaux de guerre les vaisseaux de quarante canons, dont la plupart ne portaient que du 12. On n'a mis en ligne depuis que des vaisseaux de soixante-quatre, portant du 24, et depuis la paix de 1783, tous les vaisseaux de ligne doivent être au moins de soixante-quatorze, et porter du 36. On a d'ailleurs le double et le triple de ce qu'on avait de bâtimens légers sous Louis XIV. »

Laissant, en attendant mieux, la rade comme elle était, il voulait creuser au fond de l'anse du Galet un avant-port, un vaste bassin à flot, construire autour de ce bassin des magasins et des chantiers, et envelopper le tout dans une enceinte fortifiée. Les malheurs et les embarras financiers du dernier tiers du règne de Louis XIV firent renvoyer ces travaux à d'autres temps, et Vauban mourut avec le regret de n'y pas avoir mis la main. De nos jours, ses conseils ont été suivis sur le port, rejetés sur la rade; mais le service éminent qu'il a rendu a été de mettre en évidence la supériorité stratégique de la position de Cherbourg, et de démontrer que l'arsenal de la Manche y devait être et non ailleurs. Pendant le siècle qui s'est écoulé de l'époque de ses études à celle du choix définitif d'un emplacement, la préférence à laquelle il avait conclu a plusieurs fois été remise en question, et toujours on en est revenu à son opinion par les raisons qu'il avait déduites. Cette détermination était le point capital de l'entreprise, et c'est en s'inspirant de son bon sens et de son génie qu'on a élevé sur les bases qu'il avait posées des conceptions fort supérieures aux siennes.

Les écluses et les murs du port de commerce furent relevés en 1738, et tout resta paisible dans le Cotentin jusqu'à la guerre de sept ans. Cherbourg fut alors témoin d'une défaillance inexplicable. Le comte de Rémond, maréchal de camp, y commandait en 1758 quatre bataillons d'infanterie, deux cents dragons et trois mille gardes-côtes. Le 2 mai, une flotte anglaise d'une centaine de voiles vint défiler devant la ville; elle se représenta le 29 juin, mouilla, et repartit le surlendemain. Ces deux avertissemens donnés, elle débarqua le 5 août un corps de six mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux au pied des coteaux d'Urville, à 10 kilomètres à l'ouest de Cherbourg. Ce lieu, nommé l'Endemer, est l'extrémité d'une plage dominée par des collines dont un contrefort la ferme à Querqueville; les Anglais y étaient au fond d'un hémicycle, exposés de tous côtés à des feux plongeans. Assis sur une croupe dont la mer baigne le pied, le village de Querqueville offre dans son église et son cimetière une position presque inexpugnable, et cet obstacle surmonté, l'ennemi trouvait dans la petite plaine de Sainte-Anne un terrain non moins défavorable. Il ne fallait qu'avoir des armes pour écraser les Anglais dans leur marche. Un bataillon du régiment irlandais de Clare demandait à les charger à mesure qu'ils mettraient pied à terre; M. de Rémond le fit retirer. Supposant un piége caché sous cette inaction, l'ennemi mit trois jours à se former et à franchir les deux lieues qui le séparaient de son but. Ces trois jours, le comte ne les perdait pas; il faisait enclouer ses canons; il opérait son déménagement sur Valognes; il coupait derrière lui des ponts dont la rupture ne gêna que ceux qui

vinrent bientôt délivrer Cherbourg, si bien que, lorsque les Anglais se présentèrent aux portes de la ville à moitié déserte, ils n'y trouvèrent pour les recevoir que le curé et ses vicaires. Ils s'installèrent à l'aise, faisant main basse sur les provisions des habitans, frappant des réquisitions et menaçant, chaque fois qu'ils n'étaient pas servis assez vite, de mettre le feu partout. Après deux pillages méthodiques faits l'un par les soldats, l'autre par les matelots, ils débarquèrent quarante femmes dont la présence à bord de la flotte ne pouvait s'expliquer par aucun motif honnête; elles montrèrent cent fois plus de férocité qu'une soldatesque effrénée, dévalisèrent surtout les églises et en firent le théâtre de leurs orgies. Le général Blygh, commandant l'armée, mit plus d'ordre dans ses opérations; il mit à rançon les fabriques de glaces et de verre du voisinage, leva sur la ville une contribution de 44,000 francs, brûla trente-sept navires, en amarina quatre, fit embarquer les cloches de l'abbaye, l'artillerie et les armes en état de servir, et employa à faire sauter les fortifications, les quais, les écluses du port, cent cinquante milliers de poudre que M. de Rémond avait eu l'attention de lui laisser. L'épuisement des ressources locales et le besoin de piller faisaient cependant sortir les Anglais de la ville; ils rencontrèrent au dehors les bourgeois qui l'avaient quittée et des troupes de soldats et de paysans armés : ces partis prirent ou tuèrent au delà de sept cents maraudeurs; un meunier de la paroisse de Martinvast en tua sept à lui seul. Tandis que cette défense spontanée s'organisait, des secours arrivaient, et le 16 août le duc de Luxembourg occupait avec seize mille hommes les hauteurs qui commandent la place. Il ne pressa point le rembarquement des troupes du général Blygh, et elles ne laissèrent derrière elles d'autres traces de précipitation que des outils et des sacs à poudre auprès de mines commencées. Les Anglais se proposaient de cueillir les mêmes lauriers en Bretagne, mais ils y furent plus énergiquement reçus, et la bataille de Saint-Cast les dégoûta des descentes pour le reste de la guerre. Le comte de Rémond ne fut point fusillé; c'était sans doute un protégé de Mme de Pompadour, et l'épisode de Cherbourg était à sa place entre les déroutes de Minden et de Rosbach, dues à des généraux du choix de cette créature.

Le jour de l'anniversaire séculaire de l'aventure de 1758, la rade et les quais de Cherbourg retentissaient de cris de : *Vive la reine Victoria!* Au milieu de cet enthousiasme hospitalier, notre gracieuse alliée a pu sourire à l'aspect des traces d'une visite moins amicale que conserve la jetée orientale du port de commerce; l'assemblage un peu confus de roches brutes et de pierres taillées que présentent les 250 premiers mètres de cette construction est formé des débris de la belle jetée renversée il y a cent ans.

Dans les troupes accourues alors à la défense de Cherbourg se trouvait un jeune enseigne auquel une place était réservée dans l'histoire. Intrépide, spirituel, présomptueux, improvisateur capable d'application, inépuisable en ressources, se jouant des obstacles dont s'effrayaient les autres, se connaissant et prétendant à tout, rarement gêné par ses affections, justifiant une ambition effrénée par d'incontestables talens, subalterne incommode, supérieur facile, aussi propre au conseil qu'à l'action, et quelquefois plus digne d'admiration que d'estime, tel était Dumouriez, le futur vainqueur de Jemmapes. Revenu des guerres de Corse et de Pologne avec le grade de colonel, il fut placé en 1776 dans une commission chargée d'étudier les emplacemens propres à recevoir le port militaire de la Manche, qu'on demandait depuis François Ier. Le gouvernement hésitait encore entre Ambleteuse, Boulogne et Cherbourg. La commission se prononça pour Cherbourg, en se fondant sur les motifs de Vauban, et Dumouriez ajouta au travail commun des observations si frappantes de justesse sur la nécessité de mettre le Cotentin à l'abri d'une autre expédition de 1758, qu'en lisant le mémoire, Louis XVI écrivit en marge : ***Dumouriez, commandant de Cherbourg.***

A peine en possession de son commandement, Dumouriez imprima à toutes les branches de son service l'activité dont il était dévoré, et, comprenant combien la force militaire emprunte d'alimens à l'agriculture et à la navigation, il n'eut garde d'oublier ces deux industries nourricières. Laissons-le faire des mémoires pour l'académie de Cherbourg, créer une artillerie de rempart avec les canons oubliés qu'il fait ramasser le long des grèves, élever des batteries, fonder des forts sans l'autorisation et parfois malgré les injonctions du ministère (1), se désoler de ce que les Anglais de M. de Rémond ne revenaient pas, et arrivons au grand acte dans lequel il n'a pas craint de s'attribuer l'influence prédominante, à la fondation de l'établissement maritime dont nous nous glorifions aujourd'hui. Ce chapitre de notre histoire navale est encore assez confus à quelques égards, et l'on sait imparfaitement quelle fut la part de chacun dans cette création. Une communication due à la bienveillance de M. le duc d'Harcourt et à celle de M. le duc de Castries a rectifié mes idées sur beaucoup de choses que je croyais savoir, parce que je les avais entendu répéter. Les correspondances sont plus sincères que les mémoires ; c'est des correspondances que j'essaierai de déduire l'exposé des faits relatifs à une des entreprises qui font le plus d'honneur à la France.

(1) C'est dans ces circonstances que le prince de Montbarey, ministre de la guerre, ayant réprimandé le commandant de Cherbourg sur ce qu'il risquait de compromettre l'artillerie du roi, Dumouriez répondit qu'il avait cru que *l'artillerie de sa majesté était faite pour être compromise.*

II.

Louis XVI montait sur le trône en 1774 avec la résolution de relever la marine de sa décadence. De sanglans débats avaient éclaté l'année précédente entre l'Angleterre et ses colonies de l'Amérique du Nord : celles-ci déclaraient leur indépendance en 1776; la France venait à leur aide en 1778, et le traité de Versailles consacrait en 1783 l'affranchissement des États-Unis. Tandis que ce concours d'événemens généraux et de perspectives hardies ramenait les esprits vers les affaires navales, Cherbourg n'était point oublié : le duc d'Harcourt (1), investi en 1775 du gouvernement de la Normandie, s'était aussitôt appliqué à fortifier la défense et à vivifier le commerce de la province par des améliorations de routes et de ports qui tendaient vers ce double but; il avait fait davantage en confiant au commandant de La Bretonnière l'étude des moyens d'approprier l'atterrage de Cherbourg au rôle que lui assignait sa position dans nos luttes avec l'Angleterre. Les questions ainsi posées trouvaient au ministère de la marine M. de Sartines jusqu'en 1780, et après lui le maréchal de Castries : rien ne manquait pour faire de grandes choses, ni les circonstances, ni les hommes.

Le vicomte de La Bretonnière, capitaine de vaisseau commandant de la marine à Cherbourg (2), avait fait preuve d'une haute intelli-

(1) François-Henri d'Harcourt, né en 1726, fils d'Anne-Pierre d'Harcourt, maréchal de France, remplit de 1764 à 1775, sous son père, alors gouverneur, les fonctions de lieutenant-général de la province de Normandie : il en fut nommé gouverneur en septembre 1775, et conserva cette charge jusqu'à la révolution. Il était l'aïeul du duc actuel, qui a fait partie de la chambre des députés et de la chambre des pairs, et a été ambassadeur de France à Madrid et à Rome, et bisaïeul du commandant d'Harcourt, capitaine de frégate.

(2) De La Couldre, vicomte de La Bretonnière (Louis-Bon-Jean), né à Marchésieux (Manche) le 8 juillet 1741, entra au service comme garde-marine le 5 septembre 1755. Capitaine de vaisseau en 1780 et chef de division en 1786, il fut nommé au mois de mars 1784 commandant de la marine à Cherbourg. « le roi, porte la décision, étant informé que le sieur vicomte de La Bretonnière a le premier fixé l'opinion sur les travaux à faire à la rade de Cherbourg. » Destitué en 1793, il vint plus tard à Paris, et le directoire ayant ordonné son expulsion, le ministre de la marine réclama dans un rapport du 17 pluviôse an VI contre cette mesure. On projetait alors une descente en Angleterre. « Le général Bonaparte, dit le ministre, a eu occasion de connaître cet officier, de l'apprécier et de le goûter : il a jugé que, par la connaissance approfondie qu'il a des côtes de la Manche, il peut nous être plus utile que personne pour nos opérations. » M. de La Bretonnière, devenu pauvre et infirme, demanda une retraite au commencement de 1803. L'amiral Decrès, qui le connaissait, voulut tirer parti de ce qui lui restait de forces, et le fit rentrer au service comme capitaine de vaisseau de 1re classe. « A la paix de 1783, dit-il, il a dressé, de concert avec l'astronome Méchain, des cartes des côtes de la Manche, et les marins reconnaissent, par un usage exclusif de ces cartes, la précision de ce travail. C'est enfin lui qui le premier a ouvert les yeux du gouvernement sur les avantages de la position de Cherbourg. C'est d'après ses proposi-

gence dans plusieurs missions hydrographiques; personne ne connaissait la Manche mieux que lui, et il avait fait, entre autres travaux, une étude approfondie de l'influence qu'avaient dû exercer sur les manœuvres et les conséquences de la bataille de La Hougue les courans de marée qui se précipitent et se renversent sur les flancs de la presqu'île du Cotentin. L'esprit tendu sur cette sanglante expérience et convaincu que des circonstances hydrographiques imparfaitement connues avaient dérangé les plans de Tourville, il s'était naturellement demandé ce qu'aurait fait ce glorieux vaincu si les projets de Vauban sur Cherbourg eussent été exécutés en 1692, et ses calculs sur l'espace abrité en avaient fait ressortir l'insuffisance, soit pour l'essor d'une expédition, soit pour la réparation d'une défaite. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de porter à une lieue au large les digues qu'on voulait enraciner à l'Ile-Pelée et à la pointe du Houmet, et de mettre à couvert les manœuvres d'appareillage et de mouillage qui, dans le système de Vauban, se seraient faites à découvert. L'idée de jetées en pleine mer semble aujourd'hui la plus simple du monde; en 1775, elle pouvait passer pour une témérité. M. Lefèvre, ingénieur en chef de la généralité de Caen, la déclara praticable, et le duc d'Harcourt l'adopta avec enthousiasme. Il se rendit avec M. de La Bretonnière à Paris, et fit accepter ses vues par le roi et par son ministre. M. de Sartines désira que l'ensemble des nouvelles propositions fût exposé dans un mémoire qui lui fut présenté en 1777 (1). Un grand pas était franchi; mais il en restait encore beaucoup à faire.

Alors comme aujourd'hui, le ministère de la marine était chargé des travaux maritimes proprement dits, et celui de la guerre des

tions qu'on ordonna sur cette rade des travaux immenses dont il dirigea constamment l'exécution, et lorsque le système des cônes, qui avait prévalu malgré ses vues, fut abandonné, ce fut encore lui qui conseilla de fonder la jetée en pierres perdues, et l'expérience a démontré la bonté de cette méthode. » Employé d'abord près du ministre, M. de La Bretonnière fut bientôt chargé du commandement de Boulogne; mais une blessure à la jambe ne lui permettant pas l'activité corporelle qu'exigait alors ce poste, il passa au commandement de Dunkerque, et prit sa retraite le 5 août 1804. Il est mort le 25 novembre 1809. La correspondance de M. de La Bretonnière, presque toute de sa main, donne une haute idée de la puissance de ses facultés et de sa capacité de travail. C'était un homme de la famille intellectuelle de Vauban, et les services qu'il a rendus à son pays sont infiniment au-dessus du rang qu'il occupait dans la marine.

(1) Ce mémoire a été imprimé à Cherbourg en 1796 sous le titre de *Mémoire fait par ordre de M. de Sartines, ministre de la marine en* 1777, *d'après lequel le gouvernement a formé l'entreprise des travaux de Cherbourg en* 1783 *sous le ministère du maréchal de Castries*. Il est devenu fort difficile de se le procurer. Quoiqu'il soit sans nom d'auteur, on l'a toujours attribué à M. de La Bretonnière, et le doute le plus léger ne saurait se soutenir à cet égard en présence des notes et des correspondances de la main du savant marin qui sont dans les archives de la maison d'Harcourt. On referait le mémoire en coordonnant les notes.

fortifications nécessaires pour les protéger. Cette division d'attributions dans l'édification d'une œuvre d'ensemble créait une classe de questions mixtes, en tête desquelles se plaçait la détermination des bases mêmes de l'établissement. On ne pouvait guère se flatter d'un accord complet sur des projets que des autorités différentes considéraient sous des points de vue souvent opposés : la marine réclamait, sans beaucoup de préoccupation de la défense par terre, toute l'extension possible du mouillage à couvrir, et le génie, pour mieux défendre la rade, l'aurait quelquefois réduite à ne pas valoir la peine d'être défendue. Peut-être eût-il été sage de laisser à l'intérêt maritime une prédominance absolue, et de compter quand même sur l'intelligence des ingénieurs militaires pour l'assiette ultérieure de la défense. — Il n'en fut pas ainsi, et l'on vit d'abord se dessiner deux partis dont les plus habiles organes furent le commandant de la place et celui de la marine, Dumouriez et M. de La Bretonnière. Tous deux avaient affaire à forte partie.

L'adoption en principe du système de digue isolée couvrant la grande rade ne résolvait pas une question tellement sujette à controverse que le fait accompli de la construction ne l'a point épuisée, celle de l'emplacement de la digue; elle ne faisait que la poser, et un homme de la trempe de Dumouriez ne renonce pas au combat tant que l'arène reste ouverte. Il s'accrochait, pour renverser le projet de M. de La Bretonnière à chaque difficulté qui venait l'ébranler, et y opposait obstinément le second projet de Vauban, celui du port militaire qui s'est creusé de nos jours en arrière du rivage, et d'un chenal formé par deux jetées auxquelles le calme produit par la grande digue a permis de renoncer. L'utilité du port n'était pas très difficile à prouver, et Dumouriez soutenait que, tout ouverte qu'elle était aux vents du nord, la rade était excellente : ce point admis, un établissement complet pouvait être obtenu à peu de frais. Les marins ne partageaient pas sa confiance; ils trouvaient la grande rade intenable à cause de la violence des coups de mer auxquels elle était exposée, ce que n'ont que trop bien prouvé les désastres survenus pendant la construction de la digue. Quant à la petite, elle paraissait inaccessible aux vaisseaux faute de profondeur. Ils ne repoussaient pas le projet de port; mais ils regardaient la rade comme infiniment plus nécessaire. Ce que réclamait avant tout la navigation, c'était un refuge ouvert à toute marée contre les gros temps, si fréquens dans la Manche, et contre des ennemis aussi favorisés par la nature de leurs atterrages que les Anglais. La rade ferait dans la plupart des cas l'office du port, le port ne ferait jamais celui de la rade; la rade enfin serait la meilleure de toutes les défenses pour la ville et pour le port, et les travaux de l'une et de l'autre s'accompliraient en sécurité sous sa protection. L'impression des

traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle est effacée aujourd'hui; elle était alors encore brûlante :

« J'ajouterai, disait M. de La Bretonnière, que, dans une entreprise de cette nature, la politique oblige d'avoir égard à telles ou telles possibilités qu'il n'est pas besoin d'indiquer davantage, et de prévoir même les choses qu'on ne peut supposer dans les circonstances actuelles. Les traités qui suivent les guerres ont quelquefois occasionné des démolitions dispendieuses et forcées. Je ne rappelle pas ceci pour déterminer, mais pour appuyer seulement le principe constant dont il faut partir, celui de se procurer avant tout une rade sûre et à l'abri de tous les traités et de tous les événemens. On peut être forcé de combler ou de démolir un port, un bassin, une fortification, mais on ne peut pas ôter du fond des eaux une jetée pratiquée pour fermer une rade aux vents ou à l'ennemi. Tous les ouvrages au-dessus de l'eau sont soumis à des révolutions imprévues, à des événemens, à des traités, à des conditions inattendues, et il n'en est pas de même des ouvrages sous l'eau : ils sont à l'abri des traités, le temps les consolide, et nul événement ne peut les enlever lorsqu'ils sont établis. J'ajouterai que le temps de guerre est le seul propre à mettre en exécution le projet proposé. En temps de paix, il inquiéterait nos ennemis naturels, et donnerait lieu à des plaintes et à des réclamations qui en empêcheraient ou en suspendraient l'exécution. Il est même indispensable de porter à cet ouvrage de grands moyens dès le moment de la première entreprise, attendu que s'il n'était que projeté ou commencé à la fin de la guerre, il ne pourrait manquer de devenir une des clauses principales du traité de paix. »

M. de La Bretonnière connaissait l'Angleterre de son temps, et se souvenait de Dunkerque. Ces raisons ne pouvaient manquer de prévaloir, et Dumouriez avoue dans ses *Mémoires* qu'il finit par être seul de son avis. Il ne se rendit pas pour cela à celui des autres, et une sorte d'impénitence finale lui faisait encore répéter sur ses vieux jours qu'avec la digue on avait gâté son Cherbourg.

Le maréchal de Castries succéda en 1780 à M. de Sartines. Avec plus de vigueur d'esprit et plus d'autorité dans le conseil, il décida ce que son prédécesseur n'avait fait que souhaiter. Clos sur les systèmes, le débat ne resta ouvert que sur l'emplacement de la digue; mais il ne perdit rien de sa vivacité en se restreignant. La marine voulait porter la digue au large, le génie la rapprocher de la terre. A la fin d'une de ces longues séances où les intérêts de la défense et ceux de la navigation étaient demeurés inconciliables, le duc d'Harcourt se fit l'organe de la majorité. Prenant un compas et un crayon, il marqua sur une carte marine étalée sur le bureau un point à 1,200 toises au nord de la pointe du Houmet, et traça sur ce parallèle la direction à donner à la digue : elle aurait été à un peu plus de 600 mètres au-delà de la place qu'elle occupe aujourd'hui. Cet acte d'oppression de la majorité blessa profondément les partisans du système restreint, et ce fut sans doute par forme de protestation que

M. Decaux, le commandant du génie, opposa aux témérités du gouverneur de la province le projet d'un brise-lame aligné sur le fort du Houmet et le fort de l'Ile-Pelée. Facile à construire, cette digue aurait été facile à défendre; mais elle n'aurait mis à couvert que le mouillage de deux ou trois vaisseaux de ligne, elle aurait laissé le véritable mouillage en dehors, ou plutôt elle y aurait fait l'office d'un écueil, et, de simplement mauvais qu'il était, elle l'aurait rendu tout à fait impraticable. Ces inconvéniens se manifestent clairement à la simple inspection de la carte marine, et, chose plus étrange que la proposition elle-même, cette idée a trouvé des défenseurs dans des rangs où le duc d'Harcourt n'avait froissé l'amour-propre de personne.

L'une ni l'autre des deux propositions n'a prévalu, et ceux mêmes qui les avaient émises ont fini par donner leur assentiment à un tracé intermédiaire. L'adoption du plan du duc d'Harcourt aurait doublé l'étendue du mouillage des vaisseaux, et il en serait résulté de si grands avantages pour la navigation, les meilleurs esprits déplorent si souvent l'insuffisance de la rade, qu'il est utile d'examiner si un projet conçu évidemment pour les satisfaire a été sacrifié à de mauvaises raisons.

Si, au lieu d'être établie sur l'alignement de la pointe de Querqueville à l'Ile-Pelée, et d'être protégée par ces deux terres, la digue de Cherbourg était portée à 650 mètres au large avec ses 3,600 mètres de longueur, l'espace sur lequel elle produit le calme ne serait par les vents du nord que déplacé; mais dans les fréquentes prédominances des vents d'est, et surtout d'ouest, il serait sensiblement rétréci. Pour doubler le mouillage et ne pas laisser à la grosse mer plus d'entrée dans la rade qu'il ne convient, il faudrait que les passes n'eussent pas plus de 1,000 mètres d'ouverture et la digue pas moins de 5,847 mètres de longueur : c'est celle que proposait M. de La Bretonnière. La digue est fondée à 13 mètres de profondeur moyenne (1) : elle le serait à 17, et le volume des matériaux ensevelis se serait accru, toutes circonstances égales d'ailleurs, dans le rapport de 6 à 17; mais les talus, assaillis par des courans de marée et des coups de mer beaucoup plus violens, auraient dû, pour

(1) Toutes les profondeurs d'eau mentionnées dans cette étude sont comptées à partir des plus basses mers d'équinoxe. Ce niveau étant le zéro du marégraphe, les basses mers ordinaires de vive-eau le couvrent à Cherbourg d'une couche d'eau de.... 0m70

Les basses mers de morte-eau ou des quadratures, de........	2 45
Les hautes mers de morte-eau, de........	4 80
Les hautes mers ordinaires de vive-eau ou des syzygies, de........	6 30
Les plus hautes mers d'équinoxe, de........	7 15

C'est entre ces limites, et abstraction faite des perturbations que peuvent causer les vents, que s'élèvent et s'abaissent les marées.

se soutenir, s'allonger plus qu'ils n'ont fait, et il aurait fallu faire au-delà de l'équivalent de trois digues de Cherbourg. Il y a plus : avec les ressources dont disposait alors l'art de l'ingénieur, il aurait été impossible de conduire l'entreprise à son terme. Le nombre des heures où des bâtimens à voile ont pu verser leurs chargemens sur la ligne de Querqueville à l'Ile-Pelée se serait singulièrement réduit, s'il avait fallu exécuter une manœuvre aussi délicate au travers des courans de marée les plus dangereux. Les moindres vents auraient retenu les navires dans le port, et les dépenses se seraient élevées par ce seul fait dans des proportions effrayantes; les avaries et les naufrages auraient été désespérans. A en juger par ce qu'a coûté de temps et d'efforts la digue dont nous sommes en possession, on peut affirmer que celle du duc d'Harcourt aurait été absolument inexécutable avec les moyens connus sous les règnes de Louis XVI et de Napoléon, et que, le secours de la vapeur survenant, on ne serait pas aujourd'hui au tiers de l'accomplissement de l'entreprise. Tels ont dû être les calculs auxquels se sont rendus le duc d'Harcourt, M. de La Bretonnière et le maréchal de Castries lui-même, qui n'était point un défenseur nonchalant des intérêts de la navigation. Ils savaient aussi bien qu'aucun d'entre nous les avantages attachés à l'extension du mouillage, et ils n'étaient point hommes à y renoncer sur de faibles raisons.

J'ai demandé un jour (4 avril 1849) à M. Beautems-Beaupré son avis sur l'emplacement de la digue. Il a commencé par s'accuser de l'avoir beaucoup critiqué avant de l'avoir vu; mais l'examen attentif des circonstances locales auquel il avait dû se livrer en faisant en 1832 l'hydrographie de la côte l'avait convaincu que la digue était à peu de chose près sur la seule ligne où elle pût être assise. Portée à une encâblure plus au large, elle aurait été entraînée pierre à pierre par la violence des courans; les remous de ces mêmes courans auraient probablement déposé ses dépouilles tant dans les passes que dans l'intérieur de la rade, et au lieu d'élever une digue, on aurait risqué de combler un mouillage. Il ne blâmait point le génie d'avoir exigé que le revers septentrional de la digue fût battu par le canon de l'Ile-Pelée : c'était une des nécessités de la défense; la faute était à ses yeux de n'avoir pas fait le sacrifice des constructions de peu de valeur dues à Dumouriez et au général Decaux, et de n'avoir pas reporté le fort à 400 mètres au nord de l'île. En alignant la digue en conséquence, on aurait fait gagner une quarantaine d'hectares, c'est-à-dire un douzième de son étendue, au mouillage des vaisseaux. M. Beautems-Beaupré ne voyait pas autre chose à regretter. Quatre ans plus tard, j'ai trouvé les lignes suivantes dans le résumé, écrit de la main de Dumouriez, d'une conférence tenue le 4 septembre 1783 entre MM. de La Bre-

tonnière, de Bavre (1), de Cessart et lui sur le placement du premier cône : « Il a été aussi question de la dimension de la rade et du gisement des deux branches du môle. M. de Bavre, qui connaît parfaitement la rade, a prononcé qu'on ne peut pas se mettre en avant de l'Ile-Pelée et de la pointe de Querqueville, qu'en l'élevant en dehors de cette parallèle, on trouverait des courans très violens... » Il paraît que M. de La Bretonnière s'était rangé à l'avis de M. de Bavre, car la note se termine ainsi : « Comme ces messieurs ont un plus grand intérêt que personne de nous, en leur qualité de marins, à ne pas rétrécir les dimensions de la rade, comme ils regardent ce qu'on voudrait se donner de surplus comme gigantesque et impossible, il semble que leur avis doit prévaloir. »

Ces détails autorisent à croire que l'emplacement de la digue n'a point été déterminé avec autant de légèreté que se sont plu à le répéter tant d'hommes éminens. Comme il arrive toujours, les critiques les plus véhémentes ont été celles de personnes qui, étrangères par leurs études aux difficultés avec lesquelles l'exécution était aux prises, se sont trouvées à l'aise pour les négliger. La simple récapitulation de toutes les études faites sur l'établissement de Cherbourg avant et pendant les travaux suffirait à lasser la patience du lecteur, et jamais reproche ne fut moins fondé que celui qu'on a fait à nos aînés d'avoir abordé cette entreprise sans y être suffisamment préparés.

La direction définitivement adoptée par la marine pour la digue fut celle de la pointe de Querqueville à l'Ile-Pelée, et la seule concession que réclamèrent et qu'obtinrent alors les officiers de l'armée de terre fut une inflexion de 11 degrés vers le sud, qui mit sur une longueur de 1,174 mètres le revers extérieur de la partie orientale de la digue sous la protection du canon du fort de l'Ile-Pelée. C'était, comme le remarquait judicieusement M. Beautems-Beaupré, sacrifier une grande chose à une petite, si petite, que le fort auquel se faisait ce sacrifice n'avait coûté, c'est Dumouriez qui nous l'apprend, que 17,000 francs. Les choses furent ainsi réglées en 1781, et l'on se proposait de former la digue de deux tronçons égaux séparés au milieu par une passe de 3 à 400 toises; cette disposition paraissait la plus convenable pour la sortie d'une flotte dont l'avant et l'arrière-garde prendraient la passe du milieu, et les ailes les passes latérales; mais une commission de douze officiers-généraux ou ingénieurs, présidée par le bailli de Suffren, fut d'avis qu'elle aurait moins d'avantage pour la manœuvre des vaisseaux que d'inconvénient pour le mouillage, et l'on y renonça en 1787. Ce perfection-

(1) M. de Bavre, lieutenant de vaisseau de beaucoup d'instruction, avait été chargé d'un sondage de la rade et de l'hydrographie des parages attenans.

nement, sur lequel la digue reçut le tracé qu'elle a conservé, fut un des derniers actes de l'administration du maréchal de Castries.

Cependant il fallait régler le mode d'exécution des travaux, et trois systèmes se trouvaient en présence : M. de La Bretonnière et M. Lefèvre, ingénieur en chef de la généralité de Caen, souvent consulté et trop rarement cru, voulaient qu'on coulât, pour former le noyau de la digue, des carcasses de vieux navires remplies de maçonneries brutes, et que sur cette ligne d'appui on jetât des pierres perdues. Suivant M. Decaux, le directeur du génie, il fallait commencer par fonder au milieu de l'entrée de la rade une île factice en caisses maçonnées descendues dans la mer, y construire un fort, et profiter, pour l'allongement des branches, de l'expérience acquise dans ce premier travail. La majorité des suffrages fut enlevée cependant par les fameux cônes de M. de Cessart, qui s'était déjà fait connaître par la construction du beau pont de Tours, d'une solidité à toute épreuve, disait-on, car il avait supporté sans se rompre le plus grand fardeau de la France, le passage de Mme du Barry. Les plus enthousiastes de cette conception furent le maréchal de Castries et le bon Louis XVI lui-même, qui, lorsque les journées des 5 et 6 octobre vinrent l'arracher du château de Versailles, avait encore son cabinet tapissé des dessins et garni des modèles qui l'avaient séduit.

Les cônes tronqués de M. de Cessart, que Dumouriez louait outre mesure dans sa correspondance lorsqu'ils étaient en opposition avec les vues de M. de La Bretonnière, et dont il s'est plus tard fort agréablement moqué dans ses mémoires, ces cônes étaient construits en charpente et destinés à être remplis de pierres, puis échoués sur l'alignement de la digue : on leur donnait 45^m^50 de diamètre à la base, 19^m^50 au sommet, et 19^m^50 de hauteur. Une rangée de 90 cônes devait rompre les coups de mer et assurer la tranquillité de la rade. Le premier, construit au Havre, fut mis en place le 1er juin 1784, le second le 18 octobre, et l'on s'aperçut aux gros temps d'hiver que le chargement, au lieu de s'y tasser, y était secoué comme le grain dans un van : on ne s'arrêta pas à ce mécompte, et l'opération fut poursuivie avec un succès momentané; mais le 18 octobre 1785 tous les cônes furent violemment ébranlés par une tempête, et on se hâta, pour les consolider, de les chausser avec des pierres perdues : ces pierres résistèrent sans qu'on tirât les conséquences naturelles de ce fait. Le roi, qui attachait un patriotique intérêt au succès, vint le 22 juin 1786 raffermir lui-même la confiance indécise et fit poser un cône sous ses yeux; mais dans l'hiver qui suivit, tous les cônes furent renversés. Le maréchal de Castries accourut et prodigua les consolations et les encouragemens à M. de Cessart désespéré : il eut seul de la constance lorsque tout le monde

était abattu. A Paris et à Versailles, on passait du découragement à la critique, de la critique à l'invective, et dans le conseil même on parlait d'abandonner l'entreprise. Ce fut alors que le maréchal, en demandant au roi un nouveau crédit de 300,000 francs, s'engagea devant le conseil à prendre cette somme à sa charge, si l'emploi n'en amenait aucun bon résultat. Nous avons tous connu des ministres qui n'en auraient pas fait autant en pareil cas. De nouveaux cônes furent posés; mais à mesure qu'on avançait, la mer, en ébranlant les cônes et en étalant les pierres qui s'en échappaient, montrait que ce n'était point l'entreprise, mais le système d'exécution qu'il fallait abandonner : c'est ce qu'on fit en 1788, et l'on revint au système le plus simple, celui des pierres perdues, dont on verra plus loin les résultats.

Telle est l'histoire des cônes de Cherbourg, dont toute l'Europe fut occupée. Le seul service réel qu'ils aient rendu a été d'offrir aux premiers enrochemens un point d'appui que les coques de vieux navires coulés de M. de La Bretonnière auraient donné à moins de frais. M. de Cessart se flattait de terminer au moyen des cônes la clôture de la rade en sept ans et avec une dépense totale de 17,400,000 livres. Il ne fallait rien de moins qu'une pareille illusion pour aveugler des hommes expérimentés sur les vices du procédé. On a peine à concevoir toutefois que, dès les premiers momens, ils n'aient pas calculé combien de temps pouvaient durer ces énormes charpentes immergées dans la mer. Tout le monde l'apprit en 1799: le premier cône, qui formait le musoir oriental, et qui, plus soigné que les autres, avait été consolidé par un couronnement en béton, s'affaissa plutôt rongé par la tarière silencieuse des vers de mer que sapé par les assauts des lames; tous les autres étaient depuis longtemps tombés par lambeaux.

La révolution frappait ses premiers coups, et le 20 juillet 1789 des troubles sur le caractère odieux desquels le temps a jeté son voile éclatèrent à Cherbourg. Le duc d'Harcourt s'échappa en proscrit de ces murs, dont chaque pierre rappelait ses services. Dumouriez fut accusé d'avoir fomenté ce soulèvement afin d'écarter le duc, dont la supériorité de position gênait son ambition personnelle : il est au moins certain qu'il ne fit rien pour le réprimer, et cette inaction, rapprochée de sa correspondance, fait peser sur sa mémoire le reproche d'une noire ingratitude. Devenu malheureux à son tour, Dumouriez s'est honoré par l'hommage public qu'il a rendu à son ancien chef : il le met, dans ses mémoires, le premier parmi les personnes auxquelles la France est redevable de l'établissement de Cherbourg. « Très aimé, dit-il, de l'infortuné Louis XVI, il a consacré à la réussite de ce projet son grand crédit, ses soins, sa plume

et sa santé. » Cette justice rendue le met, il est vrai, à l'aise pour parler de lui-même : malgré l'obstination de ses efforts pour entraver les projets adoptés, il se donne pour la cheville ouvrière de l'entreprise, et déclare, sans le moindre souvenir d'Idoménée, de ses conseillers directs et de ses finances, que, de 1778 à 1789, Dumouriez a fait de Cherbourg une nouvelle Salente. Ces faiblesses d'un homme chez qui le caractère n'était pas au niveau du talent n'empêchent pas ce qu'il a dit de la guerre dans le Cotentin d'être au plus haut degré digne des méditations des militaires, et l'éclat des victoires de Jemmapes et de Valmy ne peut pas faire oublier ici que les moyens de défense locale qu'il avait organisés de son chef ont suffi, pendant la conflagration générale de l'Europe, pour prévenir les entreprises ennemies contre Cherbourg.

Les événemens se précipitaient : l'assemblée législative donna cependant à l'établissement de Cherbourg une marque d'attention que devait suivre un oubli forcé de dix années. Un décret du 1er août 1792 chargea une commission, dans laquelle figurait M. Cachin, l'ingénieur qui s'est illustré plus tard dans ces mêmes travaux, de rendre un compte détaillé de l'état de l'entreprise et des moyens de la terminer. Les faits exposés et les conclusions prises dans le rapport, souvent invoqué, de cette commission sont noyés dans les ouvrages accumulés depuis 1803.

Après le rétablissement de l'ordre, le premier consul résolut la reprise des travaux de Cherbourg. Son point de départ fut le rapport de la commission de 1792; mais il ne pensa pas avec elle que les forts de l'Ile-Pelée, du Houmet et de Querqueville suffissent à la défense de l'atterrage. Il chargea l'amiral de Rofily, le général Marescot, du génie, et M. Cachin, des ponts et chaussées, d'étudier un système plus complet, et le 15 octobre 1802 il ordonna, sur leur proposition, d'exhausser le centre de la digue de 3 mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées, d'y former un plateau capable de recevoir un fort armé de vingt pièces de gros calibre, et de disposer les musoirs pour porter des batteries. M. Cachin fut chargé de la direction des travaux. Outils, moyens de transport, ouvriers, tout manquait; mais tout fut prêt au début de la campagne de 1803, tant l'hiver fut bien employé.

Le temps des descentes sur les côtes du Cotentin était passé, et les Anglais se contentèrent de protester de temps à autre par leurs boulets contre la reprise de travaux qui leur déplaisaient; encore les quelques pierres qu'ils nous cassèrent ainsi leur coûtèrent-elles plus qu'elles ne valaient, ne fût-ce que le 15 avril 1803, alors que leur frégate la *Minerve,* se livrant à cet exercice, toucha sur le talus de la digue, et fut prise comme une baleine échouée. Les personnes

superstitieuses du pays augurèrent de cet accident que le déplaisir de nos voisins n'empêcherait pas la digue de se terminer; mais aucune n'entrevoyait à cette époque qu'ils pousseraient un jour la courtoisie jusqu'à venir fêter avec nous l'inauguration de l'arrière-port.

L'expérience faite de 1783 à 1789 avait prononcé sur les systèmes de construction de la digue, et M. Cachin adopta sans hésitation celui des pierres perdues, qu'avait recommandé dès le principe M. de La Bretonnière. Les modifications que le travail sous-marin des courans et des lames avait opérées dans les talus déterminés par les premiers constructeurs ne restèrent point inaperçues pour lui; il fit une étude attentive des remaniemens qu'exerçait la mer sur les matériaux qu'on lui confiait et s'appliqua à les disposer dans l'ordre le plus rapproché possible des profils et des surfaces d'équilibre qu'elle leur donnait. Jeter à la mer, sur un alignement tracé par des bouées, des moellons bruts, c'est au premier coup d'œil, il semble, une entreprise à la portée de tout le monde : on se détrompe à l'aspect d'un atelier tel que celui qui pendant quarante ans a rempli le port, l'arsenal et la rade de Cherbourg. Une armée de carriers démolissait les flancs de grès de la montagne du Roule, ou excavait dans la roche tertiaire du quartier de Chantereine l'avant-port et les bassins où flottent aujourd'hui des vaisseaux de cent canons. Un ordre fécond régnait au sein de cette active agitation. Les matériaux que le pic et la mine arrachaient de ces bancs de pierre se chargeaient sans qu'il y eût jamais ni vide ni encombrement sur soixante navires allant et venant sans cesse de la terre à la digue ou de la digue à la terre. Toutes les parties de ce service, compliqué par les variations des marées, s'articulaient de telle manière que le temps de chacun fût employé sans intervalles et sans confusion : la flottille arrivait par divisions aux heures de basse mer sur les parties inférieures des talus de la digue, aux heures de haute mer sur les parties supérieures. La mer se chargeait d'étaler le chargement des premières; les autres, venant fortifier l'étage exposé aux plus rudes assauts des tempêtes, portaient de gros blocs ou des matériaux de construction : les bâtimens s'amarraient à pic des points qui devaient recevoir leur chargement; tantôt leurs flancs s'ouvraient pour le livrer à l'action de la pesanteur, et la tranche d'eau au travers de laquelle il coulait en amortissait la chute; tantôt le navire s'échouait à la mer descendante, et, desservi par d'ingénieuses machines, il faisait office de magasin pour les travaux, ou soulevait à la mer montante les poids attachés à sa carène. A mesure que le jusant mettait la digue à découvert, les ouvriers établis sur la crête descendaient sur les talus et le suivaient dans sa retraite; ils re-

montaient avec le flot. Le soleil ne réglait pas pour eux les heures de travail ou de repos; leurs heures étaient celles des marées, et hors des jours et des saisons où la basse mer était éclairée par le crépuscule ou par le soleil, la moitié du travail se faisait aux flambeaux. Cependant la mer et les vents ont des fureurs qui déjouent les calculs des hommes; on l'éprouva plus d'une fois dans le cours d'une entreprise faite pour les maîtriser : cette digue, sur laquelle s'amortissent aujourd'hui les plus violens efforts des tempêtes, qui marque la limite entre le tumulte et le calme des flots, était comme une proie offerte à leur rage tant qu'elle ne les aurait pas dominés; chaque tempête amenait des avaries désespérantes, et ce qu'il faut peut-être le plus admirer dans l'accomplissement de cette grande tâche, c'est la constance que n'a lassée aucun mécompte, aucun désastre, et qui, quand elle voyait crouler le travail qui lui avait coûté le plus de soins, le relevait sur ses ruines, et puisait dans chaque malheur un surcroît de courage et de ressources d'esprit. Cette force de volonté, ce calme impérieux dans le danger, furent surtout la vertu de M. Cachin, et ceux qui ont reproché à sa mémoire quelques aspérités de caractère ont oublié qu'on est rarement exempt des défauts de ses qualités, et qu'une opiniâtreté moindre que la sienne se fût probablement épuisée dans cette haute lutte contre les élémens.

Les difficultés du travail s'accroissaient avec l'exhaussement de la digue, et l'on n'a point oublié que le premier objet des résolutions prises en 1802 était l'établissement, au centre de la digue, d'une plate-forme destinée à recevoir un fort; la longueur de cet ouvrage devait être de 195 mètres, et ce court espace devait être le théâtre de bien lamentables enseignemens. Les travaux avaient été conduits en 1803 avec une prodigieuse activité, et dès le 16 août, la population de Cherbourg étonnée vit poindre au large, sur un humble îlot, une batterie de quatre pièces de 36 et de deux mortiers à grande portée. On se hâta d'étendre les ailes de la batterie, et l'on se flattait qu'une construction provisoire en pierre sèche durerait au moins assez pour donner le temps d'en asseoir une plus solide; mais le 18 décembre s'élevait une tempête dont la violence croissante démolit en six jours tous les épaulemens de cet embryon de fort, et le laissa, par une sorte de miracle, isolé, mais debout au milieu des vagues. Chaque accident était une leçon; on conclut de celui-ci qu'il fallait renoncer aux constructions en pierre sèche, et asseoir le fort sur un terre-plein en maçonnerie; le profil de l'emplacement fut élargi, tant pour fortifier la digue que pour donner au casernement, aux approvisionnemens et aux manœuvres un espace indispensable. Les magasins furent fournis de vivres et de

munitions. et le fort, armé de toutes pièces, reçut une garnison capable de le défendre contre un débarquement. On croyait avoir rempli toutes les conditions d'un établissement définitif, lorsque éclata le 12 février 1808, avec une fureur dont les plus vieux marins ne se rappelaient pas d'exemple, une tempête du nord-ouest. La mer, grossie par le concours de toutes les circonstances de lunaison, de vent et de pression atmosphérique qui peuvent l'affecter, passa sur la plate-forme, qu'on croyait au-dessus de ses atteintes; casernes, magasins, artillerie, tout fut balayé; le terre-plein en maçonnerie fut lui-même renversé, et cet amas de débris forme sous le revers méridional de la digue un dépôt qui découvre à mi-marée. Toute une compagnie d'artillerie, une section d'infanterie et les ouvriers présens furent jetés à la mer et noyés; il n'échappa à ce désastre que deux ou trois soldats renfermés dans la prison, qui, plus solidement construite, résista. Les citernes et les latrines établies dans un massif de béton se maintinrent aussi, et cette circonstance n'est peut-être pas étrangère à la conception à laquelle a été due plus tard la parfaite consolidation de la digue. Le 27 septembre suivant, un autre ouragan d'équinoxe vint renverser les travaux déjà faits pour réparer les désastres du mois de février, et rejeta sur le revers intérieur de la digue les blocs de rocher avec lesquels on avait cru en consolider le talus extérieur. Le 2 novembre 1810, une horrible tempête du nord-est emporta 60 mètres courans de l'épaulement de la batterie, et creusa dans le terre-plein des sillons de près d'un mètre et demi de profondeur. Enfin, dans la nuit du 11 au 12 du même mois, une autre tempête acheva de détruire ce qu'avaient épargné la précédente et celle de 1808.

Les ingénieurs qui soutenaient cette lutte acharnée étaient, M. Cachin à leur tête, les seuls qui ne fussent pas découragés. A chacune de leurs défaites, ils imaginaient des moyens de consolidation dont la mer démontrait l'insuffisance. Le renversement opéré en 1810 leur fut une sévère leçon; ils surent en profiter et faire sortir de l'excès du mal un remède héroïque, qui n'avait d'autre défaut que d'exiger l'immobilisation d'un capital considérable. Ce fut dans ces circonstances que Napoléon vint au secours de l'établissement de Cherbourg, comme avait fait Louis XVI vingt-cinq ans auparavant. En 1811 comme en 1786, il fallait imposer silence aux mauvais prophètes qui prédisaient la défaillance des destinées de l'établissement de Cherbourg et ranimer la confiance ébranlée. Napoléon avait quelque chose de plus à faire, c'était de lever par sa toute-puissance les obstacles qui s'opposaient à la marche de l'entreprise.

Peut-être me pardonnera-t-on de faire ici une digression pour dire comment se passaient ces visites du souverain dans les pro-

vinces. Les journaux enregistraient les circonstances publiques de ces voyages; mais le travail intérieur n'en a, que je sache, été nulle part exposé. Deux fois en une année, au printemps en Normandie, en automne en Hollande, il m'a été donné de prendre une part obscure à ce travail, et ce bonheur de ma jeunesse me place aujourd'hui dans le nombre imperceptible des hommes vivans qui ont vu de près le jeu des ressorts d'un gouvernement si fortement établi, que l'exagération de son principe était la seule chose qui pût amener sa chute. Dès qu'un voyage à l'intérieur était résolu, les ministres qui devaient accompagner l'empereur préparaient les projets spéciaux sur lesquels il aimait à prononcer sous l'inspiration des lieux. Les questions relatives à la défense du territoire, à la navigation, à l'agriculture, au commerce, aux communications, aux établissemens publics des départemens qu'il allait visiter, étaient étudiées, et des mémoires spéciaux lui étaient remis sur les objets du voyage. Des branches de l'administration, depuis divisées, appartenaient alors au ministère de l'intérieur, et le chef de ce département était de tous les voyages. La présence des autres ministres dépendait de la nature des affaires qui devaient se traiter : celui de la marine par exemple venait à Cherbourg, armé de tous les documens qui se rapportaient à l'établissement maritime. Le service du transport comprenait trois convois de voitures. Le premier partait vingt-quatre heures d'avance, et portait à la première station que devait faire le souverain les personnes et les choses nécessaires à son installation. L'empereur se mettait en route par le second. Le troisième, en tout semblable au premier, suivait à douze heures de distance, franchissait la première station et s'arrêtait à la seconde. Jusqu'à la fin du voyage, le premier et le troisième convois se devançaient alternativement : rien ne manquait en avant, rien ne restait en arrière. Des chevaux de main de ses écuries attendaient l'empereur partout où il devait s'arrêter, et il en faisait bon usage : ports, canaux, fortifications, établissemens publics faits et surtout à faire, il voulait tout voir, tout examiner lui-même. Le peuple des villes qu'il a visitées s'est longtemps entretenu dans ses veillées des courses rapides dans lesquelles, détestable cavalier lui-même, il imposait par sa hardiesse aux plus intrépides écuyers. Il partait donc muni des documens les plus sûrs, entouré des hommes les mieux pénétrés de ses vues, mais cherchant partout ceux qui faisaient profession d'être aux prises avec les difficultés qu'il voulait résoudre.

Dans chaque département, le collége électoral, nommé par des assemblées primaires, qui faisaient ce qu'elles étaient bonnes à faire, lui était présenté. Quelquefois il commençait par recevoir

une députation composée des membres les plus éminens du collége; plus souvent le collége entier passait sans autre préambule devant lui. Tous les électeurs lui étaient nommés à leur tour. Quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils distingués par leurs talens ou leurs services, il les arrêtait en entendant leurs noms, et, proportionnant à la place que les choses ou les personnes occupaient dans le pays le temps qu'il leur accordait, il interrogeait chacun sur ce qu'il savait le mieux. Pendant son séjour dans un chef-lieu, les préfets, les commandans des troupes, les ingénieurs civils et militaires, les chefs des services financiers étaient tenus dans une alerte continuelle : chacun devait s'attendre à tout instant à recevoir la demande d'un renseignement, à être appelé dans ces conseils d'administration où il se plaisait à contrôler par les connaissances spéciales des hommes de métier les propositions de ses ministres et ses vues personnelles. Le conseil général du département, la chambre de commerce, le conseil municipal de la ville, réunis en session, exposaient les vœux et les besoins du pays, répondaient sans retard aux questions qui leur étaient adressées, et votaient les moyens d'exécution des mesures arrêtées. S'il s'agissait d'entreprises utiles suspendues par l'insuffisance des ressources locales, il les mettait à flot le plus souvent par d'ingénieuses combinaisons, quelquefois par des générosités calculées. Convaincu que les hommes n'attachent de prix qu'à ce qui leur coûte, il ne faisait jamais de dons que sous condition de concours. Pour prendre dans ce voyage même des exemples de sa manière d'agir, en faisant contribuer la ville et le département, il accordait une subvention de 700,000 fr. sur le domaine extraordinaire pour l'établissement du canal de Caen à la mer, et en faisant don à la ville de Cherbourg des *mielles* que l'état possédait à ses portes, il l'obligeait à les mettre en valeur et à les vendre en détail pour compléter avec le produit ses établissemens municipaux.

Il n'était pas toujours facile de tenir pied à une telle activité d'esprit, et pour vivre dans la sphère où elle s'exerçait, la première condition était une santé de fer. Je me souviens de quatre nuits de suite passées au travail dans le voyage de Normandie, de sept dans le voyage de Hollande. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas de ces bonnes fortunes. On supportait avec bonheur ces privations et ces fatigues; on en était largement dédommagé par le spectacle des mouvemens de cette puissante intelligence. Les fêtes, la représentation importunaient Napoléon : il estimait trop le temps pour leur en donner au-delà de ce qu'il était impossible de leur ôter. Créer, organiser, améliorer, tels étaient ses soucis, ou plutôt, s'il est vrai que le bonheur consiste dans l'exercice de nos facultés, tels étaient

ses plaisirs. Si, refroidi par l'âge, je me fais une idée exacte de ce qui éblouissait ma jeunesse, le trait le plus saillant de sa nature était un insatiable besoin d'action. Sieyès le disait à la sortie de la première séance du consulat provisoire : il savait, il pouvait, il voulait tout faire. L'ambition qui l'a perdu a surtout été une ardeur irrésistible à s'emparer de la besogne d'autrui. Heureuse la France si ses limites naturelles avaient toujours suffi à l'exercice de cette passion, et si celui qui en était dévoré ne lui avait jamais fait au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées des sacrifices aussi insensés que coupables!

Rien ne vaut du reste, pour donner une idée de cette manière de voyager de Napoléon, le simple résumé de l'emploi qu'il fit de son temps à Cherbourg. Arrivé le 26 mai, à trois heures après midi, il descendit aussitôt de voiture pour monter en canot, et visiter la digue, les travaux du fort central et les forts de la rade. Le 27, il montait à cheval à cinq heures du matin, parcourait les fortifications, les chantiers, le port marchand, montait au Roule avec les officiers du génie, s'y faisait expliquer ce que c'est que les mielles, recevait à midi les autorités de la ville, et l'après-midi il conduisait l'impératrice sur les vaisseaux et les frégates mouillés en rade. Le 28, la matinée se passait à tenir des conseils d'administration où se reproduisaient les questions agitées dans les courses de la veille; l'après-midi, il visitait en détail les établissemens de la marine, examinait minutieusement les plans en relief du port projeté, descendait au fond de l'avant-port en creusement, et recevait le soir les autorités départementales. Le 29, il passait la journée au travail, décidait l'emploi de 73 millions en travaux au port militaire ou aux fortifications, et ne s'interrompait que pour recevoir le collége électoral. Le 30, en rade à cinq heures du matin, il faisait manœuvrer l'escadre, déjeunait sur la digue, et prenait à midi la route de Saint-Lô.

Napoléon trouva dans les travaux de Cherbourg un aliment digne de son activité. Quoique les changemens apportés dans le matériel naval et les conséquences obligées d'agrandissemens devenus nécessaires aient entraîné d'assez nombreuses modifications dans les projets qu'il adopta, l'ensemble exécuté diffère peu de celui qu'il a tracé, et, en décidant en quelques jours les questions capitales sur lesquelles se seraient élevés sans lui d'interminables débats, il a exercé sur l'avenir de l'entreprise une influence qui n'a jamais cessé de se faire sentir.

Le premier objet sur lequel eut à statuer Napoléon fut la consolidation ou plutôt l'assiette des bases du fort central. Il voulut avoir raison du défi que semblaient lui porter les élémens, et décréta le

7 juillet 1811 que l'emplacement du fort serait excavé au niveau des basses mers de vive-eau, et qu'un massif de maçonnerie en grands blocs de granit serait élevé de cette profondeur à une hauteur de 9m10. On a remarqué dans le cours des travaux de la digue de Cherbourg que ce n'est qu'au-dessus du niveau des hautes mers de morte-eau que se produisent les grandes avaries. La raison en est simple : au-dessous, la digue se défend par son épaisseur et par le peu d'inclinaison des talus, et les grandes tempêtes coïncident ordinairement avec les syzygies. Cette expérience a permis de réduire sensiblement, sans nuire à la solidité, l'épaisseur du massif gigantesque de maçonnerie qui sert de base au fort central : il ne descend pas au-dessous des hautes mers de morte-eau. Les tempêtes qui l'ont assailli depuis trente ans ne l'ont pas plus ébranlé que les bancs de granit d'où il est sorti, et il peut être considéré comme aussi indestructible qu'aucun ouvrage sorti de la main des hommes.

M. Cachin termina en 1823 une carrière dont le souvenir durera autant que les travaux de Cherbourg; il eut pour successeur M. Fouques-Duparc, qui était son collaborateur depuis 1803. Il laissait indécise une grave question, celle du couronnement à donner à la digue. La fixation de la crête de cette immense construction n'importait pas moins que l'assiette de sa base, car, puisque la mer tendait sans cesse à renverser les parties supérieures, la persistance d'une action libre aurait étalé dans la rade les matériaux enlevés sur la crête jusqu'à ce que l'équilibre entre la force de l'attaque et celle de la résistance fût atteint : la digue n'aurait plus alors été qu'un grand écueil sous-marin sur le dos duquel les tempêtes des syzygies auraient fait bondir les lames et propagé l'agitation des flots jusqu'au rivage. M. Duparc avait des idées très arrêtées sur les moyens de pourvoir à cet état de choses : M. Cachin, qui avait assurément acquis le droit d'avoir en ses vues plus de confiance que dans celles des autres, rejetait les propositions de son subordonné, en y substituant un système que celui-ci croyait condamné par l'expérience; mais cette divergence d'opinions n'aurait été préjudiciable que si le moment d'achever la digue était venu plus tôt.

Le nouveau directeur commença par faire constater par des levers rigoureux le relief de la digue, et c'est ici le lieu de faire un retour sur le passé, pour se rendre compte des modifications que quarante années du travail de la mer avaient apportées à l'état des masses de matériaux qu'on lui avait confiées. Au début de l'entreprise, on calculait que, baigné par des eaux tranquilles, le talus intérieur garderait à peu près la pente du tassement naturel des matériaux, et que, pour résister à la sape des courans de marée et aux

assauts des tempêtes, le talus extérieur devait avoir de quatre à cinq mètres de base pour un de hauteur; mais la détermination du relief qui remplirait cette condition était le secret de la mer, et les profils qu'on releva en 1792 montrèrent qu'on ne l'avait pas deviné. Elle ne s'arrête devant les sables ou les galets de ses rivages que quand elle leur a donné la courbure d'équilibre; elle ne pouvait pas se comporter autrement avec la digue. Suivant leur force et leur direction, les flots avaient, comme disent les matelots, *agrafé* toutes les pierres qui leur donnaient prise, et les avaient promenées de place en place jusqu'à ce qu'ils leur en eussent trouvé une où la force de stabilité fût supérieure à leur action. La forme de la digue différait déjà beaucoup, dès les premières années, de celle qu'on avait prétendu lui donner. Le résultat général du remaniement qui s'était opéré était l'élargissement de la base et l'abaissement de la hauteur; mais le talus n'était pas régulier, et sa courbure portait l'empreinte des variations réciproques des forces et des résistances qui s'étaient combattues. Une arète longitudinale faisait saillie à cinq mètres en contre-bas des basses mers de vive-eau. Au-dessous de ce niveau, le talus était de trois mètres de base pour un de hauteur, et en dessus de huit pour un. On concluait de cet état de choses que la force des lames mollissait au-dessous de l'arète par l'effet de la charge des couches d'eau supérieures et du frottement sur le fond, et que la rapide inclinaison de la base était le résultat de cette circonstance, combinée avec la tendance des matériaux les plus volumineux à rouler vers le bas du talus.

Une masse considérable de matériaux enlevée à la surface s'était portée, parallèlement à l'axe de la digue, vers les extrémités, et rangée autour des musoirs. Ce n'était pas encore là le dernier mot de la mer. En 1828 et 1829, le pied du talus s'était sensiblement avancé; l'angle que formaient trente ans auparavant à 5 mètres au-dessous du niveau des basses mers ces deux plans d'inclinaison s'était émoussé partout; il s'était même tout à fait effacé sur plusieurs points, et l'inclinaison générale du talus supérieur accusait 12 mètres de base pour 1 de hauteur. Le centre de la digue, sur lequel s'élevait le Fort-Napoléon, et où le passage des lames était par conséquent complétement intercepté, était chaussé d'un talus de sable de 2 mètres de hauteur, et la plus grande partie du talus pierreux était enduite d'une couche visqueuse de plantes marines et de coquillages. Les mesures prises montraient que les premiers calculs faits sur le volume du prisme correspondant au talus extérieur étaient de sept douzièmes au-dessous des exigences de la mer, et, si cette découverte n'était point heureuse au point de vue économique, elle enseignait en compensation que les conditions d'équi-

libre de la digue étaient atteintes; la végétation dont elle se revêtait en était la preuve irréfragable. Toutefois l'affermissement de la digue et l'élargissement de sa base n'avaient pu s'effectuer qu'aux dépens de sa hauteur : la crête était de 2 ou 3 mètres au-dessous du niveau qu'on avait cru atteindre avec la quantité de matériaux employée, et le mécompte n'était pas moins grand sur le calme promis à la rade. Il ressortait clairement des effets observés que l'action exercée sur la digue était la résultante de deux forces : le frottement des courans alternatifs de flot et de jusant qui la côtoient et le choc des coups de mer qui la heurtent de front ou la prennent en écharpe. Cette expérience de trente années montrait les lames qui déferlent sur la digue s'emparant de toute pierre et de toute roche déclassée, la délaissant pour la ressaisir, la promenant sur le talus, tantôt le lui faisant descendre obliquement, tantôt la poussant violemment sur le sommet et la précipitant sur le revers intérieur, et ne l'abandonnant jamais qu'après l'avoir mise hors de ses atteintes. Parmi ces évolutions aussi capricieuses que les vents, la constance des effets manifestait celle des tendances; les lois de l'hydrostatique et de la pesanteur dominaient le tumulte des tempêtes : plus la digue était tourmentée, mieux elle se tassait; toujours la mer rasait les saillies, comblait les creux et remaniait les matériaux, qui semblaient lui servir de jouet jusqu'à ce qu'elle les eût rangés dans les conditions de stabilité que n'avaient pas su leur donner les hommes. Telles étaient les leçons données par les élémens qu'on avait à combattre, et la conclusion en était facile à tirer; il restait à faire un grand rechargement de la digue et à en mettre la crête au-dessus de la fureur des eaux.

D'après ces détails et ceux qu'on a donnés plus haut, l'histoire de la digue de Cherbourg pourrait se diviser en trois périodes : celle de l'emploi des cônes de M. de Cessart, temps d'essais malheureux où l'extraordinaire est pris pour le bon, où les idées simples et pratiques sont frappées d'une sorte de réprobation; puis vient celle de l'exécution à pierres perdues, dans laquelle l'intelligente opiniâtreté de M. Cachin triomphe des plus grandes difficultés que puisse rencontrer l'art de l'ingénieur; enfin la troisième, celle de la consolidation du corps de la digue par l'imposition d'un couronnement indestructible.

La digue étant arrivée à ce point, sa partie la moins épaisse, la moins tassée, la plus faible, était celle qu'atteignaient les plus furieux assauts de la mer; le minimum des forces de la résistance coïncidait avec le maximum des forces de l'attaque. Les lames poussées du large contre la digue faisaient remonter le talus aux pierres mobiles et les rejetaient sur le revers intérieur. Cet écrêtement con-

tinuel faisait en réalité cheminer la digue vers le fond de la rade; en 1828, elle s'était ainsi avancée parallèlement à elle-même de 10 mètres sur toute sa longueur, et la meilleure partie du mouillage avait perdu par cette seule cause une étendue de quatre hectares.

M. Cachin s'était obstiné à prétendre qu'on pourrait fixer la crête de la digue au moyen d'un couronnement de gros blocs; mais, si résistans que fussent ces blocs par leur masse, leurs bases ne pouvaient pas manquer d'être tôt ou tard affouillées, et, une fois hors d'équilibre, ils roulaient, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'eux-mêmes derrière la digue. D'autres systèmes furent proposés : celui de M. Duparc présentait seul le degré de puissance et de simplicité qui est la garantie de la durée. Il consistait à élever progressivement les empierremens à leur hauteur normale et à couronner la digue dans toute sa longueur par un prisme de béton et de maçonnerie de 10 mètres de largeur sur 7m 50 de hauteur. Le projet, très soigneusement étudié, fut adopté par M. Hyde de Neuville. L'exécution en a été dirigée par M. Duparc jusqu'à la fin de 1838; elle a été confiée après lui à M. Reibell, qui a terminé la digue en 1853. Toutes les prévisions de M. Duparc ont été confirmées par l'expérience. L'empierrement, comprimé par un poids de 20,000 kilogrammes par mètre carré, n'a point éprouvé de tassement sensible, les galets que peuvent rouler les lames, arrêtés au pied du massif, ne font que fortifier l'empierrement, et les tempêtes qui labouraient autrefois le dos de la digue expirent impuissantes au pied d'une masse solidaire dont chaque mètre courant pèse près de deux cents tonnes. La stabilité de la digue peut désormais défier toutes les fureurs de l'Océan (1).

La digue est fondée par des profondeurs moyennes de 13 mètres au-dessous des plus basses, et de 20 mètres au-dessous des plus hautes mers d'équinoxe; la longueur en est de 3,712 mètres à la base, de 3,550 mètres au couronnement. Cette longueur est l'équivalent de la distance de la cour carrée du Louvre à l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Le fort central occupe à 1,270 mètres du musoir oriental le sommet de l'angle de 169° que forment les deux branches

(1) Je me suis abstenu à regret de détails techniques sur des travaux qui font le plus grand honneur aux ingénieurs qui les ont conçus ou exécutés. Les lecteurs qui seraient curieux de notions plus complètes consulteront avec beaucoup de fruit : 1° le *Mémoire sur la Digue de Cherbourg comparée au Breakwater de Plymouth*, par M. Cachin, in-4°, Paris 1820; 2° les *Travaux d'achèvement de la digue de Cherbourg, de 1830 à 1853*, par M. Bonnin, ingénieur des ponts et chaussées, in-4°, Paris 1857. — M. Bonnin a été chargé de la direction immédiate des travaux de la digue de 1843 à 1853, et il passe parmi ses camarades pour avoir pris sa mission à cœur au point d'être resté cinq années de suite sur la digue sans venir une seule fois sur la terre ferme.

de la digue, et deux forts circulaires sont assis sur les musoirs (1).

Combien la rade ainsi couverte peut-elle contenir de vaisseaux? Telle est la question qui s'offre naturellement à l'esprit en présence de la digue aujourd'hui terminée. Cette question a reçu les réponses les plus diverses. M. de La Bretonnière croyait qu'en garnissant toute la rade de corps-morts, sur les bouées desquels s'amarreraient les vaisseaux, on pourrait y en faire tenir quatre-vingts; il est vrai qu'il entendait des vaisseaux de 74, et cet échantillon normal de son temps est aujourd'hui réformé comme trop faible. En prenant les précautions qu'il indiquait, peut-être pourrait-on en réunir cinquante ou soixante; dans des circonstances ordinaires, on n'irait pas au-delà de vingt-cinq ou trente, et les plus hardis marins ne croient pas que, par un mauvais temps, on y pût prendre mouillage avec plus de quinze vaisseaux à voiles. Les frégates, les corvettes et les bâtimens de flottille se placent en dehors du mouillage des vaisseaux. Ces ressources, il faut l'avouer, sont peu de chose en face de Portsmouth et des mouillages des Dunes, de Spithead et du Solent, où seraient à l'aise toutes les flottes réunies de l'Angleterre et de la France. C'est une raison de donner des succursales à la rade de Cherbourg, et la chose n'est pas impossible.

La rade d'abord, le port ensuite, telle était la conclusion du mémoire remis en 1777 par M. de La Bretonnière à M. de Sartines, et pour présenter ici les choses dans cet ordre logique, il a fallu laisser en arrière d'immenses travaux qui pendant quarante années ont marché parallèlement à ceux de la digue. Le creusement du port proposé par Vauban en 1696 fut décidé en 1787, au moment où le système de construction à pierres perdues prévalait pour la digue : on voulait faire servir les déblais des bassins à l'exhaussement de la colline sous-marine sur laquelle se brisaient déjà les lames à l'entrée de la rade; mais il n'était pas réservé aux auteurs de cette combinaison d'en faire l'application, et le creusement du port militaire ne devait être entrepris qu'en 1803.

(1) Cet ouvrage, auquel n'est comparable aucun des ouvrages analogues qui existent sur le globe, a coûté :

Sous Louis XVI (par approximation).............	31,000,000 fr.
Napoléon Ier................................	7,580,693
Louis XVIII et Charles X..................	398,575
Louis-Philippe..............................	20,522,125
la république..............................	6,001,105
Napoléon III................................	1,696,677
Total...........................	67,199,698 fr.

Ce qui revient à 18,929 fr. par mètre courant.

Aucune hésitation n'était possible dans le choix de l'emplacement; la nature elle-même l'avait fixé : le rivage de la rade ne pouvait être accosté par les grands vaisseaux que dans l'anse du Galet, à 1,500 mètres au nord-ouest de l'entrée du port de commerce, et Vauban, dans sa prévoyance, y avait acheté pour l'exécution de ses projets des terrains qu'on a nommés le *Pré-du-Roi* jusqu'au moment où ils ont disparu dans les excavations ou sous les remblais du nouvel établissement. Cet emplacement fait sur la rade une saillie en angle droit dont le fort du Houmet occupe le sommet. Le côté septentrional a 1,300 mètres, le côté oriental 1,500, et les deux extrémités sont réunies par une courbe, qui donne à la surface de l'arsenal la figure d'un quart d'ovale.

Sous tout cet espace, le roc vif affleure au jour, et la tranche inégale s'en montre le long du rivage. Creuser le roc à la mine est une opération toujours pénible pour l'ouvrier, rarement difficile pour l'ingénieur: il n'en est pas de plus régulièrement prosaïque; cependant elle est sortie, dans les travaux de l'arrière-bassin, de sa monotonie habituelle. Elle s'exécutait en régie en 1851. L'assemblée législative, frappée de la disproportion entre les dépenses et les résultats, convaincue à tort ou à raison que cette partie des travaux de Cherbourg était une espèce d'atelier national, mit une condition au vote des crédits qui lui étaient demandés pour la continuation des travaux : c'est que l'emploi en serait fait par un entrepreneur. L'adjudication fut donnée à un rabais qui en fit passer le titulaire pour ruiné d'avance. M. Dussaux déjoua ces prévisions par l'application hardie de procédés qu'on n'avait encore appliqués que dans des circonstances fort différentes. Au lieu d'arracher comme à l'ordinaire le rocher parcelle par parcelle, il ouvrit des galeries au niveau du fond qu'il s'agissait d'atteindre, les termina par des fourneaux de plusieurs milliers de poudre, et quand l'explosion souterraine se fit, une masse de plusieurs hectares d'étendue se souleva comme dans un tremblement de terre vertical, puis se disloqua en retombant : il ne restait plus à faire qu'un grand déblai. La difficulté des travaux de l'arsenal, dont la solution fait au corps des ponts et chaussées un honneur impérissable, est l'établissement de la communication entre la mer et les bassins. Il fallait interdire par la construction de batardeaux gigantesques le contact du rivage à la mer, et creuser dans le roc, en arrière de ce rempart, une passe de 64 mètres de largeur et un avant-port descendant à $9^{m}25$ au-dessous du niveau des plus basses mers. L'avant-port était inauguré le 27 août 1813 par l'impératrice Marie-Louise. Le bassin à flot, auquel il donne entrée, le fut sous un autre drapeau le 25 août 1829, et l'arrière-bassin, ouvert parallèlement aux premiers et communiquant avec chacun des deux, s'est rempli le 8 août 1858, sur un

signe donné en présence de la reine d'Angleterre par l'empereur Napoléon III.

Ces trois bassins, revêtus de granit, offrent au flottage des plus grands navires une surface de 21 hectares, 65 ares, 68 centiares (1), et, sans les portes de flot, la profondeur d'eau y varierait avec les marées entre 9^m25 et 16^m40. Des cales de construction et des formes de radoubs qu'on pourrait classer parmi les monumens d'art, tant l'architecture en est grandiose et soignée, garnissent trois côtés de l'arrière-bassin, et atteignent la limite à laquelle peut s'élever la perfection dans les travaux hydrauliques. Des magasins somptueux, beaucoup plus beaux que ceux de Portsmouth, sont disposés autour de ces majestueuses nappes d'eau, et je mettrai dans ce moment mon amour-propre national à ne rien dire de la manière dont les uns et les autres sont approvisionnés. Faut-il se hâter de remplir ces magasins, d'y accumuler les matériaux d'espèces variées qui servent à la construction des vaisseaux, d'élever sur les cales des coques de navires, d'empiler des bois de mâture, des cordages et des toiles? Pour répondre sans hésitation à ces questions, il faudrait être convaincu que ces amas de matières combustibles seront en parfaite sûreté dans l'arsenal de Cherbourg. On ne saurait qu'en penser aujourd'hui, et pourtant l'artillerie n'a pas dit son dernier mot sur la puissance des moyens de destruction qu'elle emploiera dans la première guerre. En attendant, si l'état des défenses du port permet de hasarder quelques conjectures sur ce que conseille la prudence, nous ne perdrons rien à laisser les grands chantiers de construction et les grands dépôts d'approvisionnemens maritimes de l'Océan à Brest et à Rochefort, où la disposition des lieux ne les expose pas aux mêmes hasards que sur la Manche.

III.

L'histoire du vieux Cherbourg enseigne hautement combien le nouveau a besoin d'être défendu. Aussi, depuis Vauban, les travaux des fortifications ont-ils toujours marché de front avec ceux de l'établissement maritime : les uns sont la condition du maintien des autres.

Les attaques contre Cherbourg peuvent venir du côté de la terre et de celui de la mer. Les premières sont peu probables; elles supposent des débarquemens, des rembarquemens, et entraînent une série d'opérations dans lesquelles les accidens dont le terrain est

(1) La surface de l'avant-port est de.. 292 ares 00 × 237^m = 6 h. 92 a. 04 c.
Celle du bassin à flot de......... 292 ares 00 × 217^m = 6 h. 33 a. 64 c.
Celle de l'arrière-bassin de....... 420 ares 00 × 280^m = 8 h. 40 a. 00 c.

hérissé, les ressources actuelles de l'art de la guerre, les facilités d'arrivage des secours par les routes ordinaires et les chemins de fer rendraient presque infaillible la perte de l'ennemi. Même à défaut d'une enceinte bastionnée de la force de celle de Portsmouth, et dans l'état de faiblesse des forts détachés qui couronnent l'arète du soulèvement granitique qui forme la ligne méridionale de défense de Cherbourg, la ville serait très difficile à emporter, et l'ennemi n'en deviendrait maître que pour se trouver en face de la puissante enceinte de l'arsenal, qui exigerait à elle seule un long siége. A balancer les périls et les chances de succès de l'entreprise, il en serait peu de plus déraisonnables.

Il n'en serait pas de même des attaques par mer. Des officiers intrépides, tels qu'en possède beaucoup la marine britannique, ont souvent répété que, si la reine Victoria ordonnait de brûler Cherbourg, elle serait obéie. Ne faut-il voir dans ces assurances qu'une vaine forfanterie? Les bassins de l'arsenal sont à 2,500 mètres en arrière de la digue : des mortiers portent à 5,000 mètres des bombes de nouvelle invention, chargées de matières incendiaires; par conséquent des batteries flottantes cuirassées de fer, comme celles que nous avons employées à Kinburn, peuvent, sans rien supposer de bien extraordinaire, mettre en feu l'arsenal, et plus nos magasins seraient riches en approvisionnemens propres à l'alimentation de l'incendie, plus l'entreprise aurait de motifs d'être tentée et de moyens de réussir. L'attaque, si elle avait lieu, serait nécessairement inopinée. Lorsque le vent était la seule force d'impulsion des navires, la direction même des courans aériens avertissait des dangers qu'ils pouvaient amener, et quand elle était contraire, il était permis de prendre du répit. La vapeur n'admet plus de semblables trèves. On vient de la côte d'Angleterre à Cherbourg en six heures, et par un temps couvert, une nuit sombre, des navires peuvent presque aborder la digue sans que rien ait averti de leur approche. Nos voisins connaissent aussi bien que nous les passes de la rade, et, comme s'ils avaient besoin de se les rendre familières, il est peu de semaine où quelques-uns de leurs yachts ne partent à la tombée de la nuit de la rade de Spithead, ne viennent faire le tour de la digue de Cherbourg, et ne regagnent la côte d'Angleterre le lendemain matin. Il nous est en revanche loisible de faire de semblables promenades autour de l'île de Wight; mais nous nous abstenons de ces représailles par un motif dont il serait injuste de faire un reproche à l'Angleterre, c'est que nous n'avons point de yachts. Voilà pour les conditions nautiques de l'entreprise : ajoutons que le gouvernement anglais n'a jamais partagé ce préjugé continental qui veut qu'on déclare la guerre avant de la commencer. Sa sollicitude attentive est éveillée sans relâche sur l'état de nos moyens d'attaque

et de nos moyens de défense. Personne n'ignore dans le Cotentin qu'il n'entre pas un soldat à Cherbourg ou une gargousse dans l'arsenal que l'amirauté d'Angleterre n'en soit informée; le surintendant de Portsmouth en sait à cet égard autant que le préfet de notre premier arrondissement maritime. Il n'y a par conséquent ni indiscrétion ni danger à signaler à l'attention de nos compatriotes des côtés faibles ou des négligences sur lesquels on n'a rien à apprendre au-delà du détroit. Considérer avec calme et fermeté notre situation est au contraire la première condition à remplir pour y porter des remèdes et des améliorations.

Sans entrer dans aucune discussion sur la puissance respective de l'artillerie des vaisseaux et de celle des batteries de terre, mais sans perdre de vue que tout moyen d'attaque peut être retourné contre l'agresseur, voici dans quel état une attaque par mer trouverait Cherbourg, et il ne s'agit point ici d'une circonstance accidentelle, mais d'un état permanent depuis longues années. Le commandement y est partagé entre un contre-amiral et un général de brigade. Quelle que soit la précision des règlemens qui fixent pour la guerre les attributions de chacun, il est difficile d'espérer que, dans un cas de surprise, d'incendie, où les plus courts momens sont gros de chances de perte ou de salut, le conflit, ou, si l'on veut, la louable rivalité entre des officiers d'armes différentes, n'entraînât pas au moins quelques pertes de temps. L'arrivée d'un supérieur devant lequel se tairaient tous les antagonismes rétablirait sans doute l'unité d'action; mais ce supérieur est à Caen, c'est le commandant de la division, et son départ fût-il instantané, pendant les deux heures qu'il mettrait à faire le trajet, l'arsenal pourrait être consumé. Les commandans militaires devraient être sur les points stratégiques du territoire à la défense duquel ils veillent; si Caen est le centre géographique de la division militaire, Cherbourg en est le cœur et l'épée : c'est le lieu de l'action. Ce qui est vulnérable et ce qu'il faut défendre est là, et non ailleurs. Les Anglais n'ont point commis de méprises semblables dans le choix de la résidence du commandant supérieur d'un territoire voisin : il est à Jersey, c'est-à-dire au point le mieux placé pour la défense et pour l'attaque. En transportant à Cherbourg le commandement de la division militaire, on ne ferait qu'appliquer un principe de sûreté si évident qu'il ne se discute pas. Quand il n'y aurait pas à cette mesure d'autre avantage que de familiariser d'avance les uns avec les autres ceux qui doivent commander et ceux qui doivent obéir dans des combats inopinés, c'en serait assez pour en faire sentir la nécessité.

La défense de la rade, du port et de la ville implique la mise en batterie de trois cent cinquante pièces de canon. Cent cinquante ca-

nonniers à peine sont sur les lieux pour les servir. Ici encore, un vide affligeant peut être rempli par de simples transpositions. Le dépôt du beau régiment d'artillerie de la marine est à Lorient, dans celui de nos ports qui risque le moins d'être attaqué. Sa présence y peut exercer une influence très salutaire sur les recettes de l'octroi et sur le prix de location des chambres d'officiers; mais sa place est au poste du danger, et c'est une assez singulière organisation que celle qui met les canons d'un côté et les canonniers de l'autre. Il est vrai que nos matelots, dressés à l'exercice du canon, ils l'ont bien prouvé à Sébastopol, seraient d'un puissant secours pour le service des batteries de côte; mais ils ne sont pas sous la main comme une troupe organisée, et il est imprudent, en face de pareils dangers, d'oublier que les soldats d'infanterie de marine pourraient tous être instruits à la manœuvre de pièces stables, infiniment plus simple que celle des pièces de campagne, qui se meuvent sur les champs de bataille.

En 1787, pendant la réunion à Cherbourg de la commission chargée d'étudier les dispositions définitives de la digue, Dumouriez écrivait : « Sans doute des bâtimens embossés et ceux même qui voudront entrer dans la rade n'essuieront pas le feu d'un fort sans danger; mais apparemment on risque à la guerre quand il y a objet et raison suffisante. Duguay-Trouin sut risquer à Rio-Janeiro. Au commencement de l'avant-dernière guerre, tous les jours l'amiral Anson soutenoit thèse sur l'attaque de Brest qu'il vouloit persuader à sa nation, et tout à l'heure M. le bailli de Suffren me disoit qu'à cette distance de quatre à cinq cents toises un fort seroit redoutable pour les vaisseaux obligés de *rester là*, mais qu'il n'est aucun feu qu'ils ne puissent supporter *en passant*. Appuyé de cette autorité, je tiens d'autant plus à l'idée que par mer comme par terre on compte toujours trop sur ce feu, qu'il ne peut être de grand effet qu'*avec du temps*, qu'il ne faut pas absolument s'y fier ni le craindre *en passant*. » Si Dumouriez disait vrai en 1787, que ne dirait-il pas aujourd'hui qu'au lieu des vaisseaux d'autrefois, des batteries flottantes à l'épreuve du boulet pénétreraient dans la rade! Trouverait-il les batteries circulaires des musoirs suffisantes pour prévenir un désastre? C'est une question que les nouveaux progrès de l'artillerie posent en présence des hommes spéciaux. Tous seront d'avis qu'il est urgent d'élever les moyens de défense au niveau des moyens d'attaque. Déjà sont posées les bases d'un fort qui doit être assis sur la Basse-Chavagnac, au milieu de la passe de l'ouest; mais peut-être n'est-ce pas assez, et le danger du passage des batteries flottantes, qui, plus redoutables que les vaisseaux, ont beaucoup moins de tirant d'eau, devrait ramener à l'ancien projet de la construction

d'une digue réunissant le Fort-Chavagnac à celui de Querqueville.

Enfin, si l'incendie de l'arsenal est une éventualité que la portée actuelle du mortier impose l'obligation de prévoir, une observation sera permise. Des constructions qui garnissent l'arsenal, les unes sont l'ouvrage du génie militaire, les autres celui des ingénieurs de la marine. Les premières, batteries, casernes ou magasins, sont voûtées et mises à l'épreuve de la bombe, peut-être par souvenir des recommandations expresses de Vauban dans son mémoire de 1686. Les bâtimens de la marine, destinés aux approvisionnemens de matières dont la plupart sont combustibles, n'ont au contraire pas d'autres toitures que celles des maisons bourgeoises de la ville, et sont par conséquent dans les meilleures conditions pour être enfoncés et brûlés par les bombes. Cette anomalie n'est pas présentée ici comme une preuve de l'impuissance de notre centralisation à coordonner l'action de deux bureaux qui se touchent; mais il faut en conclure que, si les magasins et les chantiers de Cherbourg sont si bien exposés aux bombes ennemies, il n'y a aucune raison d'y transporter des moyens de construction qui, à Brest, par exemple, sont en dehors de leur portée.

L'état complet des dépenses faites pour la fondation de l'établissement militaire de Cherbourg n'a encore été, que je sache, publié nulle part. Il est intéressant à plus d'un titre. Ces dépenses ont été décidées en 1777, ont commencé à la paix de 1783, et ne sont point arrivées à leur terme, puisque les fortifications sont encore incomplètes, et que la révolution qui s'opère dans l'artillerie peut exiger l'adoption d'un nouveau système de défense. Elles se sont naturellement partagées entre les travaux maritimes proprement dits et les travaux des fortifications et des bâtimens militaires, et voici à quelles sommes elles se sont élevées :

ÉPOQUES.	Travaux maritimes.	Fortifications et bâtim. militres.	TOTAUX.	RAPPORTS.
	fr.	fr.	fr.	
Ancienne monarchie, de 1783 à 1792.	31,192,679	10,243,268	41,436,047	218
République, de 1793 à 1800........	»	»	»	»
Consulat et empire, de 1801 au 31 mars 1814..................	29,406,387	8,971,296	38,377,683	202
Restauration, du 1er avril 1814 au 31 juillet 1830..................	10,336,115	1,587,494	11,923,609	63
Gouvernement de juillet, du 1er août 1830 au 24 février 1848..........	40,656,139	8,467,556	49,123,695	258
République, du 25 février 1848 au 2 décembre 1852..............	16,113,001	2,892,433	19,005,434	100
Gouvernement de Napoléon III, du 3 décembre 1852 au 31 décembre 1857..........................	25,940,201	4,468,093	30,308,294	159
	153,644,522	36,630,240	190,274,762	1,000

Les années des plus fortes dépenses des travaux maritimes ont été :

1846	5,056,105 fr.
1855	5,589,745
1857	5,834,068
1847	5,991,305
1856	6,560,245
1780	7,214,326 (1)

La réduction de l'ensemble des dépenses de chaque régime au chiffre de l'exercice moyen donne une expression plus exacté de la puissance de concours de chacun; elle conduit aux résultats suivans :

Sous Louis XVI,	pour 10 ans		3,118,267 fr.
Napoléon,	11	3 mois	3,511,349
la restauration,	16	3	733,760
Louis-Philippe,	17	7	2,793,758
la république,	4	9	4,001,144
Napoléon III,	5	1	5,966,199

Ainsi, au milieu des vicissitudes politiques qui ont tourmenté notre pays depuis quatre-vingts ans, il y a eu une entreprise suivie avec persévérance, pour l'accomplissement de laquelle les gouvernemens les plus dissemblables se sont associés. Un seul, celui de la révolution, marque dans ce faisceau par son absence; mais qui oserait le lui reprocher? Il avait à sauver sur d'autres champs de bataille l'indépendance de la nation, et s'il détournait ses regards de nos côtes, c'était pour nous assimiler sur l'Escaut, le Rhin et les Alpes, quinze départemens que nous a fait perdre la politique personnelle substituée de 1808 à 1814 à la politique nationale. La république de 1848, qui chantait *la Marseillaise* en déclarant la paix à tout le monde, s'est du moins montrée intelligente et sérieuse dans l'activité qu'elle a donnée aux travaux de Cherbourg.

Rien n'est si trompeur que les chiffres, quand on les considère abstraction faite des circonstances dans lesquelles ils se produisent. La part numérique du règne de Louis XVI dans ceux qui précèdent n'est pas la plus forte; mais il serait injuste de ne pas tenir compte des embarras financiers de cette époque. Le revenu public n'était pas alors beaucoup plus du tiers de ce qu'il est aujourd'hui, et la valeur de l'argent était très supérieure; c'était enfin pour l'entreprise le temps d'un enfantement pénible : tout était nouveau,

(1) Ce chiffre est emprunté à une note du maréchal de Castries; mais il appartient à une époque où la division par exercices était beaucoup moins précise qu'aujourd'hui, et il est probable qu'il comprend des liquidations de dépenses faites pendant des années antérieures.

tout était à créer. Le calcul assis sur ces bases ne permet guère de contester à ce règne le premier rang dans l'ordre des contingens. Sous Napoléon, la difficulté était moins de réunir des fonds que de les employer; les travaux étaient arrivés à une période où l'essor n'en pouvait être complet qu'à l'aide de la machine à vapeur, et c'était se tromper sur les rigueurs des élémens aussi bien que sur la constance de la fortune que d'annoncer, dans l'exposé de la situation de l'empire de 1811, que l'établissement de Cherbourg serait terminé avant dix ans. La grandeur des efforts qu'il a faits lorsque des guerres acharnées semblaient devoir l'absorber tout entier n'en est pas moins un des témoignages les plus éclatans de l'ordre et de l'intelligence de son administration. Quant à la restauration, ses forces ont été longtemps comprimées par la charge de l'arriéré de deux invasions. Le gouvernement du roi Louis-Philippe a fait les plus grands travaux de la digue, et celui de l'empereur Napoléon III a eu l'honneur, assez enviable dans un pays où l'on commence tant de choses, d'en finir une des plus grandes qui s'y soient jamais entreprises.

Pour ne rien omettre sur l'établissement militaire de Cherbourg, il faudrait raconter les fêtes dont il a retenti cette année : j'en ai quitté le théâtre la veille du jour où elles allaient commencer. L'activité silencieuse du port aux jours de travail allait mieux au dessein de le visiter une quatrième fois avant de le décrire que les transports d'une solennité populaire. Peut-être aussi ai-je eu la faiblesse de craindre de superposer des souvenirs trop éclatans aux souvenirs laborieux de 1811. La présence de la reine d'Angleterre à l'inauguration du dernier bassin de notre arsenal de la Manche a cependant ajouté une page brillante à l'histoire de l'année 1858; mais aujourd'hui que la terre et la mer ne retentissent plus de salves et d'acclamations, que l'éblouissement causé par le concours de tant de merveilles se dissipe, il reste à rendre à ceux qui, morts ou vivans, ont conçu, poursuivi, complété les travaux de Cherbourg, un hommage plus modeste, plus durable que des fêtes, et non moins digne d'eux et de la nation : ce serait la publication pure et simple de tous les documens qui se rapportent à l'exécution de cette grande entreprise. L'établissement de Cherbourg tient assez de place parmi les élémens de notre puissance militaire pour en avoir une spéciale dans notre histoire, et l'on inspire aux nations de nobles desseins en retraçant ceux qu'elles ont accomplis.

J.-J. BAUDE.

DE

L'AMOUR ET DU MARIAGE

SELON M. MICHELET.

L'Amour, par J. Michelet; 1 vol. in-12. Paris, Hachette.

Si l'on me demandait quelle est la plus grande imagination de ce temps-ci, je nommerais sans hésiter M. Michelet. D'autres écrivains peuvent avoir une imagination plus forte; aucun n'en possède une aussi abondante, aussi riche, aussi variée, aussi souple. L'imagination n'est pas chez lui une des facultés de l'esprit, elle est sa nature tout entière; elle vibre avec ses nerfs, circule avec son sang, s'irrite avec sa bile, bat avec son cœur, accompagne chacun des mouvemens de sa mobile, changeante et charmante personnalité. On dirait que son être entier, corps et âme, a été pétri par l'imagination, et disposé par elle pour être le réceptacle de ses inépuisables rêveries et de ses brillantes images. Le pauvre Henri Heine, essayant d'expliquer à ses compatriotes le talent de M. Michelet, disait qu'il avait une nature d'Hindou : mot profond, et le plus vrai qu'on ait prononcé sur lui. Il est Hindou dans tous les sens, non-seulement par sa subtilité analytique, par sa sympathie minutieuse, par sa tendresse féminine, mais surtout par sa prodigieuse facilité de métamorphoses. Son esprit réalise toutes les merveilles de la métempsycose brahmanique. Essayons de pénétrer jusque dans son essence cette nature originale; le sujet en vaut la peine, car M. Michelet représente une des formes les plus rares de l'imagination.

Généralement l'imagination, quoique la plus mobile de nos facultés, se crée des habitudes, se forme certaine srelations avec les êtres extérieurs, se compose une société. Elle a des sympathies et des antipathies décidées, des amours et des haines; elle prend un caractère par conséquent et agit comme une personnalité libre et volontaire. Les plus grandes imaginations ont leurs préférences, leurs spectacles de prédilection, qu'elles contemplent sans se lasser, leurs formes chéries, dans lesquelles elles font entrer bon gré, mal gré, tous les objets de la nature. L'imagination n'est donc pas généralement une faculté aussi curieuse et aussi étendue qu'on pourrait le croire : au contraire, elle est d'autant plus forte qu'elle est plus étroite. Expliquons plus clairement notre pensée par des exemples pris non dans l'histoire littéraire du passé, mais parmi nos contemporains. Les deux seuls hommes après M. Michelet qui, dans la littérature européenne du temps actuel, possèdent à un degré tout à fait éminent ce don précieux de l'imagination s'appellent Victor Hugo et Thomas Carlyle. Or chez ces deux illustres artistes l'imagination est aussi puissante qu'étroite, aussi vigoureuse que bornée. Chez tous deux, l'imagination agit pour ainsi dire comme une personne libre; elle a une volonté impérieuse, des habitudes, des préférences. Elle n'abdique pas devant les choses, elle les possède et ne se laisse pas posséder. Orgueilleuse et méprisante, elle ne veut voir que certains objets dans la nature, et ne connaît que certaines sensations. Tout ce qui est finesse, grâce et délicatesse échappe à l'imagination de Victor Hugo, tout ce qui n'est pas image sensible ne peut la toucher. Lorsqu'elle essaie de comprendre les choses fines et subtiles, elle ne le peut qu'en les exagérant et en les dénaturant; pour saisir un fil de la Vierge, il lui est nécessaire d'en faire d'abord un câble. Et Thomas Carlyle! Il n'y a pas d'homme dont l'imagination ait plus d'antipathies invincibles, plus d'aveuglement volontaire, plus de dédains, et en même temps plus de constance dans ses habitudes de langage, dans ses allures, dans ses affections. Allez donc lui faire comprendre l'Italie et les beaux-arts, l'émouvoir en faveur des nègres, le faire sympathiser avec les émeutes populaires, ou l'éblouir par la pompe brillante des aristocraties! Il ne consentira même pas un seul instant à laisser surprendre sa curiosité ou sa sympathie, et se préservera de toute tentation par un orage d'anathèmes et une averse de quolibets et d'épithètes injurieuses. Chez ces deux écrivains, l'imagination a donc pour ainsi dire les attributs de la personnalité; elle veut, aime, hait dans certaines limites; elle a une physionomie invariable, une forme distincte et tranchée : les métamorphoses par conséquent lui sont interdites.

L'imagination de M. Michelet présente le phénomène contraire. Cette imagination n'a pas de forme précise, elle les revêt toutes indifféremment tour à tour. Malgré ses velléités de violence ou de haine, elle n'a pas d'antipathies marquées; esclave de sa sympathie, elle est comme forcée de comprendre même ce qu'elle voudrait ne pas aimer. Elle n'a pas d'orgueil impérieux et de résistance en face des choses; elle a l'exquise obéissance des mystiques subjugués par l'amour, la délicate humilité des âmes contemplatives. Curieuse et aimante, elle abdique pour surprendre le secret des choses, et s'oublie afin de vivre d'une autre vie que la sienne. C'est l'imagination la plus *impersonnelle* qu'on puisse citer: on dirait une âme obligée de traverser successivement tous les *avatars* de la métempsycose brahmanique. N'essayez pas de la poursuivre, de la saisir à travers ses innombrables métamorphoses; vous éprouveriez la déception de ce chevalier du conte allemand qui poursuit à travers la campagne la séduisante fée des eaux qui a troublé son âme. Elle brille comme une flamme, puis soudain se précipite sous la forme d'un torrent, puis s'élève comme un brouillard, se suspend comme un nuage, ou se déploie à l'horizon comme un mirage d'Orient. On court haletant vers la belle vision, mais déjà la vision a fui, un soupir musical ondule dans l'air incolore; on retourne la tête avec un désenchantement mélancolique, et on aperçoit sur un îlot du fleuve la fée qui peigne ses cheveux dorés. Telle est l'imagination de M. Michelet, féerique, insaisissable, plus mobile que l'eau courante, plus musicale qu'un chant d'oiseau, plus lumineuse qu'un atome dansant sur un rayon de soleil, plus colorée que les nuages des soirs d'été. Acceptez tous les enchantemens poétiques qu'elle vous donne, et n'essayez pas de la prier pédantesquement, en grave critique qui veut tout voir et tout peser, de se laisser surprendre sous la forme qu'elle préfère; elle vous répondrait, comme le farfadet à son seigneur : « J'ai toutes les formes et je n'en ai aucune, car je suis l'imagination. »

On exprimerait très mal la nature de M. Michelet en disant qu'il est un homme d'imagination; il faut dire, pour être tout à fait précis, qu'il est l'imagination elle-même. Jamais pythie n'a été plus subjuguée par son dieu que ce bouillant esprit ne l'est par sa faculté maîtresse. Regardez-le bien : il en est possédé tout entier; c'est elle qui agite les muscles de ce fin visage, c'est elle qui s'échappe de ses lèvres en phrases heurtées, en mots entrecoupés, et qui, lorsque la parole manque, s'exprime par d'ardens soupirs. Si vous étiez tenté de lui reprocher ses défauts, arrêtez-vous, je vous prie, car il n'est point coupable : c'est elle, la tyrannique souveraine, qui use et abuse de l'instrument qu'elle s'est choisi; le frêle

organisme humain doit fléchir sous le poids de certaines émotions. Si certaines de ses rêveries vous paraissent parfois insaisissables et énigmatiques, songez à tous les mirages dont l'imagination se plaît à nous abuser, et si parfois son discours vous paraissait avoir quelques incohérences, rappelez-vous les oracles sibyllins et les obscurités des mystiques. Pour nous, nous lui pardonnons aisément ses défauts, car ils sont inséparables de ses qualités; ils sont d'ailleurs, pour qui sait bien comprendre, la marque de sa sincérité, la preuve de la brillante tyrannie que l'imagination exerce sur lui.

Avec une telle nature d'esprit, il n'était pas difficile de prévoir ce que serait un livre écrit par M. Michelet sur un sujet comme l'amour. Lui qui ne peut se contenir en face des spectacles de l'histoire et qui se mêle en acteur passionné aux luttes du temps passé, lui qui prodiguait naguère les effusions lyriques en écoutant le chant des oiseaux et en contemplant la vie muette des insectes, comment pourrait-il parler de l'amour sans un redoublement d'éloquence extatique et de poétique mysticité? L'enivrement est donc complet, le cœur déborde en torrens de tendresse, la fantaisie sème à flots ses rubis et ses perles, l'esprit a épuisé tout son arsenal de ruses galantes et de tactiques ingénieuses. Jamais on n'avait parlé sur ce ton de l'amour humain; on dirait un mystique converti au rationalisme, et qui a transporté dans les affections terrestres ses ardeurs religieuses et ses ineffables voluptés. Ce livre, c'est véritablement le *Cantique des Cantiques* mélangé de dissertations physiologiques. De même que la Sulamite du *Cantique des Cantiques*, la femme se présente à la fois sous une forme réelle et sous une forme symbolique; elle est une personne réelle, et elle est la nature ellemême, le charme de votre foyer et la fontaine de toute vie. Une douce fièvre court dans toutes ces pages, les mots frémissent comme des nerfs ébranlés, les sentimens ressemblent à des pulsations rhythmées du cœur; les pensées se cherchent et s'étreignent comme des mains qui se serrent. Il y a des métaphores enveloppées, obscures comme l'alcôve nuptiale, des images reluisantes d'un éclat humide comme les yeux d'un amoureux reconnaissant. Tout cela est vertueusement effréné, moralement convulsif. L'imagination a mené l'auteur où il lui a plu, et l'auteur l'a suivie sans résistance. Et cependant dirai-je l'impression que m'a laissée ce livre étrange? J'ai lu avec curiosité, mais sans entraînement, ce monologue haletant, où les confidences d'une âme encore jeune et naïve alternent si singulièrement avec les conseils de la casuistique la plus rusée et la plus savante, et j'ai ressenti l'impression que j'aurais gardée d'une soirée passée avec un homme original et éloquent dissertant froidement sur l'amour plutôt que l'attendrissement contagieux que com-

muniquent les discours moins savans des cœurs épris. Le livre est bien venu à son heure, dans sa véritable saison; il est fait pour être lu, non sous les ombrages des bois, aux jours brûlans de l'année, mais au coin d'un feu brillant. Les flammes n'y manquent pas pourtant, mais ce sont des flammes sans vive chaleur. C'est un livre d'automne, et il a toutes les grâces de l'automne, les tons fins et délicats, les couchers de soleil violacés, les couleurs gracieusement maladives, les lueurs languissamment caressantes. Ainsi d'une part obéissance passive et absolue à toutes les fantaisies de l'imagination, de l'autre absence de chaleur véritable, telle est la double impression que laisse une première lecture.

Le ton général du livre manque d'unité; on dirait que trois personnes fort différentes y prennent alternativement la parole : un poète, un directeur de conscience et un médecin. Je sais bien que M. Michelet me dira que ce n'est pas un amant qu'il veut former, mais un mari, et que le mari doit être à la fois, selon lui, l'amant, le confesseur et le médecin de sa femme. J'adhère à cette bonne intention, mais je ne puis m'empêcher de lui adresser quelques objections. Le livre ne gagne pas, littérairement, à ce mélange trop peu fondu, à ces contrastes violens et heurtés. Il est trop lyrique pour être scientifique, et trop scientifique pour un livre poétique. Le mariage, je le sais bien, a de nombreux rapports avec les sciences médicales; mais l'esprit du lecteur, quelle que soit sa bonne volonté, n'est pas disposé à accepter coup sur coup les impressions les plus diverses. C'est une sensation désagréable que de passer sans transition d'une strophe du *Cantique des Cantiques* à une théorie de M. Coste, et d'un sonnet de Pétrarque à une planche d'anatomie. Je me laissais bercer par un accent poétique de passion rêveuse, et voilà que subitement je suis éveillé en sursaut par une note choquante : le musicien a changé de ton brusquement, sans vous avertir. Que pensez-vous, par exemple, du contraste de ces deux phrases qui se trouvent dans la même page? « L'oiseau chante, il voudrait articuler. L'homme a la langue distincte, la parole nette et lumineuse, la clarté du verbe; mais la femme, au-dessus du verbe de l'homme et du chant d'oiseau, a une langue toute magique dont elle entrecoupe ce verbe ou ce chant : le soupir, le souffle passionné. » Vous lisez, n'est-il pas vrai? avec un sourire de plaisir, cette exagération poétique d'une observation charmante et vraie, quand tout à coup, en remontant la page, vos yeux s'arrêtent sur les lignes suivantes : « Elle ne mange pas comme nous, ni autant, ni les mêmes mets. Pourquoi? Surtout par la raison qu'elle ne digère pas comme nous. Sa digestion est troublée à chaque instant par une chose : elle aime du fond des entrailles; la profonde coupe d'amour (qu'on ap-

pelle....) est une mer d'émotions variables qui contrarient la régularité des fonctions nutritives. » Cette remarque peut être fort vraie et ne me choquerait nullement dans un livre de médecine sur la constitution physique de la femme, mais ici elle me choque comme une remarque intempestive. « Dans l'amour, dit quelque part M. Michelet, il n'y a rien de vulgaire, rien de bas. Ce grand enchanteur transforme tout ce qu'il touche. » Pour prouver sans doute cette assertion, l'auteur entre dans les détails les plus secrets, et expose au grand jour les opérations cachées de la nature. La physiologie abonde et surabonde, et, quoique M. Michelet soit par nature spiritualiste, elle finit par être la seule et unique explication de l'amour et de toutes les passions qui s'y rapportent. L'âme est représentée comme enveloppée dans les fatalités les plus humbles, maîtrisée par la digestion et la périodicité de certaines fonctions. Seize jours sur vingt-huit, paraît-il, la femme n'a aucune volonté, grâce à un certain flux mensuel qui préoccupe l'auteur outre mesure. Il ne m'est pas indifférent de savoir que la chimie moderne a prouvé la pureté du flux mensuel; mais il m'est désagréable au possible de voir l'auteur insister avec acharnement sur cette loi de la constitution féminine. De toutes les pages que l'auteur a consacrées à ces détails physiologiques, je ne puis faire exception que pour un seul chapitre, le chapitre sur l'accouchement, qui est d'une poésie atroce et effrayante, mais d'une poésie réelle. S'il est vrai que l'amour est le frère de la mort, comme les poètes l'ont toujours répété, on doit avouer, après la lecture du volume de M. Michelet, qu'il est bien aussi quelque peu cousin-germain de la maladie.

En tout cas, il est certainement proche parent de la ruse. Nous ne reprocherons donc pas bien vivement à M. Michelet la partie casuistique de son livre. Que le mari soit confesseur ou non, la casuistique appliquée sera toujours d'un grand emploi dans le mariage. La logique sévère, les règles inflexibles et légales ne sont pas toujours bonnes pour le gouvernement, ni pour le bonheur d'un ménage, et par conséquent tout homme qui, dans nos sociétés efféminées, n'est pas un peu casuiste risquera fort de jouer un de ces deux rôles désagréables, dupe ou tyran. Les actions des femmes sont toutes instinctives, spontanées et de tact; celles des hommes sont toutes raisonnées, réfléchies et volontaires. Un abîme sépare la vie morale chez les deux sexes, et cet abîme ne peut être franchi que par un grand élan passionné, ou, à défaut de cet élan (impossible la plupart du temps dans le mariage), que par toute sorte de ruses ingénieuses, d'aimantes précautions, de planches de salut lancées dans le vide, de cordes tendues par une main amie. Maintenant cette casuistique a-t-elle des limites légitimes? Non,

répondrait volontiers M. Michelet; elle est illimitée comme les ressources de l'amour. En conséquence, il n'est pas de moyens subtils qu'il n'indique pour tout expliquer, tout prévenir, tout éviter. Il nomme les personnes qu'il faut éloigner à tout prix, et elles sont nombreuses; il augmente les charges du mari de celles de femme de chambre, de confesseur et de médecin; il organise autour de la femme aimée un système ingénieux de bienveillante surveillance. Qu'il nous permette de lui dire que le mari idéal qu'il nous présente nous paraît un peu trop *tatillon*, comme disent certaines dames. La casuistique a du bon, et peut être poussée très loin, mais elle doit s'arrêter au moment où elle risque de dégénérer en faiblesse ou en puérilité. Il est permis et même il est ordonné à l'homme de tout comprendre; mais il y a exception absolue pour les choses qui peuvent blesser son orgueil. Tout ce qui porte atteinte à cette vertu, la plus haute qu'il y ait en l'homme, doit être évitée comme poison. « Lorsque la pauvreté ou le malheur a frappé un homme, disaient les anciens, il n'est plus que l'ombre de lui-même, » parole très vraie, si l'homme a perdu l'orgueil, mais fausse, s'il l'a conservé. L'homme qui a laissé fléchir son orgueil est tombé au-dessous de lui-même; il est affligé d'un mal pire que la pauvreté ou le malheur, d'un mal irrémédiable et inguérissable, la lâcheté. On peut donc tout accorder à l'amour, tout, excepté de blesser ou d'amoindrir l'orgueil viril. Or la casuistique de M. Michelet ne me semble pas tenir assez compte de cette vertu hautaine qui est tout l'homme, et qui doit être préservée à tout prix. Ses conseils certainement sont d'une âme non moins ferme que tendre; mais, libéralement interprétés par une âme faible et maladroite, Dieu sait à quels énervemens et à quelles concessions ils pourraient mener. En tout cas, je puis affirmer à M. Michelet qu'il y a deux classes de lecteurs qui repousseront ses conseils : les hommes blasés par la vie et les jeunes gens très naïfs; les hommes blasés, parce qu'à défaut d'orgueil ils ont du mépris, et que tant de stratagèmes leur paraîtraient une peine inutile; les jeunes gens naïfs, parce qu'ils ont l'orgueil de la sincérité, et qu'ils ne voudraient à aucun prix d'une sécurité achetée par une tendresse si tortueuse. Et cependant c'est surtout pour ces deux classes de lecteurs que M. Michelet a écrit son livre.

S'il est une passion universelle, c'est bien l'amour; il ne s'arrête pas à telle classe, à telle catégorie sociale. M. Michelet le proclame lui-même très justement le grand maître en égalité, et pourtant le livre s'adresse à un public très restreint, au public qui réunit toutes les conditions de sécurité, de fortune, de liberté. L'auteur l'avoue en termes qui méritent d'être répétés : « Je n'écris pas pour les riches, qui compliquent à plaisir leur vie de mille inutilités en-

nuyeuses et dangereuses, qui vivent devant leurs domestiques, qui mangent, dorment, aiment sous des yeux haineux et moqueurs. Ils n'ont pas d'intimité, rien de secret, point de foyer. Et malheureusement je ne puis écrire non plus pour ceux qui n'ont point de temps, point de liberté, qui sont dominés, écrasés par la fatalité des circonstances, ceux dont le travail incessant règle et précipite les heures. *Que peut-on conseiller à qui n'est point libre?* J'écris pour ceux qui sont *libres d'arranger leur vie,* pour le pauvre *non indigent* qui travaille chez lui, ou pour les pauvres *volontaires,* c'est-à-dire pour les gens aisés qui auront l'esprit de vivre simplement sans domestiques et seront vraiment chez eux. » Fort bien, et maintenant calculons pour toute la France le nombre de gens riches, aisés ou pauvres, qui sont *libres d'arranger leur vie.* Cet avocat en renom qui gagne de si beaux honoraires est-il libre d'arranger sa vie comme il lui plaît, de renvoyer ses cliens à quinzaine, parce que la crise de sa femme approche, et qu'elle a besoin d'une tendre surveillance? Ce riche négociant de Rouen ou cet entreprenant manufacturier de Mulhouse laissera-t-il son inventaire se faire tout seul parce que sa femme a par hasard le *spleen?* Cet artiste doit-il donner congé à l'inspiration qui vient de le favoriser d'une de ses visites, parce que le printemps approche, et qu'il plairait à sa femme de revoir la fameuse petite maison du berger avec son pavillon couvert en zinc si bien décrite par M. Michelet? Et le médecin que le devoir appelle tout le jour hors de sa demeure doit-il laisser mourir ses malades pour ne pas laisser trop longtemps sa femme dans l'ennui de la solitude? M. Michelet n'écrit pas pour les amans sans fortune, il n'écrit pas davantage pour les amans même riches qui exercent une profession active. Qui donc pourrait se vanter d'être libre d'arranger sa vie? En cherchant bien, peut-être arriverait-on, pour toute la France, à un chiffre de deux cent mille personnes, et certainement ce chiffre est exagéré.

Pour employer les recettes amoureuses révélées par M. Michelet, il faut être, comme dit un personnage de vaudeville, sinon fort riche, au moins fort à son aise. J'estime qu'il faut aux ménages qui voudront mettre en pratique les conseils de l'illustre écrivain de quinze à quarante mille livres de rentes. C'est une somme bien forte, direz-vous, pour des pauvres *non indigens* ou des pauvres *volontaires.* Elle est plutôt faible, comme vous allez voir. En premier lieu, le mari doit créer sa femme pendant les premières années du ménage, et au moins jusqu'à la naissance du premier enfant; par conséquent oisiveté forcée : l'amour seul profite du temps qui s'écoule. Il est bon de ne pas avoir un métier assujettissant ou une occupation régulière : un travail lent, qui peut s'interrompre, se reprendre comme le travail de

l'artiste ou du savant désintéressé, serait peut-être le plus convenable pour l'amoureux selon le cœur de M. Michelet. En second lieu, il faut fuir le monde, autre condition d'oisiveté. Pour vivre dans la solitude, il faut n'exercer aucune profession, ou bien ne connaître d'autre travail que le travail volontaire dont je parlais tout à l'heure. M. Michelet veut que l'époux ait un métier; cependant il multiplie tellement ses devoirs, que, s'il veut les accomplir strictement, il devra se condamner à une demi-oisiveté. Une demi-oisiveté, un travail volontaire qu'on prend et laisse selon le caprice de l'heure qui passe, suppose nécessairement une certaine aisance. Mais ce n'est pas tout : le train de vie des époux, pour être modeste, n'en sera pas moins coûteux. Ils devront vivre dans une solitude que l'époux-magicien s'appliquera à rendre enchantée et féerique autant que possible. La maison du berger, où les deux époux aimeront en liberté, sera située à quelque distance de la ville où le mari fait ses affaires. « Deux étages, trois pièces à chacun; bien située, bien soleillée, avec un *grand verger* et un *petit jardin* où elle puisse un peu cultiver, surtout d'abondantes eaux et, s'il se pouvait, jaillissantes. » Voilà une demeure modeste que les pauvres *volontaires* peuvent seuls se permettre. L'ameublement intérieur doit naturellement être en rapport avec l'habitation. M. Michelet proscrit le luxe, mais il recommande la commodité en toutes choses, le *comfort*, comme disent les Anglais, et le *comfort* est quelque peu parent du luxe. Il faut donc à la femme aimée « de grands placards et de profonds tiroirs, de bonnes armoires de chêne à mettre le linge, des resserres, des cachettes; car elles aiment tout cela, surtout celles qui n'ont rien à cacher. Les meubles variés, les siéges de toute hauteur, et jusqu'aux chaises basses d'enfant, tout cela leur plaît, et avec raison. La femme sédentaire a besoin de varier au moins les attitudes du travail; ce sont les libertés de la captive volontaire. De bons tapis (communs du reste *si vous voulez*), mais épais, doublés, triplés de moelleuses doublures, continués partout, sur les escaliers même; c'est le bonheur d'un petit pied de femme qui si délicatement en apprécie la douce résistance, la moelleuse élasticité... Pas de poêle, mais des cheminées; poêle et migraine sont synonymes. Le feu de bois, il est plus gai, plus sain. » Voilà pour l'utile; mais le superflu, cette chose si nécessaire selon le célèbre Arouet, n'est pas oublié : « Ne pourriez-vous pas, *sans frais*, avec quelques piliers, un léger toit de zinc, lui créer entre la maison et le jardin une petite galerie ouverte, un petit portique d'hiver où par un temps doux elle couse, brode ou lise, devant un bassin, au gazouillement de la fontaine; petit abri si peu coûteux, si nécessaire dans nos climats changeans? »

Ce ne sont là que les frais de premier établissement. Je suppose que les époux auront des habitudes peu coûteuses, en rapport exact avec cette demeure modeste. La toilette de la femme sera simple, mais élégante; la cuisine simple, mais délicate et variée : c'est une recommandation expresse de M. Michelet, qui insiste avec un soin tout particulier sur les avantages d'une bonne alimentation. Que les époux règlent donc leur budget en conséquence de leurs habitudes frugales. Pourtant le cours de la vie amènera forcément des incidens auxquels, s'il faut en croire M. Michelet, un modeste budget ne pourra faire face. Ainsi par exemple vous ne vous souciez point, n'est-il pas vrai, de partager le sort des maris dont Molière a égayé la scène française? Eh bien! alors tâchez d'être riche autant qu'ingénieux, sinon répétez en vous résignant le mot du poète : Désespère et meurs! Un jour vous recevez quelque terrible confidence, ou bien vous vous apercevez que le cœur de votre femme est troublé. Il faut la sauver d'abord, puis dissiper l'illusion dont elle est victime. Pour la sauver, il faut éloigner d'elle à tout prix l'objet de cette affection naissante. Il est probablement jeune, et il lui faut faire son chemin; envoyez-le courir le monde, même à vos frais. Pour dissiper l'illusion, il faut lui montrer que l'être aimé n'est pas un miracle ni un phénix, que ce qui l'a séduite est vulgaire comme les bornes des rues, et se rencontre sur toutes les grandes routes. Si vous avez épousé une méridionale, il y a fort à parier que ce qui l'a séduite, c'est la beauté septentrionale. Montez en wagon avec elle, montrez-lui « l'Allemagne et notre Normandie, l'Angleterre, toute la zone de la beauté blonde, des millions de femmes et d'enfans, et des jeunes gens même tout aussi blancs, tout aussi roses que celui qu'elle a cru unique. Quand elle aura vu cette fraîcheur sur bien des figures sans charme, triviales même, elle trouvera que ce don vulgaire de race ne suffit pas pour faire un ange. » Si votre femme appartient au nord, il est probable au contraire qu'elle se sera éprise du charme méridional. Transportez-la dans le midi, où elle « retrouvera partout son jeune homme adoré, où les grands spectacles de la France romaine élèvent et fortifient le cœur, où les glaciers vierges, les neiges immaculées des Pyrénées purifient les yeux et l'âme. » Cependant il peut arriver que toutes ces précautions soient tardives, et que votre malheur soit irréparable. Eh bien! alors « laissez là vos intérêts, coupez le câble, et voguez. Le meilleur remède, c'est l'émigration. » Ces remèdes peuvent être excellens, mais certainement ils ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut donc être très riche pour se marier, très indépendant pour être heureux en ménage, très riche et très indépendant à la fois pour éviter les catastrophes possibles de la vie conjugale; mais,

je le demande à M. Michelet, quelles consolations et quels conseils son livre peut-il donner aux très nombreux parias que leur pauvreté, leur condition ou les fatalités du métier excluent de l'Éden où il s'est plu à placer ses heureux époux? Je ne sais si ce livre leur fera envier le bonheur du mariage, mais à coup sûr il les fera remercier Dieu de ne pas avoir tenté cette grande aventure. Chaque jour, s'ils sont bien avisés, ils prieront le ciel de les faire persister dans leur vie de célibataire, très coûteuse et très fatigante, j'en conviens avec M. Michelet, mais dont toutes les sottises sont réparables et dont toutes les infortunes sont légères. Il est donc à craindre que M. Michelet n'atteigne pas tout à fait le but qu'il s'était proposé, et je doute que son livre fasse multiplier les mariages.

Oui, ce livre va contre le but qu'il poursuit; je ne connais pas de lecture capable de laisser une aussi forte impression de découragement, et je proclame un grand étourdi le jeune homme dont la confiance en lui-même n'en serait pas ébranlée. Si je n'avais pas peur de blesser M. Michelet, ce que je ne voudrais faire à aucun prix, je lui dirais que son livre est beaucoup trop jésuitique et pas assez janséniste. Il y est beaucoup question de physiologie et de casuistique galante, mais de morale peu ou point. Nulle part les grandes lois morales sur lesquelles le mariage est assis n'y apparaissent. L'absence de ces lois fait d'autant mieux ressortir l'insécurité du mariage, fondé sur la tendresse charnelle et les simples lois de nature. Ainsi donc, se dira le jeune lecteur habitué à réfléchir, voilà le seul appui sur lequel je puisse compter, un fragile cœur de femme, soumis aux caprices de la santé, à la violence du flot sanguin, aux désordres des émotions incessamment renouvelées! Quel roseau flexible, quelle tige de fleur, quelle herbe courbée par le vent ne vaut pas un tel appui? C'est de sa tendresse seule que je dois tout attendre, et par conséquent c'est à sa tendresse seule que je dois en toute occasion m'adresser. Quoi! il me faudra me faire femme moi-même, dépouiller cette inflexible loyauté, orgueil de l'homme, cette loyauté qui n'est pas obscure et tortueuse comme le cœur, mais qui est lumineuse comme le soleil et sincère comme la conscience, pour descendre à de petits manéges, aimables peut-être, mais honteux à coup sûr, de femme pateline et de prêtre intrigant! Ma seule ressource sera de multiplier les ruses, les gracieuses flatteries, de pratiquer un tendre espionnage, d'épier comme un laquais curieux les mouvemens de son cœur, de la bercer de douces puérilités comme une nourrice aux complaisances insensées, après avoir sollicité auprès d'elle l'emploi de femme de chambre jalouse! Et toutes ces aimantes bassesses, à quoi me mèneront-elles? A un résultat négatif, car enfin, si je ne dois compter que sur l'amour de

son cœur, qui suis-je pour représenter à ses yeux toute la nature pendant toute une longue vie? J'avais cru jusqu'à ce jour que je devais compter sur d'autres appuis que sa tendresse; j'avais cru que, puisque l'homme n'est pas tout volonté et tout raison, la femme ne peut pas être davantage tout cœur et tout instinct, et que je pourrais compter sur sa conscience pour relever son cœur des défaillances. Et que sont devenues les grandes lois morales et religieuses qui présidaient autrefois à cette union? Où sont la sanctification religieuse, la sanction civile, la fidélité due au serment juré? Je n'en trouve plus trace; ont-elles donc disparu, et le lien du mariage est-il plus fragile que les simples transactions commerciales? Si la conscience ne joue pas dans le mariage un aussi grand rôle que le cœur, comment puis-je être assez fou pour croire que ma tendresse vaincra les mouvemens de la nature et opérera un miracle en ma faveur? Ce serait de ma part un orgueil absurde, une vanité puérile, la marque d'une infatuation irrémédiable. Je n'aurai donc pas confiance, puisque je suis sage et sensé, pas plus que je n'aurais confiance à une barque sans gouvernail, à une boussole sans aimant... Tel sera à peu près le discours de mon jeune lecteur; ce n'est pas précisément celui que M. Michelet désirait lui inspirer.

Je dirai toute ma pensée à l'illustre écrivain. Certes personne ne rend plus que moi justice à sa sincérité et à ses bonnes intentions. Il a voulu faire un livre utile, un livre de portée sociale : il a vu les mariages devenir plus rares d'année en année, les deux sexes s'isoler de plus en plus l'un de l'autre, la barbarie entrer progressivement dans nos mœurs, et il a voulu dire à haute voix la douleur que ce spectacle lui faisait ressentir. Tous les honnêtes esprits lui sauront gré de ce noble mouvement, mais ils lui avoueront qu'ils n'ont trouvé dans son livre que de nouvelles causes de tristesse, et que leur cœur n'en a pas été fortifié. Ce livre inspire d'amères réflexions et éveille chez le lecteur attentif de très sinistres appréhensions, car ce livre s'adresse manifestement à une époque de décadence. On se demande à quel point d'énervement, de sécheresse et d'épuisement sont arrivés les hommes de notre temps pour qu'on leur parle du plus grand sentiment de l'âme et de la plus grande institution sociale sur ce ton et de ce style. Il faut qu'ils soient bien persuadés que l'amour est un sentiment amer pour qu'on leur présente ainsi la coupe du mariage frottée de miel, comme on présente un remède aux enfans malades. Ont-ils donc la poltronnerie des enfans, et le seul moyen de les gagner est-il de leur montrer en perspective des gâteaux et des confitures pour ceux qui sauront les mériter par leur assiduité et leur sagesse? Les forces du cœur sont donc bien épuisées pour qu'on le mette ainsi au régime?

La défiance mutuelle des âmes est donc devenue bien grande, puisque l'amour, pour faire brèche dans ces citadelles fermées et pour s'y maintenir en vainqueur, a besoin de tant de stratagèmes? L'abandon, l'aveugle confiance, la certitude spontanée d'un éternel dévouement, tels étaient les signes de l'amour; aujourd'hui le voilà le contraire de lui-même, prudent comme l'expérience, défiant comme un diplomate, prévoyant comme un tuteur honnête. Que s'est-il donc passé dans le monde, pour qu'il faille ainsi farder la nature? En vérité, peu s'en faut que la maison du berger ne me paraisse la retraite de deux voluptueux égoïstes plutôt que la demeure de deux amans sérieux. Oh! qu'ils ont peu de courage, peu d'élasticité morale, peu de force passionnée! qu'ils sont peu faits pour affronter les orages, pour lutter contre les vicissitudes de la vie, pour braver la mauvaise fortune! Certes ils ne sont pas possédés par l'amour, tyran des hommes et des dieux, qui dominait l'antique humanité, sincèrement charnelle; mais combien moins encore (cas plus grave) sont-ils dominés par l'amour, fort comme la mort et profond comme le sépulcre, qui devrait caractériser l'humanité moderne, s'il est vrai que la société chrétienne n'ait pas oublié sa Bible et ait conservé les sentimens recommandés par le tout-puissant Jéhovah! M. Michelet a-t-il voulu parler un langage qui pût être entendu même des plus frivoles? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que jamais esprit grave n'a parlé d'un sujet aussi solennel que l'amour légitime et le mariage avec moins de sévérité, et cependant telle est la mollesse de nos cœurs, qu'il n'est pas douteux que le livre paraisse austère à beaucoup de lecteurs. C'est un livre bien fait pour nous tous, et qui portera coup par ses défauts même. Après tout, un médecin peut-il sans ménagemens recommander à un malade affaibli un régime trop fortifiant?

Je n'ai plus qu'un mot à dire pour avoir épuisé la série de mes objections, et ce mot, je voudrais qu'il ne fût entendu que de M. Michelet seul, et qu'il échappât au public. M. Michelet, depuis des années, s'est proclamé l'adversaire décidé du catholicisme; je l'étonnerai donc beaucoup sans doute en lui disant que son livre est, en bien, en mal, essentiellement un livre catholique, qu'il n'a pu être écrit et qu'il ne peut être compris que dans un pays catholique. Ah! ne nous hâtons jamais de maudire et de railler nos adversaires, et surtout ne nous croyons jamais trop convertis! Qui sait l'influence qu'ont encore sur nous à notre insu les doctrines que nous repoussons? Nous nous croyons affranchis d'elles; elles nous dominent, nous inspirent, et même, hélas! pénètrent nos esprits non-seulement de ce qu'elles ont de salutaire, mais de ce qu'elles ont de malfaisant. J'avertis donc à demi-voix M. Michelet.

Luther voyait le diable rôder sans cesse autour de lui, et il prenait en conséquence toutes ses précautions contre cet ennemi redoutable. Le catholicisme erre autour de M. Michelet, mais il l'ignore, et il n'a pas pris ses précautions. Il y a trop de casuistique dans son livre, trop de confessionnal. Son mari est beaucoup trop un directeur de conscience; son ménage me paraît avoir je ne sais quelle ressemblance avec la fameuse république du Paraguay, et son idéal du mariage me paraît proche parent de l'idéal politique rêvé par l'église : un doux esclavage obtenu par une sollicitude rusée et une tendresse habile. La liberté de l'âme n'y apparaît pas : omission grave pour un libéral! Tant de tendresse est énervant pour l'être qui en est l'objet. M. Michelet croit-il qu'il soit bien glorieux de régner sur une âme emmaillottée de caresses et énervée de douceurs? L'amour n'est grand que lorsqu'il est volontaire, il n'est intéressant que lorsque deux âmes à la fois unies et indépendantes se dressent en face l'une de l'autre, fières, libres, loyales, assez courageuses pour ne rien craindre de l'exercice de la liberté, assez altières pour repousser comme une injure toute sollicitude trop inquiète, assez réservées pour respecter le sanctuaire de la conscience. Cet amour conjugal est peu commun, je l'accorde; mais c'est le seul qui me paraisse digne d'intérêt, et en tout cas c'est le seul qui ait le mérite de n'être pas casuistique.

Et maintenant j'ai fini mes critiques; elles m'ont coûté, je l'avoue, envers un homme dont j'estime la sincérité et dont j'aime le merveilleux talent. J'aurais été heureux de penser comme lui sur un sujet aussi important que le sujet du mariage : je ne pense qu'à demi comme lui, et j'ai dû le dire sans réserve; mais si dans l'expression de mes sentimens il se rencontrait par hasard quelque note qui lui parût trop vive, je le prie publiquement de m'excuser et de m'absoudre. Rien n'était plus loin de ma pensée que les intentions blessantes, et je regarde comme une des premières règles de conduite du critique de mesurer son langage sur la valeur morale, le talent et l'éducation des hommes dont il parle.

Ce livre, ai-je dit, semble écrit par trois hommes différens : un médecin, un confesseur et un poète. J'ai parlé du médecin et du confesseur, et je n'ai encore rien dit du poète. Oh! le poète, il est comme toujours merveilleux, irrésistible, abondant en riches images, en couleurs éclatantes, en harmonies d'une suavité pénétrante qui trouble l'âme et fait rêver. Vous pouvez vous incliner sans crainte au bord de ce torrent lyrique, qui, semblable aux fleuves d'Amérique, roule de l'or dans ses eaux : vous ferez facilement une riche récolte du précieux métal. Tenez, j'ouvre le livre, et je prends çà et là, au hasard, images, pensées, sentimens :

« Les deux sexes ont chez nous longtemps quelque peu de sécheresse. Nos enfans sont précoces, de sang ardent et aduste. *On ne naît pas jeune en France, mais on le devient.* La Française embellit étonnamment par le mariage, tandis que la vierge du Nord y perd et souvent se fane. On risque bien peu ici en épousant une laide; elle n'est telle le plus souvent que faute d'amour. Aimée, elle va être tout autre, on ne la reconnaîtra plus.

« Vont-elles bien à leur but (par leurs variations de toilette)? Je ne le crois pas. Les impressions du cœur sont plutôt troublées qu'affermies par ce changement continuel. On serait tenté de leur dire : « Ma chère, ne varie pas si vite. Pourquoi forcer mon cœur fidèle à une permanente infidélité? Hier tu étais si jolie! J'avais commencé à me prendre à cette ravissante femme. Et aujourd'hui où est-elle? Déjà disparue... Ah! je la regrette. Rends-la-moi. Ne me force pas d'aimer tant le changement. »

« La toilette est un grand symbole. Il y faut de la nouveauté, mais non brusque, jamais surtout une nouveauté complète qui désoriente l'amour. L'accessoire varie avec grâce et suffit pour tout changer. Une fleur de plus ou de moins, un ruban, une dentelle, peu ou rien, souvent nous enchante, et l'ensemble est transfiguré. Ce changement va au cœur et dit sans parler : Toujours autre et toujours fidèle. »

« Un mot d'une comédie qu'on croirait léger me paraît mériter attention :

« LA DAME. — Vraiment, ton maître m'aimerait-il?

« LE VALET. — Ah! madame, il a juré qu'autant vous renouvellerez d'attraits, il renouvellera d'amour!

« Mais la dame pouvait répondre : Pourquoi pas? s'il est fidèle, non pas fidèle comme un sot, d'une constance monotone, mais d'un amour inventif, insatiablement avide de mieux sentir la femme aimée? Celle-ci, riche comme la mer, prodigue comme la machine électrique en étincelles, peut dépasser son attente. En elle est la brûlante Iris des grâces de la passion, des désirs qui embellissent, ou des refus qui attirent. Quelles limites a sa puissance? Nulles que celles de la nature; elle est la nature elle-même. »

Je m'arrête, ma récolte grossirait outre mesure; il faudrait citer la moitié du volume. Cette richesse lyrique continue à déborder pendant quatre cents pages, et il faut vraiment du courage pour n'être pas vaincu, subjugué, et pour réveiller en soi la réflexion et l'esprit critique.

Le livre se compose de trois parties bien distinctes, réunies entre elles par une idée extrêmement fine et judicieuse, la puissance de métamorphose de l'amour, d'abord brûlant et aveugle dans les débuts du mariage, puis refroidi ou plutôt transformé par la maternité, puis enfin austère, grave dans la vieillesse, et comme marqué d'un caractère d'éternité. « Si l'amour, dit justement l'auteur au commencement de son livre, est une crise, on peut appeler la Loire une inondation. » Non, l'amour se transforme avec chaque période de la vie; il a ses momens d'allanguissement, ses partages, ses recrudescences, mais il n'est pas le privilége d'un âge favorisé. De

toutes les passions de l'âme, l'amour est la seule qui ne souffre pas des atteintes du temps, la seule qui ait des renouvellemens inattendus. Quel est celui qui aime le mieux, du jeune homme au cœur chaud et aveuglé par son désir, ou de l'homme dont le cœur est accessible à la souffrance, et qui a appris auprès de l'être aimé la tendresse et la pitié? Quelle est celle qui aime le mieux, de la jeune fille ignorante et sans volonté, ou de la femme que le mariage a transformée en personne libre, et marquée d'un signe de dignité? Ces métamorphoses de l'amour, habilement et poétiquement décrites, composent l'unité cachée du livre. L'idée est neuve, ingénieuse, bien suivie; mais il s'en faut de beaucoup que nous estimions également toutes les expressions qu'elle revêt. Les deux premières parties du livre n'égalent pas la dernière en éloquence, en charme poétique, ni même en moralité. L'amour des jeunes amans de M. Michelet manque d'entraînement, d'élan et de confiance; l'amour de ses époux manque de fierté et de grandeur. Il y a là trop de calcul, trop de raffinement, trop de passion réfléchie, trop de prudence minutieuse. L'auteur reproche quelque part à l'âme moderne d'aller s'éparpillant, se dispersant à l'infini, de perdre de plus en plus le sentiment de l'intégrité des choses, de la haute harmonie. Le sens profond du mot corruption est dispersion, dit-il encore ailleurs. J'appliquerai ce mot au livre même de M. Michelet. L'amour s'y complaît tellement aux détails, qu'il finit par se disperser et s'éparpiller à l'infini, au lieu de se concentrer. Il se disperse, et en plus d'un sens il se corrompt, car dans les mille et un détails auxquels il se complaît, il y en a plus d'un qui est équivoque ou dangereux.

Je ferai en outre observer à l'auteur que cette abondance de détails, excellente dans une œuvre d'imagination où il faut peindre des individus, est inutile dans un livre philosophique sur l'amour et le mariage. Dans un tel sujet, l'auteur doit s'en tenir aux lois les plus générales, sous peine de tomber dans le particulier, dans l'exceptionnel, et même dans l'hypothèse. Des descriptions trop minutieuses sont parfaitement inutiles, et risquent fort de ne rien apprendre à personne, car les détails varient à l'infini avec chaque ménage, selon les habitudes, le tempérament, l'éducation, les nuances de caractère, les idiosyncrasies des époux. Tout couple humain a évidemment ses délicatesses originales, sa sensibilité propre, ses méthodes de conduite; toute chambre nuptiale a sa température particulière, et le thermomètre de l'amour ne marque pas le même degré dans deux chambres différentes. Ceci une fois dit, nous conviendrons sans difficulté qu'il y a souvent de la vérité et de la profondeur dans les observations même les plus scabreuses

de M. Michelet. Nous avons remarqué et nous signalerons entre autres le terrible chapitre de galanterie médicale et d'hygiène voluptueuse qui porte ce titre étrange : *Elle administre et gouverne le régime et le plaisir*. Certes il aurait mieux valu ne pas l'écrire; mais enfin, puisque le mal est fait, il ne reste au lecteur qu'à profiter du péché de l'écrivain. On pourrait le signaler à l'attention de plus d'une honnête femme, il en vaut la peine, car il contient des conseils qui ne sont pas sans importance pour le bonheur à une certaine époque de la vie.

La dernière partie, qui traite de l'amour dans la vieillesse, du veuvage et de la mort, s'élève beaucoup au-dessus des deux premières : c'est la partie vraiment originale du livre. Par un contraste bizarre, M. Michelet, qui s'était souvent montré plus pimpant que passionné, et plus vif qu'ardent dans les descriptions de l'amour aux époques heureuses de la vie, a retrouvé toute sa flamme pour peindre les nobles aspirations de l'âme dans son automne. Sauf un ou deux petits détails malheureux, il n'y a plus dans ces pages rien de scabreux ni de hasardé. Toute trace de sensualité a disparu, la chair est devenue muette; il n'y a plus qu'une âme qui sent, souffre et espère. L'amour, libre désormais de ses convoitises humiliantes, purifié de ses équivoques désirs, revêt une grâce austère et prend une grandeur touchante qui lui manquaient à l'époque de son épanouissement voluptueux. Alors, malgré tout son luxe de métaphores amoureuses, tous ses enivremens, toute son impétuosité, l'on ne pouvait se dissimuler qu'il avait ce je ne sais quoi de commun et de trivial qui caractérise la matière et le plaisir; aujourd'hui le voilà noble, élevé, comme la vérité et la sainteté. A la créature terrestre, cendre et poussière, qui fut aimée, a succédé un esprit immortel et incorruptible; l'amour a vaincu la mort, et par-delà la tombe les époux se rejoignent. Dans les longues soirées solitaires, la veuve entend l'âme de son mari mort, dont l'amour a encore grandi depuis leur séparation fatale, lui parler avec une tendresse qu'elle ne lui connut jamais pendant la vie. Écoutez le discours de l'époux mort, et si vous avez les nerfs délicats et sensibles, ses paroles les feront vibrer comme une musique à la fois plaintive et consolante. Cette prose est de la vraie poésie lyrique, de la plus fougueuse et de la plus profonde.

« Avions-nous sur la terre obtenu l'assimilation et la parfaite ressemblance? Nos essais y furent vains; l'aveuglement de mon désir, l'abandon de ton dévouement, nous ramenant toujours au même effort, laissa hors de nos prises cent portes accessibles de l'âme par où nous aurions pu nous joindre. Tu connus de moi un seul homme, et plusieurs y furent contenus. Le silence du veuvage et la force de ton souvenir vont te les rendre peu à peu, et tu

feras dans l'infini d'une âme qui t'appartient, qui est ton bien toujours, plus d'une heureuse découverte. Recueille-les, ces forces, ces pensées qui furent moi; reprises dans ton cœur, couvées de ta tendresse, elles te seront une fécondation nouvelle, venue du monde des esprits.

« Je souffre de te voir souffrir; mais avec cela il ne faut pas que tu guérisses. Une telle assimilation posthume se fait par la douleur, par la blessure saignante. Cette blessure boira mon âme, et la fusion se faisant, tu ne pourras plus rester là-bas; une invincible attraction, te prenant un matin là où ton cœur n'est plus, te portera comme une flèche là où il est, là où je suis. Cela n'est pas plus difficile qu'au ressort durement comprimé d'un poids; le poids ôté, il vibre, se redresse et revient à sa nature. Or je suis ta nature et ta vie naturelle; l'obstacle ôté, tu me reviens.

« L'obstacle, c'est la différence qui subsiste encore entre nous. Oh! je t'en prie, deviens-moi-même!... tu seras à moi tout à fait.

« La douleur est ton existence d'aujourd'hui: je te veux une douleur active. Ne reste pas assise à ce marbre froid d'un sépulcre. Porte un grand deuil, vraiment digne de moi, avec de nobles larmes qui servent à tous et grandissent les cœurs. »

M. Michelet connaîtrait-il par hasard une certaine poésie lyrique du poète anglais Robert Browning, intitulée: *Any wife to any husband?* C'est la même *intonation* passionnée, la même fougue sentimentale, le même appel désespéré aux forces profondes de l'âme.

Beaucoup d'aimables et plaisans esprits riront sans doute de la tentative de M. Michelet pour supprimer la vieille femme; pas moi. Que la vieille femme soit faite pour inspirer le respect, tout le monde l'accordera, même les gens, assez nombreux de notre temps, qui n'ont de respect pour rien, ni pour personne; mais est-elle capable d'inspirer un sentiment plus vif et plus tendre? Cette question a l'air d'être très scabreuse et très délicate. Au fond, elle est très simple et très morale. Sans doute elles ne sont pas capables d'inspirer le sentiment aveugle qu'on appelle amour, mais elles sont souvent très capables d'inspirer un sentiment qui n'a pas été analysé encore, qui est plus que de l'amitié, plus aussi que du respect, et que, faute d'un autre mot, j'appellerai du nom de *respect attendri*. Elles ont leur beauté propre, qui est le reflet de l'âme, et ce que M. Michelet a fort bien nommé le charme de la bonté. Elles ont aussi un mérite admirable, c'est la sincérité forcée du caractère. Pendant la jeunesse et même assez avant dans la vie, qui peut distinguer si une femme est bonne ou mauvaise, et même, sauf ceux qui partagent son intimité, qui se soucie de le savoir? La sorcellerie de la beauté, troublant les sens, enlève à l'esprit du contemplateur toute curiosité morale et obscurcit son jugement. C'est l'immoralité propre à la beauté, qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle peut se passer de vertu et d'élévation; mais ce triomphe de la chair

passe comme tous les triomphes, et c'est alors qu'on voit seulement ce que la femme valait en réalité. L'orgueil de la jeunesse, les luttes de la vanité, les jalousies féminines, les rivalités, les coquetteries, tout ce qu'engendre chez la femme le grand don de la beauté, tout cela a fui irrémédiablement, et désormais ne pourrait être rappelé sans honteux artifices et sans ridicules prétentions. Il faut se résigner à être vaincue. Il importe peu maintenant que les yeux aient eu l'éclat du nacre, et la chevelure le reflet des ailes du corbeau. Nous allons enfin savoir si c'était la chair seule qui avait en elle la puissance de séduire. C'est donc dans la vieillesse de la femme qu'apparaît réellement tout le mérite de son âme. Une vieille femme ne trompe et ne peut plus tromper personne. Dans la jeunesse, sa bonté avait été dédaignée, ou ses mauvais penchans avaient été dissimulés; mais maintenant quelle revanche de l'âme! Il faut se montrer telle qu'on est, ange ou sorcière. Aussi n'y a-t-il que deux catégories de vieilles femmes : celles qui sont bonnes et celles qui sont exécrables. Mauvaises, elles sont la peste sociale la plus fétide; bonnes, elles sont le plus pur sel de la terre.

Le livre de M. Michelet est déjà dans toutes les mains; il sera lu avec la curiosité qu'éveille un pareil sujet et l'empressement que mérite le talent de l'écrivain. Je me recueille un instant avant de le fermer tout à fait, et je me demande s'il atteindra le but que l'auteur lui avait assigné. L'impression qui m'en reste est fort mélangée, le plaisir qu'il m'a causé est un plaisir un peu trouble; en dernière analyse, je ne sais pas si l'auteur a voulu recommander aux hommes de son temps autre chose que d'être respectueux et tendres envers leurs femmes, et de les aimer fidèlement. Je ne découvre qu'une méthode d'amour conjugal qui n'est applicable qu'à une portion très restreinte de la société, une méthode à l'usage des pauvres *volontaires* (race peu nombreuse), plus une mine inépuisable de fines observations et de belles images. Les gens sages seront un peu scandalisés de ce livre : ils s'étonneront qu'un sujet aussi sérieux soit couvert d'autant de fleurs, et demanderont à M. Michelet si dans sa pensée le mariage est un perpétuel épithalame; les maris prosaïques sortiront de cette lecture fort désenchantés, découragés, et humiliés de se sentir incapables de tant d'inventions galantes et de prévenances poétiques. Les femmes ne voudront pas convenir qu'elles soient malades et barométriques autant que le dit M. Michelet, et d'un autre côté elles trouveront, dans les soins minutieux que l'auteur recommande aux maris d'avoir pour elles, la sanction du droit qu'elles se sont arrogé de temps immémorial d'être exigeantes à tort et à travers. Les jeunes gens qui y chercheront des consultations sur le mariage se trouveront aussi embar-

rassés que l'aimable Panurge après les consultations de ses philosophes et de ses casuistes; ils auront envie de remettre leur décision, comme le juge Bridoie, au sort des dés. Personne ne sortira fortifié de cette lecture, et beaucoup peut-être en sortiront troublés.

Et cependant ce livre, qui va circuler si vite et si loin, peut à sa manière rendre plus d'un service. Est-ce que je sais ce qui se passera pendant cette lecture dans tant de pauvres cerveaux opaques et fermés, dans tant de cœurs secs et vains, chez tant de pauvres créatures portées par leur bassesse naturelle à la brutalité, à la férocité sensuelle, à l'égoïsme barbare? Qui sait si un rayon échappé de ce livre n'illuminera pas soudain quelques-uns de ces cerveaux et n'y allumera pas la pensée, si quelque douce image ne réveillera pas dans quelques-uns de ces tristes cœurs un aveu muet, un regret, un remords, peut-être une espérance? Ce livre n'accroîtra certainement pas la sagesse chez les sages, mais pourquoi ne la ferait-il pas naître chez ceux qui n'en ont aucune, et pourquoi n'initierait-il pas aux délicatesses de la civilisation les nombreux sauvages en habit noir qui encombrent nos maisons et nos rues? L'esprit souffle où il veut, bâtit son œuvre avec les matériaux qui lui plaisent, et ne se soucie pas des sages et de leurs opinions. Les cris passionnés d'un Jean-Jacques n'étaient pas faits non plus pour réjouir le cœur des sages, et pourtant aux accens de son éloquence émue, des milliers d'âmes se sont réveillées, ont secoué les fanges de leur siècle, et se sont montrées capables, à un jour donné, d'être vertueuses, héroïques et libres.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1858.

Un des plus utiles services que l'on pût rendre à la France serait de faire connaître et comprendre au grand public, — quoi? — le budget! Tout le gouvernement d'un pays est là. C'est dans le budget que vous trouverez les abus de l'état social ou politique; c'est dans le budget bien étudié que vous trouverez l'indication, l'élément et l'instrument de tous les progrès politiques et sociaux. D'un côté sont les dépenses, c'est-à-dire les frais de gouvernement du pays; de l'autre les recettes, qui expriment à la fois et les sacrifices que le pays s'impose sous forme de contributions et de taxes pour subvenir à ces frais de gouvernement, et le degré d'élasticité de la fortune publique. Le jour où les deux termes de cette équation seraient universellement connus et compris, l'éducation politique du pays serait faite; la France posséderait enfin la vraie science du régime représentatif, et ce qu'on pourrait appeler l'infaillible arithmétique de la liberté. Quand le rapport des dépenses inutiles ou exagérées aux taxes qui alimentent le revenu, et qui paralysent plus ou moins le développement de la richesse générale, serait compris par l'opinion, combien de fautes gouvernementales seraient rendues impossibles, combien de réformes pacifiques et fécondes deviendraient faciles! Tout se réduirait, dans la conscience publique, à une simple comparaison entre ce que coûte chaque service de l'état et ce qu'il rapporte, entre les frais d'exploitation de l'entreprise gouvernementale et les réductions que ces frais imposent au produit net du capital et du travail de chacun. C'est cette influence des divers impôts sur la richesse publique, sur l'activité des capitaux et du travail, qui fournirait la matière des plus instructives études et d'incessantes mesures de réforme. C'est en étudiant sans cesse cette influence et en la dirigeant avec prévoyance que l'on imprimerait à la production française toute la vigueur dont elle est capable, et que l'on assurerait au travail du peuple toute la rémunération à laquelle il a droit. Tant que le

budget et les questions qui s'y rattachent demeureront pour le public une sorte d'algèbre aride et ennuyeuse, il existera une lacune funeste dans l'intelligence politique de la France.

M. le ministre des finances, dans le rapport qu'il vient de soumettre à l'empereur, exprime le regret que les matières financières soient généralement peu connues et mal appréciées; nous partageons ce regret. Nous ne méconnaissons pas cependant les progrès réels que le public a accomplis depuis quelques années dans cette branche de son éducation. Il est redevable de ces progrès au concours que l'esprit d'association a prêté à la grande industrie, et surtout à l'industrie des chemins de fer. Un grand nombre d'actionnaires lisent couramment aujourd'hui dans ces rapports annuels des compagnies, qui ne sont que de petits budgets rétrospectifs. Il ne faut qu'un peu plus d'attention pour comprendre le budget de cette vaste compagnie qu'on nomme l'état. Quand Mazarin mourant donna son intendant Colbert à Louis XIV, il dit au jeune roi : « Colbert administrera vos finances comme celles d'une maison bien réglée. » De notre temps, Mazarin eût dit : « comme celles d'une compagnie bien administrée. » C'est à nous maintenant d'être des actionnaires avisés de l'état, c'est à nous de créer des Colbert et de les inspirer ou de les conduire par notre actif et intelligent contrôle, c'est à nous de leur dire : « Administrez bien notre compagnie! Avant tout, messieurs, qu'on voie clair dans vos comptes! Réduisez, réduisez sans relâche vos frais d'exploitation, et sachez manier assez habilement vos tarifs pour nous assurer de bons dividendes! »

Un éloge qu'on ne saurait refuser à M. le ministre des finances, c'est justement d'être clair dans ses comptes. M. Magne, orateur parlementaire si net dans les questions d'affaires, où il avait déjà consacré sa réputation avant 1848, a porté au ministère cette lucidité d'esprit et d'exposition qui est une qualité éminente en matière de finances. Le rapport qu'il vient de présenter à l'empereur est plutôt l'exposé de notre situation financière que l'analyse et la discussion du budget de 1860. Les faits dont ce rapport nous informe n'en offrent pas moins un très haut intérêt. Nos budgets étaient placés, depuis plusieurs années, sous le poids de charges exceptionnelles que leur avaient léguées les insuffisances des budgets précédens. L'année présente avait toujours à répondre du passif des années antérieures. Ce fardeau du passé enlevait à l'homme d'état économiste la faculté de se mouvoir dans le budget avec intelligence et liberté. C'est la fin de cette période de fatalisme financier, c'est le commencement de la période de la liberté des budgets, c'est le moment où chaque année n'aura plus à répondre que d'elle-même que nous annonce M. Magne, et en même temps il nous signale par des faits éclatans la puissance productive toujours croissante des impôts existans, qui se traduit chaque année en augmentations continues de recettes. Suivons-le de plus près dans ces intéressantes informations.

Le fléau des budgets des dernières années a été ce que l'on nomme dans notre langue financière les découverts, c'est-à-dire les excédans des dépenses sur les recettes, par lesquels se soldaient les budgets antérieurs. Ces découverts s'élevaient au commencement de cette année, suivant l'exposé des motifs du budget de 1859, à la somme énorme de 965 millions. Cette

somme comprend, il est vrai, les 78 millions remboursés en 1852 par le trésor aux porteurs de rentes 5 pour 100 qui n'acceptèrent pas la conversion : ce remboursement constitue moins en lui-même un découvert du trésor que la transformation d'une partie de l'ancienne dette de l'état; il n'en pèse pas moins sur le trésor, puisqu'il a fallu y faire face avec des ressources de trésorerie et accroître d'autant la dette flottante. Dans le rapport que nous examinons, M. Magne décompose le total des découverts suivant leur origine, sans tenir compte de ces 78 millions. Le gouvernement de juillet y aurait contribué en nombres ronds pour 292 millions, la république pour 359, et la période impériale pour 234, si l'on ne tient pas compte des 78 millions résultant de la conversion, ou pour 312 millions, si l'on fait figurer cette somme au total. Nous mentionnons ces chiffres uniquement comme les élémens du découvert total de 965 millions, qui était, au commencement de cette année, le point le plus fâcheux de notre situation financière, et nous laissons de côté les observations diverses auxquelles ils pourraient donner lieu. Nous croyons seulement qu'il est juste, à propos du découvert laissé par le gouvernement de juillet, de remarquer d'abord que sur ce chiffre de 292 millions il faudrait imputer 230 millions au premier empire et à la restauration, ensuite que le gouvernement de juillet jusqu'en 1840 n'avait ajouté que 36 millions aux découverts que les régimes précédens lui avaient légués, enfin que les découverts qui s'étaient formés pendant les dernières années du gouvernement de juillet avaient eu pour cause les dépenses extraordinaires consacrées par l'état aux travaux de chemins de fer, dépenses qui ont été si utiles au pays et dont on a recueilli le fruit en 1852, mais qui ne constituaient qu'un découvert passager, car elles devaient être couvertes réellement et par l'emprunt de 250 millions contracté en 1847, et par les sommes que les compagnies étaient tenues de rembourser à l'état. Aussi dès l'exercice 1848 la plus grande partie du découvert créé pour les travaux publics eût été comblée, et l'on serait rentré dans la situation régulière vers laquelle on se félicite, à bon droit, d'approcher aujourd'hui; c'est la révolution en effet qui empêcha la continuation des versemens de l'emprunt de 1847 et les remboursemens des compagnies, et qui mit à la charge de la liquidation du gouvernement de juillet la faible somme qui lui revient dans le découvert de 292 millions qu'on lui attribue. Mais ce n'est point la question dont nous avons maintenant à nous occuper. Revenons au découvert actuel du commencement de cette année. Il était donc, quelles qu'en fussent les provenances, de 965 millions. Ajoutons, avec M. le ministre des finances, que le dernier budget qui ait grossi ce découvert est celui de 1854, et que depuis lors non-seulement les budgets subséquens, ceux de 1855, de 1856 et de 1857, ne l'ont pas accru d'un centime, mais au contraire que la liquidation de ces budgets a laissé un excédant disponible qui concourra à l'atténuer.

L'on sait en effet que la liquidation de chaque année financière est arrêtée dans ce que l'on appelle la loi des comptes. Dans les comptes de ces exercices clos, les recettes et les dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, M. le ministre des finances en avertit fort à propos le public, sont confondues, et viennent aboutir à une balance générale et à un résultat définitif et

unique. C'est ainsi que pour le budget de 1855, qui supportait, outre les recettes et les dépenses ordinaires, les dépenses extraordinaires de la guerre et les recettes extraordinaires des emprunts, la balance définitive a laissé un surplus de 394 millions à reporter sur 1856. Le budget de 1856 a pareillement donné un excédant de 112 millions. Enfin le budget de 1857, qui a soldé complétement toutes les dépenses de la guerre, donnera un excédant de recettes d'au moins 36 millions. Ces 36 millions permettront d'éteindre une somme égale dans le découvert, et de le réduire à 929 millions.

Mais dès l'année 1857 M. le ministre des finances avait songé à opérer la réduction des découverts avec des ressources plus sûres et plus importantes que les bonifications éventuelles qu'il était permis d'attendre de la clôture des comptes des prochains budgets. La loi du 10 juin 1857, en renouvelant le privilége de la Banque de France, avait porté à 200 millions le capital de cet établissement, et avait stipulé que 100 millions du nouveau capital seraient appliqués à l'extinction d'une portion égale du découvert, et consolidés en rentes 3 pour 100. La loi du 17 juin suivant avait autorisé le ministre à donner une destination semblable aux excédans disponibles de la caisse de dotation de l'armée pendant les années 1856, 1857 et 1858. Cette dernière opération avait été réalisée à la fin de l'année 1857, et avait permis d'atténuer les découverts d'une somme d'environ 57 millions. En tenant compte de cette réduction et de la bonification de 36 millions acquise à l'exercice 1857, on voit le découvert ramené à 872 millions; enfin il descend à 772, si l'on défalque les 100 millions de la Banque qui seront dus au trésor l'année prochaine.

Les deux conséquences regrettables ou dangereuses des découverts excessifs du trésor sont en premier lieu qu'ils enchaînent, comme nous le disions tout à l'heure, les budgets du présent et de l'avenir : — comment songer en effet, sous le poids d'une énorme dette exigible, à opérer, par exemple, sur le budget des recettes, des expériences qui peuvent féconder l'avenir, mais qui pourraient diminuer passagèrement les ressources actuelles? — et en second lieu qu'ils obligent le trésor à exagérer l'expédient de la dette flottante. Les ressources que l'état trouve ou puise dans la dette flottante peuvent se diviser en trois catégories. Parmi ces ressources, il en est qui s'imposent à l'état et qu'il ne peut pas refuser: tels sont les capitaux qui proviennent des cautionnemens et les fonds des départemens et des communes, dont l'état est le caissier; celles-là d'ailleurs forment entre les mains de l'état un dépôt dont l'importance ne varie guère, et dont la tendance serait plutôt de s'accroître. Il en est d'autres qui s'imposent également à l'état, mais pas avec le même caractère de nécessité : ce sont les fonds des caisses d'épargne; l'état est obligé de recevoir ces fonds, mais l'importance pourrait en être diminuée. Déjà le maximum des dépôts admis aux caisses d'épargne a été abaissé; il peut, comme le pense M. Magne, être réduit encore. Enfin il est des ressources que le trésor va chercher comme tout le monde sur le marché des capitaux, en recourant au crédit et en faisant concurrence aux demandes et aux besoins de crédit de l'industrie et du commerce: ce sont celles qu'il se procure par l'émission des bons du trésor. De ces trois catégories de la dette flottante, l'une n'est pas dangereuse, parce que

les remboursemens auxquels elle peut donner lieu sont couverts par des apports correspondans ; les autres pourraient causer de graves embarras, si elles étaient étendues au-delà de certaines limites, parce qu'elles exposeraient le trésor à des demandes simultanées de remboursement qu'il serait difficile de satisfaire, ou auxquelles on ne pourrait faire face qu'avec des sacrifices onéreux, et en aggravant la crise qui les aurait provoquées. Il y a donc, si l'on peut s'exprimer ainsi, une portion de la dette flottante qui est nécessaire, qui est stable, et qui permet de maintenir une sorte de découvert normal : c'est celle à laquelle subviennent les cautionnemens et les fonds départementaux et communaux. Il y en a une autre à laquelle l'expérience des temps réguliers nous autorise à reconnaître les mêmes qualités, mais qui cependant, au-delà de certaines limites, n'est point sans inconvéniens : c'est celle qui est fournie par les caisses d'épargne. Il y en a enfin une troisième, celle qui s'alimente aux bons du trésor, qu'il faut surtout surveiller et contenir. Ces distinctions faites, il n'y a plus qu'à voir les chiffres fournis par ces trois branches de la dette flottante pour reconnaître jusqu'à quelles limites le découvert peut aller sans susciter des dangers au trésor, et sans entraver ce que nous appelons la liberté des budgets.

Or, sans chercher à préciser ces chiffres, en comptant de 200 à 250 millions pour la première catégorie, il est évident que 200 millions versés par les caisses d'épargne ne seraient point un danger, non plus que 200 millions provenant des bons du trésor, et qu'avec une dette flottante ainsi constituée, à laquelle s'adjoindraient d'autres ressources, telles que l'excédant des recettes sur les prévisions des budgets et l'anticipation des rentrées de l'impôt, il serait très facile de faire face à un découvert d'environ 700 millions.

Les faits signalés par le rapport du ministre des finances permettent d'espérer que nous sommes à la veille d'atteindre ce résultat. La dette flottante était de 815 millions au commencement de cette année ; si l'on en déduisait les 45 millions dus par l'état à la Banque, mais qui sont remboursés annuellement par sommes de 5 millions sur les ressources ordinaires du budget, la dette flottante proprement dite était donc de 770 millions. Dans cette somme, les bons du trésor figuraient au 15 février, à ce que nous apprend le ministre des finances, pour 345 millions. Depuis cette époque, il en a été remboursé pour 140 millions. La dette flottante doit donc avoir été ramenée en ce moment aux environs de 630 millions. Si maintenant l'on considère les ressources que nous a déjà données l'accroissement des recettes du budget de 1858, qui avait été établi avec un excédant de 20 millions, et dont les produits réalisés dépassent de 75 millions les chiffres prévus, si l'on songe en outre que les revenus de 1858 dépassent déjà de 20 millions les recettes présumées de 1859, lesquelles étaient basées sur un excédant de 8 millions, et qui ne peuvent manquer de donner elles-mêmes sur les produits de 1858 un accroissement proportionné au progrès continu des revenus indirects, l'on est bien en droit de considérer la France comme rentrée dans une situation financière normale. Nous avons recouvré ce que nous avons appelé l'affranchissement de nos budgets, la liberté de combiner désormais les branches et les élémens de nos revenus en vue du présent et de l'avenir, et non plus sous le poids des engagemens du passé. Quel usage ferons-nous de cette liberté?

M. Magne en indique déjà plusieurs applications dans les mesures qu'il annonce. Il semble que le gouvernement songe d'abord à réparer la concurrence que les nécessités du trésor l'ont obligé de faire dans ces dernières années au crédit particulier sur le marché des capitaux. C'est à cette tendance que se rattache la pensée d'abaisser le maximum des dépôts des caisses d'épargne, qui refoulera une certaine quantité de capitaux vers les placemens en fonds publics ou en valeurs mobilières; c'est dans ce courant que le trésor a réduit sa dette flottante, en abaissant successivement l'intérêt des bons du trésor, et en devançant les réductions du taux de l'escompte opérées par la Banque. C'est ainsi déjà que l'action de l'amortissement a été réveillée, et que 40 millions en 1859, 60 en 1860, seront affectés aux rachats de rentes par l'état. Nous aurons d'autres occasions d'apprécier ces diverses mesures; mais nous ne quitterons pas le rapport de M. le ministre des finances sans témoigner un regret : c'est qu'il n'ait pas dit un mot sur l'abolition prochaine des impôts que les nécessités de la guerre ont contraint le gouvernement à créer, ou que les difficultés du trésor l'ont obligé à maintenir à titre provisoire. Depuis 1854, 72 millions de rentes ont été inscrites sur le grand livre de la dette. Plusieurs impôts de guerre ont été créés pour subvenir à cette charge nouvelle. Un second décime a été ajouté à l'ancien, une surtaxe de 16 francs a été établie sur les alcools, augmentée des deux décimes; le droit sur les voyageurs par chemins de fer a été accru, et une taxe a été imposée sur le transport des marchandises à grande vitesse. Des impôts de guerre, un seul a été abrogé encore, — le double décime sur l'enregistrement; mais cette faveur accordée à la propriété foncière a été compensée par l'impôt sur les valeurs mobilières, que l'industrie et notamment les chemins de fer ont bien le droit de considérer comme un impôt de guerre, d'après son origine. Les produits de ces divers impôts figurent pour 76 millions dans le budget de 1859 : 76 millions, c'est le chiffre même de l'excédant déjà réalisé de 1858. Nous avons compris que l'on maintînt les impôts de guerre tant que les charges du passé n'étaient point liquidées, et lorsqu'il eût été téméraire de se fier uniquement, pour les couvrir, à l'élasticité des revenus publics. Cette prudence était légitime encore dans la construction du budget de 1859; est-elle prescrite dans la préparation du budget de 1860? Nous ne pouvons le dire. Depuis 1830, il avait été aboli plusieurs impôts; il n'avait point été créé de taxe nouvelle. Ce n'est que dans ces dernières années qu'il a fallu se résigner à cette fâcheuse nécessité. Cette nécessité n'existe plus, puisque, sans tenir compte des impôts de guerre, le produit des revenus indirects, c'est M. Magne qui nous l'apprend, s'est accru de 220 millions depuis 1853. Espérons donc que l'omission que nous signalons dans le rapport ministériel sera bientôt réparée.

Le prochain budget, auquel M. Magne vient d'attacher une si heureuse préface, ne rétablira donc pas seulement la confiance et la sécurité dans la situation financière; il pourra donner lieu aux discussions les plus instructives et les plus utiles, si les esprits éclairés veulent bien s'intéresser aux importantes questions qu'il est destiné à soulever. Les facultés de la France en matière de finances sont si belles, et l'on a depuis si longtemps abandonné à la routine l'élaboration de nos budgets, que l'avenir trouvera une mine toute neuve et admirablement féconde dans l'étude et dans le rema-

niement de notre double système de dépenses et de revenus. Si l'on attachait l'opinion à ces discussions financières où se trouve la solution de la plupart des problèmes politiques et sociaux posés encore à la France, l'esprit public ne se laisserait plus égarer aux funestes et folles préoccupations qui l'agitent de temps en temps. Si l'on était plus généralement pénétré de l'importance des questions financières, si l'on avait bien présens à l'esprit les embarras et les charges que nous a suscités la dernière guerre, et que nous n'avons pas encore fini de subir, aurait-on provoqué si légèrement, il y a quelques semaines, la perspective d'une guerre entreprise dès demain par la France pour l'émancipation de l'Italie? Une note du *Moniteur* a coupé court en France à cette échauffourée des imaginations, provoquée sur de faux bruits par des déclamations inconsidérées. En France, cette alerte avait sérieusement alarmé les esprits et les intérêts. En Italie, et notamment en Piémont, elle avait surexcité l'exaltation habituelle qu'entretient ce que l'on appelle au-delà des monts la question italienne. Cette émotion, nous dit-on, s'est cependant un peu calmée. M. Mazzini a saisi cette occasion pour lancer un de ces manifestes qui ne manquent jamais de nous avertir, aux dépens de la cause dont il est l'apôtre, des dissensions qui divisent les partisans de l'indépendance italienne. Nous ne contesterons jamais, pour notre part, à un peuple mal gouverné ou tyrannisé par une domination étrangère le droit d'aspirer à l'indépendance et de reconquérir sa liberté. Le droit d'un tel peuple ne périme point. Il peut le faire valoir en tout temps et à son gré, mais c'est à la condition de ne point appeler l'appui de l'étranger pour repousser l'étranger, et, dans les temps de calme général, de n'exposer que lui-même aux chances de son entreprise. C'était ce que disaient les Italiens en 1848 : *l'Italia farà da se.* Pourtant en 1848 l'Europe tout entière était remuée, et il était permis à l'Italie de choisir et de rechercher des alliances contre l'Autriche parmi les combinaisons nouvelles que la révolution générale avait produites. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : pour retrouver l'occasion perdue en 1848, il faut que l'Italie sache l'attendre. Les Italiens sont malheureux sans doute, mais sont-ils les seuls malheureux dans la constitution actuelle de l'Europe? Et croient-ils que cette constitution soit si bien assise, que l'espérance sérieuse, celle qui se prépare au succès et le mérite par la patience, leur soit interdite? L'Italie et le Piémont à sa tête ont de nombreux amis en Europe ; ils ont les sympathies de la France libérale et de l'Angleterre; les griefs de la Russie contre l'Autriche assurent au besoin au Piémont et à l'Italie un concours inspiré par une autre passion que l'amour de la liberté et du droit des nationalités, mais qui ne serait pas moins efficace. L'Italie a donc de puissans amis; mais elle ne doit pas se dissimuler que la question italienne n'est point la seule question européenne : pour qu'elle le devienne un jour, il faut un concours de circonstances et des rapprochemens d'intérêts qu'il n'est point au pouvoir des Italiens de créer à volonté, et particulièrement dans le moment présent.

Il serait sans doute intéressant de parcourir les divers pays constitutionnels qui, dans ces derniers temps, viennent de rouvrir leurs sessions parlementaires. Sauf le Portugal, où l'on attend les débats sur l'affaire du *Charles-et-George*, ces divers parlemens ne donnent aucun signe d'émotion. Du côté de l'Espagne, on peut s'attendre sans doute à des caprices; mais

nous n'en sommes encore qu'au discours de la reine et aux vérifications de pouvoirs, et le service télégraphique de Madrid s'est permis seul jusqu'à présent une incartade, en annonçant comme une défaite une victoire remportée par le ministère au sénat. Si nous ne nous sommes point occupés encore de la Belgique depuis l'ouverture des chambres, c'est que le ministère de M. Rogier semble vouloir éluder toutes les questions politiques et ajourner les réformes importantes. C'est du moins ce qu'il était permis de conjecturer, si l'on avait cherché le programme de la session dans le discours du trône. M. Rogier et ses collègues ont-ils tort ou ont-ils raison de persévérer dans ce système d'inaction et d'effacement qu'ils ont pratiqué jusqu'à ce jour? Nous n'oserions nous prononcer, quoique nous connaissions beaucoup de libéraux en Belgique qui blâment avec vivacité l'inertie du ministère. Nous-mêmes, nous ne croyons point que l'immobilité soit une bonne tactique dans les gouvernemens représentatifs, et nous conseillerions plus de résolution et d'audace à M. Rogier, s'il a, comme nous le pensons, l'entière liberté de ses mouvemens. La chambre des représentans paraît être de notre opinion, car sa réponse au discours du trône contrastait par sa franchise avec cet incolore document. La discussion du projet d'adresse a donné lieu à un incident suscité par une puérile tactique du parti catholique. L'adresse, comme le discours royal, parlait de la révision de la législation sur les établissemens de bienfaisance, cette question si maladroitement conduite par le dernier cabinet catholique, et qui amena sa chute au milieu d'une agitation publique extraordinaire. La discussion était à peine ouverte, que le chef du parti clérical, M. de Theux, déclarait que « l'adresse était un acte de provocation, offensant pour la minorité, et que celle-ci croirait manquer à sa dignité, si elle prenait part au débat. » Cette sortie excita une surprise générale. On ne s'attendait pas à voir la minorité déserter ainsi la discussion. On avait plus d'estime pour un parti qui compte dans son sein des hommes d'un talent incontesté, et qui ont rempli une place si grande et souvent si honorable dans la jeune histoire de la Belgique. La surprise redoubla lorsqu'on entendit M. de Decker, le chef du cabinet catholique qui fut renversé le 10 décembre 1857, s'écrier, tout en blâmant l'adresse, qu'il désapprouvait la désertion de la droite, et qu'il était resté étranger aux délibérations où avait été prise cette résolution bizarre. Au fait, la plupart des membres de la minorité avaient été tenus dans l'ignorance du projet de leurs chefs. MM. de Theux, de Mulenaere et Malou, membres de l'association conservatrice fondée, il y a un an, pour résister aux libéraux, avaient préparé ce coup de théâtre sans en prévenir leurs amis, qui obéirent à regret, mais obéirent par discipline, au signal de déroute donné par leurs chefs. Les fuites de cette sorte ont toujours porté malheur aux partis qui ont cru les accomplir comme d'habiles manœuvres. C'est ce que l'on a appelé dans l'histoire parlementaire de l'Angleterre des *secessions*. L'illustre Fox fit une *secession* pareille après ses grandes luttes avec Pitt du temps de la révolution française. Il croyait réveiller le public par cette retraite théâtrale; il ne réussit qu'à précipiter et à aggraver la dissolution de son parti. Si nous avons fait allusion à cette fausse manœuvre du parti catholique belge, ou plutôt de M. de Theux et de M. Malou, c'est qu'il nous paraît étrange, dans un temps comme le nôtre, de voir des hommes qui jouissent de la liberté

de discussion, qui ont le pouvoir de protester contre les injustices dont ils croient être victimes, agir comme s'ils ne possédaient pas la faculté d'éclairer sur eux-mêmes et sur les idées qui leur sont chères l'opinion et la conscience de leurs concitoyens, et, au lieu de se servir de cette arme de la parole dont la privation est une douleur pour tant de libéraux en Europe, renoncer, par une pique puérile et avec une impardonnable étourderie, à la parole et à la lutte.

La calme, honnête et industrieuse Hollande mérite, elle aussi, qu'on ne perde point de vue le travail régulier de ses institutions. Tout est paisible et modéré cette année dans le parlement hollandais, naguère encore troublé par des controverses religieuses très vives et par d'aigres animosités personnelles. L'on s'occupe surtout en Hollande de chemins de fer et de questions financières. Comme il arrive toujours, les projets de chemins de fer donnent lieu à des conflits d'intérêts locaux que le gouvernement a grand'-peine à concilier; mais l'opinion s'est émue à propos des voies ferrées; les villes, les provinces, offrent de contribuer aux frais de construction des lignes réclamées, et la Hollande se mettra bientôt au niveau de ses voisins. La discussion du budget n'a pas présenté d'incident intéressant : on y a remarqué surtout cet esprit de conciliation et de modération qui distingue cette année les discussions parlementaires. La discussion d'un projet de réforme des impôts présenté par M. van Bosse est ajournée au printemps prochain. Le parlement hollandais a trouvé dans le budget colonial le sujet d'un débat intéressant. On connaît les efforts tentés dans ces derniers temps par un Anglais, sir James Brooke, devenu, par une suite d'efforts et d'aventures que la *Revue* a racontés autrefois, rajah de Sarawak, pour faire incorporer aux possessions britanniques cette province de Sarawak dont il s'était fait roi, et qui est située au nord-ouest de l'île de Bornéo. Le projet de sir James Brooke semblait mettre en question le traité conclu en 1824 entre l'Angleterre et les Pays-Bas, et qui délimitait les possessions des deux pays dans la Polynésie. Plusieurs orateurs hollandais, émus de l'agitation provoquée en Angleterre par sir James Brooke, avaient appelé sur ce danger l'attention du ministre des colonies. M. Rochussen avait calmé leurs craintes en laissant entrevoir que le gouvernement anglais ne céderait point aux offres et aux incitations de sir James Brooke. Lord Derby a confirmé en effet les espérances données par M. Rochussen dans la réponse si nette qu'il a adressée à la députation du commerce de Londres qui venait lui recommander les propositions de sir James Brooke, et où il a déclaré que l'annexion de Sarawak serait un précédent périlleux, et que son gouvernement au surplus était opposé à toute nouvelle extension territoriale.

Cette protestation de lord Derby contre la politique d'agrandissement colonial n'a pas eu moins de succès au sein de l'opinion libérale anglaise qu'auprès des Hollandais, rassurés sur leurs possessions à Bornéo. Le danger et l'inutilité de la conquête ou de la fondation de colonies nouvelles sont en effet un des principes que l'école de Manchester a soutenus avec le plus de conviction, et elle a réussi à l'implanter dans l'esprit actuel de la politique anglaise. C'est un des points sur lesquels le cabinet de lord Derby peut se concilier sans trop de difficulté, et sans aucun sacrifice d'opinion, cette

bienveillance dont M. Bright et ses amis lui ont donné des preuves marquées dans la dernière session. La protection de l'école de Manchester sera-t-elle continuée au ministère de lord Derby dans la session qui va s'ouvrir? Cela n'est guère probable, à en juger par le feu avec lequel M. Bright vient d'inaugurer à Manchester l'agitation de la réforme électorale. M. Bright veut quelque chose qui ressemble beaucoup au suffrage universel; il veut surtout un changement profond dans ce que nous appellerions chez nous les circonscriptions électorales, afin de proportionner le plus possible le nombre des nominations des membres de la chambre des communes au nombre des électeurs; il veut enfin le secret des votes. Il n'est pas possible que le projet de lord Derby donne satisfaction sur ces trois points au parti radical; mais d'un autre côté une section très importante du parti whig se montre résolûment hostile aux prétentions de M. Bright. Un ancien membre de l'administration de lord Palmerston, M. Robert Lowe, également connu comme un des rédacteurs les plus habiles du *Times*, vient de faire à cet égard une profession de foi très nette et très remarquable devant ses électeurs à Kidderminster. Suivant lui, le succès du plan de M. Bright dénaturerait les institutions britanniques. Il est donc probable que les whigs s'uniront aux tories contre les radicaux, et que cette nouvelle combinaison donnera une prolongation d'existence au cabinet de lord Derby. Dans tous les cas, il ne sera plus question d'un ministère de lord Palmerston. M. Lowe a déclaré, et ce n'est point la révélation la moins piquante de son discours, que son ancien chef ne pourrait plus reparaître à la tête d'un cabinet.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Tous les théâtres de Paris sont pleins de bruit, de chants et de succès; des pièces nouvelles attirent la foule dans toutes les salles qui longent cette voie triomphale des boulevards, où le Théâtre-Lyrique brille d'un éclat particulier, en livrant à l'admiration des générations nouvelles un vieux chef-d'œuvre, si tant est qu'il y ait des chefs-d'œuvre qui vieillissent. La province s'émeut aussi au nom de Mozart et de ses *Nozze di Figaro*. La ville d'Angers vient de donner un exemple qui marquera dans l'histoire du dilettantisme. Cinq ou six cents amateurs de cette bonne ville, bien connue par son goût et son zèle pour l'art musical, se sont fait transporter à Paris, leur président en tête, et ont assisté, le 24 novembre, à la représentation d'un opéra qui est antérieur à la révolution de 89, et qui n'en est pas moins beau pour cela! Qu'on dise encore qu'il n'y a plus de miracles, que la loi du progrès continu ne souffre aucune exception et s'applique à tous les phénomènes de l'esprit humain! S'il en était ainsi, M. Verdi serait plus grand que Mozart. — Prenez garde, me dira-t-on, vous allez retomber encore du côté où vous penchez trop volontiers et justifier le reproche qu'on vous adresse d'être exclusif dans vos adorations, de n'admettre qu'un très petit nombre de saints dans votre chapelle, en refusant de prêter une oreille bienveillante aux grands hommes du jour, dont vous méconnaissez les hautes vertus. — Je sais que des contradic-

teurs peu sérieux, qui prennent des lazzis de bouffon pour des jugemens, m'accusent de ne point aimer autant qu'il le faut les platitudes qui se débitent sous leur patronage. Je n'ai rien à répondre à des critiques de cette portée, qui font leurs délices des chefs-d'œuvre de M. Adolphe Adam ou de M. Offenbach, et qui n'ont que des injures pour des hommes tels que Meyerbeer. Ils font leur métier. Il me serait facile cependant de revenir sur une question que j'ai bien souvent traitée ici, et de prouver une fois de plus aux lecteurs de la *Revue* que ma chapelle n'est pas si petite qu'on veut bien le dire, et qu'elle contient toutes les images qui sont dignes d'être adorées.

Grimm, dont l'esprit valait mieux que le caractère, a dit excellemment de ces admirations faciles qui, de son temps déjà, étaient le signe d'une grande altération du goût public : « Quand on est en état de sentir la beauté et d'en saisir le caractère, franchement on ne se contente plus de la médiocrité, et ce qui est mauvais fait souffrir et vous tourmente à proportion que vous êtes enchanté du beau. Il est donc faux de dire qu'il ne faut point avoir de goût exclusif, si l'on entend par là qu'il faut supporter dans les ouvrages de l'art la médiocrité, et même tirer parti du mauvais. Les gens qui sont d'une si bonne composition n'ont jamais eu le bonheur de sentir l'enthousiasme qu'inspirent les chefs-d'œuvre des grands génies, et ce n'est pas pour eux qu'Homère, Sophocle, Raphaël et Pergolèse ont travaillé. Si jamais cette indulgence pour les poètes, les peintres, les musiciens, devient générale dans le public, c'est une marque que le goût est absolument perdu... Les gens qui admirent si aisément les mauvaises choses ne sont pas en état de sentir les belles. » Jamais certes ces paroles, échappées à Grimm au milieu du XVIIIe siècle, n'ont été plus vraies que de nos jours. Où est l'homme de courage, aux doctrines solidement assises, qui sache résister à l'entraînement des succès factices, et qui, à ses risques et périls, ose appliquer à des œuvres médiocres, qui excitent les transports de la foule, une parole sévère déduite de principes immuables? Ne voyons-nous pas au contraire de rares esprits, parvenus à la maturité du talent et à tous les honneurs auxquels ils ont droit de prétendre, faire de lâches concessions à cette jeunesse abâtardie qui s'élève autour de nous, et qui déjà produit une littérature digne de ses mœurs et de l'idéal où elle aspire? Courtisans de la puissance et du succès, ces sophistes ingénieux, qui ont tout analysé, ont perdu dans cette anatomie microscopique des infiniment petits le sens de la vraie beauté et le courage de la défendre, quand ils l'aperçoivent dans des œuvres modestes qui ne leur sont pas recommandées par la faveur du public ou du pouvoir. Ce n'est pas l'esprit qui fait défaut de notre temps, c'est le courage moral, c'est cette intrépidité de la conscience qui affirme quand même le beau et le juste qui passent devant elle, et dont elle réfléchit les images. Or il n'y a pas plus de critique sans un amour ardent et exclusif pour les belles choses qu'il n'y a de justice avec les âmes molles et timorées qui reculent devant l'application du droit rigoureux. Sans doute il est plus aisé de bien juger les actes qui sont du ressort de la loi morale que de classer et d'apprécier avec équité les œuvres de l'intelligence qui s'adressent au goût. En musique surtout, rien n'est plus rare qu'un bon jugement porté sur les compositions contemporaines. Nous avons l'air de soutenir un paradoxe en disant que l'art mu-

sical est celui qui exige le plus de connaissances réelles et de délicatesse dans le sentiment de la part du critique qui tient à ne pas donner son impression individuelle pour un jugement délibéré. Les procédés du métier sont très compliqués en musique, et ont une influence considérable sur le mérite et la durée d'une composition qui semble être le produit spontané d'une conception immaculée. Enfin, dans aucune partie de la critique, il n'est aussi nécessaire ni aussi difficile de connaître les origines et les monumens qui ont précédé et préparé les œuvres contemporaines, en sorte que c'est surtout dans l'art musical qu'il convient de dire avec Bacon : *Veritas filia temporis, non auctoritatis;* ce qui veut dire que *la beauté musicale est fille de la tradition* plus qu'on est disposé à le croire généralement.

On peut diviser les compositeurs en deux grandes familles, auxquelles se rattachent de près ou de loin tous les maîtres dont l'histoire a conservé le nom. L'une comprend les cinq ou six génies de premier ordre, tels que Sébastien Bach, Haydn, Mozart, Beethoven et Rossini, chez lesquels le fluide musical, si je puis m'exprimer ainsi, est à l'état pur; il fait partie de l'être, il circule comme le sang dans les veines, il rayonne comme la lumière, il s'épanche abondamment et sans efforts sur les moindres objets qui en provoquent le rejaillissement. Ils sont parce qu'ils sont, ils chantent comme ils respirent, et, quels que soient la différence originelle de leur inspiration et le caractère particulier de l'œuvre accomplie, ils ont cela de commun, ces génies prédestinés, que la musique est le verbe de leur âme, leur essence, et que seuls ils peuvent s'écrier avec le psalmiste : *Exsurge, gloria mea, exsurge, psalterium et cithara.* Dans l'autre famille se rangent les compositeurs dramatiques, tels que Haendel, Gluck, Weber, Spontini, Meyerbeer, et leurs proches, chantres vigoureux des passions humaines, dont ils aiment les complications, mais chez lesquels la musique proprement dite n'est qu'un élément subordonné du génie dramatique. En dehors de la situation contrastée qui excite leur fantaisie, en l'absence des caractères qui posent devant eux et dont ils se plaisent à fixer les linéamens, les génies essentiellement dramatiques dont nous venons de parler perdent une grande partie de leur virtualité musicale, et, comme Antée, leur inspiration s'amoindrit en quittant le sol de la réalité. Il y a sans doute des nuances intermédiaires entre ces deux grandes familles de compositeurs, et je ne prétends pas soutenir que les génies en qui surabonde le fluide musical soient impropres à la peinture des passions : Mozart et Rossini ont largement prouvé le contraire. De même on peut signaler, parmi les compositeurs essentiellement dramatiques, des génies plus ou moins abondans qui touchent, par certaines qualités lyriques, à la famille des musiciens purs, — Weber par exemple. Du reste la nature est si fertile dans ses combinaisons qu'il est toujours téméraire de limiter sa puissance de création.

L'école française tout entière n'a guère produit que des compositeurs dramatiques plus ou moins féconds, parmi lesquels on distingue Méhul, M. Auber, et surtout Hérold, qui, par une inspiration élevée et riche en ses manifestations, se rapproche à la fois de Weber et de Rossini. L'Italie, plus fortement douée que la France, n'a pourtant donné le jour qu'à de mélodieux interprètes des sentimens du cœur, à d'aimables et doux génies qui se sont servis de la parole et d'une fable dramatique comme d'un thème à

leurs divins concerts. Les trois plus grands musiciens de la patrie de Dante et de l'Arioste sont Palestrina, Jomelli et Rossini, qui seul est de la grande famille des génies purs,

Che spande di *cantar* si largo fiume.

C'est à l'Allemagne qu'appartiennent les souverains créateurs de la poésie musicale, et aucun pays du monde ne peut disputer la supériorité à celui qui a enfanté Beethoven, Mozart, Haydn, Sébastien Bach, et puis Weber et Mendelssohn. On voit, par cette rapide excursion dans le domaine de l'histoire, que notre chapelle ne manque pas de saints de première et de seconde qualité, et que nous avons de quoi choisir parmi les élus à l'éternelle béatitude; mais il ne suffit pas de prononcer des noms, si on ne connaît pas les œuvres qui s'y rattachent, et ce sont précisément les œuvres de l'art musical qu'il est si difficile d'apprécier à travers la lettre morte d'une écriture compliquée. Je maintiens de plus qu'on n'a la pleine intelligence d'un vrai génie qu'en remontant à la source de sa tradition, qui n'est pas toujours simple ni à fleur de terre. Rossini, par exemple, procède à la fois de Cimarosa, d'Haydn et de Mozart; Beethoven, de Mozart et d'Haydn; Mozart est le fils du père de la symphonie et de l'école italienne, quoi qu'en disent les Allemands; Haydn procède d'Emmanuel Bach, selon son propre aveu, et du vieux Samartini, dont le nom est à peine connu; le grand Sébastien résume dans son œuvre immense les travaux des organistes et des maîtres obscurs de son pays, tels que Jean Eccard, Stobæus, Henri-Albert, élève d'Henri Schütz, etc., dont il refond les idées et prépare, avec ces élémens nouvellement élaborés par sa puissante main, l'âge d'or des grands musiciens allemands. Dans l'art de Mozart et de Rossini, de Gluck et de Meyerbeer, l'inspiration du génie n'est pas, on le voit, un fait isolé du temps et des écoles qui en ont préparé l'éclosion.

Un de ces beaux diseurs qui traitent la musique comme ils traitent les femmes, pensant que plus elle est jeune et mieux elle vaut, nous aborda un jour, le sourire sur les lèvres. — Bonjour, philosophe, nous dit-il avec une charmante désinvolture, comment se portent la musique et les musiciens, que vous traitez si rudement? — La musique va assez mal, lui répondis-je, mais les musiciens se portent bien, et il n'y a pas à craindre que de nos jours ils meurent de misère ni d'un excès de modestie. — Tant mieux, morbleu, il faut que tout le monde vive, et vive bien, et la modestie est aussi passée de mode que la musique de Mozart, qu'on vous reproche de trop admirer. — Mozart, répondis-je, mérite bien qu'on souffre un peu le martyre pour défendre sa glorieuse mémoire, et l'on peut dédaigner les attaques de ceux qui ne sont pas dignes de le comprendre. — Là, là,... me dit-il en riant, n'allez-vous pas croire que je parle sérieusement, et que je partage l'opinion de vos contradicteurs? Mais en quoi je suis un peu de leur avis, c'est que vous êtes trop sévère dans vos jugemens, et que, pour un homme d'esprit, vous avez le tort de vous fâcher pour des chansons. Que diable! laissez donc débiter de mauvaises notes comme on débite du mauvais vin; la France et l'Europe ne s'en porteront pas plus mal pour cela. — Et le public? lui répondis-je timidement. — Le public est une abstraction, me dit-il, aussi ingrate et aussi vaine que la république. — Mais l'art, que deviendra-t-il? —

Autre abstraction de philosophe allemand. Je ne connais que des compositeurs et des artistes qui exécutent leur musique; hors de là, tout est chimère. Servez les maîtres et les cantatrices, qui vous en seront reconnaissans, et laissez les vaines subtilités d'école aux professeurs du Conservatoire, qui ne peuvent pas faire mieux. — Savez-vous, repris-je avec calme, quel nom vous portiez il y a deux mille ans passés? — Je n'ai garde, me dit-il, d'aller chercher mon origine si loin; mon règne est de ce monde, et voilà pourquoi j'aime les chansons que vous dédaignez si fort. — Vous vous appeliez Gorgias. — Et vous, me dit-il, quel était votre nom en cet âge d'innocence que je suis indigne de connaître? — Je ne sais trop, répondis-je; j'étais probablement confondu parmi les auditeurs obscurs qui admiraient la dialectique forte et pénétrante avec laquelle Socrate battait les sophistes et dégageait de leurs misérables arguties les principes éternels du vrai, du juste et du beau. C'est sans doute la raison qui me fait tant aimer Mozart, Rossini, Weber, Meyerbeer, et tant d'autres musiciens de génie ou d'esprit qui remplissent ma chapelle, d'où je ne crois pas avoir jamais exclu aucun compositeur digne d'être canonisé.

Le Théâtre-Italien fait cette année une assez bonne campagne. L'administration, plus active qu'on ne l'a jamais vue, s'efforce de renouveler son répertoire et son personnel, et le public distingué, qui aime avant tout à entendre bien chanter, semble reprendre aussi ses vieilles habitudes. Depuis la *Norma*, où Mme Penco a révélé un talent qu'on ne lui connaissait pas, on a donné *le Barbier de Séville*, avec M. Mario et Mme Alboni, mais *le Barbier de Séville* défiguré par toute sorte de licences soit dans les mouvemens, soit dans l'observation des effets indiqués par le *maestro*. Ainsi M. Corsi, qui joue le rôle de Figaro, persiste toujours à chanter à pleine gorge cette phrase du finale qui doit être dite à *mezza voce*, pour ne point réveiller Bartolo de sa stupeur :

Guarda don Bartolo,
Sembra una statua,

en sorte que le *crescendo* qui se développe lentement après ce délicieux *andante* n'existe plus, et n'a plus de raison d'être. Que fait donc M. Bonnetti, le chef d'orchestre? N'a-t-il pas la partition sous les yeux, et qu'est-ce qui l'empêche de dire à M. Corsi que son esprit à lui ne vaut pas celui de Rossini?

Après le chef-d'œuvre *del maestro sovrano*, on a donné *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, avec Mme Grisi. Hélas! elle l'a voulu,... la leçon a été cruelle, et il n'a pas dépendu de nous qu'elle ne lui fût épargnée. Le public a dit clairement cette année à Mme Grisi ce qu'elle n'a pas voulu entendre à demi-mot les années précédentes. Que les destins s'accomplissent! M. Bellart, l'agréable ténor espagnol que nous avons applaudi l'année dernière, a été réengagé, et a fait son apparition dans le rôle de Lindoro de *l'Italiana in Algieri*. Sa voix a doublé de volume, et il a été fort applaudi dans le trio délicieux de *Papataci*. Si M. Bellart parvient à modérer encore la volubilité de sa vocalisation, un peu trop menue, et à soigner davantage la composition de ses points d'orgue et la chute de ses phrases, qui souvent sont étranglées, il pourra devenir un chanteur de mérite et très recherché. Enfin *il*

Giuramento, de Mercadante, qui était promis depuis longtemps au public parisien, a été donné le 22 novembre avec un succès dont nous allons apprécier la valeur.

C'est à Milan, pour le théâtre de la Scala, que M. Mercadante a composé *il Giuramento* sur la fin de l'année 1837. Le *libretto* de Gaetano Rossi est tiré d'*Angelo, tyran de Padoue*, de M. Victor Hugo; mais il ne reste à peu près rien de la conception du poète français dans le canevas inintelligible qui a servi de thème au compositeur italien. La fable peut se résumer dans les termes suivans. Manfredo, comte de Syracuse, aime éperdument une femme, Éloïsa, qui ne lui appartient ni par droit de conquête, ni par droit de naissance. Manfredo est marié, et sa femme, Bianca, qu'il tient éloignée de lui, n'a pas le don de lui plaire; mais ces deux femmes, Éloïsa et Bianca, qui se sont connues jadis, aiment toutes deux l'heureux Viscardo, qui, ne pouvant partager son affection en deux portions égales, préfère Bianca à la belle Éloïsa. Cette préférence de Viscardo provoque une jalousie atroce chez Éloïsa, qui veut se défaire de sa rivale par le poison. En retrouvant dans sa rivale Bianca une amie qui autrefois a sauvé son père de la mort, Éloïsa hésite d'abord; puis elle change le breuvage mortel en un narcotique, et meurt poignardée par Viscardo, qui ne reconnaît que trop tard le cœur généreux de la femme qu'il vient d'immoler. Transportez cette donnée en Sicile, mêlez-y un traître qui s'appelle Brunoro, des hommes d'armes, une menace de guerre de la ville d'Agrigente contre Syracuse, ce qui donne lieu à un finale dont on avait besoin, et vous avez une de ces pièces absurdes comme il y en a tant en Italie, sans que ce soit toujours la faute du pauvre *poeta*. Il faut connaître les rigueurs de la censure sous tous les gouvernemens de la péninsule pour avoir une idée de la bêtise humaine et des obstacles qui pèsent sur l'imagination des hommes de talent.

Le nom de Mercadante est connu en France depuis longtemps. Né dans un village de la Pouille en 1798, il fit ses premières études musicales au collége de Saint-Sébastien de Naples. Chassé de cette école par le directeur, Zingarelli, qui le surprit un jour copiant de sa main, pour les mettre en partition, des quatuors de Mozart, grand crime pour ce vieux maître, qui était resté fidèle à la tradition exclusive de l'école italienne, Mercadante dut chercher fortune auprès du public, qui en Italie est toujours favorable aux nouveau-venus. La conduite de Zingarelli à l'égard du jeune Mercadante rappelle la sévérité de Cherubini, directeur du Conservatoire de Paris, qui ne voulait pas permettre que les élèves de contre-point étudiassent les fugues de Sébastien Bach, qu'il traitait de *barbaro Tedesco!* Le premier succès de Mercadante fut obtenu au théâtre de Saint-Charles en 1818 par un opéra, *l'Apoteosi d'Ercole,* qui le fit connaître avantageusement des *impresarii*. Il parcourut successivement les principales villes d'Italie. C'est à Milan, en 1822, que Mercadante écrivit son meilleur ouvrage, *Elisa e Claudio,* qui lui valut une réputation européenne. Les Napolitains essayèrent même pendant un instant d'opposer Mercadante, qui appartenait à leur école, à Rossini, le Romagnol, comme ils l'appelaient. Cette plaisanterie ne fut pas heureusement de longue durée. En 1824, Mercadante alla à Vienne diriger la mise en scène d'*Elisa e Claudio;* puis il se rendit en Espagne, à Madrid d'abord, et à Cadix, où il est resté jusqu'en 1830. Mercadante fut nommé maître de chapelle

de la cathédrale de Novare après la mort de Generali, en 1833. Il vint à Paris en 1836 pour y écrire *i Briganti* d'après le drame de Schiller, opéra qui fut représenté le 22 mars sans beaucoup de succès. Mercadante retourna en Italie, et fut nommé directeur du conservatoire de Naples après la mort de Zingarelli, survenue le 5 mai 1837. Il occupe encore aujourd'hui ce poste important, qu'il est parfaitement digne de bien remplir. Le public ne connaissait le nom de Mercadante que par l'opéra d'*Elisa e Claudio*, qui fut chanté à Paris avec un très grand succès le 23 novembre 1823, par Pellegrini, Zuchelli, Bordogni et M[me] Pasta. En 1841, on avait donné *la Vestale* du même compositeur, ouvrage de mérite qu'il était difficile de faire réussir dans un pays qui possède sur le même sujet un chef-d'œuvre universellement admiré, *la Vestale* de Spontini, en sorte que le succès d'*il Giuramento* est, après celui d'*Elisa e Claudio*, le plus décisif qu'ait obtenu à Paris M. Mercadante.

Il n'y a pas d'ouverture au *Giuramento*, qu'on a divisé en quatre actes au Théâtre-Italien, tandis que la partition originale n'en contient que trois. Après quelques mesures de symphonie, le rideau se lève, et l'on entend un chœur joyeux accompagné par des instrumens militaires cachés derrière les coulisses, et dont la sonorité se marie avec l'orchestre ordinaire. A ce chœur de chevaliers et de dames qui ne manque pas d'entrain, et qui célèbre les charmes de la belle Éloïsa, succède une cavatine de ténor chantée par Viscardo :

Bella adorata incognita,

dans laquelle il exprime son indifférence pour Éloïsa et l'amour que lui a inspiré une belle inconnue dont l'image s'est gravée furtivement dans son cœur. Ce morceau a de la grâce, et la mélodie un peu courte d'haleine est de cette couleur sentimentale qui a prévalu en Italie depuis Rossini. Vient ensuite un air de basse que chante Manfredo, dont le style sera plus tard celui que M. Verdi rendra populaire, surtout la jolie phrase qui se trouve sous ces paroles :

A lei tutti gia sacrai
I piu dolci affetti miei.

Il veut parler d'Éloïsa, dont il subit la domination. Le quatuor pour une voix de soprano, deux ténors et basse, entre Éloïsa, Viscardo, Manfredo et Brunoro :

Vicino a chi s' adora
Dover frenarsi ognora

est charmant, bien accompagné et fort bien écrit pour les voix, qui ne sortent jamais de leurs limites naturelles. Ce quatuor, auquel vient s'adjoindre le chœur à la cadence finale, prépare la *stretta*, morceau d'ensemble vigoureux où l'on remarque l'attaque à l'unisson du soprano et du ténor, un de ces effets dont M. Verdi a tant abusé depuis. Ainsi se termine le premier acte dans la division du Théâtre-Italien. L'acte suivant commence par un joli chœur de voix de femmes délicatement accompagné, et suivi d'une cavatine que chante Bianca :

Or là sull' onda,

d'un très beau sentiment; mais l'*allegro* ou second mouvement de cette cavatine est un lieu-commun de cantatrice qui n'a même pas le mérite de l'originalité, puisqu'il est pris dans la *Semiramide* de Rossini. Le duo pour deux voix de femme entre Éloïsa et Bianca, qui se reconnaissent sans se douter encore qu'elles sont rivales, renferme de beaux passages, particulièrement la phrase que chante Bianca pour apaiser le courroux d'Éloïsa contre celui qu'elles aiment toutes deux :

Ma s' è ver che voi l' amate,

phrase pleine de tendresse qui forme une opposition très dramatique et très musicale, ce qu'il ne faut pas oublier, avec les élans de fureur que laisse éclater Éloïsa. Le quintette qui prépare si heureusement le finale est peut-être écrit d'une harmonie trop serrée, qui ne laisse pas suffisamment d'espace aux différentes voix pour circuler à l'aise; il rappelle d'ailleurs un peu le quintette de la *Lucia*, sans en avoir toutes les qualités. La seconde péripétie du finale, où toutes les voix sont entraînées avec le chœur par un de ces mouvemens rapides auxquels les Italiens donnent le nom de *stretta*, qui veut dire *serrée*, est d'une belle et puissante sonorité. L'air de ténor, au troisième acte, très bien chanté par M. Ludovico Graziani, qui est un artiste de talent, n'est pas autrement remarquable et ne vaut pas, à beaucoup près, la belle prière pour voix de femmes qui s'exhale de l'intérieur d'une abbaye, et qui est précédée d'une ritournelle de violoncelle que M. Chevillard exécute avec justesse et onction. Sur cette prière d'une mélodie touchante et noble de style tombent quelques coups d'un glas mortuaire, lesquels, se mêlant aux imprécations de Manfredo, présentent les mêmes élémens dont s'est servi plus tard M. Verdi dans la scène du *Miserere*, au troisième acte du *Trovatore*. Ce sont les mêmes contrastes autrement combinés par les deux compositeurs, mais dont l'idée première appartient évidemment à M. Mercadante. L'air de baryton avec accompagnement du chœur qui suit cette belle scène, qu'on pourrait appeler la scène des tombeaux, produit aussi beaucoup d'effet, chanté par l'admirable voix de M. Graziani, qui enlève à la pointe de l'épée une *appoggiature* vigoureuse dont il lance les éclats dans la salle, tout émue de son courage. Le morceau capital du troisième acte est incontestablement le second duo d'Éloïsa et de Bianca, réconciliées par le malheur, duo dont l'*andante* délicieux n'est pas sans avoir beaucoup d'analogie avec celui de Semiramide et d'Arsace dans le chef-d'œuvre du maître, car, jusqu'à la ritournelle des quatre cors, c'est une heureuse réminiscence de l'ouverture du même ouvrage. Mmes Penco et Alboni chantent ce duo avec une perfection digne des plus beaux temps du Théâtre-Italien. Un trio très dramatique pour soprano, contralto et basse entre Éloïsa, Bianca et Manfredo, et puis la scène et le duo final entre Viscardo et Éloïsa expirante, complètent cette belle partition, qui, d'un bout à l'autre, est écrite avec un soin remarquable où se reconnait la main d'un maitre de la véritable et bonne école italienne.

Nous voudrions n'avoir rien oublié dans l'analyse rapide d'une œuvre aussi distinguée. Rappelons seulement au souvenir du lecteur le chœur de fête de l'introduction avec l'accompagnement des instrumens militaires, la cavatine du ténor, l'air de Manfredo, le charmant quatuor : *Vicino a chi*

s'adora, avec la conclusion vigoureuse qui le termine; le joli chœur de femmes au second acte, si bien accompagné par la flûte, qui l'enjolive d'arabesques délicates; la cavatine de Bianca, le premier duo des deux femmes, le quintette et le finale; au troisième acte, la prière, l'air de baryton, le second duo entre les deux rivales réconciliées, surtout l'*andante : Dolce conforto al misero*, etc., le trio et la scène dernière. L'exécution d'*il Giuramento* est aussi bonne que possible au Théâtre-Italien. Mme Penco a de beaux élans dans le rôle si dramatique d'Éloïsa; Mme Alboni déploie dans celui de Bianca la magnificence de son bel organe et sa riche vocalisation; M. Ludovico Graziani se fait justement applaudir dans le rôle difficile de Viscardo, qui fut chanté à Naples par ce pauvre Adolphe Nourrit quelques jours avant sa mort déplorable. Les chœurs et l'orchestre se font remarquer par une grande précision qui contribue beaucoup au succès, désormais incontestable, qu'obtient l'œuvre si remarquable de M. Mercadante.

Il Giuramento restera au répertoire du Théâtre-Italien. Il serait à désirer que la direction qui a fait connaître au public cette belle partition fît d'autres choix dans l'œuvre considérable du maître napolitain. M. Mercadante a beaucoup écrit, et l'on cite parmi ses opéras-bouffes les mieux réussis, après son chef-d'œuvre d'*Elisa e Claudio*, *la Donna Caritea*, qu'il a composée à Venise en 1826. Nous ne voulons rien exagérer. La carrière de M. Mercadante est marquée d'hésitations et de tâtonnemens. On le voit d'abord fortement attiré par l'éclat que jette le génie de Rossini, dont il imite la manière dans son chef-d'œuvre, *Elisa e Claudio*. A l'arrivée de Bellini et de Donizetti, M. Mercadante modifie de nouveau sa manière et se forme ce style un peu complexe qu'on remarque dans la partition d'*il Giuramento*, où l'imitation discrète des maîtres allemands tels que Haydn, Mozart et Weber, se combine avec cette sentimentalité pénétrante, mais un peu monotone, qui prévaut dans l'école italienne depuis le silence de Rossini. S'il est juste de dire que les exemples de la *Lucia*, de *Lucrezia Borgia* et d'*Anna Bolena* de Donizetti, de la *Norma* et d'*i Puritani*, de Bellini, ont pu contribuer à la dernière évolution qui s'est opérée dans le beau talent de M. Mercadante, il faut reconnaître aussi que c'est dans la partition d'*il Giuramento* que M. Verdi a pris les élémens de sa propre manière. Seulement M. Mercadante est un maître dans l'art d'écrire; c'est le digne chef d'une école illustre qui n'aurait qu'à suivre ses conseils pour reprendre le haut rang d'où elle est déchue depuis tant d'années.

Le théâtre de l'Opéra est toujours dans le même état. On y donne des banquets aux danseuses qui ne sont plus, sans doute pour consoler le public de celles qui ne sont pas encore. C'est toujours le même répertoire, les mêmes choristes qui rient en chantant faux, les dames du corps de ballet faisant la conversation avec la belle jeunesse qui trône dans les loges d'avant-scène, un orchestre qui se démène comme aux premiers jours de sa création, et dont le chef est obligé de battre la mesure comme un maître d'école enseignant aux petits enfans les élémens du solfége. Voilà le spectacle que donne, trois fois par semaine, le premier théâtre du monde, à ce qu'ils disent : ils n'ont qu'à franchir le Rhin et aller au théâtre grand-ducal de Carlsruhe un jour qu'on y donnera l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, ou tout autre chef-d'œuvre que la France a vu naître, pour apprendre ce que c'est

que le respect de l'art et l'importance qu'un grand établissement lyrique doit attacher aux moindres détails de l'exécution. Cependant l'administration actuelle de l'Opéra fait de louables efforts pour remonter cette vieille machine. Elle vient d'envoyer en Italie un musicien de talent, M. Dietsch, pour y chercher, ce que ne donne pas le Conservatoire, des voix et des instincts d'artiste. On assure que M. Dietsch a fait une précieuse trouvaille dans deux sœurs si bien douées par la grâce de la nature qu'elles ramèneraient les beaux jours des Malibran et des Falcon. Ainsi soit-il. En attendant, on a fait débuter, un peu clandestinement, une nouvelle cantatrice, M[me] Barbot, qui s'est essayée dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. Ancienne élève couronnée du Conservatoire, M[me] Barbot a parcouru la province et s'est longtemps arrêtée à Bruxelles, où elle était appréciée. Sa voix est charmante dans le registre supérieur, et sa physionomie intelligente. M[me] Barbot a eu d'heureuses intentions aux troisième et quatrième actes, où le public lui a fait un accueil favorable. Nous attendrons que M[me] Barbot se soit produite et raffermie dans les différens rôles de son répertoire pour la mieux juger. Quoi qu'il arrive, M[me] Barbot n'aura pas de peine à ne point faire regretter M[lle] Poinsot, qui a eu l'adresse de chanter faux pendant dix ans à l'Opéra, avec les encouragemens de cette belle critique qui nous traite d'esprit exclusif.

On sait qu'il existe à Paris plusieurs sociétés d'artistes et d'écrivains fondées dans une intention de sage prévoyance pour les intérêts et les besoins des membres qui les composent. La plus ancienne et la plus considérable de toutes ces associations est celle des auteurs et compositeurs dramatiques, dont la naissance remonte à l'année 1837. Tout individu qui a pris une part quelconque à l'édification d'une pièce de théâtre peut faire partie de cette société, qui perçoit les droits d'auteur, administre et place les fonds qui en résultent. Reconnue par l'état, par les tribunaux et par les théâtres, avec lesquels elle traite de puissance à puissance, la société des auteurs et compositeurs dramatiques jouit de tous les droits d'une personne civile. Sa juridiction s'étend sur toute la France. Une commission, qui est nommée tous les ans, je crois, par l'assemblée générale, la représente, veille au respect de ses droits, et décide des secours à donner aux membres nécessiteux, sauf à faire ratifier ses déterminations par l'assemblée générale. Selon l'esprit plus ou moins éclairé des membres de la commission, les libéralités de la société des auteurs et compositeurs dramatiques peuvent s'étendre au-delà du cercle des associés, et quelquefois franchir même les limites de la nationalité. Ainsi des secours ont été accordés par la commission à des parens d'auteurs et de compositeurs français qui n'avaient jamais fait partie de la société, et tout récemment une arrière-petite-fille de Racine, qui était menacée de passer sa vie dans un atelier de couture, a été placée dans un couvent de Blois, où elle sera élevée aux frais de la société. On voit qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres choses, il y a l'esprit qui vivifie l'idée d'une institution, et la lettre qui tue tout ce qui est généreux.

Inspirée par des principes de noble confraternité qui sont la vie des lettres et des arts, la commission des auteurs et compositeurs dramatiques a eu la généreuse pensée de transmettre la somme provenant des représentations d'*Oberon*, d'*Euryanthe*, de *Preciosa* et des *Noces de Figaro*, aux héritiers

directs de Weber et de Mozart, dont le dernier fils, Charles Mozart, est mort en octobre 1858 aux environs de Milan. Cet acte de haute libéralité, digne d'une société littéraire qui représente l'art dramatique de la France, a rencontré deux seuls contradicteurs, qui ont protesté contre l'emploi que la commission a cru devoir faire de l'argent produit par les chefs-d'œuvre de Weber et de Mozart, en accusant la commission d'avoir outre-passé ses pouvoirs. La commission, par l'organe de M. Mélesville, a fait un rapport de ce curieux incident à l'assemblée générale des auteurs et compositeurs dramatiques, qui, par une chaleureuse acclamation, a sanctionné sa noble initiative. Nous croyons que le monde musical nous saura gré de porter à sa connaissance un fait aussi honorable pour l'esprit et les tendances généreuses de notre temps, qui n'est pas gâté par les panégyristes.

Le fils de Mozart qui vient de mourir a reçu avec une grande joie la somme de *neuf mille francs* que lui avait envoyée la société des auteurs et compositeurs dramatiques. Il n'était pas dans le besoin, comme on l'a dit dans quelques journaux : ancien employé du gouvernement autrichien, le fils de Mozart avait une pension de retraite qui, ajoutée à quelques économies, suffisait à sa modeste existence. Il a laissé plusieurs legs au *Mozarteum* de Saltzbourg, sorte de musée consacré à la mémoire du plus exquis des grands musiciens que le monde ait produit. J'ai connu dans ma jeunesse ce fils de Mozart; c'était à Milan, en 1817, lorsque Rossini faisait retentir le grand théâtre de la Scala de son beau chef-d'œuvre *la Gazza ladra*. Introduit dans une grande famille de la ville, je fus présenté au fils de l'auteur de *Don Juan*, qui voulut bien m'accompagner au piano l'air de *Tancredi : Di tanti palpiti*. — Je me rappelle non sans émotion qu'après avoir terminé mon morceau, le fils de Mozart, dont la figure respirait la bonhomie, me caressa la joue du revers de la main en disant : *Bravo, abbiate giudizio, e andara bene* (bravo, soyez sage et tout ira bien). Qui sait si le contact de cette main ne m'a pas inoculé le germe de l'admiration que m'inspirent le génie divin de Mozart et celui de tous les maîtres qui marchent dans sa voie! Ah! le culte de la beauté a ses superstitions comme tous les autres.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES

Histoire de l'Ornementation des Manuscrits, par M. Ferdinand Denis. — **L'Imitation de Jésus-Christ**. — **Le Livre d'Heures de la reine Anne de Bretagne**, édition L. Curmer.

L'histoire de l'ornementation des manuscrits est liée d'une manière étroite à l'histoire même de la culture intellectuelle au moyen âge. Ce n'était pas un art frivole, celui qui embellissait avec tant de soin les œuvres écrites de la pensée humaine, qui les entourait en quelque sorte d'un cadre magique pour mieux en marquer le prix et inviter le lecteur à y revenir. Que de fois les gracieux dessins d'un *illuminator* inconnu ont éveillé le goût de l'étude chez les naïves imaginations des temps barbares! Un jour, au IXe siècle, un jeune prince anglo-saxon, celui qui devait plus tard s'appeler Alfred le Grand

(c'est son biographe Usser qui raconte ce curieux détail), aperçut chez la princesse Judith, fille de l'empereur Charles le Chauve, un beau manuscrit étincelant de pourpre et d'or. Alfred était en compagnie de son frère, et les deux enfans s'extasiaient devant ces merveilleuses images, si bien que la princesse Judith, prudente et avisée déjà comme une jeune mère : « Le premier de vous deux, dit-elle, qui saura lire, je lui donne ce volume. » Aussitôt Alfred se met à l'étude avec passion; ce qu'il devint, vous le savez. Quinze ans plus tard, l'écolier de la princesse Judith donnait une impulsion vigoureuse à la civilisation anglo-saxonne. Pour ne parler que de son amour des lettres, il traduisait dans l'idiome de son pays quelques-uns des ouvrages qui résumaient alors les traditions de la culture antique et le trésor du genre humain, l'*Historia Mundi* de Paul Orose, le *De Consolatione philosophiæ* de Boèce, et l'*Historia ecclesiastica* de Bède le Vénérable. Ce joli tableau, indiqué par le chroniqueur, résume bien l'histoire entière de l'art des miniaturistes depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIe. Ces humbles ouvriers, si patiens, si dévoués, exercèrent une sérieuse influence; à toutes les époques où la culture littéraire s'accroît, on voit se multiplier les brillans manuscrits, et si un peuple prend le dessus dans le développement intellectuel de la chrétienté, c'est chez lui que l'art des miniaturistes brille de l'éclat le plus vif. Quels sont les pays qui ont gouverné l'Europe au moyen âge par les travaux de la pensée? L'Italie et la France. C'est précisément la France et l'Italie qui se disputaient la prééminence dans l'art d'orner les manuscrits. Au XIIIe siècle, c'est-à-dire au moment où s'épanouit le génie du moyen âge, il y a deux écoles de miniaturistes et de calligraphes qui dominent toutes les autres : l'école de Bologne et l'école de Paris. Dante, au onzième chant du *Purgatoire*, rencontre dans le cercle des orgueilleux un des miniaturistes bolonais : « N'es-tu pas, lui dit-il, Oderisi, l'honneur d'Agobbio, l'honneur de cet art qu'on appelle à Paris enluminure? »

Non se tu Oderisi
L'onor d'Agobbio e l'onor di quell' arte
Ch' alluminare è chiamata in Parisi?

Ces vers du poète mettent en présence les deux écoles: ils indiquent du moins comme on se préoccupait à Bologne des miniaturistes de la France, et particulièrement de Paris. La France de son côté rendait hommage aux artistes de Bologne. Le roi de Saxe, dans son savant commentaire de *la Divine Comédie*, à propos du passage que nous venons de rappeler, signale une phrase curieuse tirée des actes de l'inquisition de Carcassonne : « *Ostenderunt mihi quemdam librum valde pulchrum et cum optima littera Bononiensi et peroptime illuminatum cum adhurio et minio.* » Ces paroles datées de 1308, écrites par conséquent à l'époque où Dante conférait des titres de noblesse aux dessinateurs parisiens, montrent bien quelle était jusqu'au fond de nos provinces la célébrité de l'école bolonaise.

Mais ce n'est pas seulement le XIIIe siècle qui a vu briller l'art des *illuminateurs*, ce ne sont pas seulement les écoles de Bologne et de Paris qui l'ont rendu célèbre. De Byzance au fond de l'Angleterre, et du VIe siècle au XVIe, chaque période, chaque pays a ses calligraphes et ses miniaturistes. On dirait une armée avec sa hiérarchie de grades et de fonctions : bibliothécaires,

chanceliers, chapelains, scribes, *illuminateurs,* pendant dix siècles, ils sont tous à leur poste. Il y a le groupe des Byzantins, celui des Francs, celui des Anglo-Saxons, et bientôt l'innombrable légion des Catalans et des Flamands, des Italiens et des Français. M. Vitet, M. Natalis de Wailly, dans des ouvrages spéciaux, ont suivi la transformation de l'écriture, des majuscules, des encadremens, des arabesques; ils ont indiqué comment à de certaines époques une signification symbolique est attachée à tel système de dessins, comment ces symboles s'altèrent ou disparaissent, comment l'apparition de telle fleur, de tel animal fantastique, rappelle parfois de grands événemens de l'histoire. Pour nous, ce qui nous frappe surtout comme une inspiration constante au milieu de ces curieuses vicissitudes, c'est le respect naïf de la pensée écrite en des âges réputés barbares. Il est impossible de ne pas être touché quand on voit au XIe siècle l'abbé Théodoric, un homme de Dieu, dit le chroniqueur Orderic Vital, répéter sans cesse aux copistes et aux *illuminateurs* de son abbaye : « Écrivez! une lettre tracée dans ce monde vous sauve un péché dans le ciel. » Ils écrivaient donc, ils écrivaient sans relâche, et avec quel amour! avec quelle piété! Comme ils étaient heureux de distribuer l'azur, le vermillon et l'or sur les lignes harmonieusement entrelacées! Souvent l'instinct d'une perfection idéale venait les tourmenter au milieu de ce travail sans trêve; l'humble copiste avait des visions, des rêves de beauté qu'il gémissait de ne pouvoir réaliser dans ses œuvres. Il en est un au XIVe siècle qui a exprimé ce regret d'une façon bien touchante. Copiant et *illuminant la Cité de Dieu,* de saint Augustin, traduite en français par Raoul de Presles, il trace sur chaque page, à travers ses merveilleuses arabesques, ces paroles où s'exhale le gémissement de son cœur : *« la hâtiveté m'a brûlé! »* Qui sait si plus d'un peintre, plus d'un artiste véritable n'a point passé inconnu aux autres et à lui-même dans les *scriptoria* des monastères? Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël ont orné aussi des manuscrits; curieux épisode dans cette histoire, et qui rattache la grande peinture du XVIe siècle aux patiens travaux des miniaturistes, aux travaux de ceux qui auraient voulu poursuivre un idéal et que *la hâtiveté brûlait!*

Quand on veut suivre à travers les siècles les phases de cet art modeste et charmant, on est arrêté à chaque pas; les élémens d'une telle histoire sont dispersés de toutes parts. Un éditeur passionné pour ces merveilles a eu l'idée de rassembler les plus belles pages, les plus splendides encadremens, les plus étincelantes arabesques des manuscrits célèbres, et d'en composer un livre qui pût retracer aux yeux l'art de l'ornementation au moyen âge. Il fallait que le texte fût digne des ornemens; l'éditeur a choisi le livre qui est par excellence le livre du moyen âge, soit que ce livre ait été composé par un moine inconnu du XIIIe siècle, soit qu'on doive l'attribuer au chancelier Gerson. Ouvrez cette *Imitation de Jésus-Christ,* publiée par M. Curmer avec tant d'intelligence et d'amour : vous y trouverez à chaque page une reproduction des plus précieux manuscrits du VIIIe au XVIe siècle. Tous les grands dépôts européens ont payé tribut à l'activité de l'éditeur. Psautiers, heures, antiphonaires, offices de la Vierge, traductions de *la Cité de Dieu,* commentaires de saint Thomas d'Aquin, tous ces livres sur lesquels les *illuminateurs* du moyen âge aimaient à exercer leur art ont fourni à M. Curmer et à ses collaborateurs de merveilleux modèles. On n'a eu garde

d'oublier les œuvres profanes. Si des manuscrits de Térence, de Pétrarque, de Froissart, des voyages de Marco Polo, et même du *Décaméron* de Boccace, contiennent des ornemens d'un style élégant et pur, pourquoi ne pas en faire hommage à ce beau livre de l'*Imitation?* En un mot, c'est tout un résumé de l'art de l'ornementation des manuscrits, et pour que ce résumé, qui parle aux yeux d'une manière si vive, soit encore plus intelligible, un héritier des bibliothécaires du moyen âge, M. Ferdinand Denis, maître expert en ces curieuses recherches, a donné dans un appendice de l'*Imitation* l'histoire complète de cet art et de ses gracieux chefs-d'œuvre.

Entre tous les manuscrits que M. Curmer a mis à profit pour composer ce brillant recueil, il en est un qui devait exciter particulièrement son attention : c'est le livre d'heures d'Anne de Bretagne, conservé longtemps à la Bibliothèque impériale, et qui appartient aujourd'hui au Musée des Souverains. Quarante-neuf miniatures du plus précieux travail donnent à ce manuscrit une valeur inestimable; c'est le moment où le calligraphe devient un artiste, où le dessinateur d'arabesques s'élève à la dignité de peintre. Qui a dessiné ces figures si suaves et si pieusement recueillies? Qui a su leur donner cet air de calme, de simplicité domestique, joint à une si parfaite élégance? Les noms des peintres ont échappé jusqu'ici à toutes les recherches; on sait seulement que les ornemens qui couvrent les marges du manuscrit appartiennent à Jehan Poyet, le grand *enlumineur et historieur* comme on l'appelait au XVe siècle. M. Curmer ne s'est pas contenté de faire des emprunts à Jehan Poyet pour son *Imitation de Jésus-Christ;* il a eu l'ambition de reproduire tout le manuscrit, « le plus beau, dit-il, le plus riche, le plus curieux de tous les monumens que nous ont légués les illustres inconnus du moyen âge. » Les quarante-neuf miniatures ont été photographiées, et grâce aux procédés de la gouache la couleur est aussi fidèlement rendue que le dessin. Tous ceux qui ont admiré l'*Imitation* de M. Curmer voudront admirer aussi les *Heures d'Anne de Bretagne.* De telles œuvres font honneur à la fois à l'éditeur qui les entreprend et aux esprits éclairés qui les patronnent. L'*Imitation* est le spécimen le plus varié, le plus complet d'un art qui a joué un rôle considérable pendant huit ou dix siècles du monde chrétien. Les *Heures d'Anne de Bretagne* offriront le plus parfait chef-d'œuvre de cet art. Les deux ouvrages, et c'est à ce titre que nous en avons parlé ici, forment en quelque sorte un appendice à toutes les histoires de la culture intellectuelle en Europe. SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Légendes rustiques, texte par George Sand, dessins par Maurice Sand (1).

Il en est des nations comme des individus : elles sentent avant de penser. Lorsque les sociétés se forment, ou que les races se renouvellent, elles éprouvent des impressions collectives qu'elles ne savent pas définir, elles imposent à leur réflexion certaines limites qu'elles ne franchissent que pour entrer dans le domaine du merveilleux. L'imagination peuple de fantômes bizarres ce royaume surnaturel, ouvert seulement aux croyans et aux inspirés. Tout y est étrange et nouveau, et cependant éclairé par un reflet de

(1) Chez Morel, 18, rue Vivienne.

la vie réelle. Les choses vulgaires y apparaissent en quelque sorte transfigurées. Dans ces mystérieuses atmosphères, les corps se subtilisent, de même que les esprits acquièrent une certaine densité. Cet idéal des peuples qui naissent est tout à fait semblable à l'idéal que nous nous créons dans les jeunes années de notre vie. Il touche à l'infini en même temps qu'il est resserré par l'horizon le plus prochain. La *merveillosité*, cette illusion collective qui se transmet par tradition, forme une interminable épopée, dont les esprits les plus humbles et les plus naïfs sont parfois les plus éloquens rhapsodes. La foi et l'espérance, tels en furent les premiers thèmes, tels ils devaient être, sortis du cœur des faibles et des opprimés; mais peu à peu croire et espérer dans la réalité devint une si amère tromperie, que le désespoir envahit jusqu'aux régions surnaturelles, créées cependant pour la consolation des pauvres et des affligés. D'ailleurs le mystère le plus doux finit lui-même par effrayer, et l'empire de la *merveillosité* fut bientôt abandonné aux choses terribles, aux choses hideuses. Du terrible au burlesque, il n'y a qu'un pas, et l'espace fut bientôt franchi par les esprits forts et les faibles intelligences, même chose, dit-on.

Ainsi se créèrent les légendes et se propagèrent les hallucinations : aux pâles rayons d'un astre sans chaleur, errèrent dans les landes et dans les plaines de blanches figures, tantôt plaintives, tantôt courroucées. La pierre, fouillée par un sculpteur invisible, montra des yeux caves où l'imagination mit une flamme; les arbres emprisonnèrent des âmes, et le sang coula sous la hache du bûcheron; au bord des marais dansèrent des feux bleuâtres, et le long des murs, au détour des buissons, se dressèrent d'étranges animaux pour attendre le paysan attardé. Chaque localité a sa version, mais le fonds reste le même. Avec toutes ces visions, et particulièrement avec celles du Berri, Mme Sand vient de composer douze récits fantastiques qu'accompagnent les dessins de M. Maurice Sand. Ces naïves légendes sont finement racontées, mais l'on se prend à regretter que l'auteur de *la Mare au Diable* et de *la Petite Fadette* n'ait point fait de cela quelque roman, car Mme Sand se fût ainsi obligée à croire elle-même à ce merveilleux, au lieu de l'expliquer, et par conséquent de le diminuer. Nous ne sommes pas tellement absorbés par la littérature réaliste, que nous n'aimions encore ces longues histoires racontées à voix basse aux hôtes qui se serrent devant le feu, la porte bien fermée, la vieille horloge accompagnant le récit de son tic tac monotone, tandis qu'au dehors le vent, les feuilles bruissent, et que la terre appartient aux esprits qui reviennent,

A l'heure où l'on entend les chiens hurler dans l'ombre!

Les dessins de M. Maurice Sand offrent les mêmes qualités que les peintures déjà exécutées par ce jeune artiste sous l'influence des paysages et des traditions du Berri. *Le Casseu de bois* et *les Lupins* se font remarquer, entre autres, par une composition tout empreinte de l'esprit de ces terribles et naïves légendes.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-HUITIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1858.

Livraison du 1er Novembre.

Livraison du 15 Novembre.

Livraison du 1er Décembre.

Livraison du 15 Décembre.

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.